This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

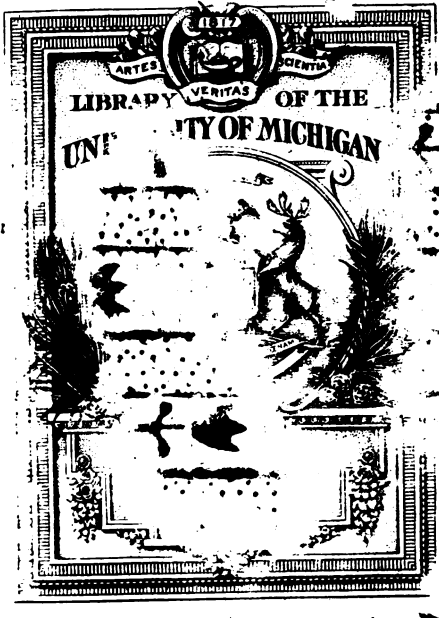
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNI TY OF MICHIGAN

OEUVRES

DE

MACHIAVEL,

TOME QUATRIEME.

OEUVRES
DE
MACHIAVEL.

TOME QUATRIEME,

Contenant les quatre prémiers Livres
de l'*Hiſtoire de Florence.*

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de l'ANTI-MACHIAVEL,
& autres Pieces.

A LA HAIE,
AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE,
M. DCC. XLIII.

DG
737.5
M154
1743
v.4

Lc93598-828

LETTRE
DE
NICOLAS MACHIAVEL
AU PAPE
CLEMENT VII.

PUISQUE Vôtre Sainteté *m'a commandé, avant même qu'Elle fût parvenue au Pontificat, de faire l'Histoire du Peuple Florentin, j'ai tâché d'éxécuter cet ordre avec toute la diligence possible, & avec toutes les lumieres que la Nature & l'Expérience m'ont fournies. Mais, étant parvenu dans les malheureux tems où la mort de l'illustre* Laurent de Medicis *a fait changer de face à toutes les affaires d'Italie, j'ai crû*

devoir ramaſſer en un volume tout ce qui a précédé cette mort, parceque les évènemens qui l'ont ſuivie ſont bien plus extraordinaires, & ils demaudent, par conſéquent, plus d'efforts de génie, & plus d'étude, pour les mettre au jour. Cependant, il eſt juſte de dédier les commencemens de cette Hiſtoire à Vôtre Sainteté, *afin qu'Elle reçoive, en quelque façon, les prémices des fruits qu'Elle a ſemés Elle-même, & que j'ai pris le ſoin de cultiver par ſes ordres.*

Si donc V. S. *lit cette Hiſtoire, Elle verra, que, dès le commencement de la décadence de l'Empire en Occident, l'Italie fut expoſée pendant pluſieurs ſiecles à une infinité d'invaſions & à beaucoup de mutations de gouvernement: Elle verra, que le Pape, les Vénitiens, le Royaume de Naples, & le Duc de Milan, s'élevérent, dans cette partie de l'Empire, à la ſouveraine puiſſance, & à une autorité abſolue: Elle verra, enfin, comment nôtre Patrie s'étant dé-*

détachée de l'autorité de l'Empereur, après des diviſions qui la troublérent, elle ne pût jamais parvenir à être bien unie au dedans depuis ce tems-là, que lorſqu'elle fut gouvernée par Vôtre illuſtre Maiſon. Mais V. S., *qui a de l'averſion pour la flatterie, plus que de penchant à entendre les véritables éloges qui lui ſont dûs, trouvera peut-être que je ne me ſuis pas tenu dans les bornes des ordres exprès qu'Elle m'a donnés, avec tant d'inſtance, de ne rien dire qui approchât de l'apparence même d'un ſtile flatteur, lorſqu'il ſeroit queſtion de parler de vos glorieux Ancêtres. Car, qui pourra croire qu'on ne diſe rien que de véritable, lorſqu'on ne fera qu'un ſimple récit de la bonté de* Jean de Medicis, *de la ſageſſe de* Coſme, *de l'humanité de* Pierre, *& de la prudence, jointe à la magnificence, de* Laurent?

Je me diſculpe donc de ce ſoupçon envers V. S. *& envers tous ceux qui pourroient deſapprouver tout ce que*

je rapporterai à cet égard comme peu fidèle, en disant, que tous les Mémoires, qui ont paru en tout tems, de la vie de ces Grands Hommes, étant pleins de leurs belles actions & de leur grande conduite, je devois les rapporter telles que je les trouvois dans l'Histoire, ou les supprimer comme un Autenr malin & envieux. Que, s'il est vrai, comme quelques-uns le disent, que ces grandes actions couvroient une ambition pernicieuse à la liberté publique, il me semble que je ne suis pas obligé de le dire, puisque je ne voi rien qui me le prouve; car, j'ai toûjours suivi cette maxime dans tous mes Ecrits, de n'excuser jamais une méchante action par une bonne intention, ni, réciproquement, d'obscurcir une conduite glorieuse par une mauvaise interprétation. Et, pour faire voir combien je suis éloigné du sale penchant de flatterie, il n'y a qu'à examiner tout le tissu de mon Histoire, & sur-tout les harangues & les discours

cours publics & particuliers, où vous voyez, que, ſans aucuns égards, je fais que chaque perſonne y marque ſon penchant & ſon cœur, ſans m'éloigner du ſens & de l'intention de ceux qui parlent. Il eſt vrai, que j'évite par-tout les termes odieux, parceque je les trouve indignes de la majeſté de l'Hiſtoire, & peu neceſſaires pour ſoûtenir la vérité. Quiconque donc examinera mes Ecrits d'une maniere judicieuſe & deſintéreſſée, ne pourra jamais m'accuſer de flatterie; ſur-tout, ſi l'on veut bien remarquer que j'ai dit très peu de choſe du pere de V. S. *Il eſt vrai, que la petite durée de ſa vie en a été cauſe, ce qui l'a empeché de ſe faire connoitre, & moi d'en parler beaucoup. Cependant, il n'a pas laiſſé de ſe rendre illuſtre, en mettant au Monde un fils qui ſoûtient ſi dignement la majeſté de la Tiare; & la gloire qu'il a d'être vôtre pere ſurpaſſe de beaucoup celle de tous ſes Ancêtres; car, cette gloire ajoûtera*

plus de ſiecles à ſa renommée, que la malignité du Deſtin n'a retranché d'années à ſa vie.

L'INTENTION que j'ai euë dans cette Hiſtoire, Très Saint Pere, *c'eſt de tâcher à ſatisfaire tout le monde, ſans intéreſſer la vérité; & peut-être n'aurai-je contenté perſonne. Mais, quand cela ſeroit, je ne m'en étonnerois pas, parceque je ne croi pas qu'il ſoit poſſible d'écrire les choſes arrivées de ſon tems ſans chagriner bien des gens. Je ne laiſſe pourtant pas d'entrer dans cette carriere avec joie, parceque je me flatte que* V. S., *qui m'a déjà comblé de bienfaits, voudra bien y joindre encore la protection qu'on doit attendre infailliblement de la force & de la grandeur de ſon ſaint jugement; ce qui m'engagera à continuer le deſſein de cette Hiſtoire avec autant de courage & d'aſſeurance que je l'ai commencée, pourvû que je continue de vivre & de reſſentir les effets de vos ſaintes bontez. Je ſuis, &c.*

PRÉ-

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

DANS le tems que je pris la réſolution d'écrire l'*Hiſtoire de Florence*, j'avois deſſein de ne la commencer que dans l'année mille quatre-cens trente-quatre de l'Epoque Chrétienne, qui eſt le tems que la Maiſon de *Medicis* s'éleva dans la République au-deſſus de toutes les autres Familles, par les grandes qualitez & le mérite diſtingué de *Jean de Medicis* & de *Coſme* ſon fils. Ce qui m'avoit porté à cette réſolution, c'eſt que je croyois que *Leonard d'Arezzo* & *Poggio*, qui ſont l'un & l'autre de

très Grands & excellens Hiſtoriens, avoient rapporté éxactement tout ce qui s'étoit paſſé avant ce tems-là. Mais, comme j'eus dans la ſuite envie de me former ſur de ſi beaux modèles, pour en être plus utile & plus agréable au lecteur, je m'appliquai à lire leurs Ecrits, dans leſquels j'ai remarqué beaucoup d'éxactitude pour les récits qu'ils font des Guerres des Florentins contre les autres Peuples: mais, je remarquai en même tems, qu'à l'égard des diviſions ſurvenues dans cette République, & des ſuites qu'elles ont euës, ces Grands Hommes en ont diſſimulé une partie, ne parlant du reſte, que d'une maniere, qui ne peut, ni inſtruire, ni occuper agréablement, le Public. Je penſe qu'ils en ont uſé de la ſorte, parcequ'ils ont trouvé que des choſes ſi blâmables ne devoient pas être transférées à la Poſtérité; ou bien, ils ont appréhendé peut-être d'offenſer les deſcen-

cendans de ceux dont il eût fallu dire du mal dans ces narrations.

L'on me pardonnera, ſans doute, ſi je dis que ces deux motifs ne doivent point entrer dans l'eſprit d'un Hiſtorien de mérite, tels que le ſont ceux-là; car, rien ne plait & n'inſtruit tant dans l'Hiſtoire, que ce qui eſt éxact & complet, & des Citoyens, appellés au gouvernement d'une République, s'inſtruiſent extrêmement dans une lecture qui rapporte la cauſe & l'origine des diſſenſions qui ont partagé l'Etat; ce qui leur fournit les moyens de conſerver l'union entre eux, étant devenus ſages par les fautes des autres. D'ailleurs, ſi les Faits arrivés dans un Etat font de l'impreſſion ſur l'eſprit, ceux qui ſont ſurvenus dans nôtre propre Patrie nous touchent encore plus, & nous inſtruiſent bien davantage. Et il faut obſerver qu'il n'y a jamais eu de République où les diviſions fuſſent ſi dignes d'être

tre remarquées, que dans celle de Florence. La raiſon de cela, c'eſt que la plus grande partie des autres Républiques, dont nous avons connoiſſance, n'ont renfermé chez elles, qu'une eſpece de meſintelligence, qui, ſelon les différens ſuccès, a ſervi, tantôt à ruiner l'État, tantôt à le rendre plus puiſſant.

MAIS, nôtre République a été travaillée de différentes eſpeces de diſſenſions. Chacun ſçait, que dans Rome, après que les Rois en furent chaſſés, les *Nobles* & la *Populace* firent deux factions oppoſées, qui durérent ſeules juſqu'à la ruine entiere de cette République. Il arriva la même choſe à *Athenes* & dans les autres Républiques de ces tems-là. Mais, à *Florence*, la prémiere diviſion fut entre les *Nobles*; enſuite le *Peuple* & les *Nobles* compoſérent deux partis ennemis; enfin, le Peuple & la Populace ſe déclarérent l'un con-

contre l'autre; & ſouvent il eſt arrivé que la faction, qui remportoit la victoire ſur ſon ennemi, ſe partageoit enſuite elle-même en deux autres factions oppoſées. Ces démélez répandirent tant de ſang, produiſirent tant de banniſſemens & de deſolations de Familles, qu'on n'a jamais rien vû d'approchant dans toutes les autres Républiques. Pour moi, je trouve que rien ne marque mieux la grandeur de Florence, que ces fameux & funeſtes éxemples, que je croi capables de deſoler entièrement les plus puiſſantes Villes du Monde.

Cependant, la nôtre n'en devenoit que plus conſidérable, tant étoit grande l'induſtrie & le courage des Florentins à bien faire chacun ſa Maiſon, & à travailler de concert à la grandeur de leur Ville. Ainſi, ceux qui ſurvivoient à ces malheurs ſe trouvoient plus remplis d'eſprit &

de réſolution à rétablir & à éle-ver leur Patrie, que la malignité de la fortune n'avoit été puiſſante à la deſoler. Il eſt donc très vrai, que ſi *Florence*, depuis qu'elle fut délivrée de la Domination Impériale, avoit eu le bonheur de tomber ſous une eſpece de Gouvernement qui y eût conſervé l'union & la paix, il n'y auroit jamais eu au Monde de République plus puiſſante qu'elle. Ne voit-on pas, que, lorſqu'elle eut jetté hors de ſon ſein une ſi grande quantité de *Gibelins*, que la *Toſcane* & la *Lombardie* en furent remplies, les *Guelfes*, qui reſtérent dans la Ville, ne laiſſérent pas de mettre ſur pied douze-cens Hommes d'Ordonnance, & douze-mille Fantaſſins, tirés ſeulement d'entre leurs propres Citoyens, afin de faire à la Ville d'*Arezzo* ce qui arriva un an devant la *Journée de Campaldino*? Enſuite, dans la guerre contre

Phi-

Philippe Viſconti, *Duc de Milan*, les *Florentins* dépenſérent, en cinq ans qu'elle dura, trois-millions cinq-cens-mille *Florins*. Ce fut alors que la ſeule conduite les tira d'affaire, ne ſe ſervant que de Troupes étrangeres & mercénaires, parceque la valeur ne regnoit plus chez eux dans ces tems-là ; &, après que la paix fut faite, nôtre Ville ne voulut pas s'en tenir-là ; mais, pour faire mieux paroitre ſa grandeur, elle entreprit la guerre de *Luques*, devant laquelle on alla mettre le ſiege. Tout cela prouve aſſez, que l'Hiſtoire des troubles de *Florence* mérite extrêmement d'être faite avec beaucoup d'éxactitude.

D'autre côté, ſi ces Grands Hiſtoriens n'ont pas voulu l'entreprendre, crainte de ternir la mémoire de ceux dont il eût falu parler, ils ſe ſont trompés aſſeurément dans cette penſée, & ils

ont fait voir qu'ils ne connoiſſent pas juſqu'où va la vanité des hommes & la violente paſſion qu'ils ont d'éterniſer leur nom & celui de leurs Ancêtres. Combien en a-t-on vû, qui, ne pouvant faire parler d'eux par des actions honnêtes, ont tâché de le faire par des voies tout oppoſées ? On ſçait, d'ailleurs, que les actions extraordinaires, qui regardent le gouvernement des Etats, ont toûjours du Grand ; &, de quelque maniere qu'on s'y conduiſe, ou qu'on y réüſſiſſe, elles ſont toûjours plus d'honneur, que de honte.

Après avoir fait réfléxion ſur toutes ces choſes, je changeai de penſée, & je réſolus de commencer mon Hiſtoire dès l'origine de nôtre Ville. Mais, parceque je n'ai pas deſſein de rien anticiper ſur les autres, tout ce que je décrirai juſqu'à cette année mille quatre-cens trente-qua-

quatre ne regardera que ce qui s'eſt paſſé dans la Ville, & je ne parlerai de ce qui s'eſt paſſé au dehors, qu'autant qu'il ſera néceſſaire pour éclaircir la conduite du dedans. Mais, après cette année-là, je rapporterai éxactement tout ce qui regardera le dedans & le dehors de la République. Outre cela, ayant deſſein de rendre cette Hiſtoire plus intelligible pour tous les tems, devant que de parler de *Florence* en particulier, je ferai le récit des moyens par leſquels l'Italie tomba ſous les Puiſſances qui la gouvernoient alors. Ainſi, tout ce qui regardera l'Italie & la Toſcane en général ſera compris en quatre Livres. Le prémier contiendra tous les changemens ſurvenus en Italie depuis la décadence de l'Empire Romain juſqu'en l'année mille quatre-cens trente-quatre. Le ſecond Livre nous inſtruira de l'origine de Florence

rence juſqu'à la guerre qu'elle eut avec le Pape après qu'elle eut chaſſé le *Duc d'Athenes*. Le troiſieme finira par la mort de *Ladiſlas*, *Roi de Naples*, arrivée en mille quatre-cens trente-quatre. Enfin, le quatrieme Livre achevera de rapporter tout ce qui s'eſt paſſé juſqu'à ladite année mille quatre-cens trente-quatre. Après cela nous entrerons dans un détail plus particulier de ce qui eſt arrivé depuis ce tems-là juſqu'à nos jours, tant dans Florence, que dans le reſte de l'Italie.

AVIS.

AVIS
AU
LECTEUR
ſur la Traduction de
L'*HISTOIRE* DE *FLORENCE.*

COMME le Titre de cette Hiſtoire paroit un peu ſec à ceux qui ne la connoiſſent pas, je me ſens obligé de les avertir que la *République de Florence* avoit tant de relation à tout le reſte de l'Italie, qu'il étoit impoſſible de parler de l'une ſans que l'autre y ait beaucoup de part: ainſi, nous verrons ici beaucoup de choſes qui regardent le *Pape*, le *Royaume de Naples*, la *République de Veniſe*, la *Duché de Mi-*

Milan, & plusieurs autres Etats considérables. Tout cela composera une Histoire presque complette de toute l'Italie, pendant un tems qui est assez inconnu, quoique très fertile en évènemens remarquables.

Mais, à l'égard de *Florence*, l'on auroit assez de sujet d'être satisfait de cette lecture, quand même l'on ne feroit qu'éxaminer les moyens & la conduite que la *Maison de Medicis* a tenue pour s'élever de la condition de *Marchand* à la grandeur & à l'autorité souveraine. Quelle utilité n'en revient-il point à ceux qui sont appellés au gouvernement des Républiques? Combien de leçons trouveront-ils pour conserver leur liberté, & pour prévenir les artifices & les moyens dont les ambitieux se servent pour en sapper les fondemens? Il est même bon de découvrir à tout le Monde

de ces dangereux artifices, afin que ceux qui voudroient les mettre en uſage en ſoient détournés par la conſidération, que perſonne ne les ignore, & que leur Mine eſt éventée.

Nous apprendrons auſſi à connoitre, par l'éxemple du Peuple de Florence, la diſpoſition naturelle de toutes les conditions qui partagent le Genre-Humain, parceque chacune ayant été en poſſeſſion du gouvernement de cette Ville-là, nous y reconnoitrons le penchant des Grands, celui de la Petite Nobleſſe & des gens de médiocre condition; enfin, nous apprendrons ce dont le Menu-Peuple eſt capable, quand il eſt le Maitre: & toutes ces conſidérations nous feront voir manifeſtement, que, de quelque ordre de gens que ſoit compoſé le Gouvernement, il dégénérera toûjours dans une Domination

deſpotique & inſupportable, s'il n'eſt contrebalancé & reprimé par des loix maintenues dans toute leur vigueur.

Les raiſonnemens de Politique paroiſſent être naturellement de l'appanage de *Machiavel*; auſſi ne ſont-ils pas oubliés dans cette Hiſtoire, & ſur-tout dans les harangues dont elle eſt remplie, qui ſont de très excellens modèles pour ceux qui ſont appellés à en faire ſur ces matieres, ou qui veulent ſimplement apprendre comment il faut s'y prendre pour tourner adroitement l'eſprit des gens du côté qu'on ſouhaitte.

Mais, quand bien cette Hiſtoire ſeroit trop particuliere en elle-même au goût de bien des gens, n'eſt-ce pas aſſez qu'elle ſorte des mains de *Machiavel*, pour la rendre digne de l'eſtime du Public? Les grands ouvriers impriment toûjours ſur leurs ouvra-

vrages des caractères qui les diſtinguent ; & quand les Faits qui ſont rapportés dans ce Livre ne ſeroient pas grands hors de-là, ils deviennent conſidérables dès qu'ils ſont ramaſſés & digérés par un Grand Homme, qui connoit bien ce qui eſt digne d'être remarqué, & ce qui eſt le plus propre à rendre une lecture utile. Si donc l'on prend bien l'eſprit de cette Hiſtoire, qui eſt celle d'un Peuple naturellement fin & prudent, l'on doit eſpérer de ſe rendre auſſi habile homme, que par la lecture de quelqu'autre que ce ſoit. Et pour ceux qui ne veulent rien lire, que ce qui intéreſſe, au moins, une des quatre Parties du Monde à la fois, ils n'ont qu'à lire des Gazettes, & les changemens des grandes Monarchies, qu'on trouve dans tous les Abrégez de Chronologie; ils auront par-là autant de plaiſir que ceux

ceux qui voyent jouër des machines ſans connoitre les principes de leurs mouvemens. J'avouë néanmoins à cet égard, que nôtre Auteur ne fait pas tant de réfléxions politiques, que *Tacite*; mais, il expoſe ſi bien les Faits avec les reſſorts qui les animent, qu'un lecteur n'a pas de peine à en tirer de juſtes conſéquences: & cette voie eſt peut-être meilleure, qu'une autre, pour former l'eſprit, parceque les penſées, que nous croyons produire de nous-mêmes, nous frappent plus, que celles que nous recevons des autres.

Il ſe pourra encore rencontrer des gens, qui trouveront, dans le cours de cette Hiſtoire, des circonſtances qu'on eût pû omettre comme légeres. Mais, tout le Monde n'eſt pas en état de juger du choix qu'on en doit faire, & les plus habiles s'en rapporteront aiſément au goût de l'Auteur, qui n'a

n'a pas paſſé juſqu'ici pour un ignorant, ni pour un homme ſans diſcernement.

Je ſuppoſe donc qu'il n'a pas à craindre de reproches du côté de l'eſprit; mais, on ne lui fera pas la même juſtice du côté du cœur; & quoique j'aye déjà dit quelque choſe pour ſa juſtification dans ma Préface ſur ſes *Diſcours Politiques*, je ne peux m'empêcher de faire remarquer ici un trait de ſa franchiſe & de ſon amour pour la vérité : c'eſt qu'il en dit de très dures ſur le chapitre des Papes dans tout le cours de cette Hiſtoire, qu'il dédie à un Pape même de la *Maiſon de Medicis*, très puiſſant, & ſon bienfaiteur; &, ſans ſe contenter de réciter pluſieurs de ces affreuſes véritez, dont la vie des *Pontifes Romains* eſt remplie, il ajoûte, *Nous voyons encore aujourd'hui les mêmes choſes*, c'eſt-à-dire, des guerres & des deſordres prodigieux arrivés en Italie, *dont ces*

ces Evêques, dit-il, *ont preſque toûjours été les boutefeux.* Il conclut, en diſant, *Que c'eſt ce qui fait que cette pauvre Italie eſt déchirée par tant de diviſions, & ſe trouve dans un état ſi malade.* C'eſt faire aſſez mal la Cour à *Clément VII.*, pour un Politique tel que *Machiavel.* Nos Curez de Paris l'entendent bien mieux que lui, lorſqu'en Corps ils diſent plus de bien à leur *Archevêque*, qu'ils n'en auroient peut-être dit à JÉSUS-CHRIST & à ſes *Apôtres*, s'ils euſſent été ſur Terre. Ce que j'infere de ceci, c'eſt qu'un homme, capable de dire la vérité dans des conjonctures comme celle-ci, n'eſt guères diſpoſé à la ſupprimer par baſſeſſe, ou par intérêt. L'on ne dira pas non plus ici, que ce ſoit par ſtupidité, ou par ignorance; ainſi, l'on peut regarder cette Hiſtoire comme très ſincere.

SOM-

SOMMAIRE

DES

MATIERES

contenues dans ce prémier Tome de l'*Hiſtoire de Florence.*

LIVRE PRÉMIER.

PRE'MIEREMENT, *l'Avant-Propos de l'Auteur. L'occaſion de la ruine de l'Empire Romain. Les inondations des Barbares en Italie. La ruine & la fondation de pluſieurs Villes fameuſes. Les Actions de* Beliſaire; *celles de* Narſetes. *L'hiſtoire de* Comund *& de* Roſmunde; *celle de* Cleſi, Roi des Lombards; *celle*

de Théodoric, Roi des Gots. *L'origine de la grandeur des Papes, & comment, en divers tems, ils ont été cauſe de la ruine d'Italie. Le tems que les* Lombards *ont poſſédé l'Italie. L'entrepriſe d'*Urbain II. *contre les* Sarrazins. *L'origine de* Veniſe. *La Guerre entre les* Vénitiens *& les* Génois. *La Guerre en pluſieurs Endroits de l'Italie. Le nombre des Grands Capitaines qui étoient au ſervice des Princes d'Italie.*

LIVRE SECOND.

L'ORIGINE *de* Florence. *La cauſe des prémieres diviſions qui y ont regné. L'ordre & la forme du Gouvernement de cette République. L'hiſtoire de* Manfred, *Chef des* Gibelins, *& les guerres entre les* Guelfes *& eux. Le retour des* Guelfes *à Florence. La réformation de la République de Florence. Le partage de la Ville de Florence en Quartiers. L'hiſtoire de* Jean della Bella *& du nouveau trouble arrivé à Florence. L'hiſtoire du* Seigneur Bertraccio, *qui fit couper la main à* Lorré. *Les diférens entre* Cerqui *&* Donati, *qui furent cauſe de grands troubles dans la Ville. Comment le Pape met Florence ſous* l'Interdit. *L'arrivée de* Charles de Valois *à Florence. Comment le* Seigneur Corſe Donati *entre dans la Ville avec les éxilez. Comment les* Luquois *aſſeurérent les affaires de Florence, qui fut enſuite afligée de guerre & d'incendies. Ce qui regarde* Stinge, *Château dans la* Vallée de Greve. *L'hiſtoire* d'Ugucion, *Chef de la faction des* Blancs *& des* Gibelins, *&*

des Chefs du parti opposé. Comment Dante *fut banni avec les* Gibelins. *Les calamitez de Florence. Sa nouvelle réformation. L'hiſtoire de* Caſtruccio Caſtracani *de Luques. La maniere de mettre les noms des Magiſtrats dans les* bourſes, *pour les en tirer au hazard. Les maux que* Caſtracani *fit aux Florentins. Les deux moyens dont ſe ſervoient les plus puiſſans Bourgeois de la Ville, pour ſe maintenir, & augmenter leur grandeur. La conjuration contre le* Seigneur Jaques d'Agobio. *La* ligue *des Florentins avec les Vénitiens. L'élévation du* Duc d'Athenes *à la Souveraineté de l'Etat. Les ordres donnés par ce nouveau Prince; & la mort de pluſieurs des Citoyens. Les remontrances d'une partie des* Seigneurs *au Duc. De quelle maniere ſon Palais fut ſaccagé; la conſpiration faite contre lui; comment ce Prince fut attaqué, vaincu, & chaſſé de Florence; l'hiſtoire de ſes manieres & de ſes mœurs. Comment le* Seigneur André Strozzi *attenta à la liberté de l'Etat. L'hiſtoire de la Peſte dont parle* Bocace.

LIVRE TROISIEME.

LE *récit des inimitiez, qui, procédans de l'ambition, ont produit des troubles dans la Ville. L'hiſtoire de la meſintelligence des* Albizzi *& des* Ricci. *Celle du* Seigneur Real, *Provençal. La loi contre les* Gibelins. *L'introduction du terme* d'Avertis. *La remontrance d'un Citoyen aux* Seigneurs. *La cauſe de la corruption qui regne en Italie. Le nom & les qualitez du* Chef des Guelfes. *Les nouveaux troubles. La harangue de* Louïs Guichardin, Gonfalonier. *La conſpiration contre la République, découverte par* Simon. *Une nouvelle réformation de la Ville. De quelle maniere* Michel de Lando, *Cardeur, fut* Gonfalonier de Juſtice *par ſon mérite. Une autre réformation dans la République. L'éloge de* Michel de Lando. *L'accuſation de pluſieurs Citoyens pour avoir appuyé le retour des éxilez. L'inſolence du* Seigneur George Scali. *Sa mort. Les*

éxécutions & les banniſſemens de pluſieurs Citoyens. Le diſcours du Seigneur Alberti *à ſes Collegues. La coûtume de créer le* Conſeil Général. *L'biſtoire de* Jean Galeas Viſconti. *Les diſcours du* Seigneur Véri. *Les qualitez que les Florentins demandent dans leur* Gonfalonier. *L'biſtoire de* Jaques Acciaiuoli. *La mort de quelques Citoyens.*

LIVRE QUATRIÉME.

COMMENT Philippe Viconti *tâcha de ſe rendre maitre de la Seigneurie de Gênes. L'hiſtoire de* George Ordelaffi, *Seigneur de Furli. De* Jean de Medicis. *La ligue renouvellée entre les Florentins & les Vénitiens. L'Impôt appellé* Cataſte. *Comment* Carmignole *conduit la guerre en* Lombardie. *La paix entre le Duc de Milan & les Alliez, & quelles Villes demeurérent aux Vénitiens. La mort de* Jean de Medicis *& ſon éloge.* Coſme *ſon fils lui ſuccede. La révolte de* Volterre *contre les Florentins. L'entrepriſe des Florentins contre la République de* Luques. *Le dégât de* Seravezze, *& les plaintes d'un de ſes habitans à la Seigneurie de Florence. L'hiſtoire de* Philippe Brunelleſqui, *excellent Architecte. La défaite des Florentins par* Piccinino. *Le conſeil de quelques Citoyens pour chaſſer* Coſme de

de Medicis *de Florence. La réponſe de* Nicolas d'Uzano. *L'aſſignation & la comparution de* Coſme de Medicis *devant la Seigneurie. Sa priſon. Son éxil à Padouë. Son retour à Florence.*

HISTOIRE
DE
FLORENCE.

LIVRE PRÉMIER.

LEs Peuples qui habitent les Climats du Nort, au delà du Rhin & du Danube, étant nez dans un Païs ſain, &, par conſéquent, propre à la production, viennent ſouvent à multiplier tellement, qu'une partie d'entr'eux eſt obligée d'abandonner le Lieu de ſa naiſſance, & de chercher de nouveaux Païs pour y habiter. Quand donc quelques-uns de ces Païs-là veulent ſe

décharger de la trop grande quantité de leurs habitans, voici l'ordre qu'ils y observent. Ils se partagent en trois parties égales, & également remplies de Noblesse & de Peuple, de Pauvres & de Riches. Ensuite, celle de ces trois parties, sur qui le sort tombe, va chercher fortune; & les deux autres, étant déchargées de ce tiers, retournent dans leurs maisons. Ces Peuplades ont détruit l'Empire Romain, par la faute des Empereurs, qui, ayant abandonné Rome, le véritable siege de l'Empire, pour demeurer à Constantinople, ont rendu, par cette conduite, la partie occidentale plus foible, ne pouvant pas la garder si bien; & ainsi ils l'ont exposée à la tyrannie de leurs Ministres, & à l'invasion des Barbares. Véritablement, il ne falloit pas une moindre lâcheté dans les Empereurs; une plus grande infidélité dans leurs Ministres; ni une attaque moins violente, ni moins opiniâtrée, pour ruiner un si grand Empire, cimenté par le sang de tant Grands Hommes. Car, enfin, ce ne fut pas une seule inondation de ces Peuples, mais une conjuration de plusieurs, qui le désolérent.

rent. Les prémiers de ces ennemis, qui vinrent l'attaquer après les *Cimbres* *, que *Marius*, Bourgeois de Rome, défit, furent les *Viſigots* †. Ces gens-là, après quelques combats donnez ſur les frontieres de l'Empire, obtinrent des Empereurs la permiſſion de s'établir ſur les bords du Danube: & quoique de tems en tems, & ſur différens prétextes, ils ſe jettaſſent ſur les autres Provinces, ils furent pourtant toûjours remis dans leur devoir par la puiſſance des Empereurs, dont le dernier, qui les défit glorieuſement, fut *Theodoſe*: de ſorte qu'étant entrez ſous ſon obéïſſance, ils n'établirent plus de Roi ſur eux; mais, ſe contentant des gages qu'ils recevoient, ils vivoient ſous l'autorité de l'Empire, & combattoient ſous ſes Enſeignes. Mais, Theodoſe laiſſant, par ſa mort, *Arcadius* & *Honorius* héritiers de ſa Monarchie, & non pas de ſa vertu & de ſon bonheur, les tems changérent avec le Prince. Theodoſe avoit établi trois Gouverneurs ſur les trois parties de l'Empire; *Rufin* ſur l'Orient; *Stilicon* ſur l'Occident;

* C'étoient des Peuples du Danemarc.
† C'eſt-à-dire, les *Gots* d'Occident.

dent; & *Gildon* ſur l'Afrique. Tous ces gens-là, après la mort de leur maitre, formérent le deſſein, non ſeulement de gouverner, mais auſſi de s'emparer chacun des Païs qu'on lui avoit confiez. Dès l'abord, Rufin & Gildon furent détruits. Mais, Stilicon, plus diſſimulé qu'eux, tâcha d'acquérir du crédit auprès des nouveaux Empereurs; &, d'autre côté, de troubler tellement l'Etat, qu'il pût aiſément s'en rendre maitre. Or, pour commencer à leur rendre les Viſigots ennemis, il leur conſeilla de ne leur payer plus la penſion ordinaire. Outre cela, ne trouvant pas que ce fût aſſez des Viſigots pour troubler l'Empire, & ſachant que les *Bourguignons*, les *François*, les *Vandales*, & les *Alains*, tous Peuples auſſi du Septentrion, étoient déjà en marche pour chercher de nouveaux Païs, il fit enſorte qu'ils ſe jettaſſent ſur les Provinces de l'Empire. Les Viſigots donc, ne recevant plus leurs penſions, établirent ſur eux *Alaric* pour Roi, & attaquant l'Empire, après pluſieurs accidens, ils ravagérent l'Italie, prirent & ſaccagérent Rome. Après cette conquête, Alaric mourut, & *Ataulfe* lui ſuccéda.

da. Il ſe maria enſuite à *Placidie*, ſœur des Empereurs; &, par cette Alliance, il demeura d'accord avec eux, qu'il iroit ſecourir les *Gaules* & l'*Eſpagne*, qui étoient attaquées par les Vandales, Bourguignons, Alains, & François, qui y avoient été attirez, comme nous venons de dire. Il arriva de-là, que les Vandales, qui s'étoient emparez de cette partie de l'Eſpagne, appellée *Bétique*, ſe voyant maltraitez par les Viſigots, ſans y pouvoir apporter de remede, prirent volontiers le parti de paſſer en *Afrique*, y étant invitez par *Boniface*, qui en étoit Gouverneur, & qui, s'étant révolté contre l'Empereur, appréhendoit d'en être châtié: deſorte que les Vandales ſe rendirent maitres de l'Afrique ſous la conduite de *Genſérit* leur Roi.

PENDANT tout cela, *Theodoſe*, fils d'*Arcadius*, avoit ſuccédé à l'Empire; & comme il ne ſe mettoit pas en peine des affaires d'Occident, il donna lieu à toutes ces Peuplades de penſer à s'affermir dans leurs conquêtes. Ainſi, les Vandales dominoient en *Afrique*, les Alains & les Viſigots en *Eſpagne*, les François & les Bourguignons, non

ſeulement conquirent les *Gaules*, mais même chacun de ces Peuples impoſa ſon nom à la partie qu'ils en avoient conquiſe: de ſorte que l'une d'elles fut appellée la *France*, l'autre la *Bourgogne*. Les heureux ſuccès de ceux-ci déterminérent de nouvelles Peuplades à venir démembrer l'Empire; & d'autres Peuples, appellez les *Huns*, s'emparérent de la *Pannonie*, Province ſituée en deça du Danube; & comme elle a pris le nom de ſes nouveaux conquérants, on l'appelle aujourd'hui la *Hongrie*. Ce qui augmenta encore ces deſordres fut, que l'Empereur, ſe voyant attaqué de tant de côtez, traita, tantôt avec les Vandales, tantôt avec les François, eſpérant diminuer par-là le nombre de ſes ennemis. Mais, cela augmenta le crédit & la puiſſance des Barbares, & diminua, par conſéquent, la force & la réputation de l'Empire. La *Bretagne* même, qu'on appelle aujourd'hui l'*Angleterre*, ne fut pas éxemte de ces inondations; car, les *Bretons*, redoutant les François leurs nouveaux Voiſins, & voyant que l'Empereur ne pouvoit pas les défendre, appellérent à leur ſecours les *Anglois*, Peuples d'Allemagne, qui acceptérent ce

ce parti ; &, ſous la conduite de *Votiger* leur Roi, ils vinrent pour les protéger : ce qu'ils firent d'abord ; mais, enſuite, ils les chaſſérent de l'Iſle, qu'ils habitérent après cela tous ſeuls, &, de leur nom, l'appellérent *Angleterre*. Mais, les habitans, chaſſez de leur Patrie, devinrent féroces par la néceſſité ; & quoiqu'ils n'euſſent pas eu le courage de conſerver leur propre Païs, ils ne laiſſérent pas de former le deſſein d'entrer dans celui d'autrui. Ils paſſérent donc la Mer avec leurs familles, & s'emparérent des Lieux les plus proches ; &, de leur nom, appellérent *Bretagne* le Païs où ils s'arrétérent. Les *Huns*, qui, comme nous avons dit, avoient conquis la Hongrie, s'étant liguez avec d'autres Peuples, appellez *Gépides*, *Erules*, *Turingiens*, & *Oſtrogots* * : tout ceux-là, dis-je, ſe mirent auſſi en marche, pour trouver de nouveaux Païs ; &, ne pouvant entrer dans la France, qui étoit gardée par les *Barbares*, ils vinrent en Italie, ſous *Attila* leur Roi, qui, pour regner ſeul, avoit depuis peu tué *Bleda* ſon frere ; ce qui l'ayant rendu très puiſ-

ſant.

* C'eſt à-dire, les *Gots* d'Orient.

ſant, *Andaric*, Roi des *Gépides*, & *Vélamir*, Roi des *Oſtrogots*, devinrent comme ſes Sujets. *Attila* donc, étant venu en Italie, aſſiégea *Aquilée* *, qui l'arrêta deux ans ſans trouver d'oppoſition à ce deſſein; & pendant le ſiege il ravagea tout le Païs d'alentour, & diſperſa tous ſes habitans; ce qui donna la naiſſance à la Ville de *Veniſe*, comme nous le dirons dans ſon lieu.

APRE'S avoir pris & ſaccagé *Aquilée*, avec pluſieurs autres Villes, il prit ſa route du côté de Rome, qu'il épargna, à la priere du Pape, pour lequel il eut tant de reſpect, qu'il ſortit d'Italie, & ſe retira en *Autriche*, où il mourut. Après ſa mort, *Vélamir*, Roi des *Oſtrogots*, & les Chefs des autres Nations, prirent les armes contre *Tenric* & *Euric* ſes enfans, dont ils tuérent l'un, & obligérent l'autre, avec les *Huns*, à repaſſer le Danube, & à retourner dans leur Païs; & les *Oſtrogots* & les *Gépides* s'établirent en *Hongrie*; & les *Erules* & les *Turingiens* demeurérent de l'autre côté du Danube.

* C'eſt la Capitale du Frioul, & un Patriarchat à preſent ſujet aux Vénitiens.

be. Quand *Attila* eut laiſſé l'Italie, *Valentinien*, Empereur d'Occident, fit la réſolution de la rétablir; &, afin d'être mieux en état de la défendre contre les *Barbares*, il quitta Rome, & mit le ſiege de l'Empire à *Ravenne*.

Tous ces malheurs, que l'Empire d'Occident avoit eſſuyez, avoient obligé l'Empereur d'Orient, qui demeuroit à *Conſtantinople*, d'en accorder la poſſeſſion à d'autres, comme d'une choſe qui l'engageoit à de très grands dangers, & à pluſieurs grandes dépenſes. Souvent même, & ſans lui en donner avis, les Romains créoient un nouvel Empereur pour les défendre, ſe voyant abandonnez par l'autre. Il y en avoit auſſi qui uſurpoient cet Empire, comme il arriva dans ce tems-là; car, après la mort de *Valentinien*, *Maxime* s'en empara, & contraignit *Eudonie*, femme du défunt, de l'épouſer. Mais, comme elle ſouhaittoit de ſe venger de cet affront, ne pouvant pas, étant du Sang Impérial, ſe réſoudre à ſupporter l'Alliance d'un ſimple Bourgeois, elle encouragea ſous main *Genſéric*, Roi des *Vandales*, & Maitre de l'Afrique, à venir

en Italie, dont elle lui fit voir la facilité de la conquête, & la grande utilité qu'il en tireroit. Ce Roi, étant donc attiré par un ſi riche butin, ne perdit point de tems pour ſe rendre à Rome; & l'ayant trouvée ſans défenſe, il la ſaccagea, & y demeura quatorze jours. Il prit, outre cela, pluſieurs autres Places en Italie; &, enfin, étant chargé de richeſſes, lui & ſon Armée, il s'en retourna en Afrique. Les Romains, après être retournez à Rome, créérent pour Empereur *Avitus Romain* en la place de *Maxime*, qui étoit mort. Enfin, après pluſieurs évènemens arrivez en Italie & ailleurs, & après la mort de pluſieurs Empereurs, l'Empire de Conſtantinople tomba entre les mains de *Zénon*, & celui de Rome entre celles d'*Oreſte* & d'*Auguſtule* ſon fils, qui s'en rendirent maitres par fourberie.

OR, pendant qu'ils eſpéroient ſe conſerver par la force, les *Erules* & les *Turingiens*, qui, après la mort d'*Attila*, s'étoient établis au-delà du Danube, ayant fait ligue enſemble ſous *Odoacre* leur Chef, vinrent en Italie; & les *Lombards*, Peuples auſſi du Nort, étant venus ſous la conduite de *Godole* leur

leur Roi, entrérent dans les Païs que ces prémiers laiſſoient vuides, & furent, comme nous dirons ailleurs, le dernier fleau de l'Italie. *Odoacre*, étant donc entré dans ces Païs-là, vainquit & fit mourir *Oreſte* auprès de Pavie; & *Auguſtule* ſe ſauva par la fuite. Après cette victoire, afin que Rome, avec le changement de Maitre changeât auſſi de titre, *Odoacre* ſe fit appeller *Roi de Rome*, & il fut le prémier de tous les Chefs des Peuplades, qui faiſoient alors des courſes dans le Monde, qui commençat à faire ſa demeure en Italie: car, tous les autres, après l'avoir dépouillée, avoient cherché d'autres demeures, ſoit qu'ils craigniſſent de ne pouvoir la conſerver, parce qu'elle pouvoit être facilement ſecourue de l'Empereur d'Orient, ſoit pour quelqu'autre raiſon inconnue.

CEPENDANT, dans ces tems-là, l'ancien Empire Romain étoit reduit ſous la puiſſance de ces Princes-ici. *Zénon*, regnant à Conſtantinople, commandoit à tout l'Empire d'Orient: les *Oſtrogots* tenoient la *Meſie* & la *Pannonie* *: les *Viſigots*, les *Sueves*; & les

* C'eſt aujourd'hui la *Boſnie* & la *Sirvie*.

les *Alains* regnoient en *Gascogne* & en *Espagne*: les *Vandales* en *Afrique*: les *François* & les *Bourguignons* en *Gaule*: & les *Erules* avec les *Turingiens* s'étoient emparez de l'Italie. Le Royaume des *Ostrogots* étoit tombé entre les mains de *Theodoric*, neveu de Vélamir, lequel, étant en bonne correspondance avec Zénon, Empereur d'Orient, lui écrivit: *Qu'il paroissoit étrange à ses Sujets, qu'étant les plus vaillants de tous les Peuples, ils ne fussent pas les plus puissants en Etats, & qu'il ne pouvoit pas les retenir dans les bornes de la Pannonie: ensorte que, se voyant obligé de leur laisser prendre les armes & aller chercher d'autres Païs, il jugeoit à propos de lui en donner avis auparavant, afin qu'il pût y pourvoir, en leur accordant, de bon gré, un Païs où ils pussent vivre avec plus d'honneur & plus de commoditez.* Zénon, en partie par appréhension, & en partie souhaittant de chasser Odoacre d'Italie, accorda à Theodoric d'aller contre lui, & de prendre possession de l'Italie. Il partit donc aussi-tôt de ses Etats, où il laissa les Gépides, Peuples avec qui il étoit lié d'amitié, & étant venu en Italie, il tua Odoacre avec son fils; &, suivant l'usage déjà établi,

il

il prit le titre de *Roi d'Italie*, & établit ſa demeure à Ravenne, par les mêmes raiſons qui y avoient porté Valentinien. Theodoric étoit un très Grand Homme, & pour la guerre, & pour la paix, deſorte qu'il étoit le vainqueur de ſes ennemis & le bienfaiteur de ſes Peuples. Il diſtribua les Oſtrogots dans les Provinces, avec leurs Chefs, pour les commander à la guerre, & pour les moriginer durant la paix. Ils accrut Ravenne, rétablit Rome; &, excepté le maniment des armes, qu'il ne leur rendit pas, il fit d'ailleurs aux Romains tout l'honneur poſſible. Il retint dans leurs limites tous les *Rois Barbares* qui avoient démembré l'Empire; mais, il le fit par le ſeul ſecours de ſon autorité, ſans être obligé de prendre les armes. Il fit des Forts & des Citadelles entre le bout du *Golfe Adriatique* & les *Alpes*, afin de mieux fermer le paſſage aux nouvelles inondations des Barbares qui auroient encore envie de ravager l'Italie: & ſi tant de belles qualitez n'avoient point été gâtées ſur la fin de ſes jours par quelques cruautez qu'il exerçea, particulierement envers *Simmaque* & *Boéce*, Perſonnages de

grande ſainteté, ſur des ſoupçons d'Etat, ſa mémoire ſeroit dans une parfaitement bonne odeur, & digne d'être glorieuſement célébrée: car, ce fut par ſa bonté & par ſa valeur que Rome, l'Italie, & toutes les autres Provinces de l'Empire d'Occident, ſe délivrérent des fleaux continuels dont elles avoient été battues pendant tant d'années par les courſes des Barbares; & par ſon moyen elles ſe rétablirent dans un bon ordre, & dans un état aſſez heureux. Car, il eſt vrai, que s'il y eut jamais des tems fâcheux pour l'Italie & les autres Provinces, ce fut ſans doute ceux qu'on paſſa depuis *Arcadius* & *Honorius* juſqu'à *Theodoric*; puiſque, ſi l'on conſidere quel préjudice un Etat reçoit par le changement de Maitre ou de Gouvernement, ſans qu'on y faſſe entrer une force étrangere, mais par la ſeule diſcorde qui en vient dans le Païs, où les moindres nouveautez apportent avec elles la ruine de l'Etat le plus puiſſant, on pourra aiſément comprendre combien l'Italie & les autres Provinces ſouffrirent dans ces tems-là par le changement de *Gouvernement*, de *Loix*, de *Coûtumes*, de maniere de *vivre*, de *Religion*, d'*Habits*,

bits, de *Langues*, & de leurs propres *Noms* mêmes : car, toutes ces choſes-là, ſans les prendre toutes enſemble, mais ſeulement ſéparément, ſans les ſouffrir, ni même les voir, feroient frémir, par la ſeule imagination, l'ame la plus ferme & la plus courageuſe.

DE tous ces changemens vinrent les commencemens & les augmentations, auſſi bien que la deſtruction & la décadence, de pluſieurs Villes. Entre celles qui périrent on compte *Aquilée*, *Luni*, *Chiuſi*, *Popolonie*, *Fieſole*, & pluſieurs autres. Entre celles qui eurent alors leur origine il faut compter *Veniſe*, *Siene*, *Ferrare*, l'*Aquila*, & pluſieurs autres Places & Châteaux, dont je ne parlerai point, pour éviter la prolixité. Celles qui s'accrurent, furent *Florence*, *Gênes*, *Piſe*, *Milan*, *Naples*, & *Boulogne*, auxquelles il faut joindre la deſtruction & le rétabliſſement de Rome, & de beaucoup d'autres, qui furent auſſi détruites & rebâties. Au milieu de ces deſolations, & de ces nouveaux Peuples, on vit naître de nouveaux langages, comme cela ſe remarque dans ceux que l'on parle en France, en Eſpagne, & en Italie,

lie, qui étant mélez avec la langue naturelle de ces Barbares & l'ancien langage de Rome, il s'en eſt formé d'autres eſpeces différentes. Outre tout cela, les *Provinces*, les *Lacs*, les *Rivieres*, les *Mers*, & les *Gens* mêmes, ont changé leurs noms : car, la *France*, l'*Eſpagne*, & l'*Italie*, ſont remplies de noms nouveaux, & fort éloignez des anciens ; comme, ſans aller plus loin, cela ſe voit dans les noms de la Riviere du *Pô*, du Lac de la *Garde*, & de l'*Archipel*, qui ſont à preſent connus ſous des noms bien différens des anciens. Les *Hommes* auſſi, de *Céſars* & de *Pompées*, ſont devenus des *Pierres*, des *Jeans*, & des *Matthieus*.

MAIS, entre tous ces changemens, il n'y en eut point de plus grande conſéquence, que celui qui arriva dans la *Religion* ; parceque la *coûtume* perſuadant l'*ancienne*, & les *miracles* autoriſant la *nouvelle*, cela faiſoit naitre des troubles & des diſſenſions terribles entre les hommes. Encore, ſi la *Religion Chrétienne* eût été uniforme, il n'y auroit pas eu de ſi grands deſordres : mais, l'Egliſe de Rome, celle de Ravenne, & la Grecque, étant en diſſenſion, auſſi bien que les Héréti-

ques

ques & les Catholiques, cela cauſa une infinité de maux au Monde; témoin l'*Afrique*, qui ſouffrit plus de miſeres par l'*Arianiſme*, qui avoit infecté les *Vandales*, que par leur avarice & leur cruauté. Les hommes, vivant donc au milieu de tant de perſécutions, portoient peint ſur le viſage le trouble de leur eſprit; car, outre les maux infinis qu'ils enduroient, la plûpart d'entr'eux ne pouvoient pas même avoir leur refuge à Dieu, qui eſt la retraite de tous les malheureux, parceque la plus grande partie ne ſachant à quelle Divinité ils devoient recourir, & manquant de tout ſecours & de toute eſpérance, ils mouroient d'une maniere miſérable. Theodoric donc méritoit de grandes louanges, en ce que ſa prémiere penſée fut, de faire ceſſer tous ces deſordres, enſorte qu'en trente-huit ans, qu'il regna en Italie, il la rétablit à un tel point, qu'on n'y voyoit plus de marques de ſes anciennes ſouffrances. Mais, après la mort de ce bon Roi, l'Etat étant parvenu entre les mains d'*Atalaric*, fils de ſa fille *Amalazonte*, il retomba bientôt dans ſes prémiers malheurs, la fortune n'ayant pas encore déchargé toute

te ſa colere; car, Atalaric mourut peu de tems après ſon grand pere, & le Royaume étant ſous le gouvernement de ſa mere, elle fut trahie par *Theodat*, qu'elle avoit appellé pour lui aider à le gouverner. Ce ſcélérat ayant fait mourir cette Princeſſe, & uſurpé le Royaume, il ſe rendit odieux aux Oſtrogots; ce qui donna le courage à *Juſtinien* de penſer à le chaſſer d'Italie. Il commit donc la conduite de cette expédition à *Belliſaire*, qui avoit déjà chaſſé les Vandales d'Afrique, & réuni à l'Empire cette partie qu'ils en avoient démembrée.

BELLISAIRE conquit d'abord la Sicile; & paſſant de-là en Italie, il prit Naples & Rome. Mais, les Gots, voyant ces pertes, tuérent Theodat leur Roi, comme en étant la cauſe, & élûrent en ſa place *Vitigete*, qui, après quelques rencontres, fut aſſiégé & pris dans Ravenne par Belliſaire. Mais, devant que ce Général eût entiérement terminé cette guerre, l'Empereur le rappella, & mit en ſa place *Jean* & *Vitalé*, tous deux fort éloignez de l'honnêteté & de la valeur de Belliſaire. Cela redonna du courage

ge aux Gots, qui élûrent pour leur Roi *Ildouade*, Gouverneur de Verone. A celui-ci, qui fut tué, succéda *Totila*, qui battit les Armées de l'Empereur, reconquit la Toscane, & regagna sur ces Généraux de Justinien presque tout ce que Belisaire avoit conquis. C'est ce qui fit résoudre l'Empereur de le renvoyer en Italie: mais, il y revint avec si peu de forces, qu'il eut peine à ne pas perdre toute la réputation qu'il s'étoit acquise par ses prémiers exploits; car, Totila prit Rome sous ses yeux, pendant qu'il étoit à Ostie avec l'Armée impériale. Mais, ce Roi voyant qu'il ne pouvoit garder cette Ville, ni l'abandonner avec honneur, il la détruisit presque toute, en chassa le Peuple, & emmena avec lui les Sénateurs; &, méprisant Belisaire, il passa encore en Calabre, pour combattre des Troupes qu'on lui envoyoit de Gréce. Belisaire, voyant donc Rome abandonnée, forma le glorieux dessein de la rétablir; car, y étant entré, il rebâtit avec une diligence extrême ses murailles, & y rappella les habitans. Mais, la fortune traversa ce beau dessein; car, Justinien étant dans ce même tems attaqué

taqué par les Parthes, il rappella Belisaire, qui, pour obéïr à l'Empereur son maitre, abandonna l'Italie à la discrétion de Totila, qui reprit encore Rome: mais, il ne la traita pas comme la prémiere fois; car, à la priere de Saint Benoist, qui étoit alors en grande réputation de sainteté, il se mit au contraire à la rétablir.

CEPENDANT, Justinien fit la paix avec les Parthes, & comme il étoit sur le point de renvoyer du Monde au secours de l'Italie, les *Esclavons*, nouveaux Peuples *Septentrionaux*, ayant passé le Danube, & donné sur l'*Illyrie* & sur la *Thrace*, l'en empêchérent: desorte que Totila acheva de conquérir presque entièrement cette belle partie de l'Empire. Mais Justinien, ayant vaincu les Esclavons, renvoya ses Armées en Italie, sous la conduite de *Narses*, homme fort expérimenté au métier de la guerre, qui défit Totila, & le tua; ainsi, les réchapez des Gots se retirérent à Pavie, où ils prirent *Teia* pour Roi. D'autre côté, Narses, après sa victoire, prit Rome; & enfin il livra bataille à Teia auprès de *Nocéra*, où il le défit, & le tua. Cette victoire éteignit le nom de *Gots* en Italie, où

où ils avoient regné soixante-&-dix ans, depuis *Theodoric* leur Roi jusques à *Teia.*

MAIS, si-tôt que l'Italie fut délivrée des Gots, *Justinien* mourut, & eut pour successeur *Justin* son fils, qui, par le conseil de *Sophie* sa femme, rappella *Narses* d'Italie, & lui donna pour successeur *Longin.* Celui-ci suivit la coûtume des autres, de demeurer à *Ravenne*; &, de plus, il donna une nouvelle face aux affaires dans toute l'Italie: car, il ne mit pas des Gouverneurs sur les Provinces, comme avoient fait les Gots; mais, il établit sur toutes les Villes, & sur les Places de quelque conséquence, des *Chefs*, à qui il donna le nom de *Ducs.* Même, dans cette innovation, il ne marqua aucune distinction pour Rome, dont il ôta les *Consuls* & les *Sénateurs*, qui avoient été conservez jusqu'à ce tems-là, & lui donna aussi un *Duc*, qui lui étoit envoyé tous les ans de Ravenne; mais celui, qui étoit établi de la part de l'Empereur dans cette derniere Ville, eut le titre d'*Exarque.* Ce nouveau partage de l'Italie hâta sa perte; car, il en facilita la conquête aux *Lombards*;

bards; ce qui vint de ce que Narſes étoit outré contre l'Empereur, qui l'avoit dépouillé de ce Gouvernement, dont il s'étoit rendu ſi digne par ſa valeur & par ſes belles actions: & ce Prince ne fit cette injuſtice, que pour ſatisfaire le caprice de Sophie, laquelle même, revoyant cet excellent Capitaine, lui dit mille outrages, le menaçant de *lui mettre une quenouille à la main, & de le renvoyer filer avec les autres Eunuques.* Ce Grand Homme donc, pouſſé à bout par ces mauvais traitemens, perſuada à *Alboin*, Roi des *Lombards*, qui regnoit alors en *Hongrie*, de venir conquérir l'Italie.

NOUS avons dit ci-deſſus, que les *Lombards* s'étoient rendus les maitres des Païs d'auprès le Danube, que les *Erules* & les *Turingiens* avoient abandonné, lorſque, ſous la conduite de leur Roi *Odoacre*, ils vinrent en Italie. Ces Lombards donc demeurérent-là quelque tems, juſqu'à ce qu'ils euſſent pour Roi cet *Alboin*, qui étoit un homféroce & entreprenant, & qui, leur faiſant paſſer le Danube, combattit *Commode*, Roi des Gépides, qui regnoit en Hongrie, & le défit. Et, parmi

mi les priſonniers, ayant trouvé *Roſimonde* *, fille de *Commode*, il l'épouſa, s'empara du Royaume, &, pour mémoire de cette grande victoire, il ſe fit faire une taſſe du teſt de ſon beau-pere, dans laquelle il bûvoit d'ordinaire; ce qui fut un prodige de brutalité. Mais *Narſes*, qui, pendant la guerre des Gots, avoit eu correſpondance avec lui, l'appella en Italie; & ce Roi laiſſa la *Pannonie* aux *Hongrois*, qui, après la mort d'*Attila*, étoient retournez dans leur Païs, & il s'en vint en Italie, laquelle étant diviſée par tant de factions, il s'empara preſque tout d'un coup de *Pavie*, de *Milan*, de *Verone*, de *Vicenſe*, de toute la *Toſcane*, & de la plus grande partie de la *Romagne*. Croyant donc que de ſi grandes & ſi promptes conquêtes lui donneroient bientôt toute l'Italie, il fit un grand feſtin à *Verone*, & à force de boire, étant devenu comme enragé, il fit préſenter à *Roſimonde* le teſt de *Commode*, qui ſe trouva plein de vin, lui diſant hautement, *Que, dans une ſi grande réjoüiſſance, il entendoit qu'elle la célébrât, en bûvant avec ſon*

* Ou. *Roſmunde.*

ſon pere. Cet ordre fut un coup de poignard pour cette pauvre Princeſſe, qui réſolut de s'en venger ; &, ſachant qu'un jeune Gentilhomme Lombard, courageux & robuſte, qu'on appelloit *Almachilde*, étoit amoureux d'une de ſes Demoiſelles, cette Reine obligea la Demoiſelle à ſouffrir qu'elle couchât en ſa place avec *Almachilde*, qui, ſelon le rendez-vous qu'on lui avoit donné, vint dans un Lieu obſcur, & ſe coucha auprès de la Reine, qu'il traita comme la Demoiſelle : mais, *Roſimonde* s'étant déclarée, elle lui marqua, *Qu'il devoit, ou tuer le Roi, & enſuite la poſſéder avec le Royaume ; ou s'aſſeurer que le Roi le feroit mourir comme ayant violé la Reine.* Almachilde voulut bien s'engager à tuer le Roi ; mais, le coup étant fait, & voyant qu'il ne leur étoit pas aiſé de s'emparer du Royaume, à cauſe de l'amitié que les Lombards avoient pour le défunt, ces nouveaux amants pillérent le tréſor royal, & ſe retirérent à Ravenne auprès de *Longin*, qui les reçût avec honneur.

PENDANT toutes ces traverſes, l'Empereur mourut, & *Tibere* lui ſuccéda ; mais, ſans pouvoir penſer à l'I-

l'Italie, parceque la guerre des Parthes lui donnoit assez d'occupation. Cette conjoncture fit naitre la pensée à Longin de se faire Roi des Lombards & de toute l'Italie, par le moyen de la Reine Rosimonde & de son trésor. Il conféra donc avec elle sur ce projet, & lui persuada de l'épouser après avoir fait mourir *Almachilde*: ce qu'elle accepta; & ayant fait empoisonner une tasse de vin, elle la lui présenta de sa propre main, dans un tems qu'il étoit fort altéré, en sortant du bain. Mais, si-tôt qu'il l'eut bûe à demi, se sentant frappé en dedans, & en voyant bien la cause, il força la Reine à avaler le reste; ce qui les fit tous deux mourir fort promptement, & ôta à Longin l'espérance de devenir Roi.

CEPENDANT, les Lombards s'étant assemblez à *Pavie*, qu'ils avoient faite la Capitale de leur Royaume, couronnérent *Cleſi*, qui rebâtit *Imola*, que *Narſes* avoit ruinée, & prit *Rimini* & presque tout ce qu'il y avoit de Places jusqu'à Rome: mais, il mourut au milieu de ses conquêtes. Ce Roi fut si cruel, non seulement aux étrangers, mais même à ses propres Sujets, que

les Lombards, étonnez de la puiſſance royale, ne voulurent plus ſe donner de Rois; mais, ils établirent ſur eux *trente Ducs*, pour gouverner en leur place. Ce changement fut cauſe que ces Peuples ne conquirent jamais toute l'Italie, & que leur Royaume n'alla jamais plus loin que *Benevent*, pendant que *Rome*, *Ravenne*, *Crémone*, *Mantouë*, *Padouë*, *Monſelice*, *Parme*, *Boulogne*, *Fâenza*, *Fourli*, *Céſene*, ou tinrent bon longtems, où même ne tombérent jamais entre leurs mains: car, n'ayant point de Roi, ils n'étoient pas ſi-tôt diſpoſez à faire la guerre; & après qu'ils furent retombez ſous cette eſpece de Gouvernement, ils n'étoient pas ſi ſoûmis qu'auparavant, étant bien plus propres à former & à entretenir parmi eux des factions, parce qu'ils avoient goûté la liberté pendant un tems. Ce fut donc ce qui retarda leurs conquêtes, & qui enfin les fit chaſſer d'Italie.

LES Lombards donc étant en ces termes, Longin & les Romains firent la paix avec eux, aux conditions que chacun quittât les armes & joüît paiſiblement de ce dont ils étoient maitres les uns & les autres. Dans ces tems-là,

là, les Papes commencérent à faire monter leur autorité bien au-delà de ce qu'elle avoit été juſques alors; car, les prémiers, après *Saint Pierre*, étoient révérez par la ſainteté de leur vie & par leurs miracles; & ces grands éxemples accrûrent tellement la Religion Chrétienne, qu'enfin les Princes mêmes furent obligez de l'embraſſer, pour éviter & éteindre toutes les diviſions & les deſordres que cela produiſoit dans le Monde. L'Empereur étant donc devenu *Chrétien*, & s'étant retiré à Conſtantinople, cela fit aller l'Empire Romain en décadence, comme nous l'avons déjà dit, & augmenta l'autorité de l'Egliſe Romaine. Cependant, l'Italie ayant toûjours été ſoûmiſe aux Empereurs, ou à des Rois, juſqu'à la venue des Lombards, les Papes ne prirent point d'autre autorité dans tous ces tems-là, que celle que leur attiroit la vénération qu'on avoit pour leur ſainteté & pour leur bonne doctrine: &, d'ailleurs, ils obéïſſoient aux Empereurs & aux Rois, qui quelquefois en ont fait condamner à mort, & ſouvent ils les employoient à leur ſervice, lorſqu'ils en avoient beſoin. Mais, ce qui les fit regarder

comme des gens de conſéquence dans les affaires d'Italie, ce fut de ce que le Roi Theodoric alla demeurer à Ravenne; car, Rome étant ſans Souverain, les Romains avoient plus le moyen de recourir aux Papes, & de s'accoûtumer à ſe ſoûmettre à eux: ce qui pourtant n'augmenta pas beaucoup leur pouvoir; & tout ce que pût faire l'Egliſe Romaine, fut, d'avoir le pas devant celle de Ravenne. Mais, la venue des Lombards ayant diviſé l'Italie, cela donna lieu aux Papes de ſe *réveiller* *; parcequ'étant preſque maitres à Rome, l'Empereur & les Lombards avoient également des égards pour eux; c'eſt ce qui fut cauſe que les Romains traitérent avec ces Princes, non comme Sujets, mais preſque comme égaux. Ainſi, les Papes, s'uniſſant, tantôt avec les *Lombards*, & tantôt avec les *Grecs*, trouvérent le moyen de s'élever bien haut.

MAIS, la ruine de l'Empire d'Orient ſurvint dans ces tems-là, ſous l'Empereur *Hercule*, tant par les *Eſclavons*, qui revinrent encore en *Illyrie*, la

* Il y a dans l'Original, de ſe rendre plus *vifs*.

la conquirent, & lui donnérent leur nom, que par les *Perſes*; enſuite, par les *Sarrazins*, qui ſortirent d'*Arabie* ſous *Mahomet*; &, enfin, par les *Turcs*, qui conquirent la *Syrie*, l'*Afrique*, & l'*Egypte*: ainſi, il ne reſtoit plus de refuge de ce côté-là; de ſorte que, les Lombards devenant plus puiſſans, les Papes furent contraints de chercher de nouveaux ſecours auprès des Rois de *France*. Ainſi, toutes les guerres, qui ſe ſont faites depuis ce tems-là par les *Barbares* en Italie, ont preſque toutes été ſuſcitées par les Papes; car, tous les Barbares, qui l'inondérent, y furent preſque toûjours appellez par eux. Cette même conduite dure encore aujourd'hui, & c'eſt ce qui tient l'Italie dans de ſi grandes diviſions, & dans un état ſi malade. En faiſant donc l'hiſtoire de ce qui eſt arrivé depuis ces tems-là juſqu'aux nôtres, on ne parlera plus de la ruine de l'Empire, qui eſt entiérement à bas, mais de l'accroiſſement des Papes & des autres Princes qui ont regné juſqu'à la venue de *Charles VIII.* en Italie; & l'on verra comment les Papes, d'abord avec les *cenſures*, puis avec les cenſures & les armes jointes enſemble, ac-

compagnées auſſi quelquefois d'*indulgences*, ſe ſont rendus redoutables, & ſe ſont attiré le reſpect. Enfin, on verra comment, ayant abuſé de ces deux moyens, ils en ont perdu l'un entièrement; & l'autre dépend de la diſcrétion d'autrui.

MAIS, pour revenir à mon ſujet, je dis, que *Grégoire III.* étant parvenu au Pontificat, & *Aiſtolfe* au Trône de Lombardie, ce dernier, contre la foi des Traitez, prit Ravenne, & fit la guerre au Pape. Celui-ci ne pouvant plus recourir à l'Empereur d'Orient, pour les raiſons que nous avons dites, & ne voulant plus ſe fier à la parole des Lombards, qui la lui avoient fauſſée tant de fois, il eut recours à *Pepin II.*, qui, de *Duc d'Auſtraſie & de Brabant*, étoit devenu *Roi de France*, non pas tant par ſa valeur, que par celle de *Charles Martel* ſon pere, & celle de *Pepin* ſon ayeul; car, Charles Martel, étant Régent du Royaume, fit cette prodigieuſe défaite des *Sarrazins* ſur la Riviere de *Loire*, auprès de *Tours*, où il en demeura plus de deux cens mille ſur la place; & c'eſt ce qui porta les François à donner la Couronne à *Pepin* ſon fils, à cauſe

ſe de la gloire & de la valeur de ſon illuſtre pere. Ce fut donc à ce Roi que Grégoire demanda du ſecours contre les Lombards, & Pepin lui en promit, en lui marquant, *qu'il ſouhaittoit auparavant de le voir, & lui rendre ſes devoirs en perſonne.* Ainſi, Grégoire réſolut d'aller en France, & il paſſa ſur les Terres des Lombards ſes ennemis, ſans qu'ils ſe miſſent en devoir de l'en empêcher, tant étoit grande la vénération qu'on avoit alors pour la Religion. Lorſque le Pape fut arrivé en France, le Roi le reçut avec bien du reſpect, & le renvoya en Italie avec ſes Armées, qui aſſiégérent les Lombards dans Pavie. Ainſi, Aiſtolfe, étant reduit à l'extrémité, traita avec les François, qui voulurent bien lui donner la paix, aux prieres du Pape, qui ne demandoit point la mort de ſon ennemi, mais qu'il s'amendât, & qu'il vécut. Dans ce Traité, *Aiſtolfe* s'engagea de rendre à l'*Egliſe* toutes les Places qu'il avoit conquiſes ſur elle. Mais, ſi-tôt que les François eurent le dos tourné, *Aiſtolfe* ne voulut plus entendre parler de *reſtitution*; ce qui obligea le Pape de recourir à Pepin, & Pepin de faire recourir ſes Armées

en Italie, qui battirent les *Lombards*, prirent *Ravenne*, &, malgré l'*Empereur d'Orient*, on la donna au Pape, avec toutes les autres *Places* de l'*Exarchat*, en y joignant encore la *Duché d'Urbin* & le Païs de *la Marche*.

PENDANT qu'*Aiſtolfe* rendoit toutes ces Places, il mourut, & *Didier*, *Duc de Toſcane*, arma, pour ſe rendre maitre du Royaume, & demanda du ſecours au Pape, en lui promettant ſon amitié. Ce dernier lui en donna aſſez, pour que les concurrens lui cédaſſent. D'abord, le Roi *Didier* garda ſa parole, & continua de remettre au Pape les Places que le Roi de France avoit commandé de rendre; de ſorte qu'il ne vint plus d'*Exarque* à Ravenne; mais, elle fut gouvernée par le bon plaiſir de l'Evêque de Rome.

ENSUITE, *Pepin* mourut, & laiſſa pour héritier du Royaume ſon fils *Charles*, qui fut depuis appellé *Charle-Magne*, pour les grandes choſes qu'il a faites en ſa vie. *Grégoire*, à ſon tour, eut pour ſucceſſeur *Theodore I.*, qui, ayant eu diférent avec *Didier*, fut aſſiégé dans Rome même par ce Prince. Ainſi, le Pape ayant recours à Charlemagne, celui-ci paſſa les Al-

pes,

pes, aſſiégea Didier dans Pavie, le prit lui & ſes enfans, & les envoya priſonniers en France; enſuite, il alla rendre viſite au Pape à Rome, & prononça, *Que le Pontife étant Vicaire de Dieu, il ne pouvoit être jugé par les hommes.* Ce fut alors que ce Pape & le Peuple Romain firent ce Roi *Empereur*; deſorte que Rome recommença d'avoir un Empereur en Occident; &, au lieu que les Papes étoient avant cela confirmez par les Empereurs, eux-mêmes vinrent à avoir beſoin des Papes dans leur élection: ainſi, l'Empire perdoit ſa grandeur, mais l'*Egliſe* en profitoit, & par ces moyens ſon autorité empiétoit toûjours ſur les Princes Séculiers.

Les Lombards avoient déjà été deux cens vingt-deux ans en Italie, & n'avoient plus rien d'étranger, que le nom; ce qui fut cauſe que Charlemagne voulant rétablir l'Italie ſous le Pontificat de *Leon III.*, il conſentit que ces Peuples habitaſſent les Lieux de leur naiſſance, & que cette partie de l'Italie s'appellât *Lombardie*, de leur nom; &, afin qu'ils euſſent du reſpect pour le nom *Romain*, il voulut qu'on appellât *Romagne* le Païs qui leur joignoit, &

qui étoit celui qui compoſoit l'*Exarchat* de Ravenne. De plus, cet Empereur fit ſon fils Pepin *Roi d'Italie*; & ſa Juriſdiction s'étendoit juſqu'à *Benevent*, laiſſant la libre poſſeſſion du reſte à l'Empereur d'Orient, avec qui Charlemagne avoit traité.

DANS ce tems-là, *Paſcal I.* fut élû Pape, & ce fut alors que les *Curez des Paroiſſes* de Rome commencérent à ſe faire appeller *Cardinaux*, tant parce qu'ils étoient plus près du Pape, & ſe trouvoient à ſon élection, que parcequ'ils étoient bien aiſes d'augmenter leur autorité d'un titre ſi éclatant. En effet, ils s'attribuérent une ſi grande puiſſance, que, depuis ſur-tout qu'ils eurent exclus le Peuple Romain des élections, rarement la *Tiare* échéoit-elle à d'autres, qu'à quelqu'un d'entr'eux. Ainſi, *Paſcal* étant mort, ils firent Pape *Eugene II.* du titre de *Sainte Sabine.*

MAIS, depuis que l'Italie fut ſous la puiſſance des François, elle changea en partie de forme & de gouvernement, parceque par leur moyen le Pape avoit pris plus d'autorité ſur le Temporel; & parce qu'ils introduiſirent des *Comtes* & des *Marquis*, comme

me Longin, *Exarque* de Ravenne, avoit établi des *Ducs*. Après donc la ſucceſſion de quelques Pontifes, *Oſporc*, Romain, parvint au Papat; & parceque ſon nom étoit vilain, il ſe fit appeller *Sergius*: ce qui introduiſit l'uſage, qu'ont à preſent les Papes, de changer de nom quand ils ſont élûs.

PENDANT tout cela *Charlemagne* mourut, & laiſſa pour ſucceſſeur *Louïs* ſon fils, dont les enfans, après ſa mort, eurent tant de diférens les uns avec les autres, que, dès la troiſieme race, l'Empire ſortit d'entre les mains des François, & paſſa en Allemagne, & le prémier Empereur de cette Nation-là étoit appellé *Ainolfe*. Or, la Maiſon de Charlemagne ne perdit pas ſeulement l'Empire à cauſe de ſes diſſenſions, mais elle perdit encore le Royaume d'Italie par les mêmes raiſons; ce qui fit reprendre vigueur aux Lombards, & leur fit inſulter les Romains & le Pape, qui, ne voyant plus à qui il pourroit avoir recours, fut contraint de créér Roi d'Italie *Bérenger*, auparavant *Duc de Frioul*. Tous ces changemens donnérent courage aux Huns, qui étoient en *Pannonie*, de venir donner ſur l'Italie; mais, étant

venus aux mains avec Bérenger, ils furent contraints de retourner dans leur Païs, qu'on appelloit *Hongrie* de leur nom. *Romanus* * regnoit alors en Gréce, ayant usurpé l'Empire sur *Constantin VII.*, qui l'avoit fait Général de ses Armées. Or, parceque la *Pouille* & la *Calabre*, qui étoient sous cet Empire, comme nous avons dit, s'étoient révoltées dans ces changemens-là, l'Empereur fut tellement piqué contre eux, que, de dépit, il permit aux *Sarrazins* de passer en ces Provinces, & de s'en emparer; ce qu'ayant éxécuté, ils tâchérent de prendre Rome. Mais, les Romains, voyant Bérenger occupé contre les Hongrois, prirent pour Général *Alberic* Duc de Toscane, par la valeur duquel ils empéchérent que les Sarrazins ne s'emparassent de leur Ville, de devant laquelle ayant levé le siege, ils firent faire une Forteresse sur le Mont *Gargan* †, par le moyen de laquelle ils commandoient la *Pouille* & la *Calabre*, &

* Ce *Romanus* étoit un Arménien, surnommé *Lécapene*, né dans la lie du Peuple.

† C'est une montagne de la Pouille, appellée aujourd'hui *Mont St. Ange*.

& faiſoient des courſes dans le reſte de l'Italie, qui, par conſéquent, étoit dans ce tems-là dans de grandes ſouffrances, étant battue vers les *Alpes* par les *Hongrois*; & du côté de *Naples* par les *Sarrazins*. Elle fut ainſi maltraitée pendant pluſieurs années, ſous les trois regnes conſécutifs des trois *Bérengers*.

DANS ce tems, le Pape & l'*Egliſe* furent dans de grands troubles, n'ayant plus de refuge, à cauſe de la diviſion des Princes d'Occident & de la foibleſſe de ceux d'Orient. La Ville de *Gênes* alors & toutes ſes *Côtes* furent battues par les *Sarrazins*; & c'eſt de-là que vint la grandeur de *Piſe*, dans laquelle pluſieurs Peuples chaſſez ſe refugiérent. Tout cela arriva vers l'an de *nôtre Seigneur* 931. Mais *Otton*, fils de *Henri* & de *Matilde*, *Duc de Saxe*, Prince prudent, & de grande réputation, ayant été élû Empereur, le Pape *Agabite* le ſupplia de venir en Italie le délivrer de la tyrannie des *Bérengers*. Voici comme l'Italie étoit gouvernée alors: *Bérenger III.* & ſon fils *Albert* regnoient en Lombardie; la Toſcane & la Romagne étoient régies par un Miniſtre de l'Empereur d'Occident; la

Pouille & la Calabre étoient ſoûmiſes, en partie aux Sarrazins, & en partie à l'Empereur d'Orient ; à Rome on créoit tous les ans deux *Conſuls du Corps de la Nobleſſe*, qui gouvernoient la Ville ſelon ſes anciennes loix ; on y joignoit un *Préfet* *, qui rendoit la Juſtice au Peuple. Il y avoit, outre cela, le *Conſeil des douze*, qui envoyoit tous les ans des *Recteurs* † dans les Lieux qui dépendoient des Romains. Le Pape avoit à Rome plus ou moins de pouvoir, ſelon qu'il étoit plus ou moins protégé par les Empereurs, ou par ceux qui avoient de l'autorité en Italie.

L'EMPEREUR Otton y vint donc, & dépoſſéda les *Bérengers*, qui avoient regné cinquante-cinq ans, & rétablit le Pape dans ſa prémiere Dignité. Ce Prince eut pour ſucceſſeurs à l'Empire un fils & un petit-fils l'un après l'autre, qui portérent auſſi le nom d'*Otton*. Or, ſous l'Empire d'Otton III., les Ro-

* C'eſt-à-dire, *un Chef de Juſtice* ou *Baillif*.

† Ce mot eſt *général* en Italien, & s'attribue à tous ceux qui ont le maniment de la Juſtice, de la Police, des Armes, & des Finances.

Romains chaſſérent de Rome le Pape Grégoire V.; mais l'Empereur, étant venu en Italie, le rétablit; & le Pape, pour ſe venger des Romains, leur ôta le privilege d'élire les Empereurs, & le donna à ſix Princes Allemans, trois *Eccléſiaſtiques* & trois *Séculiers*, qui étoient les *Archevêques de Mayence*, *de Trêves*, *& de Cologne*; & les *Princes de Brandebourg*, *du Palatinat*, *& de Saxe:* ce qui fut fait en l'an mille-deux. Après la mort d'Otton III., les Electeurs choiſirent pour Empereur *Henri*, *Duc de Baviere*, qui, douze ans après, fut couronné par *Etienne VIII.* Henri & l'Impératrice *Simeonde* étoient d'une très ſainte vie, ce qui ſe voit par pluſieurs Egliſes qu'ils ont bâties & enrichies: du nombre de celles-là fut l'Egliſe de *Saint Miniat*, auprès de Florence. Henri mourut l'an mille vingt-&-quatre, & eut pour ſucceſſeur *Conrad de Suabe*, à qui ſuccéda enſuite *Henri II.* Ce dernier vint à Rome, & parceque l'Egliſe étoit en ſchiſme, à cauſe qu'il y avoit trois Papes, l'Empereur les caſſa tous trois, & fit élire *Clement II.*, dont il fut couronné Empereur.

L'ITALIE étoit alors gouvernée, en

en partie par les Peuples, en partie par les Princes, & en partie par les Miniſtres de l'Empereur, dont le Chef, qui avoit inſpection ſur les autres, étoit appellé *Chancelier*. Entre les Princes, le plus puiſſant étoit *Godefroi* & la *Comteſſe Matilde* ſa femme, fille de *Beatrix*, qui étoit ſœur de Henri II. Ils poſſédoient tous deux *Luques*, *Parme*, *Reggio*, & *Mantoue*, avec tout ce qu'on appelle aujourd'hui le *Patrimoine de Saint Pierre*. Les Papes étoient alors fort reſſerrez par l'ambition du Peuple Romain, quoiqu'autrefois ils ſe fuſſent ſervis de lui pour ſe ſouſtraire à l'obéïſſance des Empereurs. Depuis donc que ce Peuple ſe fut emparé du gouvernement de la Ville, & qu'il eut fait les réformations qu'il jugea à propos de faire, il devint tout d'un coup ennemi des Papes, qui reçûrent de lui plus de mauvais traitemens, que d'aucun autre Prince Chrétien. Et, pendant que les Papes faiſoient trembler tout l'Occident par la terreur de leurs foudres, ils avoient dans Rome même un Peuple rebelle à leur autorité, ne tâchant les uns & les autres qu'à s'entre-détruire, & de réputation, & de puiſſance.

Ni-

NICOLAS II. étant donc parvenu au Pontificat, il ôta au Peuple Romain le privilege de concourir à la création des Papes, qu'il donna entièrement aux Cardinaux, imitant en cela *Grégoire V.*, qui avoit auſſi dépouillé ce Peuple du privilege d'élire l'Empereur. Et, non content de cela, s'étant accordé avec les Princes qui dominoient dans la *Pouille* & dans la *Calabre*, par les intrigues que nous dirons tantôt, il contraignit tous les Officiers, que les Romains envoyoient dans leur Juriſdiction, de rendre obéïſſance au Saint Siege, & même il en dépoſſéda quelques-uns de leurs charges. Après la mort de Nicolas, il y eut ſchiſme dans l'*Egliſe*, parceque le Clergé de Lombardie ne voulut pas ſe ſoûmettre à *Aléxandre II.*, créé à Rome, éliſant pour Anti-Pape *Cadole de Parme*. Henri, qui n'aimoit pas le grand pouvoir des Papes, fit ſignifier à Aléxandre de renoncer au *Pontificat*, & aux Cardinaux d'aller en Allemagne faire un autre Pape. Ce fut donc lui, qui, le prémier de tous les Princes, ſentit les foudres du Vatican; car, le Pape fit un nouveau Concile à Rome, dans lequel il dépouilla l'Empereur, & de l'Empire, &

& du Royaume: & les Peuples d'Italie ſe partageant, quelques-uns ſuivirent le parti de l'Empereur, & quelques autres celui du Pape. Ce fut-là l'origine des *Guelfes* & des *Gibelins*, afin que l'Italie, n'étant plus inondée par les Barbares, fût déchirée par les guerres civiles. Henri donc, étant excommunié, fut obligé par ſes Peuples à venir en Italie, & à demander pardon au Pape, à genoux & nuds pieds; ce qui arriva en l'an mille quatre-vingt.

CELA n'empêcha pas, que peu de tems après il ne ſurvint de nouveaux diférens entre l'Empereur & le Pape: deſorte qu'il l'excommunia encore; & l'Empereur envoya ſon fils, auſſi nommé *Henri*, avec une Armée à Rome, qui aſſiégea le Pape dans la Fortereſſe, à l'aide du Peuple qui le haïſſoit. Le Pontife, de ſon côté, fit venir *Robert Guichard* de la *Pouille* à ſon ſecours; mais, Henri ne l'attendit pas, s'en retournant en Allemagne tout ſeul. Les Romains continuant dans leur opiniâtreté, Robert ſaccagea leur Ville, & la reduiſit dans l'ancienne déſolation, dont pluſieurs Papes l'avoient rétablie.

MAIS, parceque le Royaume de Na-

Naples a été établi par ce Robert-ici, il ne ſera pas hors de propos de parler un peu de ſes actions & de la Nation dont il étoit. Après que les héritiers de *Charlemagne* ſe furent deſunis entr'eux, comme nous l'avons dit ci-deſſus, cela donna lieu à de nouveaux Peuples du Septentrion, appellez *Normands*, de venir attaquer la France, & de s'emparer de cette Province, qu'on appelle aujourd'hui *Normandie* * de leur nom. Une partie de ces Peuples-là vint en Italie, au tems qu'elle étoit accablée par les Sarrazins & les Hongrois, & ils s'emparérent de quelques Places dans la Romagne, où ils ſûrent ſe maintenir avec beaucoup de valeur pendant toutes ces guerres. *Tancrede*, un de ces Princes Normands, eut beaucoup d'enfans, entre leſquels il y en eut un, nommé *Guillaume*, ſurnommé le *Fierabras*, & *Robert*, ſurnommé le *Guichard*. L'Etat étoit tombé entre les mains de Guillaume, & les troubles d'Italie étoient diminuez. Néanmoins, les Sarrazins tenoient la Sicile, & faiſoient tous les jours des courſes ſur les Côtes d'Italie. C'eſt pourquoi Guillaume

* Elle s'appelloit, avant cela, *Neuſtrie*.

me convint avec les Princes de Capouë & de Salerne, & avec *Melore*, qui gouvernoit la Pouille au nom de l'Empereur d'Orient, d'attaquer la Sicile, aux conditions de partager en quart les conquêtes qu'ils tenoient. Le deſſein réüſſit, & Melore, ayant fait venir ſecrettement des Troupes de Gréce, prit poſſeſſion de l'Iſle au nom de l'Empereur ſon maitre, partageant ſeulement le butin avec les Confédérez. Cela fâcha Guillaume; mais, il attendit une autre conjoncture plus favorable pour marquer ſon reſſentiment, & partit de Sicile avec les Princes de Capouë & de Salerne, deſquels auſſi-tôt qu'il eût pris congé, pour les laiſſer retourner chez eux, il ne retourna point dans la *Romagne*; mais, il ſe jetta avec ſes gens ſur la *Pouille*, & prit *Melfes* d'amblée: puis, ſans perdre de tems, il conquit preſque tout le reſte de la Pouille & de la Calabre, nonobſtant les forces de l'Empereur; & ſon frere Robert le Guichard regnoit dans ces Provinces-là du tems de Nicolas II. Mais, parce qu'il avoit eu bien des diférens avec ſes neveux pour la ſucceſſion de ces Etats, il employa l'autorité du Pape pour les accorder: ce

que

que le Pape fit volontiers, afin de gagner Robert, & de s'en prévaloir contre les Empereurs d'Allemagne, & contre les insolences du Peuple Romain, ainsi que cela arriva, comme nous l'avons dit ci-dessus; car, à l'instance de Grégoire VII., il obligea Henri de lever le siege de Rome, & en mit le Peuple à la raison. A Robert succédérent *Roger* & *Guillaume* ses enfans, qui accrurent leur Etat de la Ville de Naples, & de toutes les autres qui sont de-là jusqu'à Rome, avec la Sicile, que Roger conquit. Mais, Guillaume allant ensuite à Constantinople pour épouser la fille de l'Empereur, il fut attaqué par Roger, & dépouillé de ses Etats. Roger s'étant énorgeuilli par ces conquêtes, il se fit d'abord appeller *Roi d'Italie*; puis, se contentant du titre de *Roi de la Pouille & de la Sicile*, il fut le prémier qui lui donna le nom & le gouvernement de Royaume, qui se conserve encore aujourd'hui sur le même pied, quoique souvent il ait changé de Maitres, différents de Maison, & même de Nation. Car, la Maison des *Princes Normands* étant éteinte, ce Royaume passa aux *Allemans*; de-là

aux

aux *François*; enſuite au *Roi d'Arragon*; & aujourd'hui il eſt au pouvoir d'un *Prince Flamand.*

URBAIN II. vint au Pontificat, & comme il étoit haï du Peuple, il ne ſe crut pas en ſeureté, même en Italie, où tout étoit en combuſtion: c'eſt ce qui lui fit former cette grande réſolution, de paſſer en France avec tout ſon Clergé, où il fit une grande Aſſemblée de différens Peuples à Anvers, auxquels il fit une harangue contre les Infidèles, & les anima tellement, qu'ils réſolurent de paſſer en Aſie contre les Sarrazins. Ces ſortes d'expéditions furent appellées des *Croiſades*, parceque tous ceux qui y alloient portoient ſur leurs habits, & ſur leurs armes, une *croix rouge.* Les Chefs de celle-ci furent *Godefroi*, *Euſtache*, *& Aldoin de Bouillon*, *Comtes de Boulogne*, & un *Pierre l'Hermite*, fameux par ſa prudence & par ſa ſainteté; & pluſieurs Rois & Etats contribuérent pour cette guerre, où un grand nombre de Particuliers alla à ſes dépens: tant la Religion avoit alors de pouvoir ſur l'eſprit des hommes, qui étoient encouragez à cette guerre par ceux qui en étoient les Chefs.

CET-

CETTE entrepriſe fut d'abord glorieuſe ; car, les Chrétiens conquirent toute l'*Aſie Mineure*, la *Syrie* & l'*Egipte*, & ce fut d'elle que vint l'Ordre des *Chevaliers de Saint Jean de Jéruſalem*, qui ſubſiſtent encore, & ſont maitres de l'*Iſle de Rhode* *, qui eſt le ſeul Boulevart contre la puiſſance du Turc. Il vint encore de-là l'Ordre des *Templiers* ; mais, la mauvaiſe vie de ces Chevaliers a fait détruire leur Ordre peu de tems après. Il ſurvint enſuite pluſieurs accidens en différentes occaſions. Les *Rois* de *France* & d'*Angleterre* paſſérent auſſi au ſecours de la *Croiſade*, & les *Républiques* de *Piſe*, de *Veniſe*, & de *Gênes*, y acquirent beaucoup de réputation, & combattirent avec des ſuccès différens, juſqu'au tems de *Saladin*, *Roi des Sarrazins*, dont la valeur, jointe à la deſunion des Chrétiens, leur fit perdre toute la gloire qu'ils avoient acquiſe au commencement ; &, après quatre-vingt-dix ans, ils furent chaſſez du Païs qu'ils avoient conquis avec tant d'honneur & de fortune.

A-

* Ils l'ont perdue ſous l'Empereur *Soliman II*, & *Charles Quint* leur donna l'*Iſle de Malte*, pendant que M. *de l'Iſle Adam*, oncle du Connétable *Anne de Monmoranci*, en étoit Grand-Maitre.

APRE'S la mort d'Urbain, *Paſcal II.* fut créé Pape, & *Henri IV.* Empereur, qui, feignant d'être bon ami de ce Pape, vint à Rome, & l'empriſonna avec tout ſon Clergé; & il ne voulut jamais le remettre en liberté, qu'il ne lui eût donné le pouvoir de diſpoſer de tous les Bénéfices d'Allemagne comme il lui plairoit. En ce tems-là, la *Comteſſe Matilde* mourut, & donna tous ſes Etats à l'*Egliſe*. Après la mort de *Paſcal II.* & d'*Henri IV.*, il y eut une ſucceſſion de pluſieurs Papes & de pluſieurs Empereurs, juſqu'à ce qu'*Alexandre III.* parvint au Pontificat, & *Frédéric de Suabe*, ſurnommé *Barberouſſe*, fût élû Empereur. Les Papes avoient eu pluſieurs démêlez avec les Empereurs & le Peuple Romain; mais, ils augmentérent bien au tems de *Barberouſſe*. C'étoit un grand Prince pour la guerre; mais, ſi ſuperbe, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à être obligé de le céder au Pape. Néanmoins, après ſon élection, il vint à Rome pour ſe faire couronner, & s'en retourna paiſiblement en Allemagne. Mais, il demeura peu dans cette diſpoſition; car, étant paſſé en Italie pour mettre à la raiſon quelques Pla-

Places en Lombardie, qui ne lui rendoient pas l'obéïſſance dûë, il ſe rencontra que le *Cardinal de Saint Clément*, Romain de Nation, ſe brouilla avec *Aléxandre III.*, & ſe fit faire lui-même Pape par quelques Cardinaux.

FRÉDÉRIC aſſiégeoit alors *Crême*, & Aléxandre lui faiſant des plaintes de l'*Anti-Pape*, l'Empereur répondit, *qu'ils vinſſent l'un & l'autre le trouver, & qu'alors il jugeroit lequel d'eux étoit le véritable Pape.* Cette réponſe déplut à Aléxandre, & comme il voyoit que Frédéric avoit du penchant à favoriſer l'*Anti-Pape*, il l'excommunia, & ſe retira en France auprès du Roi *Philippe.* Frédéric, cependant, continuant la guerre en Lombardie, prit & déſola *Milan*; ce qui fut cauſe que *Vérone*, *Padouë*, & *Vicence*, ſe liguérent contre lui pour leur défenſe commune.

PENDANT ce tems-là l'*Anti-Pape* mourut, & Frédéric créa en ſa place *Gui de Crémone.* Les Romains, cependant, profitant de l'éloignement du Pape & des affaires qu'avoit l'Empereur, avoient repris un peu d'autorité à Rome, & alloient ſe ſoûmettant les Places dont ils avoient été autre-

fois les maitres: & parceque les *Tuſculans* * ne voulurent pas reconnoitre leur pouvoir, ils allérent contre eux en foule; mais, étant ſecourus par *Barberouſſe*, ils défirent l'Armée Romaine avec une perte ſi grande, que depuis ce tems-là Rome n'a jamais été riche, ni peuplée. Sur ces entrefaites, Aléxandre III. étoit retourné à Rome, croyant y pouvoir vivre en ſeureté, à cauſe du reſſentiment que le Peuple avoit contre Frédéric, & auſſi parceque ce Prince s'étoit fait beaucoup d'ennemis en Lombardie. Mais l'Empereur, ſans avoir aucun de ces égard, alla droit aſſiéger Rome, où le Pape ne l'attendoit pas, s'étant refugié auprès de *Guillaume*, devenu *Roi de la Pouille* depuis la mort de Roger: mais l'Empereur, étant chaſſé par la contagion, s'en retourna en Allemagne. Pendant cela, les Peuples de Lombardie, qui étoient liguez contre lui, ayant réſolu de battre *Pavie* & *Tortone*, qui tenoient pour l'Empereur,

* L'ancien *Tuſculum* s'appelle aujourd'hui *Freſcati*, où eſt cette belle Vigne Aldobrandine & d'autres Lieux de Plaiſance des Romains d'aujourd'hui.

reur, bâtirent une Ville pour ſervir de *Place d'Armes*, & la nommérent *Alexandrie*, en l'honneur du Pape, & à la honte de Frédéric. *Gui* l'*Anti-Pape* mourut encore, & *Jean de Ferme* fut élû en ſa place, lequel, par la faveur des partiſans de l'Empereur, demeuroit à *Monteſiaſcone*.

MAIS, Aléxandre étant appellé par les *Tuſculans*, pour les protéger contre les Romains, il alla y demeurer, &-là il reçut des Ambaſſadeurs de la part de *Henri*, *Roi d'Angleterre*, pour l'aſſeurer que leur Roi n'avoit aucune part à la mort de *Saint Thomas*, Evêque de Cantorbery, comme les calomniateurs l'avoient voulu faire croire. Le Pape donc envoya en Angleterre deux Cardinaux pour éclaircir la vérité du *Fait*, leſquels ne trouvant point de preuves manifeſtes que le Roi fût coupable, néanmoins, à cauſe qu'il en avoit été accuſé, & que d'ailleurs il n'avoit pas honoré le Saint comme il le méritoit, ils lui donnérent pour pénitence, *de ſe purger par Serment de ce crime en préſence de tous les Barons du Royaume*; *&, de plus, d'envoyer deux cens hommes, entretenus pour un an, à Jéruſalem*: s'obligeant, outre cela, *d'y aller en perſonne*,

ſonne, avec la plus groſſe Armée qu'il pourroit, avant que trois ans fuſſent accomplis. Ces mêmes Cardinaux condamnérent encore le Roi à *caſſer tout ce qui s'étoit fait dans ſon Royaume au préjudice des Libertez Eccléſiaſtiques, & de conſentir que tous ſes Sujets pûſſent avoir recours à Rome par voye d'appel.* Tout cela fut accepté par un Roi ſi puiſſant, qui ſe ſoûmit à un jugement, auquel un Particulier ne voudroit pas acquieſcer aujourd'hui. En même tems que le Pape avoit tant d'autorité chez les Grands Princes éloignez, il ne pouvoit pas ſe faire obéïr par les Romains, dont il ne put jamais obtenir la liberté de demeurer à Rome, encore qu'il promit de ne ſe méler d'autre choſe, que de ce qui regardoit les affaires eccléſiaſtiques: tant il eſt vrai, que ce qui n'a que de l'éclat eſt bien plus terrible de loin que de près.

FRÉDÉRIC dans ce tems-là étoit retourné en Italie; & comme il ſe diſpoſoit à faire encore la guerre au Pape, tous ſes Barons & ſes Prélats lui déclarérent qu'ils l'abandonneroient, s'il ne ſe réconcilioit pas avec l'*Egliſe.* Il fut donc contraint d'aller à Veniſe *adorer le Pape*, & faire ſa paix avec

avec lui; &, par le moyen de cette paix, le *Saint Pere* dépouilla l'Empereur de toute l'autorité qu'il avoit à Rome, & nomma *Guillaume*, *Roi de Sicile* & *de la Pouille*, pour ſon Allié. Mais Frédéric, ne pouvant pas vivre ſans faire la guerre, paſſa en Aſie contre *Mahomet*, pour ſatisfaire ſon ambition, n'ayant pû y réüſſir contre les *Vicaires* de JESUS-CHRIST. Et comme il fut venu ſur les bords du Fleuve *Cidnus*, la beauté de l'eau lui fit venir l'envie de s'y baigner; ce qui le fit mourir. Ainſi, l'eau fit plus de bien aux Turcs, que les *excommunications* n'en firent aux Chrétiens; car, ſi ces dernieres bridérent l'ambition de Frédéric, l'autre l'éteignit.

L'EMPEREUR étant mort, le Pape n'avoit plus qu'à vaincre l'opiniâtreté des Romains; &, après pluſieurs conteſtations ſur l'élection des *Conſuls*, on convint de part & d'autre qu'on les éliroit à la maniere accoûtumée; mais, qu'ils n'entreroient point en charge qu'ils n'euſſent prêté Serment d'être fidèles à l'*Egliſe*. Cet accord obligea *Jean* l'*Anti-Pape* de ſe retirer à *Montalbano*, où il mourut peu de tems après. Dans ce tems-là, *Guillaume*,

Roi de Naples, mourut; & le Pape forma le deſſein de s'emparer de ce Royaume, parceque Guillaume n'avoit point laiſſé d'enfant, que *Tancrede*, fils naturel: mais, les Barons n'acquieſcérent point aux volontez du Pape, établiſſant *Tancrede* ſur le Trône.

CÉLESTIN III. étoit alors *ſouverain Pontife*, & ayant deſſein de tirer Naples des mains de Tancrede, il fit enſorte de faire élire pour Empereur *Henri*, fils de Frédéric, en lui faiſant promettre de l'établir dans ce Royaume, & de rendre à l'*Egliſe* les Places qui lui appartenoient: &, pour faciliter la choſe, il tira du couvent la Princeſſe *Conſtance*, fille déjà âgée du feu Roi Guillaume, & la donna en mariage à Henri. Ce fut par-là que le Royaume de Naples paſſa aux Allemans, après avoir été fondé & gouverné par les Normands. L'Empereur Henri, auſſi-tôt qu'il eut mis ordre aux affaires d'Allemagne, vint en Italie avec Conſtance ſa femme & un fils de quatre ans, nommé *Frédéric*; & il conquit ſans peine cet Etat, parceque Tancrede, étant mort, n'avoit laiſſé qu'un petit enfant, nommé *Roger*.

QUEL-

QUELQUE tems après, *Henri* mourut en Sicile, & il eut pour ſucceſſeur à ſon Royaume ſon fils *Frédéric*, & à l'Empire, *Otton*, *Duc de Saxe*, qui fut élû par la faveur du Pape *Innocent III*; mais, ſi-tôt qu'il fut couronné, il s'en déclara ennemi, contre l'attente de tout le monde. Ce Prince s'empara de la Romagne, & ſe préparoit à conquérir le Royaume de Naples, ce qui fit que le Pape l'excommunia; de ſorte qu'étant abandonné de tous, les Electeurs donnérent la Couronne Impériale à *Frédéric*, *Roi de Naples*. Il vint donc à Rome pour ſe faire couronner; mais, le Pape n'en voulut rien faire, parcequ'il redoutoit ſa puiſſance, & cherchoit les moyens de le chaſſer d'Italie, comme il en avoit chaſſé *Otton:* ce qui ayant faché *Frédéric*, il paſſa en Allemagne, où, ayant longtems fait la guerre à Otton, il le vainquit.

DANS ce tems-là *Innocent III.* mourut, qui, entre pluſieurs bonnes choſes qu'il a faites, à bâti l'Hôpital du Saint Eſprit à Rome. Il eut pour ſucceſſeur *Honoré III.*, pendant le Pontificat duquel s'élevérent les *Ordres* de *Saint Dominique* & de *Saint François*,

lie un nommé *Ezelin*, qui, y étant resté, eut un fils nommé aussi *Ezelin*. Cet homme-ici, étant riche & puissant, s'attacha à l'Empereur Frédéric II., qui, comme nous avons dit, étoit devenu ennemi du Pape. Ce Prince donc étant venu en Italie, par le secours que lui donna Ezelin, il prit *Vérone* & *Mantoue*, & détruisit *Vicence*; il prit ensuite *Padoue*, défit l'*Armée de la ligue*, & s'en vint vers la *Toscane*. Cependant, Ezelin avoit soûmis toute la *Marche Trévisane*. Mais, il ne put prendre *Ferrare*, qui étoit défendue par *Azon d'Esté*, & par les Troupes que le Pape tenoit en Lombardie. Le siege étant donc levé, le Pape donna la Ville en *Fief* * audit Azon d'Esté, dont sont descendus les *Ducs de Ferrare* d'aujourd'hui. Frédéric s'arrêta à *Pise*, ayant for[illegible] dessein de se rendre maitre de [illegible]; & pendant qu'il tâchoit de [illegible] ses amis & ses [illegible]mis [illegible]

* Ce Fief [illegible] Henri IV. [illegible] l'*Eglise*, à [illegible] n'étoit pas [illegible] Duc de [illegible]

vince, il y sema tant de discordes, que cela fut cause de la ruine de l'Italie, parceque les partis des *Guelfes* & des *Gibelins* augmentoient tous les jours; les *Guelfes* étant les partisans du Pape, & les *Gibelins* ceux de l'Empereur. Ce fut dans *Pistoïe* qu'on entendit prononcer la prémiere fois ces noms-là.

FRÉDÉRIC, étant parti de *Pise*, se jetta sur plusieurs Places du *Domaine de l'Eglise*, & les saccagea: desorte que le Pape, n'ayant pas d'autres remedes en main, publia contre lui la *Croisade*, comme ses prédécesseurs l'avoient publiée contre les *Sarrazins*. Frédéric, d'autre côté, pour n'être pas exposé à demeurer seul par l'abandon de ses gens, comme il étoit arrivé à *Barberousse* & à d'autres de ses Ancêtres, enrolla beaucoup de *Sarrazins*; &, afin de se les attacher, & d'avoir par-là un Boulevart asseuré contre les foudres du Vatican, il leur donna *Nocéra* au Royaume de Naples, afin qu'ayant une retraite à eux, ils puissent le servir avec plus d'asseurance.

INNOCENT IV. fut fait Pape alors; mais, comme il craignoit l'Empereur, il se retira à Gênes, & de-là en France,

ce; où il assembla un Concile à *Lion*, auquel Frédéric avoit résolu d'assister; mais, il fut arrêté par la *Rebellion de Parme*, dont n'étant pas venu à bout, il se retira en Toscane, & de-là en Sicile, où il mourut, laissant en *Suabe* un fils légitime, nommé *Currado*, & en *Pouille* un fils naturel, nommé *Manfredi*, qu'il avoit fait *Duc de Benevent*. Currado vint prendre possession du Royaume de Naples, où étant arrivé il mourut, laissant pour fils un petit enfant, nommé *Curradin*, qui étoit en Allemagne. Manfredi, cependant, s'empara d'abord de l'Etat comme Curateur; ensuite, donnant à entendre que *Curradin* étoit mort, il se fit Roi lui-même, malgré le Pape & les Napolitains, qu'il fit acquiescer par force.

PENDANT que ces choses étoient sur ce pied à Naples, il arriva plusieurs mouvemens en Lombardie entre les *Guelfes* & les *Gibelins*. Les Guelfes avoient à leur tête un Légat du Pape, & les Gibelins étoient sous la conduite d'Ezelin, qui possédoit presque toute la Lombardie au-delà du Pô. Et parceque, pendant la guerre, Padoue se révolta contre lui, il fit mourir douze mille habitans de cette Ville, &

lui-même mourut auſſi avant la fin de cette guerre, n'ayant que trente ans. Après ſa mort, toutes les Places qui lui avoient été ſoûmiſes devinrent libres.

MANFREDI continuoit dans ſes hoſtilitez contre l'*Egliſe*, ſuivant en cela les traces de ſes prédéceſſeurs; de ſorte qu'il harceloit continuellement le Pape Urbain IV., qui, pour le mettre à la raiſon à ſon tour, publia contre lui la *Croiſade*, & alla à *Pérouſe* pour y attendre ſes Troupes. Mais, trouvant qu'elles venoient lentement, & en petit nombre, il crut que, pour reduire Manfredi, il faloit des moyens plus aſſeurez que cela. Il donna donc le Royaume de Naples à *Charles d'Anjou*, frere de *Louïs* *, *Roi de France*, & l'engagea à en venir prendre poſſeſſion. Mais, devant que Charles vint à Rome, le Pape mourut, qui eut pour ſucceſſeur *Clement IV.* Ce fut donc ſous ſon Pontificat que Charles vint à Oſtie avec trente galeres, & donna ordre que le reſte de ſes Troupes vint par terre. Pendant ſon ſéjour à Rome, le Peuple, pour lui faire

* C'étoit Louïs IX., appellé *St. Louïs.*

re ſa cour, le fit *Sénateur*, & le Pape l'inveſtit du Royaume, aux conditions de payer tous les ans à l'*Egliſe* cinquante mille *Florins* *, ayant fait un Décret, qui portoit, *que, ni Charles, ni aucun autre, qui ſeroit Roi de Naples, ne pourroit jamais être élû Empereur.*

CHARLES étant donc parti pour combattre Manfredi, il le trouva auprès de *Benevent*, où il le défit, le tua, & s'empara des Royaumes de Naples & de Sicile. Or, *Curradin*, qui étoit l'héritier de ces Etats-là, ſelon le teſtament de ſon pere, ayant mis bien des Troupes ſur pied en Allemagne, vint en Italie contre Charles, auquel il livra bataille auprès de *Tagliacozzo*; mais, les François battirent les Allemans: & comme *Curradin* s'enfuyoit, il fut pris & tué par des gens qui ne le reconnurent pas.

L'ITALIE demeura en repos juſqu'au tems du *Pape Adrien V*: mais, comme Charles étoit à Rome, où il gouvernoit l'Etat en vertu de ſa charge de Sénateur, Adrien ne pouvoit le ſouffrir; de ſorte qu'il ſe retira à *Vi-*

* Les Florins de Florence valoient en ce tems-là environ 12 ſols & demi de France.

Viterbe, d'où il sollicitoit l'Empereur *Rudolfe* de venir en Italie faire la guerre à Charles. Ainsi, les Papes, tantôt par zêle pour la Religion, tantôt par leur propre ambition, attiroient toûjours les étrangers en Italie, y r'allumoient continuellement la guerre; & après qu'ils avoient élevé un Prince, ils s'en repentoient, & cherchoient ensuite à le perdre, ne pouvant souffrir entre les mains des autres les Etats qu'ils ne pouvoient pas conserver eux-mêmes. Et les Princes les craignoient; car, quoique les Papes combattissent, ou qu'ils cédassent, ils gagnoient toûjours, à moins qu'on ne les surprît, comme le fut *Boniface VIII.* *, & quelques autres, qui furent pris par les Empereurs, qui les trompoient par les apparences d'une belle amitié.

RODOLFE ne vint point en Italie, étant assez occupé à faire la guerre au *Roi de Boheme*. Et pendant ce tems-là Adrien mourut, ayant eu pour successeur *Nicolas III.*, de la Maison des *Ursins*, homme ambitieux & hardi, qui cherchoit à abaisser, à quelque prix

* Ce fut celui que Philippe le Bel fit traiter si cruellement en 1303.

prix que ce fût, le Roi Charles. Pour cet effet, il fit enſorte que Rodolfe ſe plaignit de ce que Charles tenoit un Gouverneur en Toſcane pour le parti des *Guelfes*, qu'il y avoit rétablis depuis la mort de *Manfredi*. Charles céda à l'Empereur, & retira ſes Miniſtres; deſorte que le Pape y envoya pour Gouverneur, de la part de l'Empereur, un de ſes neveux, qui étoit Cardinal. L'Empereur, en revanche de l'honneur qu'on lui faiſoit, rendit à l'*Egliſe* la Romagne, que ſes Ancêtres lui avoient ôtée, & le Pape en fit Duc *Bertaut Urſin*. Ainſi, ſe trouvant aſſez fort pour tourner tête contre le Roi Charles, il le priva de ſa charge de *Sénateur*, & ordonna qu'on ne pût jamais en revêtir aucun *Prince de Sang Royal*. Il avoit encore envie de le dépouiller de la *Sicile*; &, pour cet effet, il trama ſourdement, avec *Pierre, Roi d'Arragon*, ce qui s'éxécuta ſous le Pape ſuivant. De plus, il ſe propoſoit de faire deux Rois de ſa Maiſon, l'un en *Lombardie*, & l'autte en *Toſcane*, afin que leur puiſſance défendît l'*Egliſe* contre les attaques des Allemans qui voudroient venir en Italie, & contre les François, qui étoient déjà

jà maitres du Royaume de Naples. Mais, pendant qu'il rouloit toutes ces penſées dans ſa tête, la mort le ſurprit, ayant été le prémier des Papes qui ait donné à connoitre ouvertement ſon ambition particuliere, & qui, ſous prétexte d'enrichir l'*Egliſe*, ait eu la penſée d'élever & d'augmenter ſa Maiſon. Et comme par le paſſé on n'avoit point encore entendu parler des neveux ou des parens d'aucun Pape, l'on verra à l'avenir que l'Hiſtoire en eſt remplie, enſorte que nous verrons même de leurs enfans. Ainſi, il ne manque plus aux Papes, que de rendre deſormais le Pontificat héréditaire dans leur Maiſon, ayant aſſez travaillé juſqu'à preſent à laiſſer leurs parens Princes. Il eſt vrai, que juſqu'ici les Principautez qu'ils ont établies n'ont pas eu de durée, parceque les Papes vivent d'ordinaire ſi peu, qu'ils n'ont pas le tems de les bien planter; ou, s'ils le font, ils les laiſſent avec des racines ſi foibles, qu'elles ſe rompent à la prémiere tempête, étant deſtituées de l'appui qui les ſoûtenoit.

NICOLAS III. eut pour ſucceſſeur *Martin IV.*, qui, étant François de naiſſance, favoriſoit le Roi Charles. Lui,

Lui, de ſon côté, ſecourut le Pape de ſes Troupes, qu'il envoya dans la Romagne, qui s'étoit ſoûlevée ; & comme elles aſſiégeoient *Fourli*, un Aſtrologue, nommé *Gui Bonetti*, commanda, que, dans un point marqué par lui, tout le Peuple ſortît ſur les François : de ſorte qu'ils furent tous tuez, ou faits priſonniers.

CE fut dans ce tems-là que s'éxécuta en Sicile la conjuration tramée par le Pape *Nicolas III.* & *Pierre*, *Roi d'Arragon*, contre les François, qui furent tous aſſaſſinez ; & Pierre s'empara de l'Iſle, qu'il diſoit lui appartenir, parce qu'il avoit épouſé la fille du Bâtard *Manfredi*. Et le Roi Charles, ſe diſpoſant à l'aller recouvrer, mourut, & laiſſa *Charles II.* ſon fils, qui fut fait priſonnier dans cette guerre de Sicile : &, pour obtenir ſa liberté, il promit de perſuader au Pape d'inveſtir la *Maiſon d'Arragon* du Royaume de Sicile, dont s'il ne venoit pas à bout, il s'engageoit de ſe remettre priſonnier dans trois ans.

L'EMPEREUR Rodolfe, au lieu de venir en Italie pour y rétablir l'Autorité Impériale, ſe contenta d'y envoyer un Miniſtre, chargé du pouvoir de rendre

dre la liberté à toutes les Villes qui voudroient ſe rachetter ; ce que pluſieurs ayant fait, elles changérent leur maniere de vivre, après avoir changé de condition.

ADOLFE DE SAXE ſuccéda à l'Empire, & *Pierre de Saint Moron*, ci-devant *Hermite*, fut élû Pape ſous le nom de *Céleſtein V.* *, homme rempli de ſainteté, & qui renonça au *Pontificat* ſix mois après, ayant pour ſucceſſeur *Boniface VIII.* Le Ciel, qui ſavoit qu'il devoit venir un tems que les François & les Allemans laiſſeroient en repos l'Italie, & qu'elle ſeroit entiérement gouvernée par les Italiens mêmes ; le Ciel, dis-je, éleva deux Maiſons très puiſſantes à Rome, qui ſont les *Colonnes* & les *Urſins*, afin d'empécher les Papes de s'affermir & de jouïr de leur grand *pouvoir*, lors qu'ils ſeroient délivrez des *Ultramontains*. Mais Boniface, qui prévoyoit cela, entreprit d'éteindre la Maiſon des *Colonnes* ; & non content de les avoir excommuniés, il publia encore la *Croiſade* contre eux. Cependant, quoiqu'ils en reçuſ-

* Ce fut lui qui inſtitua l'Ordre des Céleſtins.

ſuſſent quelque préjudice, cela fit encore plus de tort à l'*Egliſe*, parceque cette ſorte d'armes, qui lui avoient ſervi ſi utilement, lorſqu'on les employa contre les Chrétiens mêmes, vinrent à perdre leur trenchant: deſorte que les Papes, à force de vouloir trop ſatisfaire leurs paſſions particulieres, ſe ſont enfin dépouillez peu à peu eux-mêmes de ce qu'ils avoient de plus redoutable. Le même Boniface ôta encore le Chapeau à deux Cardinaux de cette Maiſon; & *Sciarra Colonne*, aîné de la famille, fuyant la fureur du Pape dans un équipage déguiſé, fut pris par les Corſaires Catalans, qui le mirent à la rame: mais, ayant été reconnu à Marſeille, il fut remis entre les mains de *Philippe*, *Roi de France*, que le Pape avoit excommunié, & privé du Royaume. Deſorte que ce Prince, voyant que, par une guerre ouverte contre les Papes, il n'y avoit qu'à perdre, & à courir mille riſques, ſe tourna du côté de la ruſe, & feignant de vouloir rentrer en paix avec le Pape, il envoya ſous main *Sciarra* en Italie, lequel étant arrivé à *Ananie*, où étoit le Pape, & ayant aſſemblé la nuit ſes amis, il le fit priſonnier. Et quoi-

quoiqu'enſuite il fût délivré par le Peuple de la Ville, il conçut un ſi cruel déplaiſir de cet affront, qu'il en mourut enragé. Au-reſte, Boniface fut auteur des *Jubilez* en l'année mille trois cens, & il ordonna qu'on les célébrât tous les cent ans.

DANS ces tems-là on ſouffrit beaucoup par les factions des *Guelfes* & des *Gibelins*; & l'Italie ayant été abandonnée par les Empereurs, pluſieurs Villes en devinrent libres, & d'autres tombérent ſous la domination des Tyrans. Le *Pape Benoit* rendit les Chapeaux aux deux Cardinaux de la Maiſon *Colonne*, & rebénit *Philippe*, *Roi de France*.

BENOIT X. eut pour ſucceſſeur *Clement V.*, qui, étant François, tranſporta en France le *Siege Apoſtolique*, en l'année mille trois cens ſix. Dans ce tems mourut *Charles II.*, Roi de Naples, & ſon fils *Robert* lui ſuccéda. *Henri de Luxembourg* parvint auſſi à l'Empire. Il ne laiſſa pas de venir pour ſe faire couronner à Rome, quoique le Pape n'y fût pas. Sa venue apporta aſſez de troubles en Lombardie; car, tous les *bannis* des Villes y furent rétablis, ſoit qu'ils fuſſent *Guelfes* ou *Gibelins*: d'où il arriva, que, l'un chaſſant

ſant l'autre, tout le Païs fut rempli de confuſion, ſans que l'Empereur y pût remédier, quelques efforts qu'il fit. Etant donc parti de la Lombardie, il vint à Piſe par la route de Gênes, & là il tâcha d'enlever la Toſcane au Roi Robert: mais, ne réüſſiſſant pas dans ce projet, il vint à Rome, où il ſéjourna fort peu, parceque les *Urſins*, aidez du *Roi Robert*, l'en chaſſérent, & le firent retourner à Piſe, où, pour faire une guerre plus aſſeurée à la Toſcane & l'arracher des mains de Robert, il la fit attaquer par *Frédéric*, *Roi de Sicile*. Mais, comme il penſoit à dépouiller Robert de ſes Etats, il mourut, & eut pour ſucceſſeur à l'Empire *Louïs de Baviere*.

CEPENDANT, *Jean XXII.* parvint au Pontificat; &, pendant qu'il regna, l'Empereur ne ceſſa point de perſécuter les *Guelfes* & l'*Egliſe Romaine*, qui n'étoit preſque défendue, que par le Roi Robert & les Florentins. De-là vinrent beaucoup de guerres, en Lombardie par les *Viſconti* contre les *Guelfes*; & en Toſcane par *Caſtruccio* contre les *Florentins*. Mais, parceque la Maiſon des *Viſconti* a fondé *la Duché de Milan*, qui fut une des cinq *Princi-*

pau-

pautez qui ont depuis gouverné l'Italie, il me ſemble qu'il ſera à propos d'en éxaminer l'état, en reprenant les choſes de plus haut.

AU tems que pluſieurs Villes de la *Lombardie* firent *ligue*, pour ſe défendre contre l'Empereur *Barberouſſe*, *Milan*, après s'être remiſe de la déſolation où ce Prince l'avoit reduite, ſe ligua avec les autres Villes, pour ſe venger du mal qu'on lui avoit fait; & cette *ligue* refréna *Barberouſſe*, & ſoûtint, pendant un tems, le parti du Pape dans la Lombardie: de ſorte que, pendant les guerres qui ſurvinrent alors, ceux de la famille appellée *De la Tour* devinrent très puiſſans dans Milan, & leur réputation augmenta à meſure que les Empereurs perdoient leur autorité dans cette Province. Mais, *Frédéric II.* venant en Italie, & les *Gibelins* étant devenus puiſſans par l'aide d'*Ezelin*, il n'y eut point de Villes qui ne ſe rempliſſent de *Gibelins*; & les *Viſconti* étant de ce parti dans Milan, ils vinrent à bout de chaſſer de la Ville ceux de la *Maiſon de la Tour*. Mais, ils ne furent pas longtems en éxil; car, ils furent rétablis par un Traité fait entre le Pape & l'Empereur. Mais, le Pape

pe étant allé en France avec ſa Cour, & *Henri de Luxembourg* venant en Italie, afin d'aller ſe faire couronner à Rome, il fut reçû à Milan par *Maffée Viſconti* & par *Gui de la Tour*, tous deux Chefs de leurs Maiſons. Mais, *Maffée* ſe mit dans l'eſprit de ſe prévaloir de la puiſſance de l'Empereur pour chaſſer Gui, jugeant la choſe aiſée, parce qu'il le voyoit dans un parti contraire aux intérêts de ce Prince; &, prenant occaſion des plaintes du Peuple ſur les deſordres que faiſoient les Allemans, il alloit exhortant chacun à prendre les armes & à ſe délivrer de la tyrannie de ces Barbares. Or, quand il crût avoir bien diſpoſé toutes choſes pour ſon deſſein, il fit naître un tumulte par un de ſes Confidens, à l'occaſion duquel tout le Peuple prit les armes contre tout ce qu'il y avoit d'Allemans. Si-tôt que le deſordre fut commencé, Maffée avec ſes enfans & ſes partiſans prirent tous les armes, & coururent vers l'Empereur, à qui ils firent entendre, que tous ces troubles étoient cauſez par les Chefs de la *Maiſon de la Tour*, qui, ne pouvant ſe réſoudre à vivre en Particuliers à Milan, avoient formé le deſſein d'en dé-

dépouiller l'Empereur, afin de s'attirer la faveur des Guelfes de l'Italie, & de devenir eux-mêmes les Souverains de cet Etat; qu'au-reſte il n'y avoit rien à craindre pour Sa Majeſté, puis qu'ils lui promettoient de lui en conſerver la poſſeſſion par le moyen de leur parti, pourvû qu'Elle voulût bien ſe défendre. Ce Prince crût tout ce que lui dit Maffée, & joignant ſes forces à celles des Viſcónti, ils attaquérent Gui de la Tour & ceux de ſon parti, occupez alors en pluſieurs Quartiers de la Ville à appaiſer l'émûte; & tous ceux que l'Empereur & ſes partiſans pûrent attrapper, ils les firent mourir, confiſquant les biens des autres, & les banniſſant. Maffée, étant demeuré maître de Milan, eut pour ſucceſſeurs *Galeas* & *Azo*; &, après eux, *Luquin* & *Jean*. Ce *Jean*-ici fut fait Archevêque de la Ville; & *Luquin*, qui mourut le prémier, laiſſa *Bernabé* & *Galeas*: mais, Galeas mourant encore peu de tems après, il laiſſa un fils, nommé *Jean-Galeas*, appellé le *Comte de Vertus*. Celui-ci, après la mort de l'Archevêque, tua en trahiſon ſon oncle *Bernabé*, & demeura ſeul maitre dans Milan, dont il fut le prémier qui s'en fit appeller *Duc*.

Duc. Il laiſſa après lui *Philippe* & *Jean-Marie Ange*, qui ayant été tué par le Peuple, la Duché demeura à *Philippe*, qui n'eut point d'enfans mâles. Ainſi, cet Etat paſſa de la *Maiſon des Viſconti* à celle *des Sforces*, de la maniere, & par les raiſons, que nous dirons ailleurs.

POUR revenir à mon ſujet, l'Empereur *Louïs*, afin de donner du crédit à ſon parti, & de ſe faire couronner, vint en Italie; &, étant à Milan, il mit les *Viſconti* en priſon, feignant de vouloir mettre les *Milanois* en liberté, afin d'en tirer de l'argent. Enſuite il relâcha ces priſonniers par le moyen de *Caſtruccio de Luques*, & étant à Rome, il fit *Pierre de la Carvare Anti-Pape*, dont il eſpéroit que le nom, joint aux forces des *Viſconti*, lui aideroit à tenir bas la faction qui lui étoit contraire en Toſcane & en Lombardie. Mais *Caſtruccio* mourut, & cette mort fut le commencement de la ruine de l'Empereur, parceque *Piſe* & *Luques* ſe ſoûlevérent contre lui, & les *Piſantins* envoyérent l'*Anti-Pape* priſonnier au Pape, dont le ſéjour étoit alors en France: de ſorte que, ne voyant rien de bon à eſpérer dans les affaires d'I-

talie, ce Prince s'en retourna en Allemagne.

MAIS, dès qu'il fut parti, *Jean, Roi de Boheme*, vint en Italie, y étant appellé par les Gibelins de *Breſce*, qui lui firent conquérir leur Ville avec *Bergame*. Et parceque cette expédition étoit du conſentement du Pape, quoiqu'il feignît le contraire, le *Légat de Boulogne* l'aidoit, penſant que ce fût un bon moyen pour empêcher que l'Empereur ne revînt dans ce Païs-là. Mais, cela fit changer de face aux affaires: car, les *Florentins* & le *Roi Robert* voyant que le Légat fomentoit & ſoûtenoit les Gibelins, ils devinrent ennemis de tous les amis du Légat & du Roi de Boheme; & pluſieurs Princes ſe joignirent à eux, ſans avoir égard, ni au parti des Guelfes, ni à celui des Gibelins. Les *Viſconti*, les *De l'Eſcale* *, *Philippe de Conzague de Mantoue*, ceux de *Carvare*, & ceux d'*Eſte*, entrérent dans cette Alliance. Le Pape donc les excommunia tous; &

* Ce ſont les Ancêtres de *Jules-Céſar* & de *Joſeph Scaliger*, qui étoient Princes de Vérone, & qui depuis l'ont été de la République des Lettres.

& le Roi de Boheme, redoutant cette *ligue*, retourna dans ſes Etats, pour amaſſer plus de forces: enſuite, étant revenu en Italie, il trouva de grandes difficultez dans ſon entrepriſe; enſorte que, cela l'étonnant, il s'en retourna en Boheme au grand mécontentement du Légat, & ne laiſſa des Garniſons qu'à *Reggio* & à *Modene*, ayant confié *Parme* à *Marſilio* & à *Pierre de Roſſi*, qui étoient tout-puiſſans dans cette Ville. Dès que ce Roi fut parti, *Boulogne* ſe joignit à la *ligue*, & les *Confédérez* partagérent entre eux quatre Villes, qui étoient demeurées dans le parti de l'*Egliſe*, dont ils convinrent de céder Parme *à la Maiſon de l'Eſcale*, Reggio *à Conzague*, Modene *à ceux d'Eſte*, Luques *aux Florentins*. Mais, pour prendre poſſeſſion de ces Villes, il s'en enſuivit pluſieurs guerres, qui furent en partie aſſoupies par les Vénitiens. Au-reſte, il paroitra peut-être étrange, qu'au milieu de tant d'évènemens, qui ſe ſont ſuivis les uns les autres, nous ayons ſi longtems différé à parler des Vénitiens, dont l'Etat, & par ſon rang, & par ſa puiſſance, doit être mis au-deſſus de tous les autres qui compoſent l'Italie. Mais, pour

faire ceſſer cet étonnement, je reprendrai les choſes de loin, pour faire connoître à tout le Monde l'origine de cette République, & pourquoi ils furent ſi longtems ſans ſe méler des affaires d'Italie.

ATTILA, *Roi des Huns*, aſſiégeant *Aquilée*, dont les habitans, après s'être défendus longtems, ne voyant plus d'eſpérance de ſe conſerver, ſe refugiérent, avec ce qu'ils pûrent de plus précieux, ſur des *Ecueils inhabitez*, qui ſont dans le fond du *Golfe Adriatique*. Les *Padouans*, d'autre côté, voyant le feu chez leurs Voiſins, & craignant qu'après la conquête d'*Aquilée Attila* ne vint les viſiter à leur tour, portérent ce qu'ils avoient de meilleur dans les mêmes *Lagunes* *, en un endroit appellé *Rive haute* †. Ils y envoyérent auſſi leurs femmes, leurs enfans, & leurs vieillards; & toute la jeuneſſe demeura pour défendre la Ville.

* On appelle ainſi les Marais où Veniſe eſt bâtie.

† C'eſt un Quartier qu'on appelle encore aujourd'hui *Rialto*, à l'endroit où eſt ce beau Pont, qui traverſe tout le grand Canal, & qui n'a qu'une ſeule Arche.

le. Outre ceux-ci, les habitans de *Monſelice* & des *Collines du Voiſinage*, ayant pris auſſi l'épouvante, ſe refugiérent, comme les autres, dans ces mêmes *Lagunes*. Mais, après qu'*Attila* eut pris *Aquilée* & ravagé *Padoue*, *Monſelice*, *Vicence*, & *Vérone*, ceux de Padoue & les plus conſiderables de ces Païs-là continuérent à s'habituer dans ces Marais qui étoient autour de *Rive haute*. Tous les habitans auſſi de cette Province, qu'on appelloit anciennement *Venetia* *, pouſſez par la même terreur, prirent le même parti. Ces Peuples, étant contraints par la néceſſité, abandonnérent des Païs très agréables & fertiles, pour venir habiter des Endroits ſtériles, deſagréables, & dépourvûs de toutes commoditez. Mais, comme ils s'étoient retirez-là bien des gens tout d'un coup, ils ne tardérent guéres à rendre ces Lieux habitables, & même agréables. Ils établirent un *gouvernement* & des *loix*, qui les ont fait vivre en ſeureté & acqué-

* C'étoit le Païs circonvoiſin de Veniſe, qui fut autrefois conquis, & nommé de ce nom par des Gaulois, venus de Vennes en Bretagne.

quérir même de la puiſſance & du crédit en peu de tems, pendant que le reſte de l'Italie étoit dans de continuelles déſolations.

OUTRE les habitans, dont nous avons déjà parlé, il ſe refugia bien d'autres gens dans Veniſe, qui abandonnient les Villes de la *Lombardie*, pour éviter la cruauté de *Cleſi*, leur Roi, & cela augmenta beaucoup la Ville: deſorte que, du tems de *Pepin*, *Roi de France*, qui vint chaſſer les *Lombards*, à la priere du *Pape*, il fut dit, dans le Traité que ce Roi fit avec l'Empereur d'Orient, *Que le Duc de Benevent & les Vénitiens ne ſeroient Sujets, ni de l'un, ni de l'autre; mais, qu'ils ſeroient neutres, jouïſſant de leur liberté.* Outre cela, comme ils avoient été contraints d'aller demeurer au milieu des Eaux, &, par conſéquent, ne tirant pas grand'-choſe de la Terre, cela les obligeoit à chercher d'ailleurs les moyens de vivre honnêtement; de ſorte qu'allant par tout le Monde avec leurs vaiſſeaux, ils rempliſſoient leur Ville de mille ſortes de marchandiſes, dont les autres Peuples avoient beſoin; ce qui y attiroit un grand concours. Et pendant pluſieurs années ils ne penſérent point

point à d'autres conquêtes, qu'à celles qui facilitoient leur commerce, & c'eſt pour cela qu'ils étoient devenus maîtres de tant de *Ports* en *Gréce* & en *Syrie:* & parceque les *François*, en paſſant en *Aſie*, s'étoient beaucoup ſervis de leurs vaiſſeaux, ils les en récompenſérent, en leur donnant le *Royaume de Candie.* Or, pendant qu'ils vécurent ainſi, ils ſe faiſoient redouter ſur Mer, & reſpecter en Italie; deſorte qu'on les prenoit ſouvent pour arbitres dans tous les diférens qui ſurvenoient, comme cela arriva à l'égard de ceux qui diviſérent les Confédérez au ſujet des Villes qu'ils avoient partagées entre eux. Les Vénitiens étant donc Juges de cette affaire, ils adjugérent *Breſcie* & *Bergame* aux *Viſconti.* Mais, depuis qu'avec le tems ils ſe furent emparez de *Padouë*, de *Vicence*, de *Tréviſe*; enſuite de *Vérone*, de *Bergame*, de *Breſcie*, & d'autres Places dans le Royaume de Naples & dans la Romagne; s'étant mis l'ambition en tête, ils devinrent ſi puiſſans, qu'ils ſe faiſoient craindre, non ſeulement aux Princes d'Italie, mais mêmes aux Rois de de-là les Monts, qui, s'étant liguez tous enſemble, les ont dépouillez en

un jour de toutes les conquêtes qu'ils avoient faites en plusieurs années, & avec une dépense infinie. Et quoique, dans ces derniers tems, ils en ayent repris une partie, néanmoins, n'ayant point regagné, ni le crédit, ni la puissance, qu'ils avoient perdus, il faut que, comme les autres Princes d'Italie, ils dépendent de la discrétion d'autrui.

BENOIT XII. parvint au Pontificat, & comme il s'imaginoit avoir perdu l'Italie, & qu'il craignoit extrêmement que l'Empereur ne s'en rendît tout-à-fait le maitre, il résolut de se rendre amis tous ceux qui avoient usurpé les Places qui reconnoissoient autrefois l'Empereur, afin qu'appréhendant son ressentiment, ils eussent plus de passion pour se joindre avec Sa Sainteté à la défense de l'Italie. Il donna donc pour cet effet une *Bulle*, par laquelle il déclaroit, *que tous les Tyrans de la Lombardie étoient légitimes Seigneurs de toutes les Places qu'ils avoient usurpées.*

MAIS, ce Pape étant mort dans cette conjoncture, & *Clement VI.* lui ayant succédé, l'Empereur, pour ne pas paroitre moins libéral du bien d'autrui,

trui, que l'avoit été *Benoit* XII., donna auſſi, à tous les uſurpateurs des Places *du Patrimoine de l'Egliſe*, le pouvoir de les poſſéder à juſte titre, & ſous ſa Protection Impériale: de ſorte que *Galliot Malateſti* & ſes freres devinrent par ce moyen légitimes Souverains de *Rimini*, *Péſaro*, & *Frano* *; *Antoine de Montefeltro* fut confirmé dans la poſſeſſion de la Marche & de la Duché d'Urbin; *Camerino* † fut donnée en propre à *Gentil de Vérano*, Ravenne à *Gui de Polente*, Fourli & Ceſene demeurérent à *Sinibaldo Ordelaſſi*, auſſi bien que *Fayence* ‡ à *Jean Manfredi*, & Imola à *Louïs Alidoſi*; en un mot, toutes les autres Places *du Patrimoine de l'Egliſe* furent ainſi diſperſées par l'Empereur, de ſorte qu'il en reſta peu ſans avoir de Prince particulier. Et ceci a duré juſqu'au tems d'*Alexandre VI.*, ce qui affoibliſſoit beaucoup l'*Egliſe*: mais, ce Pape la rétablit par

* Ce ſont trois Villes de la *Romagne* le long du Golfe de Veniſe.

† C'eſt une Duché de la Marche d'Ancone.

‡ Cette Ville eſt en Lombardie. Elle a donné le nom à une ſorte de vaiſſelle de terre aſſez connue.

par la ruine des *Deſcendans* de tous ces gens-là. L'Empereur étoit à Trente quand il fit cette diſtribution, & faiſoit courir le bruit qu'il vouloit paſſer en Italie; ce qui cauſa aſſez de guerres en Lombardie, qui donnérent lieu aux *Viſconti* de conquérir Parme.

DANS ce tems, Robert, Roi de Naples, mourut, & ne laiſſa que deux petites-filles, nées de ſon fils *Charles*, qui étoit mort avant ſon pere. Robert ordonna donc par teſtament, *Que l'aînée de ſes filles, nommée Jeanne, ſeroit héritiere du Royaume, & qu'elle épouſeroit André, fils du Roi de Hongrie, neveu du défunt.* Ce Prince ne fut pas longtems ſon mari; car, elle le fit mourir, pour épouſer *Louïs, Prince de Tarente*, ſon couſin. Mais *Louïs, Roi de Hongrie*, frere d'*André*, voulant venger ſa mort, paſſa avec une Armée en Italie, & dépoſſéda *Jeanne* & ſon mari du Royaume.

IL arriva dans le même tems une choſe remarquable à Rome; c'eſt qu'un nommé *Nicolas de Lorens, Chancelier du Capitole*, chaſſa les *Sénateurs* de la Ville, &, ſous le titre de *Tribun*, ſe fit *Chef* de la *République Romaine*, & la remit ſur le pied de l'ancien gouvernement,

ment, avec une ſi grande réputation de valeur & de juſtice, que non ſeulement les Etats voiſins, mais auſſi toute l'Italie lui envoya des *Ambaſſadeurs:* de ſorte que les anciennes Provinces, voyant renaitre la République Romaine, hauſſoient déjà la tête, & donnoient à ce nouveau *Tribun* des marques de leur reſpect, les unes par des motifs de crainte, & les autres par ceux de l'eſpérance. Mais, ce *Nicolas*, nonobſtant ſa grande réputation, revint de lui-même à ſon prémier principe; car, ayant perdu courage ſous un ſi grand fardeau, il s'enfuit à la ſourdine, ſans qu'aucun le chaſſât, & s'en alla trouver *Charles*, Roi de Boheme, qui avoit été élû Empereur, par ordre du Pape, pour mortifier *Louis de Baviere* ſon ennemi. Ce Roi, voulant faire plaiſir au Pape, lui envoya *Nicolas* priſonnier.

CEPENDANT, quelque tems après, il ſe trouva qu'un nommé *François Baroncegli* s'empara auſſi de l'autorité, à l'imitation de *Nicolas*, & ſe fit *Tribun* à Rome, dont il chaſſa les *Sénateurs:* deſorte que le Pape, ne trouvant point de plus prompt remede, délivra *Nicolas* de priſon, & l'ayant

fait *Tribun*, l'envoya à Rome, où, ayant repris ſa prémiere autorité, il fit mourir *François*. Mais, les *Colonnes* étant devenus ſes ennemis, ils le firent auſſi mourir peu de tems après, & rétablirent les *Sénateurs*.

DANS ces entrefaites, le Roi de Hongrie, ayant dépoſſédé la Reine Jeanne de ſes Etats, s'en retourna chez lui. Mais, le Pape, qui aimoit mieux avoir dans ſon voiſinage cette Reine, que le Roi, fit tant, que Louïs voulut bien la rétablir, aux conditions, *que ſon mari ne prendroit point la qualité de Roi, ſe contentant du titre de Prince de Tarente.*

ON étoit alors dans l'année mille trois cens cinquante; deſorte que le Pape crût qu'on pouvoit reduire à cinquante ans le *Jubilé* que *Boniface VIII.* avoit ordonné pour tous les cent ans. Il en fit ſon Décret, en faveur duquel les Romains lui permirent d'envoyer quatre Cardinaux à Rome, pour réformer l'*Etat de l'Egliſe*, & pour établir des *Sénateurs* à ſa volonté. Le Pape auſſi déclara *Louïs de Tarente* Roi de Naples; de ſorte qu'en reconnoiſſance, la Reine Jeanne lui donna *Avignon*, qui étoit de ſon Domaine.

DANS

DANS ce tems-là, *Luquin Viſconti* mourut: deſorte que l'Archevêque *Jean* étoit demeuré le ſeul maitre de *Milan*. Ce Prince fit tant de guerres à la *Toſcane* & à *ſes Voiſins*, qu'il en devint très puiſſant: &, après ſa mort, il laiſſa *Bernabé* & *Galeas* ſes neveux. Mais, peu après, *Galeas* mourut, & laiſſa ſon fils *Jean Galeas*, qui partagea l'Etat avec *Bernabé*.

L'EMPIRE étoit alors entre les mains de *Charles*, *Roi de Boheme*, & le Pontificat entre celles d'*Innocent VI.* qui envoya en Italie le *Cardinal Gilles*, Eſpagnol de Nation, qui eut l'addreſſe de rétablir le *pouvoir de l'Egliſe* à Rome, dans la Romagne, & dans toute l'Italie même. Il reconquit Boulogne, que l'Archevêque de Milan avoit priſe. Il contraignit les Romains de recevoir un *Sénateur étranger*, que le Pape y envoyeroit tous les ans. Il fit un Traité avantageux avec les *Viſconti*. Il bâtit à platte coûture & fit priſonnier *Agut*, Général Anglois, qui étoit venu avec quatre mille hommes de ſa Nation au ſecours des *Gibelins* de la Toſcane: deſorte qu'*Urbain V.* étant devenu Pape, il lui prit envie de viſiter Rome & l'Italie, où l'Empereur

Charles vint auſſi; mais, peu de mois après, l'un s'en retourna en *Boheme*, & l'autre à *Avignon*.

APRÈS la mort d'Urbain, *Grégoire XII.* fut élû Pape, & parceque le *Cardinal Gilles* étoit mort auſſi, l'Italie retomba dans ſes prémieres brouilleries, cauſées par les Peuples liguez contre les *Viſconti*: de ſorte que le Pape envoya d'abord un Légat en Italie avec ſix mille François de la Province de Bretagne. Enſuite, il vint en perſonne, & rétablit la *Cour Apoſtolique* à Rome, en l'année mille trois cens ſoixante-&-ſeize, ſoixante-&-onze ans après qu'elle avoit été tranſportée en France. Mais, après ſa mort, *Urbain VI.* ayant été créé Pape, peu de tems après, dix *Cardinaux*, qui étoient à *Fondi*, en elûrent un autre, qui fut appellé *Clement VII.*, diſant, qu'*Urbain avoit été mal élû*.

LES Génois, après avoir été fort longtems Sujets des *Viſconti*, ſe révoltérent contre eux dans ce tems-là; &, à l'occaſion de l'*Iſle de Tenedos*, ils eurent avec les Vénitiens de très grandes guerres, qui diviſérent toute l'Italie. Ce fut dans ces guerres-là où l'on commença à voir de l'*Artillerie*, qui étoit

étoit une invention venue d'Allemagne; & quoique les Génois euſſent d'abord beaucoup d'avantage, & euſſent même tenu Veniſe aſſiégée pendant quelques mois, néanmoins les Vénitiens eurent enfin le deſſus, & firent la paix par l'entremiſe du Pape.

DANS l'an mille trois cens quatre-vingt-un il y eut un *ſchiſme*, comme nous venons de dire, & la Reine *Jeanne* tenoit le parti du *Pape ſchiſmatique*; deſorte qu'*Urbain* ſuſcita contr'elle *Charles de Duras*, iſſu des Rois de Naples, qui, étant venu, la dépouilla de ſon État, & elle ſe refugia en *France*, dont le Roi, étant piqué du mauvais traitement qu'on avoit fait à cette Princeſſe, envoya *Louïs d'Anjou*, pour la rétablir, & pour chaſſer *Urbain* de Rome, en y établiſſant l'*Anti-Pape*. Mais, *Louïs* mourut ſur ces entrefaites, & ſes gens, ayant été battus, s'en retournérent en France. Et, cependant, le Pape s'en alla à Naples, où il mit en priſon neuf Cardinaux, qui avoient ſuivi le parti de la France & de l'Anti-Pape. Enſuite, il ſe brouilla avec le Roi de Naples, qui n'avoit pas voulu lui accorder la Principauté de Capouë pour un de ſes neveux: mais, feignant de n'être point offen-

offenſé de ce refus, il lui demanda ſeulement qu'il le laiſſât demeurer à Nocéra, où il ſe fortifia, & ſe diſpoſa à dépouiller le Roi de ſes Etats. C'eſt pourquoi ce Prince alla l'y aſſiéger; mais, le Pape s'enfuit à Gênes, où il fit mourir les Cardinaux qu'il tenoit priſonniers. De-là, il vint à Rome; &, afin de s'acquérir de la réputation, il créa vingt-&-huit Cardinaux.

DANS ce tems-là, *Charles*, Roi de Naples, alla en Hongrie, où il fut couronné Roi, & peu après il mourut, laiſſant ſa veuve avec deux enfans, *Ladiſlas* & *Jeanne*.

GALEAS VISCONTI, ayant fait mourir ſon oncle *Bernabé*, s'étoit emparé de l'Etat de Milan; &, ne ſe contenant pas d'être *Souverain* de toute la *Lombardie*, il vouloit encore conquérir la *Toſcane*. Mais, comme il croyoit s'en emparer, & enſuite ſe faire couronner *Roi d'Italie*, il mourut.

URBAIN VI. avoit eu pour ſucceſſeſſeur *Boniface IX*; & l'*Anti-Pape Clement VIII.* mourut auſſi à *Avignon*, en la place de qui l'on créa *Benoit XIII.*

L'ITALIE étoit alors remplie de Soldats *Anglois*, *Allemans*, & *Bretons*, conduits & amenez, en partie par les Prin-

Princes qui y étoient venus, & en partie auſſi envoyez par les Papes, lorſqu'ils étoient à *Avignon.* C'étoit avec ces Troupes que les Princes Italiens faiſoient preſque toutes leurs guerres, juſqu'au tems de *Louïs de Conio* de la Romagne, qui fit une Compagnie de Soldats Italiens, à laquelle il donna le nom *de St. George.* Sa valeur, & la bonne diſcipline qu'il faiſoit obſerver, décrédita bien-tôt les *Troupes étrangeres*, & donna de la réputation aux *Italiennes*, dont enſuite les Princes ſe prévalurent dans les guerres qu'ils ſe firent.

LE Pape ſe retira à *Sceſi*, à cauſe des diférens qu'il avoit eu avec les Romains; & y demeura juſqu'à l'année du *Jubilé* mille quatre cens, auquel tems le Peuple voulut bien recevoir un *Sénateur étranger*, & laiſſer fortifier le *Château St. Ange*, afin que le Pape retournât à Rome, & y apportât les avantages qu'attire un *Jubilé.* Etant donc retourné à ces conditions-là, il ordonna qu'à l'avenir tous les *bénéfices vacants* payeroient à la *Chambre Apoſtolique* une année de leur revenu, afin d'enrichir l'*Egliſe.*

APRE'S la mort de *Jean Galeas*, Duc

Duc de Milan, tout cet Etat fut divisé, quoique le défunt eût laissé deux enfans, dont l'ainé s'appelloit *Jean-Marie Ange* & l'autre *Philippe*. Et, dans toutes les brouilleries qui survinrent, le dernier fut tué, & *Philippe* fut pendant un tems renfermé dans le Château de Pavie, d'où il se sauva par l'addresse & la fidélité du Capitaine. Or, entre les autres qui prirent des Places que feu son pere occupoit, il y eut *Guillaume de l'Escale*, lequel, étant hors de son Etat de Vérone, en reprit la possession, par l'assistance de *François de Carrara*, Prince de Padouë, chez qui il s'étoit refugié: mais, il ne jouït pas longtems de cette prospérité; car, le même *François de Carrara* le fit empoisonner, & s'empara de son Etat. C'est pourquoi les *Vicentins*, qui avoient vécu jusques alors en seureté sous la Domination des *Visconti*, redoutant la puissance de *Carrara*, se donnérent aux *Vénitiens*, qui, lui déclarant la guerre, conquirent d'abord *Vérone* sur lui, & ensuite *Padouë*.

CEPENDANT, le Pape *Boniface* mourut, & *Innocent VII.* fut élû en sa place. Les Romains le suppliérent de leur rendre leurs *Forteresses* & leur *liber-*

berté; & lui n'en voulant rien faire, ils appellérent *Ladiſlas*, Roi de Naples, à leur ſecours. Mais, s'étant enſuite accordez, le Pape retourna à Rome, d'où il s'étoit enfui à *Viterbe*, par la crainte du Peuple, & avoit fait-là ſon neveu *Comte de la Marche*.

IL mourut quelque tems après, & *Grégoire XII.* fut élû en ſa place, aux conditions de renoncer au *Pontificat* auſſi-tôt que l'*Anti-Pape* y voudroit remonter auſſi. Et, à la ſollicitation des Cardinaux, qui vouloient tâcher de réünir les diviſions de l'Egliſe, *Benoit* l'*Anti-Pape* vint à Portovenere, & *Grégoire* à Luques, où l'on fit beaucoup de propoſitions; mais, ſans rien conclure: deſorte que les Cardinaux des deux Papes les abandonnérent tous deux, dont l'un s'en alla en Eſpagne, & l'autre à Rimini. D'autre côté, les Cardinaux, aidez par *Balthaſar Coſſa*, *Légat de Boulogne* & *Cardinal*, aſſemblérent un Concile à Piſe, où ils créérent Pontife *Alexandre V.*, qui auſſi-tôt excommunia le Roi *Ladiſlas*, & donna ſon Royaume à *Louïs d'Anjou*; puis, s'étant ligué avec les *Florentins*, les *Génois*, les *Vénitiens*, & le *Légat Balthaſar Coſſa*, ils attaquérent tous

tous enſemble ce Roi, & lui prirent Rome.

MAIS, le Pape mourut dans le fort de cette guerre, & le *Légat Coſſa* fut élû en ſa place, s'étant fait nommer *Jean XXIII.* Il partit donc de *Boulogne*, où il avoit été créé Pape, & s'en alla à Rome, où il trouva *Louïs d'Anjou* & ſon Armée, qu'il avoit amenée de Provence, avec laquelle il combattit & défit *Ladiſlas:* mais, faute de guides, il ne put pouſſer ſa victoire; deſorte que le Roi ayant repris de nouvelles forces en peu de tems, il reconquit Rome, dont le Pape s'enfuit à *Boulogne*, & *Louïs d'Anjou* en Provence.

MAIS le Pape, cherchant les moyens d'abbaiſſer Ladiſlas, fit élire *Sigiſmond*, Roi de Hongrie, Empereur, & le ſollicita de venir en Italie, où il s'aboucha avec lui à *Mantoue*, demeurant d'accord de faire aſſembler un *Concile général*, où l'on réüniroit l'*Egliſe*, qui alors ſeroit aſſez puiſſante pour réſiſter à ſes ennemis.

IL y avoit en ce tems-là trois Papes, *Grégoire*, *Benoit*, & *Jean*; ce qui rendoit l'*Egliſe* foible & mépriſable. *Conſtance*, Ville d'Allemagne, fut choiſie

ſie pour aſſembler le *Concile*, mais, contre l'intention du Pape; car, le Roi Ladiſlas, qui l'avoit obligé à prendre cet expédient, étoit mort: néanmoins, ce Pontife s'y étant engagé, il ne put pas refuſer d'y aller. Mais, étant arrivé au *Concile*, il ne fut pas longtems ſans reconnoître ſa faute, & tâcha de s'enfuir: c'eſt pourquoi il fut mis en priſon, & contraint de renoncer au Pontificat. *Grégoire*, l'un des *Anti-Papes*, y renonça par un *Envoyé*, & *Benoit*, l'autre *Anti-Pape*, ne voulant pas renoncer, fut condamné comme *Hérétique*. Enfin, étant abandonné par ſes *Cardinaux*, il fut auſſi contraint d'*abdiquer*, & le *Concile* créa Pape *Oddo* de la *Maiſon Colonne*, qui fut depuis appellé *Martin V:* ainſi, l'*Egliſe* ſe réünit après avoir été démembrée quarante ans durant ſous pluſieurs Papes.

NOUS avons dit, que dans ces tems-là *Philippe Viſconti* étoit priſonnier dans la Fortereſſe de Pavie. Mais *Fantino Cané*, qui, dans les troubles de la Lombardie, s'étoit rendu maitre de *Vercel*, d'*Alexandrie*, de *Novare*, & de *Tortone*, avec beaucoup de richeſſes, mourut ſans enfans, & laiſſa héritiere

ſa

ſa femme *Beatrix*, à condition qu'elle épouſeroit *Philippe*. Ce mariage ayant rendu *Philippe* puiſſant, il reconquit *Milan* & tout ce qu'il avoit perdu en Lombardie. Après cela, ſuivant la coûtume de preſque tous les Princes, de reconnoitre mal les ſervices qu'on leur rend, il récompenſa les bien-faits qu'il avoit reçus de ſa femme, en l'accuſant d'infidélité, & la faiſant mourir ſur ce prétexte: deſorte qu'étant devenu très puiſſant, il tourna ſes penſées du côté de la Toſcane, voulant éxécuter le deſſein de ſon pere *Jean Galeas*.

LADISLAS, Roi de Naples, en mourant, avoit laiſſé à ſa ſœur *Jeanne*, outre ſes Etats, une grande Armée, commandée par les prémiers *Chefs* d'Italie, dont l'un des principaux étoit *Sforce de Contignole*, Capitaine de réputation, ſelon la maniere de faire la guerre dans ces tems-là. La Reine, pour éviter les ſoupçons qu'on pouvoit avoir de ce qu'elle tenoit auprès d'elle un nommé *Pandolfello*, qu'elle avoit élevé, prit pour mari *Jaques de la Marche*, François de Nation, & Allié de la *Maiſon Royale*, à condition qu'*il ſe contenteroit du titre de Prince de Ta-*

Tarente, & qu'il laiſſeroit à la Reine ſon titre avec l'autorité qui en dépend. Mais, dès que ce Prince fut arrivé à Naples, les ſoldats le traitérent de Roi. Cela fit naitre de grandes brouilleries entre le mari & la femme; ce qui les obligeant à ſe livrer ſouvent bataille, ils remportérent auſſi de fréquentes victoires l'un ſur l'autre. Néanmoins, la Reine demeura enfin Maitreſſe de ſon Etat, & devint enſuite ennemie du Pape: ſur quoi *Sforce*, qui avoit deſſein de la reduire à la néceſſité de ſe venir jetter entre ſes bras, renonça tout d'un coup, & contre l'eſpérance de cette Princeſſe, à ſon ſervice. S'étant donc trouvée en un moment dépourvuë de défenſe, & n'ayant point d'autres remedes, elle eut recours à *Alfonſe*, Roi d'Arragon & de Sicile, qu'elle adopta pour ſon héritier, & en même tems elle prit à ſon ſervice *Bracio*, qui n'avoit pas moins de réputation que *Sforce*, &, de plus, qui étoit ennemi du Pape, parce qu'il avoit conquis ſur lui *Perouſe* & d'autres Places appartenantes à l'*Egliſe*.

APRE'S cela, le Pape & la Reine firent la paix. Or, le Roi *Alfonſe*, qui craignoit qu'elle ne le traitât comme

me elle avoit fait ſon mari, cherchoit ſinement les moyens de lui prendre ſes Places les plus fortes; mais elle, qui étoit ruſée, le prévint, & ſe fortifia dans le Château de Naples. Les ſoupçons venant donc à s'augmenter entre eux, ils rompirent enfin ouvertement, & la Reine, ayant repris *Sforce* à ſon ſervice, battit par ſon moyen *Alfonſe*, le chaſſa de Naples, le deshérita, & adopta en ſa place *Louïs d'Anjou:* deſorte qu'après cela *Bracio*, qui ſuivoit le parti d'*Alfonſe*, & *Sforce*, qui ſuivoit celui de la Reine, eurent guerre enſemble. Dans cette guerre *Sforce* ſe noya en paſſant la Riviere de *Peſcara:* deſorte que cette Princeſſe étant encore ſans défenſe par la mort de ce Général, elle auroit été chaſſée de chez elle ſans le ſecours de *Viſconti*, Duc de Milan, qui contraignit le Roi d'Arragon de s'en retourner dans ſon Royaume. Mais *Bracio*, ſans s'épouvanter par la retraite d'*Alfonſe*, continua toûjours à agir contre la Reine, & ayant aſſiégé *Aquila* *, le Pape, qui

* C'eſt la Capitale de l'Abruzzo, une des Provinces du Royaume de Naples, qui confine au Golfe de Veniſe.

qui crut qu'il n'étoit pas de l'intérêt de l'*Egliſe* de laiſſer devenir *Bracio* ſi puiſſant, envoya contre lui *François*, fils de *Sforce*, qui le tua, & défit ſon Armée auprès d'*Aquila*. Ce Général laiſſa un fils nommé *Oddo*, à qui le Pape ôta *Perouſe*, en lui laiſſant l'Etat de *Montone*. Mais, ce fils fut tué peu de tems après, faiſant la guerre dans la *Romagne* pour les *Florentins*: deſorte que, de tous ceux qui combattoient avec *Bracio*, il ne reſta de Capitaine de réputation, que *Nicolas Piccinino*.

MAIS, puiſque nôtre diſcours nous a amenez ſi près des tems qui regardent nôtre ſujet, n'ayant ômis que ce qui regarde les guerres que les Florentins & les Vénitiens eurent avec Philippe, Duc de Milan, dont nous parlerons lorſque nous traiterons des affaires de Florence en particulier, je n'ai pas deſſein à preſent d'aller plus loin, devant que de repréſenter en racourci l'Etat de l'Italie, par raport à ſes Princes & à ſes guerres, dans le tems où le fil de nôtre hiſtoire nous a conduits.

ENTRE les Etats les plus conſidérables, la Reine Jeanne II. tenoit *le Royaume de Naples*, *la Marche*, *le Patrimoine de Saint Pierre*, *& la Romagne*. Une partie de ces Etats-là reconnoiſ-

ſoit la domination du Pape: d'autres étoient ſoûmis, ou à leurs Vicaires, ou à des Uſurpateurs, comme *Ferrare*, *Modene*, & *Reggio*, qui étoient ſous la domination de la Maiſon d'Eſte; *Fayence*, ſous celle de Manfredi; *Imola*, ſous les Alidoſi; les Ordaleffi tenoient *Fourli*; les Malateſti, *Rimini* & *Peſare*; & ceux de la Maiſon de Varano étoient maitres de *Camerino*. La *Lombardie* étoit partagée entre les Vénitiens & le Duc Philippe, qui avoit abſorbé tous les autres Etats qui y étoient auparavant, excepté *Mantouë*, qui étoit encore entre les mains des Gonzagues. La *Toſcane* étoit la plus grande partie ſoûmiſe aux Florentins, à l'exception de *Luques* & de *Sienne*, dont celle-ci étoit libre, & l'autre ſoûmiſe aux Guinigi. Les *Génois* tantôt obéiſſoient aux Viſconti, & tantôt aux François; &, vivant dans le mépris, on les comptoit pour être des moindres Etats de l'Italie. Les principaux de tous ces Souverains avoient leurs Armées compoſées d'étrangers. Le Duc Philippe, étant renfermé dans ſon Palais, ſans ſe laiſſer voir, faiſoit la guerre par ſes Lieutenans. Si-tôt que les *Vénitiens* eurent tourné leurs armes du côté de *Terre Ferme*, ils perdirent leurs

leurs *forces*, *maritimes* par leſquelles ils s'étoient acquis tant de gloire; &, ſuivant la coûtume des autres *Potentats* d'Italie, ils faiſoient la guerre avec des Armées d'étrangers. Le Pape étant *Homme d'Egliſe*, & la Reine *Jeanne* étant *Femme*, faiſoient par néceſſité ce que les autres faiſoient par leur mauvaiſe conduite. Les *Florentins* étoient auſſi contraints de prendre le même parti; car, leurs *diviſions* ayant éteint la *Nobleſſe*, & l'*Etat* n'étant gouverné que par des *Marchands*, il falloit qu'ils ſuiviſſent la fortune & les volontez des autres. Les armes d'Italie étoient donc entre les mains des plus petits *Princes*, ou des *Particuliers*. Les prémiers s'y attachoient ſans aucun motif de gloire, mais ſeulement dans la penſée d'acquérir des richeſſes, ou de ſe les conſerver. Les autres, y étant élevez dès leur jeuneſſe, & ne ſachant pas faire autre choſe, chercheoient par ce métier les moyens de s'élever, ou par les richeſſes, ou par le crédit. Les plus fameux de tous ceux-ci étoient *Carmignole*, *François Sforce*, *Nicolas Piccinino*, eleve de *Bracio*, *Agnolo de la Pergole*, *Laurent & Michelet Attenduli*, *le Tantoglia*, *Giaccopaccio*, *Ceccolino de Perouſe*, *Nicolas de Tolentin*, *Jude Torello*, *Antoine*

ne du Pont ſur Here, & pluſieurs autres ſemblables. Avec ceux-ci étoient les Petits *Princes*, dont je viens de parler, auxquels ſe joignirent les *Barons Romains*, les *Urſins*, & les *Colonnes*, avec d'autres Seigneurs & Gentilshommes du Royaume de Naples & de la Lombardie, qui faiſoient tous profeſſion des armes; &, s'étant liguez enſemble, ils en avoient fait un métier, dans lequel ils ſe gouvernoient d'une maniere, que le plus ſouvent les deux partis, qui ſe faiſoient la guerre, y perdoient également. Enfin, ils la mirent ſur un ſi méchant pied, que le plus petit Général, qui auroit eu la moindre teinture de l'ancienne diſcipline, les auroit tous perdu de réputation, au grand étonnement de toute l'Italie, où le mérite étoit aſſez inconnu, pour qu'on y fit cas de ces gens-là. Ce ſera donc des Princes fainéants & de ces pitoyables Armées que mon hiſtoire ſera remplie. Mais, devant que d'en venir-là, afin de m'acquitter de ma promeſſe, il faut que je parle de l'origine de *Florence*, & de ſon gouvernement d'alors, & comment elle y étoit parvenue au milieu de tant de traverſes, qui avoient accablé l'Italie depuis mille ans.

Fin du prémier Livre.

HIS-

HISTOIRE DE FLORENCE.

LIVRE SECOND.

ENTRE tous les excellens uſages & les meilleurs ordres des *anciens Etats*, il n'y en avoit point de plus utile, que celui par lequel ils fondoient, en tout tems, des *Villes* & des *Places nouvelles:* car, rien n'eſt ſi digne de la grandeur d'un Prince, ou d'une République bien conduite, que de bâtir beaucoup de *nouvelles Villes*, où les Peuples ſe puiſſent retirer, & s'y mettre à couvert de l'inſulte, ou afin d'y cultiver le Païs. C'eſt ce que les

Anciens faiſoient aiſément, parce qu'ils avoient la coûtume d'envoyer de *nouveaux habitans* dans les *Païs vuides*, ou dans ceux qu'ils avoient *conquis*; & ils appelloient cela, *faire des Colonies.* Car, outre que cette bonne coûtume produiſoit tous les jours un grand nombre de belles Villes, le Païs en demeuroient plus aſſeuré au vainqueur, les Lieux vuides ſe rempliſſoient, & les Hommes ſe partageoient preſque également par les Provinces, où, ſe trouvant plus à leur aiſe, ils peuploient davantage; &, par conſéquent, ils étoient plus propres pour étendre leurs conquêtes, ou plus en état de ſe défendre. Mais, cet uſage étant aboli aujourd'hui par la négligence des Etats, il en arrive que les Provinces ſe ruinent & s'affoibliſſent, parceque cette conduite rendoit les Païs plus aſſeurez & plus peuplez. La ſeureté d'une nouvelle conquête ſe trouvoit dans ces *Peuplades*, parcequ'une *Colonie* eſt comme une *Citadelle* & une *Garde*, qui aſſeure le *conquérant* de la fidélité de ſes *nouveaux Sujets.* De plus, une Province ne peut pas être habitée également ſans cela, parceque tous les Endroits n'en ſont pas également ſains & fertiles;

les; d'où il arrivera qu'en un Canton il y aura trop d'habitans, & dans l'autre il y en aura trop peu: &, ſi vous n'avez point de moyens d'en ôter des Lieux où ils ſont trop preſſez, & d'en mettre où il en manque, un Païs ſera bien-tôt en deſordre, étant deſert en un endroit, & pauvre dans l'autre, à cauſe de la trop grande quantité de Peuple. Or, parceque la Nature ne remédie pas d'elle-même à ces inconvéniens, il faut y remédier par l'Art: car, un Païs mal ſain, qui eſt bien cultivé par un grand nombre d'habitans, change peu à peu de nature, & l'Air ſe purifie par les *feux* qu'on y fait; & cela ne ſe fait point ſans ſoins & ſans peine. Vous voyez une preuve de ce que je dis dans *Veniſe*, qui eſt ſituée dans un *Air impur* & *marécageux*; néanmoins, le grand nombre d'*habitans*, qui y ſurvint tout d'un coup, corrigea ce défaut. *Piſe*, étant encore dans un Païs mal ſain, n'a jamais été peuplée que depuis que les *Sarrazins* eurent ravagé *Gênes* & ſes *Côtes*: ce qui fut cauſe qu'un ſi grand Peuple, étant chaſſé de ſa Patrie, vint tout à la fois dans cette Ville, la peupla, & la rendit puiſſante. Depuis

donc que l'on ne pratique plus l'uſage d'envoyer des *Colonies*, on a bien plus de peine à conſerver les *Païs conquis*, les deſerts ne ſe repeuplent point, & ceux qui ſont trop chargez ne ſe ſoulagent point. De-là vient que tant d'Endroits du Monde, ſur-tout de l'Italie, ſont inhabitez en comparaiſon des Romains; ce qui ne peut venir que de ce que les Souverains n'ont plus les principes de la véritable gloire, ni les Républiques les bons ordres qu'on obſervoit autrefois.

ON voyoit donc, par le moyen de ces Peuplades, naitre ſouvent de nouvelles Villes, & augmenter les autres. C'eſt ainſi que Florence a tiré ſon origine de *Fiéſole* & ſa grandeur des Colonies: car, c'eſt une choſe très certaine, ſelon que *Dante* & *Jean Villani* le prouvent, que la Ville de *Fiéſole*, étant plantée ſur la cime de la Montagne, avoit ordonné que ſes Marchez ſe tiendroient dans la Plaine, entre le pied de la Montagne & la Riviere d'*Arne*, afin que ceux, qui y voudroient apporter leurs marchandiſes, le pûſſent faire plus commodément. Apparemment que ces Marchez furent cauſe qu'on commença à bâtir des maiſons dans

dans cet Endroit-là, parceque les Marchands étoient bien aises d'y pouvoir retirer leurs marchandises ; &, enfin, ils s'accoûtumérent à y demeurer eux-mémes. Mais, lorsqu'après la ruine des Carthaginois les Romains eurent mis l'Italie à couvert des guerres étrangeres, ces habitations-là augmentérent beaucoup ; car, jamais les hommes ne demeurent en des Endroits difficiles, s'ils n'y sont contraints par la nécessité : ainsi, dans les tems suspects de guerres, ils demeureront sans peine dans des Endroits rudes & forts ; mais, dans un autre tems, leurs commoditez leur feront rechercher des Lieux habitables & aisez. La tranquillité, que la réputation des Romains apporta dans l'Italie, pût bien multiplier le nombre de ces maisons, bâties auprès de l'*Arne*, comme nous l'avons dit, & jusqu'à tel point, qu'ayant acquis la forme d'un gros Bourg, on leur donna le nom du *Bourg d'Arne*. Ensuite vinrent les guerres civiles, d'abord entre *Marius* & *Sylla* ; puis, entre *César* & *Pompée* ; &, enfin, entre ceux qui avoient tué *César* & ceux qui vouloient venger sa mort. Ce fut Sylla qui envoya le prémier des Colonies à Fiésole, & les

trois Bourgeois de Rome, qui, en ſuite de la vengeance qu'ils prirent de la mort de Céſar, partagérent l'Univers entr'eux, continuérent d'envoyer des gens en cet Endroit-là; & la plûpart prirent leur habitation dans la Plaine auprès du Bourg déjà commencé; ce qui fit que ce Lieu, étant ſi accrû, pouvoit bien tenir rang parmi les autres Villes d'Italie.

LES avis ſont aſſez partagez ſur l'origine du nom de *Florence*. Quelques-uns veulent que ce nom lui fut impoſé par un nommé *Florinus*, Chef d'une de ces Colonies. D'autres ſoûtiennent, que d'abord elle ne fut pas appellée *Florence*, mais *Fluence*, à cauſe qu'elle étoit auprès du Courant de l'*Arne*; &, pour fortifier leur opinion, ils citent Pline, qui dit, que *Fluence* étoit tout proche de l'*Arne*. Mais, cette opinion pourroit bien être fauſſe; car Pline, dans ce texte-là, dit bien où étoient ſituez les *Florentins*, mais non pas comment ils étoient appellez. Pour le terme de *Fluence*, il paroit que c'eſt une faute des Copiſtes, puiſque Tacite & Frontin, qui vivoient au tems de Pline à peu près, appellent les Peuples & le Lieu, *Florence* & les *Florentins*: car, dès le tems de

de *Tibere*, ils se gouvernoient déjà comme les autres Villes d'Italie; & Tacite dit, qu'*il vint des Députez Florentins à Tibere, le prier qu'ils ne fussent pas obligez de laisser noyer leur Territoire par les eaux de Clanes.* Or, il n'y a pas de raison de dire qu'une même Ville portât deux noms à la fois. Je croi donc qu'elle fut toûjours appellée *Florence*, dont le nom en doit être rapporté à l'origine. Elle l'eut sous l'Empire Romain, & les Auteurs commencent à en parler du tems des prémiers Empereurs. Et quand cet Empire fut désolé par les *Barbares*, Florence aussi fut détruite par *Totila*, *Roi des Ostrogots*; &, deux cens cinquante ans après, elle fut rebâtie par Charlemagne. Depuis ce tems-là jusqu'en l'an de nôtre Seigneur mille deux cens quinze, elle fut soûmise à ceux qui regnoient en Italie. D'abord, ce fut les descendans de *Charlemagne*, & puis les *Bérengers*, qui y regnérent; &, enfin, les Empereurs Allemans, comme nous l'avons remarqué dans le prémier Livre. Or, les Florentins ne pouvoient pas devenir puissans, ni faire parler d'eux en ce tems-là, à cause de la trop grande puissance de leurs Souverains.

Néanmoins, en mille dix, le jour de *Saint Romule*, qui eſt un jour fort remarquable aux habitans de Fiéſole, les Florentins prirent & détruiſirent leur Ville: ce qu'ils éxécutérent, ou par le conſentement de l'Empereur, ou peut-être pendant l'interregne, qui eſt au tems où l'on a un peu plus de liberté.

MAIS, depuis que les Papes ſe furent rendus puiſſans en Italie, & qu'ils eurent abbaiſſé les Empereurs Allemans, toutes les Villes de cette partie de l'Empire n'étoient plus ſi ſoûmiſes à leur Prince; enſorte qu'en l'an mille quatre-vingt toute l'Italie ſe partagea manifeſtement entre l'Empereur & le Pape. Mais, nonobſtant ces factions, les Florentins demeurérent unis entre eux, juſqu'à l'an mille deux cens quinze, s'aſſujettiſſant aux plus puiſſans, & & n'ayant point d'autre ambition, que de ſe conſerver.

MAIS, comme dans nos corps, plus les maladies viennent tard, & plus elles ſont dangereuſes; auſſi Florence, plus elle tarda à prendre parti dans les troubles d'Italie, plus elle en ſouffrit de déſolation. L'origine de la prémiere diviſion eſt très connue, puiſque *Dante* & d'autres Auteurs l'on fort publiée:

bliée: je ne laiſſerai pourtant pas de la rapporter ici en peu de mots. Dans Florence, les Maiſons les plus puiſſantes étoient celles de *Buondelmonte* & d'*Uberti*; après ceux-là étoient les *Amidei* & les *Donati*. Dans la Maiſon des Donati il y avoit une veuve fort riche, qui avoit une très belle fille. La mere avoit réſolu en elle-même de la marier à l'ainé de la Maiſon de Buondelmonte, qui étoit alors un jeune Cavalier. Or, ſoit par négligeuce, ou que cette veuve crût qu'elle pouvoit encore différer, il arriva, devant qu'elle eût découvert ſa penſée à perſonne, que Buondelmonte s'engagea d'épouſer une jeune fille de la Maiſon Amidei; ce qui fâcha fortement la veuve Donati, qui s'imagina pouvoir rompre ce mariage par la beauté de ſa fille. Voyant donc Buondelmonte qui venoit ſeul vers ſa maiſon, elle deſcendit en bas, ſe faiſant ſuivre par ſa fille; & comme il paſſoit, elle ſe mit au devant de lui, & lui dit: *Je vous félicite de vous être engagé à vous marier, pendant que je vous deſtinois cette fille-ici*; &, ayant pouſſé ſa porte, elle lui fit voir cette jeune beauté. Le Cavalier ayant été frapé de tant de charmes,

& d'ailleurs faiſant réfléxion que l'alliance & le bien n'étoient pas moindres, que chez celle qu'on lui donnoit, il ſe mit en une telle paſſion de poſſéder cette Demoiſelle, que, ſans ſe ſouvenir, ni de la foi donnée, ni de l'affront qu'il faiſoit en la rompant, & ſans penſer aux ſuites que devoit avoir une telle rupture, il répondit à la Dame: *Puiſque vous me l'avez deſtinée, je ſerois un ingrat de la refuſer · étant encore tems de l'accepter*; &, ſans perdre un moment, il l'épouſa. Si-tôt que la choſe éclata, les *Amidei* & les *Uberti*, leurs parens, ſe ſentirent piquez au vif: &, ayant pris conſeil enſemble avec pluſieurs autres parens, ils conclurent que c'étoit-là un affront inſuportable, qui ne pouvoit être reparé, que par la mort de Buondelmonte. Et quoique quelques-uns fiſſent réfléxion ſur les ſuites que cela pourroit avoir, *Lamberti* dit, *que quand on penſoit à trop de choſes, on n'en concluoit aucune*, alléguant ce Proverbe aſſez ordinaire à Florence, *Qu'une choſe commencée eſt faite.* La commiſſion donc de ſe défaire de Buondelmonte fut donnée à *Moſcha Lamberti*, à *Stiatta Uberti*, à *Lambertuccio Amidei*, & à *Oderigo Fifanti.* Ces gens-

gens-ici s'enfermérent un jour de Pâques dans la maiſon des Amidei, qui eſt ſituée entre le vieux pont & l'Egliſe de *Saint Etienne*; & comme Buondelmonte paſſoit de l'autre côté de l'eau ſur un cheval blanc, s'imaginant peut-être qu'il étoit auſſi aiſé d'oublier un affront reçû, comme de renoncer à une alliance, il fut tout d'un coup attaqué & tué à l'entrée du pont, auprès d'une *ſtatue de Mars*, par ces quatre conjurez. Cette mort partagea toute la Ville; deſorte que les uns prirent le parti des Buondelmonte, & les autres celui des Uberti. Or, parceque ces deux familles étoient puiſſantes en *Alliances*, en *Maiſons*, en *Châteaux*, & en *Hommes*, elles combattirent longtems enſemble, ſans ſe pouvoir chaſſer ni l'une ni l'autre; & quoique leur haine ne ſe termina pas par une paix, on en interrompoit ſouvent les mouvemens par quelques trêves. Par ce moyen-là, tantôt ils s'échauffoient, tantôt ils ſe rallentiſſoient, ſelon les nouveaux incidens.

CES diviſions troublérent Florence juſqu'au tems de Frédéric II., qui, étant Roi de Naples, crut pouvoir augmenter ſa puiſſance aux dépens de l'*Egli-*

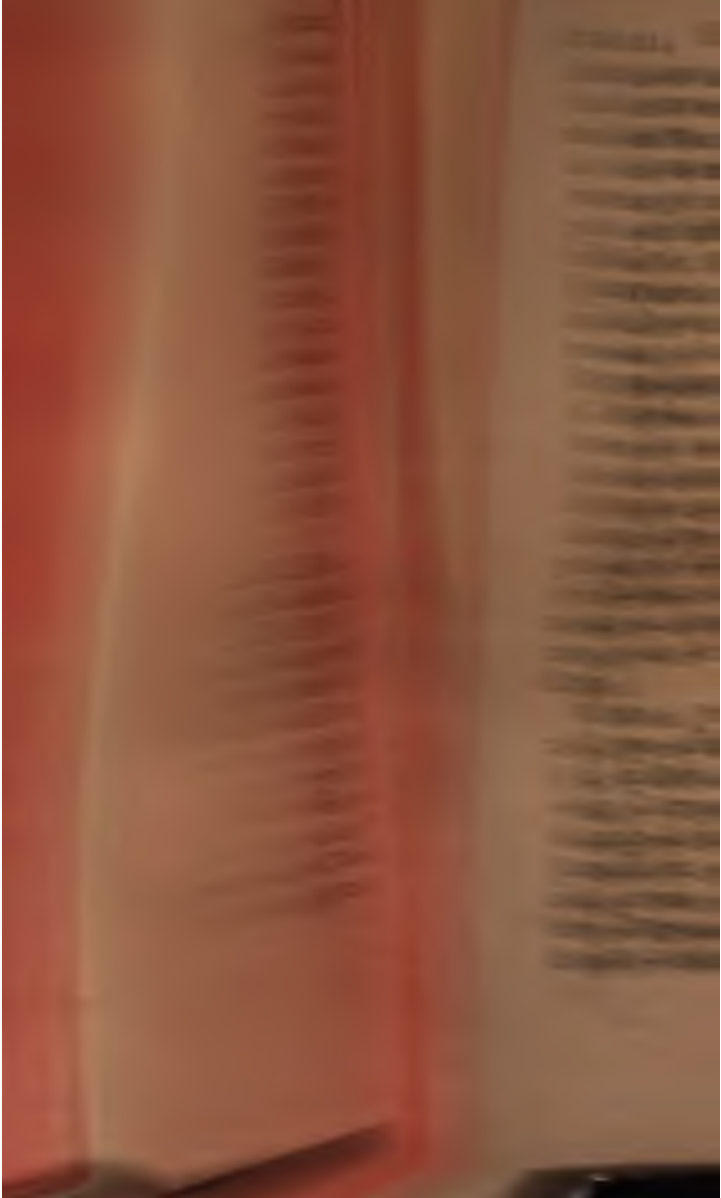
l'*Egliſe*; &, afin de s'affermir davantage en *Toſcane*, il favoriſa le parti des Uberti & de leurs adhérens, qui, aidez de ce puiſſant ſecours, chaſſérent les Buondelmonte; & ainſi nôtre Ville ſuivit l'exemple de toutes les autres d'Italie, qui s'étoient déjà partagées, il y avoit longtems, dans les factions des *Gibelins* & des *Guelfes*.

MAIS, il me ſemble qu'il ne ſera pas inutile de marquer les familles qui prirent parti dans l'une & dans l'autre de ces factions. Voici donc ceux qui étoient pour les Guelfes: les *Buondelmonti*, les *Nerli*, les *Roſſi*, les *Freſcobaldi*, les *Mezzi*, les *Baldi*, les *Polci*, les *Gherardini*, les *Toraboſchi*, les *Bagneſi*, les *Guidalotti*, les *Sacchetti*, les *Manieri*, les *Lucardeſi*, les *Chiaramonti*, les *Compiobeſi*, les *Cavalcanti*, les *Giandonati*, les *Gianfigliazzi*, les *Scali*, les *Guallerotti*, les *Importuni*, les *Boſtichi*, les *Tornaquinci*, les *Vecchietti* les *Toſinghi*, les *Arrigucci*, les *Agli*, les *Sitii*, les *Adimari*, les *Viſdomini*, les *Donati*, les *Pazzi*, les *della Bella*, les *Ardinghi*, les *Thebaldi*, & les *Cerchi*.

CEUX-CI, au contraire, étoient pour les Gibelins: les *Uberti*, les *Mannelli*,

nelli, les *Ubriachi*, les *Fifanti*, les *Amidei*, les *Infanganti*, les *Maleſpini*, les *Scolari*, les *Guidi*, les *Galli*, les *Caprardi*, les *Lamberti*, les *Soldanieri*, les *Cipriani*, les *Toſchi*, les *Amieri*, les *Palermini*, les *Migliorelli*, les *Pigli*, les *Barucci*, les *Cattoni*, les *Agolanti*, les *Brunelleſchi*, les *Caponſachi*, les *Eliſei*, les *Abbati*, les *Tebaldini*, les *Guiochi*, & les *Galigai*. Mais, outre toutes ces *familles nobles*, il y en eut beaucoup de la *Bourgeoiſie*, qui ſe joignirent à l'un ou à l'autre de ces partis; deſorte que toute la Ville fut infectée de ces factions-là.

Les Guelfes, étant chaſſez, ſe retirérent dans les Villages qui ſont au haut du Val d'*Arne*, où ils avoient la plûpart de leurs Châteaux; &-là ils ſe défendoient le mieux qu'ils pouvoient contre leurs ennemis. Mais, Frédéric étant mort, les gens de moyenne condition, & qui avoient le plus de crédit ſur le Peuple dans Florence, jugérent qu'il valoit mieux réünir la Ville, que de la laiſſer périr par la diviſion. Ils firent donc ſi bien, que les *Guelfes*, oubliant le paſſé, retournérent dans leur Patrie, & que les *Gibelins*, ne s'en défiant point, les reçurent. Etant donc



, ou par les *Anciens*. Ils varioient leurs Drapeaux ſelon la différen- ſpece d'armes dont ils ſe ſervoient, eque les Arbalettiers avoient une eigne d'une ſorte, & ceux qui por- nt des boucliers en avoient une e autre: & tous les ans, au jour la Pentecôte, on donnoit de nou- es Enſeignes aux nouveaux ſol- s, auſſi bien que des Officiers nou- aux; ce qui ſe faiſoit avec beaucoup pompe. Or, afin de donner un and air à leurs Armées, & une re- ite à leurs gens pour ſe venir met- à couvert & r'allier, en cas qu'ils ſſent repouſſez dans le combat, ils oient établi un grand Char, couvert rouge, & tiré par deux bœufs, r lequel il y avoit une Enſeigne lanche & rouge. Lorſqu'ils vou- oient mettre l'Armée en campagne, ils menoient ce Char au Marché Neuf, & avec une grande pompe ils le con- ſignoient entre les mains des Chefs du Peuple. Ils avoient encore une belle coûtume, c'eſt qu'un mois devant que de battre aux champs ils ſonnoient continuellement une certaine cloche ſtinée à cet uſage, afin que l'enne- i eût le tems de ſe mettre ſur ſes gar-

gardes: tant étoit grande alors la bonne-foi & la générosité de ces gens-là, qui traitoient de trahiſon & de fourberie d'attaquer ſon ennemi, & de le ſurprendre à l'improviſte; ce qui paſſe aujourd'hui pour bravoure & pour prudence. Ils portoient encore en campagne cette cloche, qui ſervoit à faire monter la Garde, & à toutes les autres Factions.

C'EST avec ces ordres politiques & militaires que Florence rétablit ſa liberté; & il ſeroit difficile de dire combien de puiſſance & de crédit elle acquit en peu de tems par cette conduite: car, non ſeulement elle devint le Chef de toute la Toſcane, mais elle fût miſe encore entre les prémieres Villes d'Italie; & elle ſeroit parvenue au comble de la gloire, ſi les nouvelles & fréquentes factions ne l'avoient point déchirée. Les Florentins vécurent dix ans ſous ce gouvernement, dans leſquels ils contraignirent les Villes de *Piſtoïe*, d'*Arezzo*, & de *Sienne*, à ſe liguer avec eux: & comme ils revenoient du ſiege de *Sienne*, ils prirent *Volterre*, & détruiſirent encore quelques Châteaux, dont ils amenérent les habitans dans Florence. Toutes

ces

ces choſes furent faites ſous la conduite des Guelfes, qui avoient bien plus de crédit que les Gibelins, que le Peuple n'aimoit pas, à cauſe de l'orgueil avec lequel ils avoient commandé pendant le regne de Frédéric II; & auſſi parceque le parti de l'*Egliſe* étoit plus ſuivi que celui de l'*Empire*, dans l'eſpérance qu'ils avoient de conſerver leur liberté par le ſecours de cette prémiere Puiſſance: au lieu que, ſous l'autorité de l'autre, ils appréhendoient de la perdre.

LES *Gibelins*, voyant leur crédit tomber, ne pouvoient demeurer en repos; & ils n'attendoient que l'occaſion de reprendre l'autorité, dont ils crûrent que le tems étoit venu, lorſqu'ils virent que *Manfredi*, fils de Frédéric, étoit devenu Roi de Naples, & avoit beaucoup abbaiſſé l'*Egliſe*. Ils traitoient donc avec lui en ſecret, pour tâcher de rentrer dans leur prémiere puiſſance; mais, ils ne pûrent ſi bien faire, que les *Anciens* ne pénétraſſent leurs deſſeins. Dans cette vûë, ils ſommérent les *Uberti* de comparoitre; mais, au lieu de le faire, ils prirent les armes, & ſe fortifiérent dans leurs maiſons: ce qui ayant animé le Peuple,

ple, il prit les armes, & à l'aide des Guelfes, il força les Gibelins de sortir de Florence avec tous leurs adhérans, & de se refugier à Sienne. De-là, ils demandérent du secours à Manfredi, Roi de Naples, & Farinata Uberti eut l'addresse, avec les Troupes de ce Prince, de mettre les *Guelfes* en une si grande déroute, & avec un si grand carnage, auprès de la Riviere d'Arbie, que ceux qui échapérent de cette défaite, croyant Florence perdue, se retirérent à Luques. Manfredi avoit donné pour Général, aux Troupes qu'il envoyoit aux *Gibelins*, le Comte Jourdan, homme alors estimé dans le métier des armes. Celui-ci, après la victoire, s'en alla à Florence, qu'il reduisit entièrement au pouvoir de Manfredi, cassant le Magistrat, & ôtant jusqu'à la moindre marque de liberté. Cette violence, faite si mal-à-propos, fit naitre une horrible aversion dans l'esprit de tout le Peuple contre les *Gibelins*, qu'ils ne regardoient auparavant que comme de simples ennemis. Les besoins du Royaume de Naples, obligeant alors le Comte Jourdan à y retourner, il laissa dans Florence pour *Vicaire Royal* le Comte Gui Novello,

Sei-

Seigneur de Caſentino. Ce Comte fit une Aſſemblée de Gibelins à *Empoli*, où il fut généralement conclu, que, pour maintenir en autorité le parti des Gibelins en *Toſcane*, il falloit détruire Florence, ſeule capable de rétablir le parti oppoſé, parceque tout ſon Peuple en étoit. Il n'y eut que Farinata Uberti, entre tous les Unis & tous les Citoyens de cette belle Ville, qui s'oppoſât à une ſi cruelle ſentence ; & il la défendit ouvertement & ſans aucuns égards, diſant, qu'il n'avoit eſſuyé tant de fatigues, ni couru tant de riſques, que dans l'eſpérance de rentrer dans ſa Patrie, & qu'il n'étoit pas homme à refuſer ce qu'il avoit cherché, & à ne vouloir pas jouïr du préſent de la fortune ; que même il ne ſeroit pas moins ennemi de ceux qui perſiſteroient dans cette mauvaiſe penſée, qu'il l'avoit été des Guelfes ; *Et ſi quelques-uns de vous*, dit-il, *craignent leur Patrie, qu'ils faſſent ce qu'ils pourront pour la détruire ; car, pour moi, je prétens la défendre avec la même valeur dont j'en ai chaſſé les* Guelfes.

Farinata Uberti étoit un homme de grand courage, bien expérimenté à la guerre, Chef des Gibelins,

lins, & fort eſtimé de Manfredi; ainſi, ſon autorité fit changer d'avis, & chercher de nouveaux moyens pour conſerver l'Etat. Les Guelfes, qui s'étoient refugiez à *Luques*, ſe refugiérent à *Boulogne*, étant chaſſez par les Luquois, qui furent obligez à cette rigueur par les menaces du Comte de Boulogne. Ils furent appellez par les Guelfes de *Parme* contre les Gibelins; &, par leur valeur, les ayant tous vaincus, on leur donna tous leurs héritages: deſorte qu'étant devenus puiſſans en richeſſes & en crédit, ils envoyérent des Ambaſſadeurs au Pape Clément, pour lui faire offre de leurs forces, ſachant qu'il avoit fait venir Charles d'Anjou pour dépoſſéder Manfredi du Royaume de Naples; deſorte que le Pape, non ſeulement les reçût comme des amis, mais même il leur donna ſon Enſeigne, que les Guelfes ont toûjours depuis portée en tems de guerre, & c'eſt la même dont on ſe ſert encore aujourd'hui à Florence.

MANFREDI perdit enſuite ſes Etats & la vie dans la guerre que lui fit Charles d'Anjou, qui ayant auſſi employé les Guelfes de Florence, le parti en devint plus conſidérable, & ce-

celui des Gibelins plus foible. Ainſi, ceux qui gouvernoient à *Florence* avec le *Comte Novello* crûrent qu'il étoit à propos de gagner le Peuple par des bienfaits, après l'avoir au commencement chargé & traité cruellement. S'ils euſſent commencé par la douceur avant que d'y être contraints, ils en ſeroient venu à bout; mais, en s'y prenant ſi tard, ils gâtérent leurs affaires au lieu de les accommoder. Pour réüſſir dans ce projet, ils crûrent qu'ils gagneroient aiſément *la Commune*, en lui rendant la part au *Gouvernement*, qu'ils lui avoient ôtée. Ils élûrent donc *trente-ſix habitans du Menu-Peuple*, qui, avec deux *Perſonnes de Qualité*, qu'on fit venir de *Boulogne*, devoient réformer l'Etat.

AUSSI-TÔT qu'ils ſe furent aſſemblez, ils partagérent toute la Ville *en Corps de Métiers*, & ſur chacun ils établirent un *Magiſtrat*, qui devoit connoître des diférens qui y ſurviendroient. De plus, ils donnérent à tous ces *Corps*-là chacun un *Drapeau*, afin que chaque Particulier s'y rangeât en armes, toutes les fois que la Ville auroit beſoin de Troupes. Dans le commencement ces *Corps de Métiers* furent

au nombre de *douze*, ſept grands, & cinq petits. Ces derniers ſe multiplié-rent enſuite juſqu'au nombre de *quatorze*; deſorte qu'ils étoient vingt-&-un en tout, comme ils ſont encore aujourd'hui. Les *trente-ſix Réformateurs* firent encore d'autres *reglemens* pour le bien public; pendant quoi le *Comte Gui* commanda qu'on impoſât une *Taille* pour l'entretien des Troupes: mais, il y trouva tant de difficultez, qu'il ne jugea pas à propos de l'impoſer par force. S'imaginant donc avoir perdu ſon pouvoir, il aſſembla les Chefs des *Gibelins*, & ils réſolurent enſemble d'ôter par force au Peuple ce qu'ils lui avoient donné avec ſi peu de prudence. Mais, lorſqu'ils crûrent être en état, les *trente-ſix*, s'étant aſſemblez, firent donner l'allarme; ce qui ayant épouvanté les *Gibelins*, ils ſe retirérent dans leurs maiſons, & auſſi-tôt les *Bannieres de Métiers* étant déployées, il s'y rangea une grande quantité de gens armez Cette Troupe ayant appris que le Comte Gui avec ſon parti étoit dans le Quartier de l'*Egliſe de Saint Jean*, ils tournérent leur marche vers la *Trinité*, ayant pris pour Chef *Jean Soldanieri*. D'autre côté, le Comte, ſachant où étoit

étoit le Peuple, se mit en mouvement pour venir à sa rencontre. Le Peuple aussi ne refusa point le combat; mais, allant au devant de l'ennemi, & l'ayant rencontré dans l'endroit où est aujourd'hui la loge de *Tornaquinci*, ils repoussérent le Comte, qui y perdit beaucoup de monde: desorte qu'étant tout allarmé, il craignoit que la nuit les ennemis ne l'attaquassent & ne le tuassent, voyant ses gens battus & inutiles au combat. Cette peur lui fit tant d'impression, qu'il aima mieux se sauver par une honteuse fuite, que de chercher aucun autre remede; ainsi, contre l'avis des Chefs de son parti, il se retira la nuit à *Prato* avec tout son monde. Mais, si-tôt qu'il se vit en Lieu de seureté, sa terreur se dissipa, & il reconnut sa faute; &, voulant la corriger, le matin, dès que le jour fut venu, il retourna avec ses Troupes à *Florence*, pour y regagner par force ce qu'il y avoit perdu par lâcheté: mais, il ne réüssit pas dans cette expédition; car, le Peuple, qui auroit eu de la peine à le chasser, n'en eut pas à l'empêcher d'entrer. Etant donc couvert de honte, & abbattu de chagrin,

il s'en alla à *Casentino*, & les Gibelins retournérent dans leurs Villages.

LE Peuple ayant eu le dessus, par le conseil de ceux qui aimoient le bien public, il délibéra de réünir tous les habitans, & de rappeller tous ceux qui étoient sortis, tant Guelfes que Gibelins. Les Guelfes retournérent donc six ans après avoir été chassez, & on pardonna encore aux Gibelins tout ce qu'ils venoient de faire. Nonobstant cela, ils ne laissoient pas d'être en aversion au Peuple & aux Guelfes, parceque ces derniers ne pouvoient oublier qu'ils avoient été bannis, & le Peuple se souvenoient toûjours de leur tyrannie pendant qu'ils avoient gouverné; ainsi, l'esprit de division demeuroit toûjours chez les uns & chez les autres.

PENDANT qu'on vivoit sur ce pied-là à Florence, il courut un bruit, que *Curradin*, neveu de *Manfredi*, venoit d'Allemagne avec des Troupes, pour conquérir le *Royaume de Naples*; ce qui fit concevoir l'espérance aux Gibelins de se remparer du Gouvernement: & les Guelfes, d'autre côté, pensant à se mettre à couvert de leurs ennemis, de-

demandérent au *Roi Charles* du ſecours pour pouvoir ſe défendre contre *Curradin*, lorſqu'il paſſeroit. Les Troupes de *Charles*, étant arrivées, rendirent les Guelfes ſi inſolens, & les Gibelins ſi abbatus, que deux jours devant qu'elles entraſſent ils ſortirent tous de la Ville ſans que perſonne les chaſſât. Quand ils furent dehors, les *Florentins* firent de *nouveaux ordres* pour le Gouvernement, & élûrent *douze Chefs*, qui devoient être *Magiſtrats* pendant deux mois; & ils ne les appellérent plus *Anciens*, mais, les *Bons Hommes*. Après ceux-là, ils firent un *Conſeil* de *quatre-vingt Bourgeois*, qu'ils appelloient du nom de *Crédence* *. Enſuite, ils en firent encore un autre, compoſé de *cent quatre-vingt hommes*, choiſis d'entre le *Menu-Peuple*, c'eſt-à-dire, qu'on en choiſiſſoit *trente* dans chaque *Quartier*. Tous ces *Conſeils* joints enſemble compoſoient *le grand Conſeil*, ou *le Conſeil général*. Ils établirent encore un *Conſeil de ſix-vingt*, compoſé d'*Artiſans*, de *Bourgeois*, & de *Nobles*. C'étoit

* C'eſt comme qui diroit confiance, crédit, parcequ'on ſe confioit & ſe repoſoit ſur leur conduite.

toit celui qui regloit toutes les affaires délibérées dans les autres *Conseils*, & qui distribuoit toutes les charges de la République.

QUAND ce Gouvernement fut établi, l'on fortifia encore le parti des Guelfes de Magistratures & d'autres charges, afin qu'ils fussent plus en état de se défendre contre les Gibelins, dont ils partagérent les biens en trois parties: la prémiere fut confisquée au profit du Public; la seconde fut assignée au Magistrat du parti, appellé les *Capitaines*; & la troisieme fut adjugée aux Guelfes, pour les dédommager des pertes qu'ils avoient faites. Le Pape aussi, pour tenir toûjours la Toscane dans le parti des Guelfes, fit le Roi *Charles d'Anjou Vicaire* de l'Empire dans cette Province.

LES Florentins se maintenant donc dans ce Gouvernement en paix au dedans par leurs bons reglemens, & en réputation au dehors par leurs bonnes Troupes, le Pape vint à mourir; &, après des contestations, qui durérent deux ans, Grégoire X. fut élû; & comme il avoit été longtems en Syrie, où il étoit même encore dans le tems de son élection, il n'avoit point l'es-

l'eſprit de parti, & n'en faiſoit pas la même eſtime que faiſoient ſes prédéceſſeurs. Ce Pontife étant venu à Florence pour paſſer en France, il crût qu'il étoit du devoir d'un bon Paſteur de remettre l'union dans la Ville, & il fit tant, que les Florentins voulurent bien recevoir les *Sindics* * des Gibelins, pour aviſer aux moyens de les faire retourner dans leur Patrie; & quoique l'accommodement ſe conclût, les Gibelins étoient pourtant ſi épouvantez, qu'ils ne voulurent pas y revenir : dont le Pape irrité en donna la faute à la Ville, l'*excommunia*, & la laiſſa dans l'*Interdit* pendant qu'il vécut; mais, après ſa mort, le Pape *Innocent V.* la rebénit.

NICOLAS III, de la *Maiſon des Urſins*, étant parvenu au Pontificat, comme les Papes craignoient toûjours celui qui étoit puiſſant en Italie, quoiqu'il ne le fût devenu que par la faveur de l'*Egliſe*, ils cherchoient auſſi les moyens de l'humilier, & c'eſt ce qui faiſoit naitre dans ces Païs-là tant de troubles & tant de changemens; car,

* Ce ſont proprement, en Langue Toſcane, des Procureurs ou Agens d'une Société.

car, la peur que leur donnoit un Etat puiſſant leur en faiſoit élever un plus foible, qui, à ſon tour, s'étant accrû, donnoit de l'ombrage, &, par conſéquent, faiſoit naitre la penſée de l'abbaiſſer. Ce fut la raiſon qui fit perdre le *Royaume de Naples* à *Manfredi*, & qui le fit conquérir par *Charles*. Ce dernier ayant auſſi donné de l'ombrage, fit recourir aux moyens de le perdre. *Nicolas III*, étant donc pouſſé par ces motifs, fit tant, que l'Empereur dépouilla le *Roi Charles* du gouvernement de la Toſcane, & le Pape y envoya ſon Légat *Meſſire Latino*, pour régir la Province au nom de l'Empereur.

FLORENCE étoit alors en aſſez mechant état, parceque la *Nobleſſe Guelfe* étoit devenue inſolente, & ne craignoit point le Magiſtrat: deſorte que tous les jours il ſe faiſoit des aſſaſſinats & d'autres violences, ſans que ceux qui les faiſoient fuſſent châtiez, parcequ'ils étoient protégez par quelqu'un de la *Nobleſſe*. Les Chefs donc du Peuple, voulant refréner ces inſolences, crûrent qu'il ſeroit à propos de rappeller les *bannis*; ce qui donna lieu au *Légat* de réünir la Ville, & au lieu de

de *douze Gouverneurs*, on en établit *quatorze*, sept de chaque *parti*, qui devoient gouverner un an, & être choisis par le Pape.

FLORENCE demeura deux ans dans ce gouvernement, jusqu'à ce que le Papat étant entre les mains de *Martin*, François de Nation, il rendit au *Roi Charles* tout le pouvoir que *Nicolas* lui avoit ôté. Ainsi, les *factions* se réveillérent en *Toscane*, parceque les *Florentins* prirent les armes contre le Gouverneur de la part de l'Empereur; &, afin de chasser des charges les *Gibelins*, & tenir en bride la *Noblesse*, ils établirent une nouvelle forme de gouvernement.

ON étoit alors dans l'année mille deux cens quatre-vingt-deux, & *les Corps de Métiers* se faisoient considérer quand ils eurent entre leurs mains, & la *Magistrature*, & leurs *Etendarts*. Ainsi, par leur autorité, au lieu des *quatorze*, dont nous venons de parler, ils créérent *trois habitans*, à qui ils donnérent le nom de *Prieurs*, qui devoient gouverner la République deux mois durant, & pourvû qu'on fût *marchand* ou *artisan*, on y pouvoit entrer, soit qu'on fût de haute ou de

baſſe naiſſance. Après cela, ils augmentérent ce nombre de trois autres, afin qu'ils y eût un de *chaque Quartier de la Ville*, & cet ordre dura juſqu'en l'an mille trois cens quarante-deux, qu'ils partagérent la Ville en *quatre parties*, & firent *neuf Prieurs*, quoique de tems en tems, ſelon les conjonctures, ils en créaſſent quelquefois juſqu'à *douze*. Cette ſorte de *Magiſtrat* fut avec le tems la ruine de la *Nobleſſe*, parce qu'elle en fut excluſe par le Peuple, ſur différens accidens; & enfin elle en fut ôtée ſans aucune conſidération: & cela, parceque, dans les commencemens, les *Nobles* eux-mêmes donnoient les mains à cet éloignement, étant deſunis entr'eux; car, voulant ſe ruiner les uns les autres, ils le furent à la fin tous.

ON donna à ce *Magiſtrat* un Palais pour y demeurer; car, juſqu'alors tous les *Conſeils* s'étoient aſſemblez dans les *Egliſes*; &, pour lui faire plus d'honneur, on lui donna encore des *Sergens* & d'autres *Officiers*. Et quoiqu'au commencement on ne leur donnât que le titre de *Prieurs*, dans la ſuite on y ajoûta celui de *Seigneurs*, afin de leurs attirer plus de reſpect.

LES

LES *Florentins* furent tranquilles chez eux pendant quelque tems, dans lequel ils firent la guerre contre ceux d'*Arezzo*, qui avoient chaſſé les *Guelfes*, & eurent le bonheur de les battre à *Campaldino*; & la Ville augmentant en Peuple & en richeſſes, ils en élargirent auſſi le circuit, de la grandeur qu'on la voit aujourd'hui, n'ayant de diamêtre, que l'étendue qui eſt depuis le *vieux pont* juſqu'à *Saint Laurent*.

LA paix au dedans & la guerre au dehors avoient comme éteint les *Factions Guelfe* & *Gibeline* dans *Florence*, & il n'y avoit de reſſentiment & de chagrin, que celui qui ſe trouve naturellement dans toutes les Villes entre les plus Petits & les plus Grands, parceque le Peuple voulant qu'on obſerve les *loix*, & les Grands voulant ſe mettre au deſſus, ces *deux Ordres* ne peuvent jamais être bien unis enſemble. Tant qu'on appréhenda les *Gibelins*, cette mauvaiſe diſpoſition ne parut point; mais, dés que cette *faction* fut abbattue, alors ce levain parut: car, il ne ſe paſſoit point de jour que quelqu'un du Peuple ne fût inſulté, & les *loix*, ni le *Magiſtrat*, n'avoient pas aſſez de vigueur pour en faire juſtice,

parce qu'un *Homme de Qualité*, étant appuyé de ſes parens & de ſes amis, ſe garantiſſoit du pouvoir des *Prieurs* & du *Capitaine*. Les *Chefs des Métiers*, voulant donc remédier à cet abus, établirent pour *regle*, que chaque *Seigneurie*, entrant en *Magiſtrature*, eût à créer un *Gonfalonier de Juſtice* *, pris d'entre le Peuple, qui devoit avoir ſous lui *vingt Compagnies* enrôlées, faiſant mille hommes; & cet *Officier* devoit ſoûtenir la Juſtice avec ſes gens, armez & rangez ſous ſon Etendart, toutes les fois qu'il en ſeroit requis, ou par les *Prieurs*, ou par le *Capitaine*.

LE prémier, qui fut choiſi pour cette charge, fut *Ubaldo Ruffoli*. Celui-ci, ayant déployé l'*Enſeigne*, détruiſit la *Maiſon Galletti*, parce qu'un Gentilhomme de cette Maiſon avoit tué en France un homme du Peuple. Il fut aiſé aux *Corps de Métiers* de faire ce reglement, voyant les grandes diviſions qui regnoient parmi la Nobleſſe: mais, devant que d'avoir fait réfléxion à cet ordre qu'on avoit fait con-

* Ce Terme Italien veut dire un homme qui porte l'Etendart; & ici il ſignifie le Protecteur de la Juſtice.

contre elle, elle en ſentit le coup par cette éxécution. D'abord, cela leur imprima de la terreur; mais, peu de tems après, ils retombérent dans leur prémiere inſolence, parceque, comme il y avoit toûjours quelqu'un de leur Corps parmi ces Magiſtrats qu'on appelloit les *Seigneurs Prieurs*, comme nous venons de dire, ceux-là trouvoient les moyens d'empécher le *Gonfalonier* de faire ſa charge. De plus, l'accuſateur ayant beſoin de témoins lorſqu'il avoit ſujet de faire des plaintes, il ne ſe trouvoit perſonne qui en voulût ſervir contre des Nobles; ainſi, peu de tems après, Florence fut remplie des mêmes diviſions qu'auparavant, & le Peuple fut encore maltraité par les plus puiſſants: car, les jugemens étoient lents, & quand les ſentences étoient rendues, on ne les mettoit point à éxécution.

Le Peuple ne ſachant donc plus à qui avoir recours, *Jean della Bella*, homme de la prémiere Qualité, mais amateur de la liberté de la République, encouragea les *Chefs des Métiers* à entreprendre la réformation de l'Etat: &, ſuivant ſon avis, on établit, *que le* Gonfalonier *demeureront avec les*

Prieurs, *& auroit quatre mille hommes ſous ſon commandement.* Il établit encore, *qu'aucun* Gentilhomme *ne pourroit être du* Corps des Seigneurs; *que ceux qui protégeroient un Criminel ſeroient ſoûmis à la même peine que le Criminel même, & que le bruit commun ſuffiroit pour lui faire ſon procès.* Ces loix, qu'on appelle les *reglemens de la Juſtice*, rétablirent le Peuple dans ſon autorité. Mais, *Jean della Bella* s'attira par-là beaucoup d'averſion de la part des Nobles, comme ayant renverſé leur autorité: les gens du Peuple même, qui étoient riches, lui portoient envie, parce qu'ils trouvoient qu'il avoit trop de pouvoir, comme cela parut à la prémiere occaſion. Le hazard voulut donc qu'un homme du Peuple fut tué dans une *émûte*, où pluſieurs *Nobles* intervinrent; &, entre ceux-là, *Corſo Donati* s'y étant trouvé, on le chargea du crime, comme étant le plus hardi de tous. Il fut pris par le *Capitaine* du Peuple; & de quelque maniere que cela ſe paſſât, ſoit que *Donati* fût innocent, ſoit que le *Capitaine* craignit d'en faire juſtice, enfin il fut relâché. Ce relâchement irrita tellement le Peuple, qu'ayant pris les ar-

armes, il courut chez *Jean della Bella*, le ſupplier d'être le *protecteur des loix* qu'il avoit lui-même établies. *Della Bella*, qui vouloit que *Donati* fût châtié, ne fit point mettre bas les armes au Peuple, comme pluſieurs croyoient qu'il dût faire; mais, il leur conſeilla d'aller vers les *Seigneurs Prieurs* faire leurs plaintes, & les ſupplier d'y avoir égard, en faiſant juſtice de ce déſordre. Le Peuple, outré de cette réponſe, parce qu'il lui ſembloit que le *Capitaine* l'avoit offenſé, & que *della Bella* l'abandonnoit, au lieu d'aller vers les *Seigneurs*, s'en alla au Palais du *Capitaine*, où il entra, & le pilla. Cette action déplut à toute la Ville, & ceux qui cherchoient à perdre *della Bella* l'accuſoient de cette *émûte*, & en jettoient toute la faute ſur lui: deſorte que, parmi les *Seigneurs* qui entrérent en charge à leur tour, il s'y en trouva un de ſes ennemis, qui le fit accuſer auprès du *Capitaine*, comme ayant excité une *ſédition* parmi le Peuple: &, pendant qu'on inſtruiſoit ſon procès, le Peuple, ayant pris les armes, alla à ſon Palais lui offrir ſon ſervice contre les *Seigneurs* ſes ennemis. *Della Bella* ne voulut point ſe confier

à

à cette faveur populaire, ni commettre sa tête au pouvoir du *Magistrat*, dont il craignoit la malignité, aussi bien que la légereté du Peuple : desorte que, pour ôter les moyens à ses ennemis de le perdre, & à ses amis ceux de troubler la Patrie, &, par conséquent, d'augmenter la jalousie qu'on avoit déjà contre lui, il résolut de se retirer, afin d'effacer les soupçons que ses Compatriotes avoient de sa conduite; & il sortit, par un éxil volontaire, hors d'une Ville qu'il avoit affranchie de la tyrannie des Grands, en s'exposant à mille peines & à mille dangers.

APRE'S ce départ, la *Noblesse* rentra dans l'espérance de reprendre sa prémiere autorité; &, jugeant que tout le mal n'étoit venu que de leurs *divisions*, ils se réünirent tous, & députérent deux de leur *Corps* à la *Seigneurie*, qu'ils crûrent leur être favorable, & la suppliérent d'adoucir un peu la rigueur des loix faites contre eux. Mais, si-tôt que le Peuple eut le vent de cette requête, cela le mit en *émûte*, parcequ'il appréhendoit que la *Seignenrie* n'y acquiesçât: ainsi, l'ambition de la *Noblesse*, & la crainte du Peu-

Peuple, firent prendre les armes de part & d'autre. Les *Nobles* se fortifiérent en trois endroits; à *Saint Jean*, au *Marché Neuf*, & à la *Place de Mozzi*, ayant trois Chefs, qui étoient *Farese Adimari*, *Vanni de Mozzi*, & *Geri Spini*. Le Peuple, étant en grand nombre sous ses *Etendarts*, s'assembla auprès du *Palais des Seigneurs*, qui demeuroient alors proche de *Saint Procul*. Or, parceque le Peuple soupçonnoit ces *Seigneurs*, il députa *six Bourgeois* pour gouverner avec eux. Comme on étoit près d'en venir aux mains, quelques Particuliers du *Corps du Peuple*, & d'autres de celui de la *Noblesse*, avec quelques *Religieux*, dont la vie étoit édifiante, se mirent entre les deux partis, pour les obliger à faire la paix. Ils disoient aux Nobles, *que leur orgueil & leur gouvernement tyrannique étoit cause qu'on leur avoit ôté les charges & fait des loix contr'eux; & qu'à present, en prenant les armes pour regagner, par la force, ce qu'ils avoient perdu par leur ambition, ils marquoient qu'ils vouloient perdre leur Patrie & empirer leur condition; qu'au-reste, ils se souvinssent que le Peuple les surpassoit beaucoup en nombre, en richesses, & en animosité;*

& que la naiſſance, qui étoit le ſeul avantage qu'ils euſſent ſur eux, étoit une arme fort inutile contre l'épée, & qu'elle ne les couvriroit nullement contre tant d'ennemis. Ils diſoient, d'ailleurs, au Peuple, *qu'il n'eſt pas de la prudence de vouloir pouſſer les choſes à bout, & qu'il ne faut jamais deſeſpérer les gens, parceque, dès qu'on n'eſpere plus de bien, on ne craint plus le mal; qu'ils fiſſent réfléxion, que c'étoit la Nobleſſe, qui, dans la guerre, avoit rendu l'Etat glorieux; & qu'ainſi il étoit injuſte de la perſécuter avec tant d'animoſité, puis qu'elle vouloit bien n'entrer pas dans la ſouveraine Magiſtrature; mais, qu'elle ne pouvoit ſouffrir qu'il fût au pouvoir du prémier-venu de leur faire déſerter la Ville par le moyen des nouvelles loix; qu'il étoit de l'équité d'en adoucir la ſévérité, & d'obliger par la douceur ce Corps à mettre bas les armes: qu'au-reſte, ils ne devoient point trop faire de fond ſur leur grand nombre, puiſqu'on avoit vû ſouvent les petites Armées battre les grandes.*

LES avis étoient partagez parmi le Peuple. Le plus grand nombre vouloit décider l'affaire à coups d'épée, diſant, *qu'il y faudroit enfin venir un jour, & qu'il valoit mieux le faire dès à*

pre-

preſent, que d'attendre que leurs ennemis fuſſent devenus plus puiſſans: car, diſoient-ils, *ſi l'on pouvoit s'aſſeurer qu'en adouciſſant les loix ils dûſſent demeurer dans le devoir, il ſeroit fort raiſonnable de mettre bas les armes; mais, cette ſorte de gens a naturellement tant d'orgueil, qu'ils ne cederont jamais rien, qu'à la force.* Les autres, qui étoient plus ſages, & d'un eſprit plus modéré, diſoient, *que ce n'étoit pas une grande affaire d'adoucir les loix, mais qu'il étoit de la derniere conſéquence d'en venir aux mains.* Ainſi, leur avis l'emporta, & il fut arrêté *que deſormais il faudroit avoir des témoins lorſqu'on formeroit des accuſations contre les Nobles.*

ON mit bas les armes; mais, on conſerva ſon reſſentiment dans chaque parti, qui de part & d'autre ſe fortifioit, & par des munitions, & par des Places fortes. Le Peuple réforma le gouvernement, en reduiſant la *Seigneurie* à un nombre plus petit, parceque quelques-uns d'entre eux avoient ſoûtenu le parti de la Nobleſſe. Les principaux de ce Conſeil étoient *Manchini*, *Magalotti*, *Altoviti*, *Peruzzi*, & *Cerretani*. Le gouvernement étant réglé, on fonda en mille deux cens dix-

dix-huit un Palais pour les *Seigneurs*, afin qu'ils fuſſent logez plus ſplendidement & plus ſeurement. On y fit auſſi une Place, en raſant les maiſons qui appartenoient autrefois aux *Uberti*.

DANS ce même tems on bâtit des priſons publiques; & tous ces édifices furent achevez en fort peu d'années, & jamais Florence ne fut ſi floriſſante qu'elle l'étoit alors, étant remplie de richeſſes & de gloire. Il y avoit dans la Ville trente mille hommes capables de porter les armes, & ſoixante-&-dix mille dans la Campagne. Toute la *Toſcane* dépendoit de cette République, ou comme *Vaſſaux*, ou comme *Alliez*. Et quoiqu'il reſtât toûjours quelque levain entre le Peuple & la Nobleſſe, cela n'avoit aucune ſuite fâcheuſe, & chacun vivoit dans une paix profonde, qui eût toûjours durée, ſi elle n'eût point été troublée au dedans par de nouvelles meſintelligences, puiſqu'à l'égard du dehors il n'y avoit rien à craindre: car, la Ville étoit ſi puiſſante, qu'elle ne craignoit plus, ni l'Empire, ni les bannis; & du-reſte, elle pouvoit tenir tête à tous les Etats d'Italie. Cependant, le mal qu'elle n'ap-

n'appréhendoit pas du de dehors lui fut cauſé par ceux du dedans.

Il y avoit dans Florence deux familles très puiſſantes l'une & l'autre, en richeſſes, en nobleſſe, & en Vaſſaux. L'une étoit des *Donati*, l'autre des *Cerqui*. Comme ils étoient voiſins, & en Ville, & à la Campagne, il y avoit eu entr'eux quelques brouilleries, mais qui n'étoient pas aſſez fortes, pour les obliger d'en venir aux mains: & peut-être cela n'eût il rien été, ſi de nouvelles occaſions n'euſſent point augmenté les mauvaiſes humeurs. Il y avoit entre les prémieres Maiſons de Piſtoïe celle des Cancellieri. Or, il arriva que Lore, fils de Guillaume Cancellieri, & Geri, fils de Bertaccio de la même Maiſon, jouoient enſemble, & comme ils eurent quelque diférent, Lore bleſſa légerement Geri dans la diſpute. Cela chagrina le pere de Lore, qui croyant remédier à ce mal par la ſoûmiſſion, il l'augmenta: car, ayant commandé à ſon fils d'aller trouver le pere du bleſſé, & lui demander pardon, cette honnêteté n'adoucit point Bertaccio; au contraire, ayant fait prendre Lore par ſes gens, il lui fit couper la main dans une

une écurie, afin de lui marquer davantage de mépris, & lui dit: *Retourne chez ton pere, & dis-lui, que les bleſſures ſe doivent venger avec le fer, & que les paroles ne les guériſſent pas.* Cette barbarie outra le pere de *Lore* à tel point, qu'il fit armer tout ſon monde pour en tirer raiſon. *Bertaccio* en fit autant, pour n'être pas ſurpris au dépourvû, & la diviſion paſſa de cette Maiſon dans toute la Ville, qui ſe partagea ſur ce diférent. Du côté paternel ces *Cancellieri*-là deſcendoient bien tous d'une même tige; mais, un de leurs Ancêtres épouſa deux femmes, & eut des enfans de toutes deux. L'une d'elles ayant nom *Blanche*, tous ceux qui en venoient prirent le ſurnom de *Blancs*; & le parti oppoſé prit celui de *Noirs*. A la ſuite du tems, il y eut entre eux beaucoup de combats, dont s'enſuivit la mort de bien des gens & la ruine de pluſieurs familles. Or, ne pouvant pas s'accorder, quoique laſſez de tant de diſcordes, ils ſouhaittoient de les finir, ou de les augmenter, en y engageant d'autres gens: c'eſt ce qui les fit venir à Florence; & les *Noirs* étant joints d'amitié avec les *Donati*, *Corſo Donati*,

Chef

Chef de la Maiſon, les favoriſa; ce qui fit que les *Blancs*, pour avoir auſſi un puiſſant appui, s'attachérent à *Veri de Cerqui*, homme, qui, de quelque côté qu'on le regardât, ne le cédoit en rien à *Donati*.

CES mauvaiſes diſpoſitions, étant venues de *Piſtoïe*, augmentérent encore l'ancienne averſion que les *Cerqui* & les *Donati* avoient les uns pour les autres; ce qui éclatoit déjà ſi fort, que les *bons Citoyens*, & les *Prieurs* mêmes, appréhendoient qu'ils n'en vinſſent aux armes, & qu'enſuite cela ne mit toute la Ville en combuſtion. C'eſt ce qui les fit recourir au Pape, le ſuppliant de remédier par ſon autorité à un mal, qu'ils n'avoient pas le pouvoir de prévenir. Le Pape fit venir *Cerqui* à Rome, & lui ordonna de s'accommoder avec *Donati*. A quoi *Cerqui* répondit, *que cela le ſurprenoit, n'ayant aucun diférent avec Donati; & puiſqu'un accommodement préſuppoſoit une rupture, il ne ſavoit pas*, diſoit-il, *à quoi il étoit bon ici, puiſqu'ils n'avoient point rompu l'un avec l'autre.* Cerqui étant donc de retour de Rome, l'animoſité alla ſi loin de part & d'autre, que la moindre occaſion la pouvoit faire

faire éclater, comme il arriva enſuite. On étoit alors au mois de Mai, & c'eſt la coûtume à Florence de faire dans ces jours-là des réjouïſſances publiques. Quelques jeunes gens donc de la Maiſon Donati, accompagnez de leurs amis, & tous à cheval, s'arrêtérent auprès de la *Trinité* à voir danſer des femmes. Il y en vint auſſi quelques-uns de la Maiſon de Cerqui, accompagnez de beaucoup de Gentilshommes; &, ne reconnoiſſant pas les Donati, qui étoient devant, la curioſité leur fit pouſſer leurs chevaux pour voir ce qui ſe paſſoit plus avant, & en allant ils heurtérent contre les Donati, qui, s'en tenant piquez, mirent l'épée à la main: à quoi les Cerqui répondirent vigoureuſement; &, après pluſieurs coups de part & d'autre, ils ſe ſéparérent.

CE deſordre fut l'origine de beaucoup de maux; car, toute la Ville ſe diviſa, tant les Petits que les Grands, & les *factions* prirent chacune le nom de *Blancs* & de *Noirs*. Les Chefs du *parti des Blancs* étoient les *Cerqui*, auxquels ſe joignirent les *Adimari*, les *Abbati*, une partie des *Toſinghi*, des *Bardi*, des *Roſſi*, des *Freſcobaldi*, des *Nerli*, &

& des *Mannelli*, tous les *Mozzi*, les *Scali*, les *Gherardini*, les *Cavalcanti*, les *Maleſpini*, les *Boſtichi*, les *Giandonati*, les *Vecchietti*, & les *Arriguzzi*. Outre cela, pluſieurs *familles du Peuple*, & tous les *Gibelins*, ſe joignirent à eux: deſorte que, dans le grand nombre qui les ſuivoit, ils avoient preſque toute la *Magiſtrature* de leur côté. Les *Donati*, d'autre part, étoient Chefs du *parti des Noirs*, à qui s'étoit joint une partie des familles qui ne s'étoient pas données toutes entieres aux *Blancs*; &, outre cela, ils avoient encore avec eux tous les *Pazzi*, les *Biſdomini*, les *Maurieri*, les *Bagneſi*, les *Torraquinci*, les *Spini*, les *Buondelmonti*, & les *Gianfigliazzi*. Toute cette diviſion n'avoit pas ſeulement infecté la Ville, elle s'étoit même encore répandue ſur toute la Campagne: deſorte que les Chefs, & tous ceux qui aimoient les *Guelfes* & la *République*, avoient grand' peur que cela ne réveillât le parti des *Gibelins*, avec riſque de perdre l'Etat. Ils envoyérent donc encore des Députez au *Pape Boniface*, afin qu'il cherchât quelque expédient pour empêcher qu'une Ville, qui avoit toûjours été le *Rempart de l'Egliſe*, ne périt, ou

ne devint toute *Gibeline.* Le Pape envoya donc à Florence pour Légat le *Cardinal d'Acquaſparta*, qui, trouvant beaucoup de difficultez de la part des *Blancs*, parce qu'étans les plus forts ils avoient moins à craindre, ſortit de la Ville, & la mit ſous l'*Interdit:* deſorte qu'elle ſe trouva encore en plus grand deſordre après ſon départ, qu'elle n'étoit avant ſa venue.

Tous les eſprits étant donc échauffez, il arriva que pluſieurs des *Cerqui* & des *Donati*, s'étant trouvez enſemble à un enterrement, eurent des paroles les uns avec les autres: de-là ils en vinrent à mettre l'épée à la main; mais, il n'y eut alors que du bruit. Chacun étant donc retourné chez ſoi, les *Cerqui* firent la réſolution d'attaquer les *Donati*; &, pour cet effet, ils allérent les trouver en groſſe troupe: mais, par la valeur de *Corſo Donati*, ils furent repouſſez, & pluſieurs d'entre eux bleſſez. Toute la Ville étoit en armes; le Magiſtrat & les Loix le cédoient à la violence des plus puiſſans; les plus ſages & les mieux intentionnez des Citoyens vivoient dans de grandes appréhenſions des ſuites; les

De-

Donati & leur *parti*, étant les moins forts, craignoient plus que les autres: afin donc de donner ordre à leurs affaires, *Corso Donati*, & les autres *Chefs des Noirs*, avec les *Capitaines du parti*, demeurérent d'accord de demander au Pape un Prince de Sang royal pour venir réformer l'Etat de Florence, eſpérant par ce moyen d'avoir de l'avantage ſur les *Blancs*. Cette Aſſemblée & cette réſolution fut rapportée aux *Seigneurs*, & taxée par les autres partiſans de *conjuration* contre la liberté publique: & les deux partis étant en armes, les *Seigneurs* (du nombre deſquels étoit alors le *Poëte Dante*) étant conſeillez & encouragez par lui, firent armer le Peuple, auquel ſe joignit bien des gens de la Campagne, & forcérent enſuite les Chefs de parti à quitter les armes, ayant relégué *Corso Donati* & beaucoup de ſes partiſans. Et, afin de faire voir qu'ils ne prenoient point parti dans ces diférents, ils reléguérent auſſi quelques adhérents au parti des *Blancs*, qui retournérent bien-tôt dans la Ville, ſous des prétextes honnêtes. *Donati* & ſon parti, croyant alors le Pape dans leurs intérêts, allérent à Rome;

& , par leur préſence, ils portérent Sa Sainteté à faire ce qu'ils l'avoient déjà ſuppliée par écrit.

CHARLES DE VALOIS, frere du Roi de France, étoit alors à la Cour de Rome, parceque le Roi de Naples l'avoit ſollicité de venir en Italie, pour paſſer en Sicile. Le Pape, étant donc fort ſollicité par les *Florentins refugiez*, voulut bien laiſſer aller ce Prince à Florence, quand la ſaiſon d'aller ſur Mer ſeroit venue. *Charles* vint donc à Florence, & quoique les *Blancs*, qui étoient maitres alors du Gouvernement, le tinſſent pour ſuſpect; cependant, comme il étoit Chef des Guelfes, & envoyé par le Pape, ils n'oſérent pas l'empécher de venir: mais, afin de le gagner, ils lui donnérent tout pouvoir de diſpoſer de la Ville, ſelon ſon bon plaiſir. *Charles*, étant donc revétu de cette autorité, fit armer tous ſes partiſans; ce qui donna tant d'appréhenſion au Peuple de perdre ſa liberté, que chacun s'arma, & ſe tint dans ſa maiſon, pour être prêts à ſe défendre au prémier mouvement.

LES *Cerqui* & les Chefs des *Blancs* ayant été quelque tems puiſſans dans le

le Gouvernement, & s'y étant comportez avec beaucoup d'orgueil, ils étoient devenus l'objet de l'averſion publique. C'eſt ce qui donna courage à *Corſo* & autres du *parti* des *Noirs*, qui étoient reléguez, de venir à Florence, ſachant, ſur-tout, qu'ils ſeroient appuyez de *Charles* & des *Capitaines du parti*. Et pendant que la Ville, qui ſe défioit du *Prince Charles*, étoit ſous les armes, *Corſo Donati*, avec tous les *reléguez*, & pluſieurs autres qui le ſuivoient, entrérent dedans, ſans trouver la moindre réſiſtance: & quoique *Veri de Cerqui* fût conſeillé d'aller à ſa rencontre, il n'en voulut rien faire, diſant, *que c'étoit au Peuple contre qui il venoit de le châtier*. Mais, il arriva le contraire; car, le Peuple, au lieu de lui faire un crime, le reçut à bras ouverts; deſorte que *Cerqui* fut obligé de s'enfuir afin de ſe ſauver, parceque *Corſo*, ayant forcé *la porte des Pinti*, ſe mit en ordre de bataille à *Saint Pierre Majeur*, Lieu qui étoit proche de ſa maiſon, où, ayant raſſemblé ſes amis & bien du Peuple, qui court toûjours à la nouveauté, la prémiere choſe, qu'il fit, fut de délivrer tous les priſonniers;

enſuite, il caſſa les *Seigneurs*, les renvoyant chacun chez ſoi; & cinq jours durant il pilla les plus conſidérables du parti des *Blancs*.

LES *Cerqui* & les autres *Chefs de leur parti* s'étoient retirez hors de la Ville dans des Lieux fortifiez, parcequ'ils voyoient que *Charles* leur étoit contraire, auſſi bien que la plus grande partie du Peuple; & au commencement n'ayant pas voulu ſuivre les conſeils du Pape, ils furent enfin forcez de recourir à lui, pour lui demander du ſecours, en lui repréſentant que *Charles*, au lieu de réünir l'Etat, le diviſoit; deſorte que le Pape y renvoya encore ſon *Légat Acquaſparta*, qui remit bien enſemble les *Cerqui* & les *Donati*, & fortifia cet accommodement par pluſieurs mariages qu'ils firent entre les deux partis, voulant, outre cela, que les *Blancs* euſſent part au Gouvernement; mais, les *Noirs*, qui en étoient les maitres, ne voulurent pas y conſentir: deſorte que le *Légat* s'en alla auſſi mécontent, & autant en colere, que la prémiere fois.

CEPENDANT, l'un & l'autre parti demeura dans Florence, mais aſſez mé-

mécontens tous deux. Les *Noirs*, voyant les *Blancs* ſi près d'eux, *appréhendoient* qu'ils ne rentraſſent dans les charges, & ne repriſſent leur prémiere autorité, à leur préjudice. A ces deux craintes & à ces ſoupçons on ajoûta de nouvelles inſultes; car, comme Nicolas de Cerqui alloit à ſa Maiſon de Campagne avec beaucoup de ſes amis, lorſqu'il fut arrivé au Pont ſur l'Afrique, il fut attaqué par Simon, fils de Corſo Donati. Le combat fut rude, & la ſuite ſanglante, Nicolas de Cerqui ayant été tué, & Simon Poneti tellement bleſſé, qu'il en mourut la nuit ſuivante.

CET accident mit encore toute la Ville en trouble, & quoique le parti des *Noirs* eût tort, ils étoient néanmoins protégez par ceux qui gouvernoient. Et comme l'on n'avoit point encore rendu de jugement, on découvrit une conjuration que les *Blancs* tramoient avec un des Barons du Prince Charles, nommé Pierre Ferant, par le moyen duquel ils travailloient à rentrer dans le Gouvernement. Cela fut découvert par des lettres interceptées, que les *Cerqui* écrivoient à ce Baron. Il y en eut néanmoins qui

crûrent que les *Donati* avoient fait jouër cette mine, afin de mettre à couvert leur honneur, à qui ils avoient fait une grande brêche par la mort de *Nicolas de Cerqui*. Mais, avec tout cela, les *Cerqui* & leurs partisans furent reléguez, leurs biens confisquez, & leurs maisons rasées. Le *Poëte Dante* fut du nombre de ces malheureux.

TOUS ces pauvres *bannis* s'épandirent en différens Lieux avec plusieurs *Gibelins* qui s'étoient joints à eux, cherchant par de nouvelles peines une nouvelle destinée. Le *Prince Charles*, après avoir éxécuté sa commission à Florence, s'en retourna vers le Pape pour poursuivre son entreprise sur la *Sicile*, dans laquelle il ne se conduisit pas avec plus de prudence, ni de bonté, qu'il avoit fait à Florence: desorte qu'il s'en retourna en France avec perte de plusieurs des siens & blâmé de tout le monde.

APRE'S que ce Prince fut parti de *Florence*, on y vivoit assez en repos. Il n'y avoit que *Corso Donati* qui y étoit inquiet, parcequ'il ne croyoit pas tenir dans l'Etat le rang qu'il s'imaginoit lui être dû: au contraire, com-

comme le gouvernement étoit populaire, il voyoit la République administrée par des gens fort au-dessous de lui. Etant donc rongé de sa passion, il cherche d'en cacher le poison par un prétexte honnête, en calomniant plusieurs Citoyens qui avoient manié les finances de l'Etat, & en les accusant d'en avoir profité ; ajoûtant, *qu'il falloit les leur faire rendre & les châtier.* Plusieurs, qui avoient le même dessein que lui, entrérent dans cette route ; & d'autres encore, qui croyoient bonnement que *Donati* agît par l'amour de la Patrie, se joignoient à ceux-là. D'autre côté, les Citoyens accusez, étant aimez du Peuple, se défendoient bien, & la pique passa si avant, qu'après les discours on en vint aux armes.

D'UN CÔTÉ, il y avoit *Corso Donati* & *Lottieri*, Evêque de *Florence*, avec plusieurs Personnes de Qualité, & quelques Particuliers d'entre le Peuple ; de l'autre, il y avoit les *Seigneurs* avec la plus grande partie du Peuple : desorte qu'il se donnoit des combats en plusieurs Quartiers de la Ville. Les *Seigneurs*, voyant le péril où ils étoient, envoyérent demander du secours à

Luques; & tout d'un coup la Ville fut remplie de *Luquois*. Par ce moyen les choſes s'accommodérent & le tumulte ceſſa, le Peuple conſervant ſa liberté, mais ſans punir l'auteur de la ſédition.

LE Pape, ayant entendu parler des diviſions de Florence, y avoit envoyé un Légat, nommé Nicolas du Prat, qui, étant un homme de grande réputation par ſon rang, ſon ſçavoir, & ſon honnêteté, acquit incontinent tant de crédit, qu'il ſe fit donner le pouvoir de fixer le gouvernement comme il le jugeroit à propos. Et, parcequ'il étoit Gibelin, il avoit envie de rétablir les bornes de ce parti-là. Mais, auparavant il voulut gagner le Peuple; &, pour cet effet, il remit ſur pied les anciennes *Compagnies*. Cet établiſſement releva les Petits & abaiſſa les Grands. Le Légat, croyant donc être bien dans l'eſprit du Peuple, penſa à faire rentrer les bannis, & comme il cherchoit divers expédiens, dont pas un ne lui réüſſit, il devint ſi ſuſpect, qu'il fut contraint de partir; &, outré de colere, il s'en retourna vers le Pape, laiſſant Florence *excommuniée*, & pléine de confuſion.

LA Ville n'étoit pas troublée ſeulement par deux partis oppoſez, mais par

par plusieurs joints ensemble, puisqu'il y avoit le parti *du Peuple* & celui *de la Noblesse*; celui *des Blancs* & celui *des Noirs*; &, enfin, il y avoit encore celui *des Guelfes* & celui *des Gibelins*. Florence étant toute en armes, il s'y donnoit tous les jours des combats, parceque beaucoup de mécontens tenoient le parti du Légat, souhaittant de faire rentrer *les bannis*. Les prémiers, qui excitérent ce trouble, furent *les Medicis* & *les Giugni*, qui s'étoient déclarez au Légat en faveur *des bannis:* ainsi, l'on se battoit en plusieurs Quartiers de la Ville. A tous ces fleaux se joignit encore celui du feu, qui prit d'abord vers le *Jardin de Saint Michel*, dans la maison des *Abbati*; de-là il passa dans celles des *Caponsacchi*, & les consuma avec celles des *Macci*, des *Amieri*, des *Tosqui*, des *Cipriani*, des *Lamberti*, des *Cavalcanti*, & tout *le Marché Neuf*; de-là il passa à *la porte Sainte Marie*, qu'il brûla entièrement: &, tournant par *le pont vieux*, il consuma encore les maisons des *Gherardini*, des *Pulci*, des *Amidei*, & des *Lucardesi*. Outre toutes celles-là, il en fut brûlé une si grande quan-

tité d'autres, que le nombre montoit à mille trois cens, & plus.

PLUSIEURS croyoient que ce feu prit par hazard pendant qu'on ſe battoit. D'autres aſſeuroient que *Neri Abbati*, Prieur de *Saint Pierre Scaragge*, homme diſſolu, & aimant à faire du mal, le mit lui-même; parceque, voyant tout le monde occupé à ſe battre, il crut qu'il pouvoit faire cette grande méchanceté, ſans que l'on y pût remédier, à cauſe qu'on étoit trop occupé. Et, afin d'y mieux réüſſir, il commença par les maiſons des gens de ſon caractere, parcequ'il y avoit plus facile entrée.

C'ETOIT dans l'année mille trois cens quatre que *Florence* étoit ravagée par le fer & par le feu. Il n'y avoit que *Corſo Donati*, qui, au milieu de tant de brouilleries, n'avoit point pris parti, dans l'eſpérance de devenir l'*arbitre de tous les diférents*, quand on ſeroit bien las de ſe battre. Cependant, on mit les armes bas, non pas par des motifs de paix, mais parcequ'on étoit haraſſé. Tout ce qui en arriva, fut, que les *rebelles* ne retournérent pas, & que leur parti demeura le plus foible.

Le

Le Légat étant retourné, & ayant appris les nouveaux desordres qui étoient arrivez dans *Florence*, il fit entendre au Pape, *que, s'il vouloit rétablir l'Union dans la Ville, il falloit qu'il fit venir auprès de lui douze des principaux habitans*, faisant entendre, *que, si-tôt qu'on auroit éloigné ceux qui fomentoient ces maux, il seroit aisé de les guérir.*

LE Pape suivit ce conseil, & les *habitans* citez allérent comparoitre, *Corso Donati* se trouvant du nombre. Alors le Légat fit avertir les *bannis*, qu'il étoit tems de retourner à *Florence*, puisque les *Chefs du parti* opposé n'y étoient plus: desorte que ces gens-là, ayant fait un effort, vinrent tous, & entrérent dans la Ville par les murailles, qui n'étoient pas encore achevées, & traversérent jusqu'à la *Place Saint Jean.*

C'ETOIT une chose remarquable, que ceux qui, un peu auparavant, avoient pris les armes pour les faire rappeller, lorsqu'ils demandoient, par les voies de la douceur, de rentrer dans leur Patrie, les voyant à present y vouloir revenir par force, ils prirent les armes contr'eux, estimant plus le bien public que leur amitié particuliere,

re, & s'étant joints avec tout le Peuple, ils les contraignirent de retourner où ils étoient auparavant. Ces *bannis* manquérent leur coup, parcequ'ils avoient laiſſé une partie de leurs gens à la *Laſtra*, & qu'ils n'avoient pas attendu *Toloset Uberti*, qui devoit venir de *Piſtoïe* avec trois cens chevaux. Ils en uſérent ainſi, s'imaginant que la diligence leur étoit plus néceſſaire que la force. Il arrive donc ſouvent en pareilles occaſions, que la lenteur vous fait perdre l'occaſion; & la promptitude diminue vos forces.

LES rebelles étant éloignez, *Florence* retomba dans ſes anciennes diviſions; &, afin d'abbaiſſer la Maiſon des *Cavalcanti*, le Peuple lui prit par force le Château d'Eſtingue, ſitué dans le *Val de Gréve*, dont il avoit dépendu autrefois; & parceque les priſonniers, qu'on y fit, furent les prémiers qu'on mit dans les priſons nouvellement bâties, on les appella depuis du nom de ce Château-là.

CEUX qui étoient les plus puiſſants alors dans la République remirent ſur pied les anciennes *Compagnies* du Peuple, & leur donnérent les Etendarts ſous leſquels *les Corps de Métiers* s'étoient

toient autrefois aſſemblez ; & leurs Commandants furent appellez *Gonfaloniers* des *Compagnies* & Collegues des *Seigneurs*, afin que dans les troubles ils les ſecouruſſent par les armes, & dans la paix ils les aidaſſent de leurs conſeils. Ils joignirent aux deux anciens *Recteurs* un troiſieme, qui devoit être un homme de main, & qui, conjointement avec les *Gonfaloniers*, devoit reprimer l'inſolence des plus puiſſants.

PENDANT ce tems-là le Pape mourut, & *Corſo Donati* avec les autres Citoyens étoient revenus de Rome ; & on auroit vécu tranquillement, ſi la Ville n'eût point encore été troublée par l'eſprit turbulent & inquiet de *Corſo Donati* : car, pour s'acquérir du crédit, il s'oppoſoit toûjours aux plus puiſſants, & ne manquoit pas de donner dans le ſentiment du Peuple, afin de le gagner ; deſorte qu'il étoit toûjours le *Chef* des nouveautez, & de ceux dont les avis n'étoient pas reçûs. Tous ceux donc qui vouloient obtenir quelque choſe d'extraordinaire avoient recours à lui : ainſi, il étoit haï de pluſieurs des principaux Citoyens, & leur averſion augmentoit ſi fort, que le

le *parti des Noirs* tomboit manifeſtement dans la diviſion, parceque *Corſo Donati* ſe prévaloit des forces & du crédit des Particuliers, & les autres, du pouvoir de la *Seigneurie*; mais, ſon autorité particuliere étoit ſi grande, que chacun le redoutoit. Cependant, pour détourner de lui la faveur du Peuple, on fit courir le bruit qu'il vouloit lui ôter ſa liberté. Il n'en faut pas davantage pour faire changer cette faveur en haine, & ſa maniere de vivre le perſuadoit aſſez, ſe donnant des airs bien au-deſſus d'un Citoyen d'une République. Mais, ce qui augmenta cette penſée, fut, de ce qu'il épouſa la fille de *Ugguccione de la Faggivole*, Chef du *Parti Gibelin* & des *Blancs*, & très puiſſant en *Toſcane*. Sitôt qu'on vit cette Alliance, cela donna la hardieſſe à ſes ennemis de prendre les armes contre lui, & par la même raiſon le Peuple ne le défendit pas; au contraire, la plus grande partie ſe joignit à ſes ennemis.

Les Chefs du parti, qui lui étoit oppoſé, étoient *Roſſo de la Toſa*, *Pazzino de Pazzi*, *Geri Spini*, & *Berto Brunelleſqui*. Tous ceux-ci, avec leurs adhérens & la plus grande partie du Peu-

Peuple en armes & à pied, s'assemblérent auprès du Palais des *Seigneurs*, par l'ordre desquels on donna une accusation à *Pierre Branca*, *Capitaine du Peuple*, contre *Corso Donati*, comme étant un homme, qui, avec le secours d'*Uguccione*, vouloit se faire *Tyran*: après quoi il fut cité, & ensuite jugé Rebelle par contumace. Entre l'accusation & la sentence il n'y eut que deux heures de tems. Quand ce jugement fut prononcé, la *Seigneurie* avec le Peuple rangé sous ses Drapeaux allérent le trouver. Mais lui, sans s'étonner, ni pour se voir abandonné de la plûpart des siens; ni pour se voir condamné par une sentence; ni pour l'autorité de la *Seigneurie*; ni pour la quantité de ses ennemis; se fortifia dans sa maison, espérant d'y pouvoir tenir jusqu'à la venue d'*Uguccione*, à qui il avoit envoyé demander du secours. Il avoit barricadé sa maison & les rues voisines, & avoit mis des gens armez de son parti pour garder ces barricades; & ils les gardoient si bien, que le Peuple, tout nombreux qu'il étoit, ne pouvoit les forcer. C'est pourquoi le combat fut rude, avec bien des morts & des blessez de part & d'autre. Mais le Peuple,

ple, voyant qu'il ne pouvoit le forcer par ces avenues-là, prit les maiſons voiſines de la ſienne, &, en les perçant, ils entrérent chez lui par des endroits qu'il n'avoit pas prévûs. *Donati*, ſe voyant donc environné de tous côtez par ſes ennemis, & n'attendant plus de ſecours de la part d'*Uguccione*, réſolut, puiſqu'il ne pouvoit pas vaincre, au moins de ſe ſauver. Lui donc, *Gherard Bondini*, avec pluſieurs autres de ſes plus braves & de ſes meilleurs amis, ayant fait tête enſemble, donnérent avec vigueur ſur les ennemis, au milieu deſquels ils ſe firent paſſage les armes à la main, & ſortirent par la *porte de la Croix*. Ils furent pourtant pourſuivis par pluſieurs, & *Baccacio Cavicciuli* tua *Gherard Bondini* auprès de l'Afrique. *Donati* auſſi fut joint & pris par quelques *Cavaliers Catalans*, qui étoïent au ſervice de la *Seigneurie*. Mais, comme on l'amenoit vers *Florence*, ne voulant pas voir en face ſes ennemis victorieux, & s'expoſer à être inſulté par eux, il ſe laiſſa tomber de cheval, & un de ces Cavaliers, qui le menoient, lui coupa la gorge. Les *Moines de Saint Salvi* prirent ſon corps, & l'enſevelirent ſans

ſans cérémonie. Voilà comme finit *Corſo Donati*, dont la Patrie, & le parti des *Noirs*, reçut beaucoup de mal & beaucoup de bien. S'il avoit eu l'eſprit moins turbulent, il auroit laiſſé une mémoire de lui plus glorieuſe. On doit pourtant le mettre au rang des Citoyens les plus diſtinguez qui ayent jamais paru dans nôtre République, quoiqu'il ſoit vrai que ſon humeur inquiete lui ait fait perdre toutes les obligations que ſa Patrie & ſon parti lui avoient, & ait attiré beaucoup de malheurs à l'un & à l'autre, & enfin la mort à lui-même. *Uguccione*, qui venoit au ſecours de ſon gendre, étant arrivé à *Remuli*, où il apprit que *Donati* avoit tout le Peuple ſur les bras, s'en retourna chez lui, jugeant qu'il n'étoit pas à propos de s'expoſer à un grand danger, ſans être d'aucune utilité à perſonne.

CORSO DONATI étant mort en l'année mille trois cens huit, on vécut aſſez tranquillement à *Florence*, juſqu'à ce qu'on apprit que l'*Empereur Henri* paſſoit en Italie avec tous les *Rebelles* de la République, qu'il s'étoit engagé de rétablir dans leur Patrie. Les Chefs de l'Etat trouvérent donc à pro-

propos de diminuer le nombre des ennemis, en rappellant tous ceux des *Rebelles* à qui le retour n'étoit pas expreſſement défendu dans la ſentence de banniſſement. Cela fit demeurer dans l'éxil la plûpart des *Gibelins* & quelques-uns du parti des *Blancs*, entre leſquels étoit *Dante Aligueri*, auſſi bien que les enfans de *Veri*, de *Cerqui*, & de *Jean della Bella*. Les mêmes Conducteurs de la République envoyérent demander du ſecours à *Robert*, *Roi de Naples*, & ne pouvant l'obtenir comme *Alliez*, ils l'obtinrent comme *Sujets*, lui donnant leur Ville pour cinq ans, afin qu'il la défendit comme ſon propre bien.

L'EMPEREUR vint par la route de Piſe, & s'en alla par Mer à Rome, où il fut couronné en l'an mille trois cens douze. Et ayant deſſein de dompter les *Florentins*, il prit la route de *Perouſe* & d'*Arezzo*, & campa avec ſon Armée au *Couvent de Saint Salvi*, à une demie lieuë de *Florence*, où il demeura cinquante jours ſans rien faire: ainſi, deſeſpérant de troubler l'Etat de cette Ville, il alla à *Piſe*, où il traita avec *Frédéric*, *Roi de Sicile*, pour la conquête du *Royaume de Naples*;

ples; & s'étant mis en marche avec ſes Troupes, rempli de l'eſpérance de la victoire, il mourut à *Buonconvento*, délivrant par-là le *Roi Robert* de la terreur où il étoit de perdre ſon Etat.

PEU de tems après, *Uguccione de la Faggivole* devint Maitre de *Piſe*, & enſuite de *Luques*, où il fut introduit par les *Gibelins*; deſorte qu'avec ces deux Villes il incommodoit beaucoup ſes Voiſins. Les *Florentins*, pour s'en délivrer, demandérent au *Roi Robert* ſon frere *Pierre* pour commander leurs Armées. D'autre côté, *Uguccione* ne perdoit aucune occaſion d'étendre ſa domination; & dans le *Val d'Arne*, & dans le *Val de Nievole*, il s'étoit rendu maitre de pluſieurs Châteaux, ou de vive force, ou par trahiſon. Enſuite, étant allé aſſiéger *Mont Catini*, les *Florentins* réſolurent de le ſecourir, ne voulant pas que cet embraſement ravageât tout leur Païs. Ayant donc mis ſur pied une grande Armée, ils paſſérent le *Val de Nievole*, où ils vinrent aux mains avec *Uguccione*, &, après un grand combat, ils furent mis en déroute. Le *Prince Pierre*, frere du *Roi de Naples*, y fut tué, ſans qu'on pût jamais trouver ſon corps; il fut tué encore deux-mille hom-

hommes avec lui. La victoire coûta auſſi aſſez cher à *Uguccione*, ſon fils ayant été tué, avec beaucoup d'Officiers de ſon Armée. Après cette déroute, les Florentins fortifiérent leurs Places, & le *Roi Robert* leur envoya pour Général le *Comte d'Andria*; mais, cela n'empécha pas qu'ils ne ſe partageaſſent en deux factions, ſoit par la mauvaiſe conduite du Comte, ſoit parce qu'il eſt naturel aux Florentins de s'ennuyer toûjours de l'état où ils ſe trouvent, & d'être prêts à ſe diviſer au prémier accident: quoiqu'il en ſoit, nonobſtant la guerre où ils étoient avec *Uguccione*, les uns prirent le parti du *Roi de Naples*, les autres prirent celui de ſes ennemis. Les Chefs des ennemis étoient *Simon de la Toſa*, les *Magalotti*, avec d'autres gens du Peuple, que leurs charges élevoient au-deſſus des autres. Ces gens-ici firent prendre la réſolution d'envoyer en France & en Allemagne, pour en faire venir des Généraux & des Troupes, dont on devoit ſe ſervir pour chaſſer le *Comte*, qui gouvernoit de la part du *Roi Robert*. Mais, la fortune ne voulut pas qu'ils pûſſent rencontrer ce qu'ils cherchoient. Ils ne renoncérent pourtant point à ce deſſein; mais, cher-

cherchant par-tout quelqu'un pour lui donner la *ſouveraine autorité*, & ne le pouvant obtenir, ni de la France, ni de l'Allemagne, ils le tirérent d'*Agobbio*; &, après avoir chaſſé le *Comte d'Andria*, ils firent venir *Lando d'Agobbio*, comme un *Exécuteur*, ou un *Prévôt*, & lui donnérent puiſſance ſur tout le Peuple. Cet homme étoit cruel & avare, qui, marchant par les Villages avec un troupe de ſcélérats armez, outrageoit l'un, aſſaſſinoit l'autre, ſuivant le caprice de ceux qui l'avoient choiſi. Son inſolence alla ſi loin, qu'il faiſoit battre de la *fauſſe Monnoye* au coin de *Florence*, ſans qu'aucun oſât lui contredire, tant les diviſions de *Florence* lui avoient fait empiéter d'autorité. Cette grande Ville étoit bien malheureuſe, puiſqu'elle n'avoit pas pû ſe conſerver dans un gouvernement fixe & ſans altération, ni par le ſouvenir des diviſions paſſées, ni par la crainte d'*Uguccione*, ni par l'*autorité d'un Roi*: deſorte qu'enfin elle étoit réduite dans un très pitoyable état, au dehors par les incurſions d'*Uguccione*, au dedans par le ravagement & le pillage de *Lando d'Agobbio*.

Tous

TOUS les amis du Roi, qui étoient contraires à *Lando* & à ſes *complices*, étoient les *Familles Nobles*, les plus conſidérables de la *Bourgeoiſie*, & les *Guelfes*. Cependant, comme ceux qui leur étoient oppoſez étoient maitres du Gouvernement, ils ne pouvoient pas découvrir leurs bonnes intentions, ſans s'expoſer à un péril manifeſte. Mais, ayant réſolu de ſe tirer de deſſous une ſi honteuſe tyrannie, ils écrivirent ſous main au Roi de Naples, pour le ſupplier de faire le *Comte Gui de Buttefole* ſon Lieutenant à *Florence*: ce qui fut incontinent accordé par le *Roi*; & le parti oppoſé, quoiqu'ennemi du Roi, n'oſa pas y contredire, à cauſe des bonnes qualitez du Comte. Il n'avoit pourtant pas grande autorité, parceque les *Seigneurs* & les *Gonfaloniers* des *Compagnies* favoriſoient Lando & ſon parti. Pendant donc qu'on étoit dans cette combuſtion à *Florence*, il y paſſa la fille du Roi Albert de Boheme, qui alloit à Naples pour y épouſer le Prince Charles, fils du Roi Robert. Les amis du Roi firent mille honnêtetez à cette Princeſſe, & lui marquérent le mauvais état où ils étoient

toient par la tyrannie de Lando & de ſes adhérents ; deſorte que, devant qu'elle partit de la Ville, moyennant ſon ſecours & celui du Roi, les Citoyens s'unirent, & *Lando* fut dépouillé de l'autorité, & renvoyé à Agobbio, raſſaſié de ſang humain, & chargé de rapine.

POUR réformer l'Etat, on prorogea au Roi ſon autorité pour trois ans, & parce qu'il y avoit déjà *ſept Seigneurs* élûs, qui étoient partiſans de Lando, on y en ajoûta ſix autres du parti du Roi; enſuite, on fit quelques autres Magiſtrats avec les *treize Seigneurs*, qui depuis pourtant furent remis au nombre de ſept, ſelon l'uſage ancien. Dans ces tems-là, Uguccione perdit Luques & Piſe, qui tombérent entre les mains de *Caſtruccio Caſtracani*, Bourgeois de Luques: & parceque c'étoit un jeune homme féroce, entreprenant, & heureux, il devint bientôt *Prince des Gibelins* en *Toſcane*. C'eſt pourquoi les *Florentins*, finiſſant leurs guerres civiles, travaillérent longtems à empêcher *Caſtruccio* de porter plus loin ſa puiſſance: mais, voyant qu'ils ne pouvoient pas en venir à bout, ils penſérent aux moyens de s'en garentir.

Or, afin que les *Seigneurs* fuſſent plus aidez de conſeils, & acquiſſent plus d'autorité pour faire éxécuter leurs ordres, ils élûrent *douze Citoyens*, qu'ils appellérent *Bons Hommes*, ſans l'avis & le conſentement deſquels la *Seigneurie* ne pouvoit faire aucune choſe de conſéquence.

DANS ce tems-là finit l'autorité du *Roi de Naples*, & la Ville, étant revenue à ſa prémiere liberté, rétablit ſes *Magiſtrats* & ſes *Recteurs ordinaires*. Cependant, elle demeuroit bien unie par la terreur qu'elle avoit de *Caſtruccio*, qui, ayant éxécuté bien des choſes contre *les Seigneurs de Lunigiane*, vint attaquer *Prato*. Mais, les *Florentins*, ayant réſolu de le défendre, fermérent leurs boutiques, & allérent en foule à ſon ſecours, étant bien vingt mille *Fantaſſins* & quinze cens hommes de *Cavalerie*.

POUR diminuer les forces de *Caſtruccio*, on publia de la part des *Seigneurs*, que *tous les Guelfes rebelles, qui viendroient au ſecours de Prato, ſeroient, après l'expédition, rétablis dans la Patrie*: ce qui fit venir à ce ſecours plus de quatre mille hommes. Une ſi groſſe Armée, venue avec tant de promptitude

tude pour défendre *Prato*, étonna tellement *Caſtruccio*, que, ſans vouloir tenter la fortune du combat, il s'en retourna vers *Luques*. Ce prompt départ fit naître de la diviſion dans le camp des *Florentins*, entre la Nobleſſe & le Peuple. Celui-ci vouloit qu'on pourſuivit l'ennemi pour le combattre & le détruire; les Gentilshommes, au contraire, vouloient retourner chez eux, diſant, *qu'il ſuffiſoit d'avoir mis Florence en péril pour délivrer Prato*: ce qu'on avoit eu raiſon de faire, la néceſſité y contraignant. Mais, à preſent que cette néceſſité n'y étoit plus, *il n'étoit pas à propos*, diſoient-ils, *de tenter fortune, puiſque la perte pouvoit être grande, & l'avantage petit.* Comme l'on ne pouvoit s'accorder, on remit le jugement de l'affaire aux *Seigneurs*, qui ſe trouvérent en différent avis auſſi bien que le Peuple & la Nobleſſe. Ce bruit s'étant répandu dans la Ville, il s'aſſembla une foule de Peuple dans la Place, qui fit de violentes menaces à la Nobleſſe, qui en prit une telle épouvante, qu'elle donna ſon conſentement à ce que l'on ſouhaittoit.

MAIS, comme cette réſolution fut trop retardée, & que pluſieurs y alloient

à contre cœur, cela donna le tems à Caſtruccio de ſe retirer dans Luques ſain & ſauf. Ce deſordre piqua tellement le Peuple contre la *Nobleſſe*, que les *Seigneurs* ne voulurent point tenir leur parole à ces *quatre mille Rebelles*, qu'ils leur avoient donnée par l'avis des *Gentilshommes*: ce que les *Rebelles* prévoyant bien, ils ſe préſentérent aux portes de Florence avant que l'Armée y fût arrivée. Mais, comme l'on s'en étoit bien douté, ce deſſein n'eut point de ſuccès; car, ceux qui étoient demeurez dans Florence les repouſſérent. Cependant, voulant tâcher de gagner d'amitié ce qu'ils n'avoient pû emporter de force, ils envoyérent *huit Députez* à la *Seigneurie*, pour lui repréſenter la foi donnée, & les périls où l'eſpérance qu'on la leur garderoit les avoit engagez. Et quoique les *Nobles*, qui s'en croyoient plus chargez, parce qu'ils avoient donné leur parole en particulier ſur la promeſſe qu'avoient faite les *Seigneurs*, fiſſent tout ce qu'ils pouvoient en faveur des *bannis*, néanmoins, tout le Peuple étant perſuadé que c'étoit par la lâcheté des *Gentilshommes* qu'on n'avoit pas battu *Caſtruccio*, ils ne pûrent rien obtenir: ce qui

fut

fut une choſe blâmable & malhonnête à la Ville, & qui piqua tellement la plûpart de la *Nobleſſe*, qu'ils tâchérent d'emporter par la force ce qu'on ne vouloit pas accorder à leurs prieres. Ils eurent donc intelligence avec les *Rebelles*, & s'engagérent de prendre les armes au dedans en leur faveur, quand ils paroitroient au dehors en bon ordre. Cette trame fut découverte avant que le jour marqué fût venu; deſorte que les *Rebelles* trouvérent la Ville ſous les armes, & en état de repouſſer ceux de dehors, & de donner un tel effroi à ceux de dedans, qu'aucun n'oſa prendre les armes: ce qui leur fit abandonner ce deſſein ſans en tirer aucune utilité.

APRE's qu'ils ſe fu… z, … vouloit punir ceux qui … a… tirez; & quoique chacu… bien les coupables, il n'y … dant perſonne qui oſât les a… même les nommer. … éclairci de la vérité … on ordonna, *que da… cun écrivît les noms a… donnât ſecrettement au C… Americ Donati, Teguiaco … Lorrent Guerardini*, furent d…

mais, ayant trouvé leurs juges plus indulgens que ne méritoient leurs crimes, ils furent seulement condamnez à une amande pécuniaire.

LES desordres, que la venue des Rebelles causa dans *Florence*, firent voir qu'un seul Chef ne suffisoit pas pour les Compagnies du Peuple; ce qui fit qu'on établit, qu'à l'avenir chacune de ses Compagnies auroit trois ou quatre Chefs, & l'on donna à chaque *Gonfalonier* deux ou trois Porte-Enseignes: & tout cela se fit, afin que là où une Compagnie toute entiere ne seroit pas nécessaire, on y en pût envoyer une partie, sous un des Commandants. Or, comme il arrive dans toutes les Républiques, qu'après un accident survenu on casse quelques vielles loix, & que l'on en refait quelques nouvelles; au lieu qu'auparavant on créoit la *Seigneurie* de tems en tems, les *Seigneurs* & les *Conseils* d'alors, ayant beaucoup d'autorité, se firent donner le pouvoir de faire les *Seigneurs* qui devoient gouverner pendant les quarante mois suivans. Ils mirent donc les noms de ceux qui devoient prétendre à ces charges dans une *bourse*, d'où ils les tiroient tous les deux mois. Mais, avant

avant que le terme des *quarante mois* fût échû, on recommença à mettre les noms dans la *bourſe*, parceque pluſieurs Citoyens craignoient que les leurs n'y euſſent pas été mis. Ce fut de ce reglement dont vint la coûtume de mettre dans la *bourſe*, pour bien du tems, les noms des *Magiſtrats* qui devoient gouverner, & dehors, & dedans; au lieu qu'auparavant, lorſqu'ils avoient fait leurs tems, les *Conſeils* en éliſoient d'autres pour leur ſuccéder. Cette maniere d'élire s'appelloit d'un terme, qui ſignifie *Aſſemblée**, *qui donne ſes ſuffrages.* Or, parceque cela ne ſe faiſoit que tous les trois ans, & que quelquefois même cela ſe différoit juſqu'aux cinq, il ſembloit qu'on eût remédié par-là à tous les deſordres & à toutes les brouilleries qui arrivoient lorſqu'on faiſoit des *Magiſtrats nouveaux*, à cauſe de la quantité des *Compétiteurs.* Et, ne ſachant pas quel autre remede y apporter, ils prirent cet expédient, dont ils ne virent pas les défauts qui étoient cachez ſous cette petite commodité.

ON étoit alors dans l'année mille trois

* Le Terme Italien eſt *Squittino.*

trois cens vingt-&-cinq, & *Caſtruccio*, ayant pris *Piſtoïe*, étoit devenu ſi puiſſant, que les *Florentins*, redoutant ſa grandeur, réſolurent de délivrer cette Ville de ſa domination devant qu'il s'y fût bien affermi. Ils mirent donc ſur pied, tant de leurs *Citoyens* que de leurs *Alliez*, une Armée de vingt mille Fantaſſins, & de trois mille Chevaux, avec laquelle ils aſſiégérent *Altopaſcio*, afin que l'ayant pris, ils pûſſent couper les ſecours qu'il envoyeroit à *Piſtoïe*. Les *Florentins* furent aſſez heureux pour emporter ce Lieu: puis, marchant vers *Iuques*, ils firent le dégât dans le Païs. Mais, n'ayant pas grande conduite, ni un Général bien fidèle, ils ne firent pas de grands progrès. Ils avoient pour Général *Raimond de Cordone*, qui voyant que les *Florentins* étoient aſſez prodigues de leur liberté, l'ayant tantôt ſoûmiſe au *Roi de Naples*, tantôt aux *Légats*, & enfin à d'autres Perſonnages de bien moindre conſidération, il s'imagina donc, qu'en les reduiſant dans quelque grand embarras, ils pourroient le faire leur *Prince:* ce qu'il ne manquoit pas de dire, demandant ſouvent une ſemblable autorité dans la Ville à celle

celle qu'il avoit à l'Armée, qu'autrement il ne pouvoit être obéï comme le devoit être un Général. Mais, parceque les *Florentins* la lui refuſérent, il alloit perdant le tems, & le faiſoit gagner à *Caſtruccio*, qui en eut aſſez pour joindre les ſecours que lui envoyoit *Viſconti* & les autres Tyrans de la Lombardie: ce qui l'ayant rendu fort, *Cordone*, qui par perfidie n'avoit pas voulu vaincre au commencement, périt à la fin par ſon imprudence, & ſans que les Florentins s'en mélaſſent, la fortune ayant pris le ſoin de châtier ce Général de ſa trahiſon & de ſa mauvaiſe conduite.

ON ne peut dire juſques où allérent les pertes, que le gain de la bataille donna lieu à *Caſtruccio* de faire faire aux *Florentins*, par les rançons, par le pillage, par le feu, & par le dégat; car, pendant pluſieurs mois, il fit faire des courſes à ſa Cavalerie par-tout où il voulut, n'ayant perſonne en tête: & ce fut encore aſſez aux *Florentins* de conſerver leur Ville après une telle défaite. Ils ne perdirent pourtant pas tellement courage, qu'ils ne penſaſſent à faire de grands préparatifs d'argent & de ſoldats, & à en-

voyer demander du ſecours à leurs Alliez. Cependant, il n'y avoit point de précautions qui pûſſent ſuffire à humilier un ſi puiſſant & ſi redoutable ennemi: ainſi, ils furent contraints de ſe donner à *Charles*, *Duc de Calabre*, & fils du *Roi Robert*, parcequ'il ne vouloit point les ſecourir, qu'à cette condition; car, comme ces Princes étoient accoûtumez à dominer dans *Florence*, ils aimoient mieux en être les *Maitres* que les *Alliez*. Mais, comme *Charles* étoit occupé dans la guerre de Sicile, & que cela l'empéchoit de venir prendre poſſeſſion de l'Etat, il envoya *Gaultier*, *Duc d'Athenes*, François de Nation, qui, comme *Lieutenant du Souverain*, prit poſſeſſion de la Ville, & y diſpoſoit des *Magiſtrats*, ſelon ſon bon plaiſir. Cependant, ſa conduite fut ſi modeſte, & ſi oppoſée à ſon naturel, que chacun l'aimoit. *Charles*, après avoir fini la guerre de Sicile, vint à *Florence* avec mille Chevaux, & y fit ſon entrée en Juillet mille trois cens vingt-ſix. L'arrivée de ce Prince fit que *Caſtruccio* ne pouvoit plus fourager ſi librement le Païs des *Florentins*. Cependant, ſi le *Duc Charles* acquit de la ré-

réputation au dehors, il la perdit au dedans, puiſqu'au lieu d'être ruiné par les ennemis, on l'étoit par les amis; car, les *Seigneurs* ne faiſoient rien ſans le conſentement du *Duc*, qui tira de la Ville quatorze cens mille *Florins* * en une année, quoiqu'on eût accordé avec lui qu'il n'en tireroit que deux cens mille: tant furent grandes les charges, que lui, ou ſon pere, impoſérent aux *Florentins*! A ces pertes ſe joignoient encore de nouveaux ennemis & de nouvelles appréhenſions; car, les *Gibelins de Lombardie* prirent un tel ombrage de la venue de *Charles* en *Toſcane*, que *Galeas Viſconti* & les autres *Tyrans*, à force d'argent & de promeſſes, firent venir en Italie *Louis de Baviere*, qui avoit été élû Empereur malgré le Pape. Ce Prince vint donc en *Lombardie*; de-là il paſſa en *Toſcane*; & à l'aide de *Caſtruccio*, il s'empara de *Piſe*, où s'étant rafraichi, il prit ſa marche vers Rome. Cela fit que *Charles* partit de *Florence*, où il laiſſa *Philippe de Sagginet* pour ſon Lieutenant.

CAS-

* Les Florins d'alors valoient 12 ſols 2 deniers monnoye de France.

CASTRUCCIO, après le départ de l'Empereur, s'empara de Pise; & les *Florentins* par intelligence lui enlevérent *Pistoïe*. Mais, *Castruccio* alla mettre le siege devant cette Place, où il se conduisit avec tant de valeur & de résolution, qu'encore que les *Florentins* essayassent bien des fois de la vouloir secourir, & que tantôt ils attaquassent son Armée, & tantôt son Païs, ils ne pûrent pourtant jamais, ni par force, ni par addresse, lui faire prendre le change; tant il avoit de passion de châtier les habitans de cette Ville-là, & d'emporter un si grand avantage sur les *Florentins*. Enfin, ces pauvres assiégez furent forcez de le recevoir comme leur Souverain: mais, quoiqu'il acquît beaucoup de gloire dans cette expédition, il y essuya aussi tant de fatigues, qu'à son retour à *Luques* il mourut. Et comme il arrive rarement que la fortune nous envoye une faveur ou une disgrace sans l'accompagner de quelqu'autre, le *Duc de Calabre* mourut aussi en même tems à *Naples*, afin que les *Florentins*, contre toute apparence, fussent tout d'un coup délivrez de la domination de l'un & de la terreur de l'autre.

QUAND

QUAND donc la République ſe vit dans ſa prémiere liberté, ils réformérent le Gouvernement; &, caſſant tous les vieux *Conſeils*, ils en firent deux nouveaux, l'un de trois cens *habitans du Corps du Peuple*, & l'autre de deux cens cinquante, tant *Bourgeois* que *Gentilshommes*. Le prémier fut appellé le *Conſeil du Peuple*, l'autre le *Conſeil commun*.

L'EMPEREUR, à ſon arrivée à Rome, fit un *Anti-Pape*, ordonna beaucoup de choſes contre l'*Egliſe*, & en entreprit beaucoup d'autres ſans ſuccès: deſorte qu'enfin il partit de cette Ville honteuſement, & vint à *Piſe*, où huit cens Chevaux Allemans ſe mutinérent, ſoit par chagrin contre ce Prince, ſoit parce qu'ils n'étoient pas payez; puis, ils ſe fortifiérent à *Montechiaro*. Cette Cavalerie s'empara de *Luques* après que l'Empereur fut parti de *Piſe* pour aller en *Lombardie*, & elle en chaſſa *François Caſtracani*, que ce Prince y avoit laiſſé; & comme ces Allemans eſpéroient de tirer du butin de cette Ville, ils l'offrirent aux Florentins pour vingt mille Florins: mais, on la refuſa par le conſeil de *Simon de la Toſa*. Ce ſage conſeil auroit été

fort avantageux à nôtre Ville ſi on y eût toûjours perſiſté. Mais, peu de tems après, ayant changé d'avis, cela cauſa de très grandes pertes, parceque, ſi d'abord ceux qui gouvernoient l'Etat ne la voulurent point, lorſqu'ils pouvoient l'obtenir à ſi vil prix, & de bonne amitié, enſuite, quand ils en voulurent, ils ne l'eurent point, quoiqu'ils l'euſſent achetée beaucoup plus cherement. Mais, Florence a toûjours été fort variable dans ſon gouvernement, à ſon très grand préjudice. Comme donc elle eut refuſé Luques, *Girardin Spinola*, Génois, l'acheta *trente mille Florins*. Or, parceque les hommes ſont bien plus indifférens à prendre ce qui eſt dans leur pouvoir, qu'ils ne ſont ardens à ſouhaitter ce qu'ils ne peuvent eſpérer, ſi-tôt qu'on eut découvert le marché fait par *Girardin Spinola*, & à quel bas prix il avoit eu la Ville, les Florentins entrérent dans une forte paſſion d'en devenir maitres, ſe condamnant eux-mêmes auſſi bien que celui qui les avoit diſſuadez de l'acheter. Voulant donc l'avoir par force après l'avoir refuſée de bon gré, l'on envoya faire des courſes, & ravager le territoire de *Luques*.

PEN-

PENDANT cela, l'Empereur étoit ſorti d'Italie, & les *Piſantins* avoient envoyé l'*Anti-Pape* priſonnier en *France*. Les *Florentins*, depuis la mort de *Caſtruccio*, qui arriva en mille trois cens vingt-huit, juſqu'en l'an mille trois cens quarante, demeurérent tranquilles au dedans, n'étant occupez qu'à donner des ordres pour le dehors de leur Etat; deſorte qu'à cauſe de la venue du *Roi* de *Boheme* en *Lombardie*, & de la paſſion qu'ils avoient d'entrer en poſſeſſion de la Ville de *Luques* en *Toſcane*, ils entrérent en pluſieurs guerres. Ils embellirent auſſi leur Ville de pluſieurs nouveaux édifices, ayant bâti la *Tour de Sainte Reparata* par le conſeil de *Giotto*, très fameux Peintre de ce tems-là. Et parce qu'en l'an mille trois cens trente-trois il arriva un ſi furieux débordement de l'*Arne*, qu'en quelques endroits de la Ville l'eau étoit à la hauteur de plus de vingt-&-deux pieds, (ce qui ruina bien des ponts & des maiſons) ils reparérent le dommage avec une diligence & une dépenſe extrême.

MAIS, dans l'an mille trois cens quarante, il ſurvint de nouveaux ſujets de meſintelligence. Les plus puiſſans des

des Citoyens avoient deux moyens d'augmenter ou de conſerver leur autorité. L'un étoit de reduire les noms de ceux que le *Magiſtrat* mettoit dans la *bourſe des élections* à un ſi petit nombre, que jamais d'autres gens qu'eux, ou leurs amis, ne puſſent entrer dans les charges. L'autre moyen étoit, de ſe faire maitres de l'*élection des Recteurs*, afin de les avoir toûjours favorables dans leurs affaires. Or, ils faiſoient tant de cas de ces *Recterus*-là, que quand les *ordinaires* ne leur ſuffiſoient pas, ils en faiſoient quelquefois venir un *troiſieme*. C'eſt pour celà que dans ces derniers tems ils avoient appellé extraordinairement *Jaques Gabriel d'Agobbio*, ſous le titre de *Capitaine de la Garde*, & lui avoient donné tout pouvoir ſur les Citoyens. Cet homme-ici, afin de favoriſer ceux qui avoient l'autorité, faiſoit beaucoup d'injuſtices, & *Pierre Bardi*, avec *Bardo Freſcobaldi*, furent du nombre de ceux qui en furent maltraitez. Ces gens-ici, étant de qualité & naturellement fiers, ne pouvoient digérer qu'un étranger, en vûë d'obliger un petit nombre qui avoit le pouvoir en main, les inſultât ſans ſujet: deſorte que, pour s'en venger,

ils

ils conjurérent contre lui & contre ceux qui gouvernoient alors. Dans cette conjuration il entra beaucoup de *familles nobles*, avec quelques-unes d'entre le *Peuple*, qui ne pouvoient ſouffrir la tyrannie du gouvernement. L'ordre étoit, que chacun aſſemblât le plus qu'il pourroit de gens armez dans ſa maiſon, & que le lendemain matin d'après la *Toûſſaint*, pendant que tout le monde ſeroit dans les Egliſes à prier Dieu pour *les Morts*, on prit les armes, & qu'on tuât le *Capitaine* & les Prémiers de ceux qui gouvernoient. Après cela, on devoit réformer l'Etat, en faiſant de nouveaux *Seigneurs*.

MAIS, parceque, dans les réſolutions hazardeuſes, plus on fait de réfléxion, plus on s'en effraye, il arrive toûjours que les conjurations, dont on differe beaucoup l'éxécution, viennent à être découvertes. *André de Bardi*, étant du nombre des conjurez, à force de réfléchir ſur l'affaire, fut bien plus épouvanté de la crainte du ſupplice, que pouſſé de l'eſpérance de ſe venger: deſorte qu'il découvrit le tout à *Jaques Alberti* ſon beau-frere; celui-ci le découvrit aux *Prieurs*, &

les

les *Prieurs* à ceux de la *Régence*. Et parceque le danger étoit tout proche, la *Toussaint* n'étant pas beaucoup éloignée, plusieurs Citoyens vinrent au Palais, & jugeant que le délai pourroit bien apporter du péril, ils vouloient que les *Seigneurs* fissent sonner la *cloche*, & mettre le Peuple sous les armes.

TALDO VALORI étoit alors *Gonfalonier*, & *François Salviati* un des *Seigneurs*. Comme ils étoient parens d'*André de Bardi*, ils n'approuvoient pas qu'on sonnât la cloche, disant, qu'il ne faloit pas armer le Peuple pour le moindre sujet, parcequ'il arrive toûjours du desordre lorsqu'on lui donne un pouvoir sans bornes: car, il n'est rien de plus aisé, que de faire naitre des troubles, mais rien de plus difficile que de les appaiser; qu'il valoit donc bien mieux s'informer de la vérité du Fait, & en faire justice par les loix, que de vouloir y remédier tumultuairement, & se mettre au hazard de perdre Florence sur une simple dénonciation. Ce discours ne fut point écouté favorablement; mais les *Seigneurs*, à force d'être injuriés & insolentés, furent en-

enfin contraints de faire ſonner la *cloche*. Cette allarme fit aſſembler tout le Peuple armé dans la Place. D'autre côté, les *Bardi* & les *Freſcobaldi*, ſe voyant découverts, prirent auſſi les armes, dans la réſolution de vaincre glorieuſement, ou de périr en braves: & comme ils eſpéroient ſe défendre dans l'endroit de la Ville qui eſt au-delà de la Riviere, où ils avoient leurs maiſons, ils fortifiérent les ponts, en attendant le ſecours que les Nobles de la Campagne & leurs autres amis pouvoient leur envoyer. Mais le Peuple, qui demeuroit dans le même Quartier qu'eux, leur rompit ces meſures, en prenant les armes en faveur des *Seigneurs*. Se trouvant donc environnez de leurs ennemis, ils abandonnérent les ponts, & ſe retranchérent dans la rue où les *Bardi* demeuroient, comme étant plus forte qu'aucune autre; &-là ils ſe défendirent vigoureuſement.

JAQUES D'AGOBBIO, ſachant que c'étoit à lui que les conjurez en vouloient, ſe tenoit campé au milieu de ſes ſoldats proche du Palais des *Seigneurs*, tout effrayé du péril qu'il avoit couru, la terreur qu'il avoit de la mort l'ayant rendu tout interdit & tout hébété:

bété : mais, les autres *Recteurs*, qui étoient moins coupables, n'étoient pas ſi épouvantez, particulierement le *Podeſta*, qui s'appelloit *Maffée de Marradi*, qui fit tête aux endroits où l'on combattoit ; &, ſans s'étonner d'aucun péril, il paſſa le pont *Rubaconte*, & ſe mêlant au milieu des épées des *Bardi*, il fit ſigne qu'il vouloit leur parler. Le reſpect qu'on avoit pour ſa perſonne, ſon honnêteté, & ſes autres grandes qualitez, firent en un moment baiſſer les armes, & lui donner une paiſible audience. Faiſant donc un diſcours grave & judicieux, il blâma leur conjuration, leur fit voir le péril où ils s'expoſoient, s'ils ne cédoient pas à cette émûte populaire ; il leur donna l'eſpérance qu'on les écouteroit, & qu'on les jugeroit avec douceur ; il promit de travailler à faire avoir de la compaſſion pour leurs juſtes reſſentimens.

PUIS, allant vers les *Seigneurs*, il les fit conſentir à ne vouloir pas abſolument remporter une victoire, où ils ne pouvoient répandre d'autre ſang, que celui de leurs Citoyens, & à ne vouloir pas les condamner ſans les entendre. Enfin, il fit ſi bien, que, du con-

conſentement des *Seigneurs*, les *Bardi* & les *Freſcobaldi* avec leurs amis quittérent la Ville, & allérent ſans trouble dans leurs Châteaux.

APRE'S qu'ils furent partis, & que le Peuple eut quitté les armes, les *Seigneurs* procédérent ſeulement contre les parens des *Bardi* & des *Freſcobaldi* qui avoient pris les armes; &, afin de les dépouiller de toute autorité, ils achetérent d'eux le Château de *Mangona* & de *Vernia*, en faiſant une loi, qu'aucun *Florentin* ne pourroit poſſéder aucun Château à vingt mille près de la Ville. Quelques mois après, *Stiatta Freſcobaldi* eut la tête trenchée, & pluſieurs autres fûrent déclarez *Rebelles*. Ceux qui gouvernoient ne ſe contentérent pas d'avoir abbatu & dompté les *Bardi* & les *Freſcobaldi*; mais, ſelon la coûtume des hommes, qui deviennent plus inſolens à meſure que leur pouvoir augmente, au lieu qu'il n'y avoit qu'un *Capitaine de la Garde* qui tourmentoit Florence, ils en élûrent encore un pour la *Campagne*, à qui ils donnérent un pouvoir fort étendu, afin que les gens, qui leur étoient ſuſpects, ne fuſſent en ſeureté, ni en Ville, ni aux Champs; & enfin ils animé-

mérent tellement les *Nobles* contre eux, qu'ils étoient devenus capables de vendre la Ville & eux-mêmes pour se venger : desorte que, l'occasion venant heureusement, ils s'en servirent fort à propos.

LUQUES étoit tombée entre les mains de *Mâtin de la Scala*, *Prince de Vérone*, à l'occasion des troubles qui avoient regné en *Toscane* & en *Lombardie*. Or, ce Prince, qui étoit obligé de remettre cette Ville entre les mains des *Florentins*, n'en avoit rien fait, parce qu'étant *Seigneur de l'Etat de Parme*, il se trouvoit assez puissant pour la conserver : à l'égard de sa parole, il ne s'en faisoit pas une affaire. Les *Florentins* donc, pour s'en venger, se liguérent avec les *Vénitiens*, & lui firent une guerre si rude, qu'il fut sur le point de perdre tous ses Etats. Ils n'en tirérent pourtant autre avantage que la satisfaction d'avoir battu leur ennemi ; car, les *Vénitiens*, selon l'usage ordinaire de ceux qui s'allient avec des gens moins puissans qu'eux, après avoir conquis *Trévise* & *Vicence*, firent la paix avec *Mâtin de la Scala*, sans penser aux *Florentins*. Mais, les *Visconti*, *Ducs de Milan*, l'ayant encore dé-

dépouillé de *Parme*, il ne ſe trouva plus en état de pouvoir conſerver *Luques*; deſorte qu'il réſolut de la vendre. Les Compétiteurs étoient les *Florentins* & les *Piſantins*; & quand on vint à traiter tout de bon de cette affaire, les *Piſantins* voyant bien que les *Florentins*, comme plus riches, l'emporteroient, ils réſolurent de l'avoir par force; deſorte qu'étant ſecourus des *Viſconti*, ils allérent l'aſſiéger. Cela n'empécha pas les Florentins de continuer leur marché, & de l'arrêter avec le vendeur, à qui ils payérent la moitié du prix comptant; & pour l'autre moitié, ils lui donnérent des *otages*. Après quoi, ils envoyérent *Naddo Rucellai*, *Jean* fils *de Bernardin de Medicis*, & *Roſſo* fils *de Richard de Ricci*, pour en prendre poſſeſſion. Ils entrérent par force dans la Ville, qui leur fut conſignée par les Procureurs du Prince de l'Eſcale.

CEPENDANT, les Piſantins pouſſérent leur pointe, ne négligeant rien pour ſe rendre maitres de *Luques* par les armes, & les Florentins vouloient leur faire lever le ſiege. Enfin, après une longue guerre, où les Florentins perdirent leur argent & leur honneur, les

les Piſantins la prirent. La perte de cette Ville anima le Peuple contre ceux qui gouvernoient; & c'eſt ce qui arrive ordinairement dans toutes les mauvaiſes affaires; car, ils en diſoient mille choſes offenſantes dans tous les Lieux publics & ailleurs, les accuſant même d'avoir donné de mauvais conſeils.

Au commencement on avoit mis la conduite de cette guerre entre les mains de *vingt Citoyens*, qui avoient choiſi pour Général *Malateſta de Rimini*, qui l'avoit faite avec très peu de courage, & avec encore bien moins de prudence; & parcequ'on avoit demandé du ſecours au Roi de Naples, ce Prince leur avoit envoyé *Gaultier Duc d'Athenes*, qui n'arriva qu'après que *Luques* fut perdue, afin que les maux, que le Ciel préparoit, arrivaſſent dans leur tems: déſorte que les vingt Adminiſtrateurs de la Guerre, voyant le Peuple irrité, crûrent qu'en lui donnant un nouveau Général ils lui redonneroient de nouvelles eſpérances, & qu'au moins ce choix ſerviroit, ou à le tenir en bride, ou à lui ôter les occaſions de les calomnier. Et, afin de lui imprimer plus de reſpect,

&

& que le *Duc d'Athenes* pût le gouverner avec plus d'autorité, d'abord ils le firent leur *Protecteur*, & enſuite le *Général* de leurs Troupes.

LES Grands, qui, pour les raiſons que nous avons dites ci-deſſus, étoient mécontens, ayant la plûpart d'eux fait connoiſſance avec le Duc lorſqu'il étoit Gouverneur de *Florence* pour le *Duc de Calabre*, crurent que le tems étoit venu pour ſatisfaire leur reſſentiment, en perdant la République, parce qu'ils croyoient n'avoir point d'autre moyen de matter ce Peuple, qui les avoit tant outragez, que de ſe mettre ſous la puiſſance d'un Prince, qui, reconnoiſſant le mérite d'un des partis, & l'inſolence de l'autre, récompenſât le prémier, & mortifiât le dernier. Ils ajoûtoient à cela, dans leur eſprit, l'eſpérance que leur donnoit les ſervices qu'ils rendoient, puiſque le Duc deviendroit Maitre de l'Etat par leur moyen. Ils traitérent donc ſouvent en ſecret avec lui, & le firent enfin réſoudre à ſe rendre *Souverain*, en lui offrant tous les ſecours qu'ils étoient capables de lui donner. Au crédit & au conſeil de ceux-ci il ſe joignit quelques *familles de la Bourgeoiſie*, comme les

Peruzzi, les *Acciaivoli*, les *Antelleſi*, & les *Buonaccorſi*, qui, étant chargez de beaucoup de dettes, & ne pouvant pas s'acquitter avec leur bien, ſouhaittoient de le faire du bien d'autrui, & de ſe délivrer par ce moyen de l'eſclavage de leurs *créanciers*, en vendant la liberté de leur Patrie.

CES conſeils réveillérent l'ambition du Duc; &, afin de gagner la faveur du Peuple par la réputation d'être juſte, il pourſuivit ceux qui avoient eu la conduite de la *guerre de Luques*, & fit mourir *Jean de Medicis*, *Naddo Rucellai*, & *Guillaume Altoviti*. Il en envoya beaucoup d'autres en éxil, & condamna à des amendes pécuniaires les autres. Ces éxécutions étonnérent fort les Citoyens de médiocre condition, & elles ne plaiſoient qu'aux Grands & au Menu-Peuple, parceque ce dernier naturellement ſe réjouït du mal, & les autres étoient bien aiſes de ſe venger de tant d'injuſtices qu'ils avoient reçûës de la *Bourgeoiſie*: deſorte que, quand ce Duc paſſoit par les rues, on exaltoit promptement la franchiſe de ſon bon cœur, & chacun l'exhortoit à rechercher les malverſations des Citoyens, & à en faire juſtice.

LE

LE pouvoir des *vingt Citoyens* étoit tombé ; la réputation du Duc étoit grande, & la crainte qu'on en avoit l'étoit encore plus : desorte que les habitans, pour paroitre bien affectionnez, mettoient ses armes sur leurs portes. Enfin, il ne lui manquoit plus que le nom pour être *Souverain* ; & comme il croyoit pouvoir tout entreprendre sans risque, il fit entendre aux *Seigneurs*, qu'il jugeoit à propos, pour le bien de l'Etat, d'avoir le *pouvoir absolu* ; & puisque toute la Ville y consentoit, il entendoit qu'ils y consentissent aussi. Les *Seigneurs*, qui avoient peut-être prévû de loin la ruine de la Patrie, furent tous troublez à cette demande : mais, à quelque péril qu'ils s'exposassent pour ne point trahir leur Patrie, [illegible]sérent coura[illegible]nt leur con[illegible]nt. Le D[illegible] de passer [illegible] homme [illegible]empli de [illegible]oit choisi [illegible]e au *Cou*[illegible]*nimes de S*[illegible] &, vou[illegible] les mau[illegible]ns qu'il av[illegible]ublier à [illegible]mpe, que [illegible]uple eû[illegible]bler devan[illegible] *Place* [illegible]*ix*. Cette [illegible]tonna [illegible] *Seigneur*[illegible] fait [illegible]

S'étant donc joints avec les Citoyens qu'ils croyoient affectionnez à la Patrie & à la *Liberté*, & voyant la puiſſance du Duc, ils ne crurent pas qu'il y eût d'autre remede, que d'en venir avec lui aux prieres, afin d'obtenir par la douceur ce qu'ils ne pouvoient eſpérer par la force, qui étoit de lui faire quitter la penſée de ſe rendre *Souverain*, ou, au moins, de rendre leur eſclavage un peu tolérable. C'eſt pourquoi une partie des *Seigneurs* allant le trouver, l'un d'eux lui parla en ces termes: „ Nous „ venons à vous, Monſeigneur; pré„ mierement à cauſe de la demande „ que vous nous avez faite, & enſui„ te à cauſe des ordres donnez de vô„ tre part au Peuple, de s'aſſembler „ devant vous; car, cela nous fait pen„ ſer que vous voulez avoir, par une „ voie extraordinaire, ce que nous ne „ vous avons point accordé par nôtre „ Traité. Nôtre intention n'eſt pas „ de nous oppoſer à vos volontez par „ la force, mais ſeulement de vous „ remontrer combien eſt grand le far„ deau que vous mettez ſur vos épau„ les, & combien eſt dangereux le deſ„ ſein que vous formez, afin que vous „ puiſſiez toûjours vous ſouvenir de

„ nos

„ nos conſeils & de ceux de certaines
„ gens, qui vous en donnent de ſi
„ différens, dans la ſeule vûe d'éxer-
„ cer leur rage, & non pas pour vous
„ procurer de l'avantage. Vous vou-
„ lez rendre eſclave une Ville qui a
„ toûjours été libre ; car, l'autorité
„ que nous avons autrefois accordée
„ aux Princes de la Maiſon de Na-
„ ples étoit une aſſociation au Gou-
„ vernement, & non pas un eſclava-
„ vage. Avez-vous bien fait réflexion
„ quelle impreſſion fait, & combien
„ emporte, le nom de la Liberté dans
„ une Ville comme celle-ci ? Savez-
„ vous qu'il n'eſt point de puiſſance
„ aſſez grande pour l'étouffer, ni de
„ tems aſſez long pour l'effacer? A-
„ vez-vous bien penſé quelles forces
„ ſont néceſſaires pour tenir en eſcla-
„ vage une Ville auſſi grande que cel-
„ le-ci? Les Troupes étrangeres, que
„ vous pouvez entretenir, ne ſuffiſent
„ pas ; & je ne vous conſeillerois pas
„ de vous fier à celles du Païs ; car,
„ ceux qui vous engagent à entre-
„ prendre ce grand deſſein, & qui ſont
„ à preſent vos amis, le feront juſ-
„ qu'à ce que, par vôtre autorité, ils
„ auront terraſſé leurs ennemis : après

„ cela, ils penſeront aux moyens de „ vous détruire, & de ſe rendre eux-„ mêmes Souverains. Le Menu-Peu-„ ple, ſur qui vous faites fond, chan-„ ge au moindre accident; ainſi, „ comptez qu'il ne faut pas extrême-„ ment de tems pour vous rendre tou-„ te cette Ville ennemie; & il n'en „ faut pas davantage pour vous per-„ dre & elle auſſi. Ne croyez pas, au-„ reſte, pouvoir trouver aucun reme-„ de à ces maux; car, il eſt fort aiſé „ à un Souverain d'affermir ſon auto-„ rité quand il a peu d'ennemis, „ n'ayant qu'à s'en défaire par la „ mort, ou par l'éxil: mais, quand on „ eſt univerſellement haï, l'on ne peut „ jamais être en ſeureté, parce qu'on „ ne ſait de quel côté doit venir le „ mal; & celui qui a lieu de craindre „ tout le monde ne peut ſe défaire „ de perſonne. Si, cependant, vous „ l'entreprenez, vous augmentez le „ péril où vous êtes déjà; car, ceux „ qui reſtent en ſont plus irritez & „ plus animez à la vengeance. „

„ POUR vous faire voir auſſi que „ la longueur du tems n'efface point „ l'amour de la liberté, c'eſt que vous „ voyez ſouvent qu'elle eſt rétablie

„ dans

„ dans un Païs par des gens qui ne
„ l'ont jamais goûtée, mais qui ne laiſ-
„ ſent pas de l'aimer, par le ſouvenir
„ que leurs Peres leur en ont laiſſé;
„ c'eſt ce qui les rend ſi opiniâtres à la
„ défendre quand une fois ils l'ont re-
„ couvrée: & quand même ils n'en
„ auroient jamais entendu parler à
„ leurs Peres, les Palais publics, les
„ Lieux où s'aſſembloient les Magiſ-
„ trats, & les Monumens des regle-
„ mens pour la liberté, la mettent aſ-
„ ſez dans l'eſprit. Que pouvez-vous
„ faire qui puiſſe égaler les douceurs
„ de la liberté, ou qui puiſſe effacer
„ dans l'eſprit des hommes le deſir de
„ la poſſéder? Quand vous joindriez
„ toute la Toſcane à cet Etat; quand
„ vous rentreriez tous les jours dans
„ cette Ville triomphant de nos enne-
„ mis; ce n'en ſeroit pas aſſez pour
„ gagner ſon affection: car, elle re-
„ garderoit toute cette gloire-là com-
„ me n'appartenant qu'à vous, ſans
„ qu'elle y eût aucune part; & nos
„ Citoyens ne croiroient point par-là
„ augmenter le nombre de leurs Su-
„ jets, mais ſeulement celui de leurs
„ compagnons d'eſclavage; ce qui ne
„ ſerviroit qu'à le rendre plus rude

„ pour eux-mêmes. Et quand vôtre
„ vie ſeroit un modèle de ſainteté,
„ vôtre conduite remplie de douceur,
„ & vos jugemens l'équité même, ce
„ ne ſeroit pas encore aſſez, parce-
„ que les chaines les plus légeres ſont
„ peſantes à un homme qui n'en a ja-
„ mais porté, & les liens les plus doux
„ le ſerrent. Je ſçai pourtant bien
„ qu'il eſt impoſſible de voir un Etat
„ turbulent ſoûmis à la conduite d'un
„ bon Prince; car, ou l'un & l'au-
„ tre deviendront ſemblables, ou il
„ faut que l'un ſuccombe ſous l'autre.„

„ DE tout ceci je conclus donc,
„ qu'il faut que vous faſſiez de deux
„ choſes l'une: ou de gouverner cet-
„ te Ville avec toute la violence poſ-
„ ſible; & pour cela je ne ſçai ſi vous
„ aurez aſſez de Garniſons, de Cita-
„ delles, & d'Alliez au dehors: ou
„ de vous contenter du pouvoir que
„ nous vous avons donné. Et c'eſt ce
„ que nous vous conſeillons, en vous
„ avertiſſant, qu'il n'y a point de ſu-
„ jettion de durée, que celle qui eſt
„ volontaire; & en vous ſuppliant de
„ ne vous laiſſer pas aveugler par
„ l'ambition, qui vous conduira aſſeu-
„ rément dans un Lieu, où, ne pou-

„ vant

„ vant vous fixer, ni monter plus
„ haut, il faudra que vous en tombiez
„ abſolument, en vous briſant vous-
„ même, & en nous entrainant auſſi
„ dans le précipice. „

Ce diſcours ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit endurci du Duc. Il répondit, „ Qu'il ne vouloit pas dépouiller
„ la Ville de ſa liberté, mais plûtôt
„ la lui rendre, n'y ayant que les Villes deſunies qui fuſſent eſclaves, &
„ les autres étant libres; & ſi, par
„ ſes bons ordres il éteignoit dans
„ Florence la diſſenſion, l'animoſité,
„ & l'ambition, bien loin de lui ravir
„ ſa liberté, ce ſeroit la lui ramener:
„ qu'au-reſte, il n'entroit point dans
„ cette autorité par les motifs de l'ambition; mais, qu'il l'acceptoit ſeulement pour ſatisfaire un peu les empreſſemens de tant de bons Citoyens
„ qui l'en ſupplioient; que, par conſéquent, eux auſſi ſeroient bien
„ d'approuver ce qui étoit l'objet d'une
„ approbation générale: que, pour les
„ riſques où il s'expoſoit par-là, il les
„ comptoit pour rien, puiſque c'eſt
„ une marque d'un mal-honnête homme de ne pas faire le bien par l'appréhenſion du mal, & qu'il faloit

„ être lâche pour ne pas entrer dans „ le chemin de la véritable gloire, à „ cauſe qu'il s'y rencontre des diffi- „ cultez & des riſques : qu'enfin il „ leur feroit voir bien-tôt par ſa con- „ duite, que c'eſt mal-à-propos qu'ils „ n'ont pas eu en lui toute la confian- „ ce que tout le monde y doit a- „ voir. „

LES *Seigneurs*, voyant bien qu'il n'y avoit rien à eſpérer davantage, demeurérent d'accord avec le Duc, *que le Peuple s'aſſembleroit le lendemain ſur la Place, & que par les ſuffrages on lui donneroit pour un an la même autorité qu'avoit euë le Duc de Calabre.*

LE huitieme de Septembre donc de l'année mille trois cens quarante-& deux, le Duc, accompagné de *Jean de la Toſa* & de tous ſes adhérents, avec encore un grand nombre d'autres Citoyens, s'en vint ſur la Place, & montant avec la *Seigneurie* ſur les marches qui ſont au pied du Palais, on y lût au Peuple les articles du Traité fait entre le *Duc* & la *Seigneurie*. Et quand on en vint à l'article, qui porte, *Que l'on lui donnoit l'autorité pour un an*, le Peuple ſe récria, *POUR LA VIE*. Et *Françoiſ*

çois Ruſtiquegli, l'un des *Seigneurs*, ſe levant pour parler à l'Aſſemblée, & pour lui faire entendre raiſon, ſon diſcours fut étouffé par les cris qu'elle fit: deſorte que de ſon conſentement il fut fait *Souverain*, non pour un an, mais pour toûjours; enſuite, il fut élevé & porté au travers de la multitude dans la Place, en faiſant retentir ſon nom.

C'EST l'uſage, que celui qui eſt établi à la *Garde du Palais*, dans l'abſence des *Seigneurs*, demeure enfermé dedans. Cette charge étoit alors entre les mains de *Renier de Giotto*, qui, étant gagné par les amis du Duc, le reçut dedans ſans ſe faire prier; deſorte que les *Seigneurs* s'en retournérent chacun chez eux remplis d'étonnement & de confuſion. Les Domeſtiques du Duc pillérent le Palais; l'Etendart du Peuple fut déchiré, & ſes Drapeaux mis ſur le Palais. Tout ceci ſe paſſoit au grand crêvecœur des gens de bien, & au grand contentement de ceux, qui, par malice, ou par ignorance, y avoient donné leur conſentement.

SI-TÔT que le Duc ſe vit Maitre, afin d'ôter tout pouvoir à ceux qui étoient les défenſeurs de la liberté publique, il défendit aux *Seigneurs* de

s'assembler au Palais, leur ayant donné une maison particuliere pour cela. Il ôta les Enseignes aux *Gonfaloniers* des *Compagnies* du Peuple ; il cassa les reglemens de la Justice qu'on avoit faits contre les Grands ; il ouvrit les prisons ; il rappella les *Bardi* & les *Frescobaldi* de leur éxil ; & il défendit le port d'armes à tout le monde. Pour être aussi plus en défense contre ceux du dedans, il se fit des amis de ceux du dehors ; desorte qu'il fit beaucoup de bien à ceux d'*Arezzo* & à tous les autres Sujets de la Ville de Florence. Il fit la paix avec les *Pisans*, quoiqu'on l'eût fait Prince pour leur faire la guerre. Il annulla les hipoteques des Marchands qui avoient fait des Prêts à la République dans la guerre de *Luques*. Il augmenta les anciens impôts, & en mit de nouveaux. Il ne laissa aucune autorité aux *Seigneurs*. Les *Recteurs* étoient, *Baglione* de *Perouse*, & *Guillaume de Sesi*. C'étoit de ces gens-là, & de *Cerrettier Bisdomini*, qu'il se servoit dans son Conseil. Les impôts qu'il mettoit sur le Peuple étoient gros, & ses arrêts injustes ; & il changea en orgueil & en cruauté cette gravité & cette douceur qu'il avoit affectée.

Ainsi,

Ainſi, tous les jours on voyoit condamner, faire mourir, & torturer, par des cruautez nouvelles, pluſieurs Citoyens du nombre des *Grands* auſſi bien que de la *Petite Nobleſſe* *. Mais, afin que le dehors ne fût pas mieux traité que le dedans, il établit ſix *Recteurs* à la Campagne, qui battoient & pilloient les Païſans. Il ſe défioit des *Grands*, quoiqu'il lui euſſent de l'obligation, & qu'il en eût même tiré beaucoup d'entr'eux de l'éxil; & cela, parcequ'il ne pouvoit pas croire qu'un homme, qui a le cœur élevé, comme l'ont d'ordinaire les Gens de Qualité, pût ſe ſoûmettre volontiers à ſa tyrannie. C'eſt pourquoi il ſe mit à favoriſer le Menu-Peuple, eſpérant qu'avec ſon amitié & l'appui des Troupes étrangeres il conſerveroit toûjours le même pouvoir.

QUAND donc le mois de Mai fut venu, dans lequel le Peuple fait des réjouïſſances, il leur fit faire pluſieurs *Compagnies*, auxquelles il donna de beaux noms,

* Il y a dans l'Original *Populani nobili*, qu'il oppoſe à *i Grandi*. Ces derniers ſont les Gens de Qualité, les autres ſont les ſimples Gentilhommes, ou la Petite Nobleſſe.

noms, des Enſeignes, & de l'argent. Ainſi, une partie alloit en réjouïſſance par la Ville, & l'autre les recevoit avec beaucoup de cérémonies. Comme le bruit ſe répandoit de la nouvelle Dignité du Duc, pluſieurs François le vinrent trouver, & il leur donnoit à tous de l'emploi, comme à des gens ſur qui il pouvoit s'aſſeurer : deſorte qu'en peu de tems Florence fut, non ſeulement ſous l'autorité & le pouvoir des François, mais elle prit auſſi fort vite leurs façons de faire & la mode de leurs habits ; car, les hommes & les femmes, ſans garder la gravité & les regles de la pudeur, faiſoient comme eux. Mais, ce qui étoit le plus inſuportable, étoit la violence que le Duc & ſes Courtiſans faiſoient aux femmes, ſans garder, ni honneur, ni meſures.

LES Citoyens donc étoient dans une grande indignation de voir la majeſté de leur Etat foulée aux pieds, les ordres renverſez, les loix abolies, l'honnêteté corrompue, & la modeſtie éteinte ; car, des gens, qui n'étoient pas accoûtumez de voir aucune magnificence royale, reſſentoient une véritable douleur quand ils rencontroient

ce

ce Prince environné de gens armez à pied & à cheval : &, voyant de plus près ce qui faiſoit leur honte, il faloit qu'ils marquaſſent du reſpect à celui pour lequel ils avoient une violente haine. Ajoûtez à cela la terreur où les mettoient continuellement les éxécutions qu'ils voyoient faire, & les fréquentes taxes dont on apauvriſſoit & conſumoit les habitans.

LE Duc n'ignoroit pas les craintes continuelles qu'il cauſoit, & les reſſentimens où l'on étoit, & cela ne laiſſoit pas de l'allarmer à ſon tour ; cependant, il vouloit qu'on crût qu'il étoit perſuadé qu'on l'aimoit : deſorte que *Matthieu de Morozzo* lui ayant découvert une conjuration, que les *Medicis* & autres avoient tramée contre lui, il le fit mourir miſérablement, quoiqu'il ſe fût flatté que ſa déclaration ſeroit récompenſée de la faveur du Prince, ou qu'il ſe mettroit par-là au-deſſus de la crainte que tout le monde avoit de lui. De plus, on ne fit aucune recherche de cette conjuration. Cette conduite rebuta ceux qui auroient voulu l'avertir de ce qu'on entreprendroit contre lui, & encouragea ceux qui cherchoient à le perdre. Enfin, *Bet-*

tone

tone Cini ayant blâmé les impôts dont on chargeoit les Citoyens, le Duc lui fit couper la langue ſi cruellement, qu'il en mourut : ce qui augmenta le reſſentiment du Peuple & l'averſion qu'il avoit pour ſon *gouvernement tyrannique*; car, une Ville, qui étoit accoûtumée à parler & à agir librement, ne pouvoit pas ſouffrir qu'on lui fermât la bouche, & qu'on lui liât les bras. Le reſſentiment & la haine allérent donc ſi loin, que le Peuple le plus ſervile auroit été porté à la vengeance. Jugez par-là de la diſpoſition des *Florentins*, qui, ne pouvant ſouffrir l'eſclavage, ne ſavent pas ſe maintenir en liberté. Ainſi, pluſieurs Citoyens de toutes conditions firent la réſolution, ou de mourir, ou de recouvrer la liberté.

IL ſe fit donc trois *conſpirations*, de trois ſortes d'*habitans*, des *Grands*, des *ſimples Gentilhommes* & *Bourgeois*, & des *Artiſans*. Les prémiers y étoient pouſſez, parcequ'ils voyoient qu'ils n'étoient point rentrez dans leur prémiere autorité; les autres, parcequ'ils en avoient été dépouillez; & les *Artiſans*, parceque leurs gains étoient diminuez. Meſſire *Agnolo Acciaivoli* étoit *Archevêque de Florence*, & dans ſes *Sermons* il avoit

voit fait l'éloge de toutes les actions du Duc, & lui avoit par-là extrêmement gagné le Peuple. Mais, depuis qu'il le vit *Souverain*, & qu'il étoit devenu *Tyran*, il trouva qu'il avoit abusé sa Patrie. Pour donc corriger sa faute, il crut qu'il faloit que la main, qui avoit blessé, guérit la blessure; de sorte qu'il se fit *Chef* de la plus forte *conspiration*, dans laquelle étoient entrez les *Bardi*, les *Rossi*, les *Frescobaldi*, les *Scali*, les *Altoviti*, les *Magalotti*, les *Strozzi*, & les *Mancini*. *Manne* & *Corso Donati* étoient *Chefs* de l'une des deux autres. Et les *Pazzi*, les *Cavicciulli*, les *Cerqui*, & les *Albizzi*, s'étoient joints à eux. *Antoine Adimari* étoit le Chef de la troisieme, & les *Medicis*, les *Bardini*, les *Rucellai*, & les *Aldobrandini*, y étoient entrez.

LEUR dessein étoit de tuer le Tyran dans la maison d'*Albizzi*, où il devoit aller le jour de la *Saint Jean* voir courir des chevaux; mais, comme il n'y alla pas, ils manquérent leur coup. Ils formérent encore le dessein de se jetter sur lui lorsqu'ils se promeneroit par la Ville; mais, cela leur paroissoit difficile, parcequ'il ne sortoit jamais sans être bien escorté de gens

gens armez; & toûjours il changeoit les endroits de ſes promenades, deſorte qu'on ne pouvoir pas l'attendre dans un endroit aſſeuré. Ils penſérent de le tuer dans le Conſeil; mais, ils crûrent, que, même après l'avoir tué, ils ſeroient à la diſcrétion de ſes ſoldats.

PENDANT que tout cela ſe tramoit, *Antoine Adimari* découvrit l'affaire à quelques-uns de ſes amis Siennois, afin qu'ils leur envoyaſſent du monde, en leur nommant la plûpart des conjurez, & les aſſeurant que toute la Ville étoit réſolue de ſe délivrer. Un de ces amis-là le dit auſſi à *François Brunelleſqui*, ſans deſſein cependant d'éventer l'affaire; mais, il lui en parla, parcequ'il le croyoit du nombre des conjurez. *François Brunelleſqui* craignoit pour lui-même, ou, n'aimant pas les conſpirateurs, alla tout révéler au Duc, qui fit prendre *Pagolo de la Mazecca*, & *Simon de Montezappoli*. Ces gens-ici lui découvrirent le nombre & la qualité des conjurez; ce qui étonna le Duc, à qui l'on conſeilla de les faire aſſigner plûtôt que de les faire arrêter, parceque, s'enfuyant, il ſe mettoit

toit hors de danger par leur exil. Il fit donc auſſi-tôt aſſigner *Antoine Adimari*, qui, ſe fiant ſur ſes *complices*, comparut hardiment. Auſſi-tôt il fut mis en arrêt. *Ugueccione Buondelmonti* & *François Brunnelleſqui* conſeilloient au Duc de paſſer par la Ville en armes, & de faire mourir ſur le champ tous ceux qu'on prendroit. Mais, il n'approuva pas cet avis, ne trouvant pas ſes forces ſuffiſantes contre tant d'ennemis. C'eſt ce qui lui fit prendre un autre parti, qui, s'il lui eût réüſſi, l'eût aſſeuré des ennemis & donné des forces.

CE Duc avoit accoûtumé dans les conjonctures conſidérables de demander conſeil aux Citoyens. Ayant donc envoyé chercher du ſecours dehors, il fit une liſte de *trois cens Citoyens*, & les fit citer par ſes *Officiers*, ſous prétexte de vouloir prendre des avis d'eux. Son deſſein étoit de les faire égorger, ou de les empriſonner, ſi-tôt qu'ils ſeroient aſſemblez. La détention d'*Adimari*, & les gens que le Duc avoit envoyez pour lui amener du ſecours, ne pouvoient pas être de ces choſes ſi ſecrettes, que les Citoyens ne s'en pûſſent appercevoir, ni en prendre l'al-

l'allarme, particulierement ceux qui ſe ſentoient coupables; deſorte que les plus réſolus refuſérent de comparoitre. On, parceque chacun avoit vû la liſte, ils alloient ſe chercher les uns les autres, & s'encourageoient à prendre les armes, afin de mourir plûtôt en gens de cœur, que de ſe laiſſer égorger comme des bêtes.

AINSI, en fort peu de tems, les *trois conſpirations* ſe découvrirent les unes aux autres, & convinrent de faire une *émûte* dans le *Marché Vieux*, dès le lendemain, qui étoit le vingt-ſix de Juillet de l'an mille trois cens quarante-&-trois; enſuite, de *prendre les armes*, & d'inviter le Peuple à ſe remettre en liberté.

CE jour-là étant donc venu, ſuivant le mot donné, dès qu'on ſonna *Nonne* *, on courut aux armes, & chacun ſe barricada dans ſa rue, & ſe rangea ſous ſon Drapeau, que les conjurez avoient fait faire ſecrettement avec les armes du Peuple. Tous les Chefs de famille, de quelque condition qu'ils fuſ-

* C'eſt un tems marqué pour faire certains ſervices dans l'Egliſe Romaine, & ce tems repond à trois heures après midi.

fuſſent, s'aſſemblérent, & jurérent la mort du Duc & la réſolution de ſe bien défendre. Il n'y eut que quelques-uns des *Buondelmonti* & des *Cavalcanti*, & ces quatre *familles* de la moyenne condition, qui avoient aidé à faire le Duc *Souverain*, & qui, s'étant joints avec les *Bouchers* & autres Canailles, prirent les armes en ſa faveur.

A ce bruit, le Duc mit ſon Palais en défenſe, & ſes partiſans, qui étoient logez en divers Quartiers, montérent tous à cheval pour aller à la Place; mais, en y allant, ils furent attaquez en bien des endroits, & la plûpart d'eux furent tuez. Il ne laiſſa pas d'en arriver trois cens juſqu'à la Place. Le Duc étoit en peine s'il devoit ſortir pour combattre ſes ennemis, ou s'il ſe défendroit dans ſon Palais. D'autre côté, les *Medicis*, les *Cavicciuli*, les *Rucellai*, & autres *familles* qu'il avoit le plus maltraitées, appréhendoient que, s'il ſortoit de ſon Palais, il n'y eût bien des gens, qui, s'étant mis ſous les armes contre lui, ne vinſſent à ſe déclarer de ſes amis; deſorte que, ſouhaittant de l'empécher de ſortir & d'augmenter ſes forces, ils attaquérent la

la Place. Quand ces familles de Citoyens, qui s'étoient déclarées pour le Duc, virent qu'on donnoit ſur elles tout de bon, elles changérent auſſitôt de parti, puiſque la fortune du Duc changeoit; & tous ſe joignirent à leurs *compatriotes*, à la réſerve d'*Uguccione Buondelmonti*, qui s'en alla au Palais, & *Giannozzo Cavalcanti*, qui, s'étant retiré avec une partie de ſes amis au *Marché Neuf*, monta ſur un banc, de deſſus lequel il prioit ceux qui paſſoient avec leurs armes, pour aller à la Place, d'y aller en faveur du Duc. Et, afin de les épouvanter, il augmentoit beaucoup ſes forces, & les menaçoit qu'il n'en échaperoit pas un, s'ils s'opiniâtroient à ſe rebeller contre leur Souverain. Et comme il ne trouvoit perſonne qui l'écoutât, ni qui le punît de ſon inſolence, voyant qu'il ne gagnoit rien, il ſe retira chez lui, afin de ne ſe commettre pas davantage.

CEPENDANT, le combat étoit rude ſur la Place entre le Peuple & les gens du Duc, qui, quoique ſoûtenus du Palais, furent pourtant vaincus. Une partie ſe rendit à ſes ennemis, & l'autre partie, abandonnant ſes chevaux, ſe retira au Palais. Pendant

que

que l'on ſe battoit ſur la Place, *Corſo* & *Americ Donati* rompirent les priſons, brûlérent les papiers du *Podeſta* & de la *Chancellerie*, ſaccagérent les maiſons des *Recteurs*, & tuérent tous les Miniſtres du Duc qu'ils pûrent attrapper. Le Duc, d'autre côté, voyant la Place perdue & toute la Ville déclarée en faveur de ſes ennemis, & lui ſans eſpérance de ſecours, voulut voir s'il pourroit gagner le Peuple par quelque action d'humanité. Ayant donc fait venir à lui ceux qu'il tenoit priſonniers, il les relâcha, en leur diſant mille choſes engageantes & honnêtes, & même il fit *Antoine Adimari* Chevalier contre ſon gré. Il fit ôter ſes armes de deſſus ſon Palais, & y fit mettre en la place celles du Peuple. Mais tout cela, étant fait à contretems & trop tard, ne lui ſervit de rien. Il étoit donc aſſez chagrin de ſe voir aſſiégé dans ſon Palais, voyant qu'il perdoit tout pour avoir voulu trop gagner, & qu'il étoit ſur le point de mourir, ou par la faim, ou par l'épée.

Les Citoyens s'aſſemblérent à *Sainte Reparata*, pour régler le gouvernement; &, pour cet effet, ils créérent

qua-

quatorze Citoyens, moitié du nombre des *Grands*, & moitié des autres, à qui, conjointement avec l'Evêque, ils donnérent plein-pouvoir de réformer l'Etat de Florence. Ils créérent encore ſix perſonnes, qui devoient éxercer le pouvoir du *Podeſta* juſqu'à ce qu'il y en eût un d'élû. Il étoit venu bien du monde à Florence au ſecours du Peuple. Il y avoit entr'autres des *Sienois*, avec ſix Ambaſſadeurs, qui étoient aſſez conſidérez chez eux. Ils s'entremirent donc entre le Peuple & le Duc, pour faire quelque accommodement. Mais, le Peuple ne voulut rien écouter, qu'auparavant on ne lui eût remis entre les mains *Guillaume de Sceſi* avec ſon fils, & *Cerrettier Biſdomini*. Le Duc n'y vouloit point entendre; mais, étant ménagé par ceux qui étoient aſſiégez avec lui, il ſe laiſſa forcer. Sans doute que les reſſentimens éclatent avec beaucoup plus de violence lorſque l'on recouvre une liberté qui avoit été ravie, que lorſqu'on la défend encore. *Sceſi* donc & ſon fils furent abandonnez à des milliers de leurs ennemis, & cet enfant n'avoit pas encore atteint dix-huit ans. Cependant, ſon âge & ſon innocence ne pûrent pas le garantir de

la

la fureur terrible de la Populace ; & ceux qui ne pûrent pas les fraper vifs, le firent après qu'ils furent aſſaſſinez : leur rage même n'étant pas aſſouvie de mille coups dont ils les avoient outragez, ils les déchirérent encore avec les dents & avec les mains. Enfin, pour ſatisfaire tous leurs ſens altérez des ſouffrances de ces miſérables ; après avoir entendu les ſoupirs cuiſans que leur arrachoit leur cruelle deſtinée ; après avoir contemplé les bleſſures dont ils étoient déchirez ; après avoir trempé leurs mains dans leur ſang & arraché des pieces de ces malheureux Cadavres ; ils voulurent encore en goûter, afin que le dehors étant ſatisfait de cette barbarie, le dedans en reſſentît auſſi la cruelle & la brutale volupté. Autant que cette fureur enragée fut funeſte à ces deux pauvres perſonnes, autant fut-elle favorable à *Biſdomini* ; car, la Populace ayant déchargé toute ſa férocité ſur ces malheureux, elle oublia celui-ci, qui, n'étant point redemandé, demeura dans le Palais, d'où ſes parens le tirérent la nuit, & le mirent en lieu de ſeureté.

APRE'S que cette Canaille eut donné une telle curée à ſa barbarie, on

demeura d'accord, *que le Duc s'en iroit avec ſes gens & ſes effets où il lui plairoit, & qu'il renonceroit à toutes ſes prétentions ſur Florence*; *laquelle renonciation il devoit encore ratifier lorſqu'il ſeroit à Caſentino hors des Terres de la République.* Après cet accord, il partit de la Ville le ſixieme d'Août, accompagné de bien des Citoyens, & étant arrivé à *Caſentino*, il ratifia ſa renonciation, quoiqu'à regret; & même il n'auroit pas tenu ſa parole, ſi le *Comte Simon* ne l'eût menacé de le remener à Florence.

CE Duc fut avare & cruel, difficile à donner audience, & fier dans ſes réponſes. Il voulut l'eſclavage & non pas l'affection des Peuples, ne ſe mettant pas en peine d'être aimé, pourvû qu'il fût redouté. Sa phiſionomie marquoit beaucoup le caractere de ſon cœur & de ſon eſprit. Il étoit de petite taille, & noir, avec une grande barbe fort claire: deſorte qu'il étoit haïſſable de quelque côté qu'on le regardât. Il ne faut donc pas s'étonner ſi ſes méchantes & tyranniques qualitez lui firent perdre en dix mois une Souveraineté, qu'il n'avoit acquiſe que par les ſuggeſtions de gens mal-intentionnez.

APRE'S ce coup-là, toutes les Places

ces dépendantes des Florentins eurent le courage de reprendre leur prémiere liberté; deſorte qu'*Arezzo*, *Caſtiglio*, *Piſtoïe*, *Volterre*, *Collé*, & *Saint Gimignan*, ſe ſoûlevérent; & par-là *Florence* perdit tout à la fois ſon *Domaine* & ſon *Tyran*, & en recouvrant ſa liberté, elle montra le chemin à ſes Sujets de recouvrer auſſi la leur. Le Duc étant donc chaſſé & les Sujets révoltez, les *quatorze Citoyens* & l'*Evêque* crûrent qu'il valoit mieux les adoucir par un bon accord, que de ſe les faire ennemis par la guerre, & qu'il faloit leur faire voir, *que Florence s'intéreſſoit autant à leur liberté, qu'à la ſienne propre.* C'eſt pourquoi ils envoyérent des Ambaſſadeurs à *Arezzo*, pour renoncer au droit qu'on avoit ſur eux, & pour faire un Traité avec eux, *par lequel on pût ſe prévaloir de leur Etat comme étant Allié, puiſqu'on ne pouvoit plus le faire comme étant Sujet.* On s'accorda auſſi le mieux que l'on pût avec les autres Villes, ne cherchant qu'à ſe les conſerver pour amies, afin qu'on pût ſe ſecourir & s'aider mutuellement à ſe conſerver libres. Cette prudente conduite eut un ſuccès tout-à-fait heureux; car, *Arezzo* ſe remit

peu d'années après ſous la domination des Florentins, & les autres Places ne tardérent que quelques mois à rentrer dans l'obéïſſance où elles étoient auparavant: car, l'on obtient plus ſouvent ſans riſque & ſans dépenſe ce qu'on ne recherche pas, que ce que l'on pourſuit opiniâtrement.

APRÈS avoir donné ordre aux affaires du dehors, on ſe tourna du côté de celles du dedans; &, après quelques conteſtes entre les Grands & les autres, il fut couclu, *que les Grands auroient la troiſieme partie du gouvernement & la moitié des autres charges.* La Ville, comme l'on ſait, étoit partagée en *ſix Quartiers*, ce qui étoit cauſe qu'on avoit fait *ſix Seigneurs*, afin que chaque Quartier eût le ſien. Quelquefois on avoit été obligé d'augmenter ce nombre juſqu'à douze, ou treize; mais, peu après, on le reduiſoit au prémier. On jugea donc à propos de réformer cela, parceque les *Quartiers* étoient mal partagez, & pour ce auſſi que, les *Grands* entrant dans le gouvernement, il faloit bien augmenter le nombre des *Seigneurs*. On partagea donc la Ville en quatre parties; & dans chacune on fit trois *Seigneurs*.

On

On ne parla point du *Gonfalonier de Juſtice*, ni de ceux des *Compagnies* du Peuple ; &, au lieu des douze *Bons Hommes*, on fit huit *Conſeillers*, quatre de chaque condition.

LE gouvernement étant formé & fixé de cette maniere, la Ville auroit été toûjours tranquille, ſi les *Grands* euſſent pû ſe réſoudre à vivre avec la retenue & la modeſtie néceſſaires dans une République. Mais, c'étoit tout le contraire ; car, hors des charges ils ne vouloient point d'égaux, & dans les charges ils vouloient être les maîtres : deſorte que tous les jours on voyoit quelque effet de leur inſolence & de leur orgueil ; ce qui chagrinoit fort le Peuple, qui diſoit, *que de la perte d'un Tyran il en étoit né mille.*

L'INSOLENCE augmentant d'un côté, & les reſſentimens de l'autre, les Principaux du Peuple firent voir à l'*Evêque* les malhonnêtetez des *Grands*, & comment ils ſe ſéparoient des autres. Ils le perſuadérent donc de faire enſorte que, ſe contentant des autres charges, ils laiſſent celles des *Seigneurs* entre les mains des autres Citoyens. L'Evêque étoit naturellement bon, mais aiſé à tourner, tantôt d'un côté,

tantôt de l'autre. De-là vint, qu'à l'inſtance des gens de ſon rang il entra d'abord dans les intérêts du *Duc d'Athenes* ; enſuite, étant perſuadé par quelques Citoyens, il conſpira contre lui. En réformant l'Etat, il avoit favoriſé les Grands; à preſent il juge à propos de favoriſer le Peuple, perſuadé par les raiſons que les Principaux de ce Corps lui allégueoient: &, s'imaginant trouver chez les autres la même facilité qui étoit en lui, il crût qu'il termineroit l'affaire à l'amiable.

IL aſſembla donc les *douze*, qui n'avoient pas encore perdu leur autorité; &, en leur alléguant les meilleures raiſons qu'il pût, il leur conſeilla de céder toutes les charges de la *Seigneurie* au Peuple, leur diſant, *que c'étoit le ſeul moyen de conſerver la Ville en paix, & de prévenir leur perte à eux-mêmes.* Ce diſcours de l'Evêque outra les Grands, & *Ridolfe de Bardi* le releva aigrement, l'appellant homme ſans foi, l'accuſant de légereté dans l'amitié qu'il eut d'abord pour le Duc, & de trahiſon dans ſon changement pour lui: concluant enfin, qu'ils s'expoſeroient à toutes ſortes de riſques pour conſerver le grade qu'ils avoient acquis

quis au péril de leur vie; &, tout en colere contre l'*Evêque*, il ſe leva, & s'en alla avec les autres chez toutes les Perſonnes de Qualité communiquer ce que l'*Evêque* leur venoit de dire. Les autres Citoyens allérent de même chez leurs égaux, à qui ils communiquérent leur penſée; &, pendant que les *Grands* cherchoient du ſecours, & diſpoſoient toutes choſes à la défenſe des *Seigneurs* de leur Ordre, le Peuple crût qu'il falloit les prévenir. Ils coururent donc en armes au Palais, criant, qu'ils vouloient *que les Grands renonçaſſent à la Seigneurie.*

LE tumulte & le bruit étoient grands; les *Seigneurs* ſe voyoient abandonnez, parceque les Grands voyant tout le Peuple en armes, ils n'oſérent pas les prendre, chacun demeurant chez ſoi: deſorte que les *Seigneurs*, qui étoient de la *Bourgeoiſie*, firent d'abord leurs efforts pour appaiſer le Peuple, aſſeurant que leurs *collegues* étoient gens d'honneur & modérez. Mais, n'ayant pû obtenir ce qu'ils demandoient, le moins mauvais parti, qu'il y eut à prendre, fut de renvoyer chez eux les *Seigneurs* qui étoient du *Corps*

de la Nobleſſe, & ils eurent aſſez de peine à y arriver ſains & ſaufs.

APRÈS que les *Grands* eurent quitté le Palais, on caſſa encore les quatre *Conſeillers de leur Ordre*, & on en fit juſqu'à douze, tirez d'entre le Peuple; & aux huit *Seigneurs* qui reſtoient on joignit un *Gonfalonier de Juſtice*, & ſeize *Gonfaloniers des Compagnies* du Peuple. Ils réformérent enfin tellement tous les Conſeils, que tout le gouvernement demeura entre les mains du Peuple.

QUAND tout cela arriva, la cherté étoit grande dans la Ville, deſorte que les Grands & la Populace étoient tous mécontens, les uns pour avoir perdu leur autorité, & les autres pour être preſſez de la néceſſité. Cette conjoncture fit naitre dans l'eſprit d'*André Strozzi* la penſée de s'aſſujettir la Ville. Pour cet effet, il commença par faire meilleur marché de ſon bled, que les autres; deſorte qu'il y avoit un grand concours de Peuple chez lui. Cela lui fit prendre la réſolution de monter un jour à cheval, ſuivi de quelques-uns de ces gens-là, & d'inviter le Peuple à prendre les ar-

armes. Ainſi, en peu de tems, il aſſembla plus de quatre mille hommes, avec leſquels il alla à la Place, demandant aux *Seigneurs* de leur ouvrir le Palais. Mais, les *Seigneurs*, & par les menaces, & par les armes mêmes, les en éloignérent. Après cela, à force de Bans publiez contre eux, ils s'épouvantérent tellement, que peu à peu chacun ſe retira chez ſoi; deſorte que *Strozzi*, demeurant ſeul, eut bien de la peine en fuyant à ne pas tomber entre les mains du *Magiſtrat*.

CET accident, quoique téméraire, & terminé comme ſe font d'ordinaire ſemblables émûtes, ne laiſſa pas de donner l'eſpérance aux Grands de matter tous les Citoyens de *médiocre condition**, s'étant apperçûs par cet éxemple, que la Populace ne les aimoit pas. Or, afin de ne pas perdre une ſi bonne occaſion, ils réſolurent de ſe pourvoir de toutes ſortes de ſecours, pour, ſelon les regles de l'équité, rentrer par force dans l'autorité, dont on les avoit injuſtement dépouillez par la force. Ils

* C'eſt ainſi que j'ai traduit le terme de *Popolo* par oppoſition à celui de *la Plebe*, que j'ai rendu par le terme de *Populace*.

Ils se flattoient d'une si forte espérance de venir à bout de leurs desseins, qu'ils se munissoient d'armes aux yeux de tout le monde, fortifiant leurs maisons, & envoyant demander du secours jusqu'en *Lombardie*. Le Peuple, d'autre côté, & les *Seigneurs*, se précautionnoient, s'armoient, & envoyoient demander du renfort à *Siene* & à *Perouse*. L'on avoit déjà reçu des secours chacun de son côté, & la Ville étoit toute en armes. Les Grands, qui étoient logés en deçà de l'*Arne*, s'étoient fortifiez en trois endroits; au logis des *Cavicciuli*, proche de *Saint Jean*; aux maisons des *Pazzi* & des *Donati*, à *Saint Pierre Majeur*; & à celles des *Cavalcanti*, au *Marché Neuf*. Ceux de delà l'*Arne* s'étoient fortifiez sur les ponts & dans leurs rues. Les *Nerli* défendoient le *pont de la Carraia*; les *Frescobaldi* & les *Mannelli* défendoient celui de la *Trinité*; les *Rossi* & les *Bardi* gardoient le *pont vieux* & celui de *Rabaconte*.

La *Bourgeoisie*, de son côté, s'assembla sous l'Etendart de la *Justice* & sous les Enseignes des *Compagnies* du Peuple. Les choses étant ainsi disposées, les *Bourgeois* crûrent qu'il ne fa-

loit pas différer davantage le combat, & les prémiers d'entre eux qui se mirent en mouvement furent les *Medicis* & les *Rondinelli*, qui attaquérent les *Cavicciulli* par l'endroit qui va dans leurs maisons, du côté de la *Place de Saint Jean*. Le combat fut rude en cet endroit, parceque les attaquans étoient maltraitez du haut des tours par tout ce qu'on leur jettoit sur le corps, & d'en bas ils étoient fort incommodez des arbalettes. On se battit-là trois heures entieres: cependant, le nombre des attaquans augmentoit, ensorte que les *Cavicciulli*, se voyant accablez par la quantité, sans espérance de secours, perdirent cœur, & se rendirent à la discrétion de leurs ennemis. L'on ne toucha, ni à leurs maisons, ni à leurs biens; on se contenta de les desarmer, & de leur commander de se disperser dans les maisons de ceux des *Bourgeois* qui seroient de leurs parens, ou de leurs amis.

QUAND ce côté-là fut emporté, les *Donati* & les *Pazzi* succombérent facilement, n'étant pas en si bon état que les autres. Il n'y avoit donc plus en deçà de l'*Arne*, que les *Cavalcanti*;

qui étoient poſtez très avantageuſement, & qui étoient forts de monde. Cependant, ſe voyant tous les *Gonfaloniers* à dos, & que les autres n'avoient pû réſiſter à trois ſeules de ces *Compagnies*-là, ils ſe rendirent ſans marchander beaucoup: ainſi, les trois poſtes fortifiez de la Ville étoient entre les mains de la *Bourgeoiſie*. Il ne reſtoit plus que le Quartier de delà l'*Arne*; mais qui étoit le plus difficile, parceque ceux qui le gardoient étoient forts & bien retranchez par la Riviere: il falloit donc gagner les ponts qui étoient fortifiez de la maniere que nous l'avons marqué.

LE *pont vieux* fut celui qu'on attaqua le prémier; mais, il fut défendu vigoureuſement, parceque les *tours* en étoient bien munies, les avenues en étoient fort bien barricadées, & les barricades étoient gardées par des gens intrépides: deſorte que la *Bourgeoiſie* fut repouſſée avec grande perte. Ayant donc vû qu'ils ſe conſumeroient-là inutilement, ils tachérent de forcer le *pont de Rabaconte*, où, trouvant les mêmes obſtacles, ils ſe contentérent de laiſſer à ces deux *ponts quatre Compagnies*; & avec les autres ils allérent attaqua

taquer le *pont* de la *Carraia*, où, quoique les *Nerli*, qui le gardoient, fissent des merveilles, ils ne pûrent pourtant soûtenir la violence des attaquans, parceque le pont étoit moins bien en défense, n'ayant point de tours, & parce aussi que les *Capponi* & autres familles de la *Bourgeoisie* de leur Voisinage les attaquérent de l'autre côté. Se voyant donc pris de toutes parts, ils abandonnérent leurs barricades, & laissérent le passage libre à leurs ennemis, qui, après cela, emportérent aussi les *Rossi* & les *Frescobaldi*, parceque toute la *Bourgeoisie* de delà l'*Arne* se joignit aux victorieux.

Il ne restoit plus que les *Bardi*, qui ne pûrent être ébranlez, ni par la défaite de tous leurs amis, ni par l'union de toute la *Bourgeoisie* contre eux, ni par le peu d'espérance du secours; & ils aimoient mieux mourir les armes à la main, & voir bruler & saccager leurs maisons, que de se rendre à la discrétion de leurs ennemis. Ils se défendoient donc si courageusement, que les attaquans tâchérent bien des fois inutilement, & avec perte de plusieurs d'entre eux, de les forcer, ou sur le *pont vieux*, ou sur le *pont de Ra-*

baconte. Il y avoit autrefois un chemin qui alloit de celui de Rome ſur la *Colline de Saint George*, entre les maiſons des *Pitti* & les murailles de la Ville qui ſont de ce côté-là. Les attaquans y envoyérent ſix *Compagnies*, avec ordre d'attaquer les maiſons des *Bardi* par derriere. Les *Bardi* commencérent à perdre courage par cette attaque, & leurs ennemis à venir au-deſſus de leurs entrepriſes; car, ceux qui gardoient les barricades, voyant leurs maiſons attaquées, quittérent leur poſte pour les aller défendre. Cela fut cauſe qu'on emporta la barricade du *pont vieux*, & que les *Bardi* furent mis en fuite de tous côtez & reçûs par les *Quarateſi*, les *Panzaneſi*, & les *Mozzi*. Cependant, le Menu-Peuple, affamé de pillage, ſaccagea leurs maiſons, les ayant vuidées de tout ce qu'il y avoit; il raſa auſſi leurs Tours & leurs Palais avec une telle rage, que le plus grand ennemi du Nom Florentin auroit eu honte d'en faire autant.

LES Grands étant donc abbattus, l'Etat fut réformé par le Peuple, qui étant de trois claſſes, les *Puiſſans*, les *Médiocres*, & le *Menu-Peuple*, il fut or-

ordonné, que ceux du prémier Ordre auroient deux *Seigneurs* d'entr'eux; les autres deux classes en devoient avoir chacune trois; & le Gonfalonier devoit être pris, tantôt des uns, tantôt des autres. Outre cela, l'on renouvella tous les Ordres de Justice faits contre les Grands; &, afin des les affoiblir, ils en mêlérent beaucoup avec la Populace. Cet abbaissement des Nobles fut grand, & les matta si fort, qu'ils n'osérent jamais plus prendre les armes contre leurs Concitoyens; mais, de plus en plus on les voyoit s'humaniser, & même s'abbaisser: & cela fut cause que Florence perdit l'éxercice de la guerre, & même tous les sentimens de gloire & de grandeur.

APRE'S cette défaite, la Ville demeura en paix jusqu'en mille trois cens cinquante-&-trois, & dans cette intervalle il survint cette contagion si fameuse, que Bocace décrit si éloquemment, & qui emporta dans la Ville quatre-vingt-seize mille ames. Les Florentins eurent aussi dans le même intervalle la guerre avec les *Visconti*, qui leur fut suscitée par l'ambition de

l'*Archevêque Duc de Milan.* Mais, dès que cette guerre fut finie, les factions commencérent dans la Ville ; & quoique la Nobleſſe fût détruite, la fortune ne manqua point de nouveaux moyens pour faire renaitre de nouveaux deſordres.

Fin du ſecond Livre.

HISTOIRE
DE
FLORENCE.

LIVRE TROISIEME.

TOus le grands deſordres, qui arrivent dans les Républiques, n'ont point d'autre ſource, que la diviſion qui ſe rencontre d'ordinaire entre le *Peuple* & la *Nobleſſe*, parceque celle-ci voulant dominer, & l'autre ne voulant pas obéïr, cette diverſité d'humeurs eſt l'origine de tous les autres maux, qui font naitre les diſſenſions & les guerres civiles. L'ancienne Rome n'a été jettée que par-là dans les troubles & dans

dans la diviſion; &, s'il eſt permis de faire une comparaiſon auſſi inégale, c'eſt auſſi-là l'origine des diſcordes de *Florence*, quoiqu'avec des effets bien différens dans l'une & dans l'autre; car, la meſintelligence qui naiſſoit d'abord entre la *Nobleſſe* & le *Peuple Romain* ſe terminoit par la diſpute; mais, celle de Florence ne ſe terminoit que par le combat. Une loi ſuffiſoit pour étouffer l'animoſité qui naiſſoit à Rome; mais, à Florence, elle ne pouvoit s'éteindre que par le ſang ou par l'éxil de pluſieurs Citoyens. Les diférens de Rome augmentérent la valeur militaire; mais, à Florence, ils la détruiſirent entiérement. Enfin, tous les conteſtes, qui arrivoient à Rome, ont produit une ſurprenante inégalité entre des Citoyens égaux entre eux d'abord; mais, celles de Florence ont rendu égaux des Citoyens, qui, avant cela, ne l'étoient nullement. Il faut que cette grande diverſité ſoit née des fins différentes que ces deux Peuples ſe ſont propoſées; car, à Rome, le Peuple vouloit partager les prémiers emplois avec la Nobleſſe; mais, à Florence, le Peuple combattoit pour que la Nobleſſe n'eût aucune part aux char-

charges. Et parceque l'intention du Peuple Romain étoit plus équitable, les Nobles n'en étoient pas ulcérez comme à Florence, & ils cédoient aiſément ſans en venir aux armes; deſorte qu'après quelques conteſtes de part & d'autre, il ſurvenoit une loi, qui, ſatisfaiſant le Peuple, maintenoit la Nobleſſe dans ſes prérogatives. D'autre côté, les prétentions du *Peuple Florentin* étoient injuſtes & injurieuſes; ce qui rendoit la Nobleſſe plus animée à ſa défenſe, faiſoit répandre le ſang des Citoyens, & produiſoit tant de banniſſemens. Les loix auſſi, qui ſurvenoient après cela, n'étoient faites qu'à l'avantage du vainqueur, ſans aucun égard au public: mais, les avantages, que le Peuple obtenoit à Rome, produiſoient un grand bien, la République devenant par-là plus remplie de valeur & de mérite, parceque les *Nobles* partageant la *Magiſtrature* & le *Commandement* des Armées avec les autres, ceux-ci ſe conformoient aux Gens de Qualité, & en acquéroient tout ce qui les doit diſtinguer du reſte des hommes; ainſi, le mérite devenant général, la puiſſance de la République augmentoit beaucoup.

coup. Mais, quand le Peuple à *Florence* avoit le deſſus, il dépouilloit les *Nobles* de toutes les charges; &, s'ils vouloient y rentrer, il falloit qu'ils ſe conformaſſent entièrement aux manieres *populaires*. C'eſt ce qui leur faiſoit changer leurs *titres* & leurs *armes*, afin qu'on les crût être des *familles* d'entre le *Peuple*. Ainſi, la valeur militaire & la grandeur d'ame, que doivent avoir les Gens de Qualité, s'éteignoient entièrement chez les *Grands* de Florence, & ne s'excitoient point du tout parmi le Peuple, où d'ordinaire elles ne ſe trouvent pas. *Florence* donc devint par-là plus vile & plus abjecte; & au lieu qu'à Rome, le mérite étant dégénéré en orgueil, on ne pouvoit plus ſubſiſter ſans un *Monarque*; à *Florence* on eſt venu dans un tel état, qu'un prudent *Légiſlateur* la pourroit rétablir dans toutes ſortes de gouvernement. Tout ce que je viens de dire ſe peut aiſément remarquer par la lecture du précédent Livre, où, après avoir fait voir l'origine de *Florence* & la naiſſance de ſa *liberté*, avec les cauſes de ſes différentes *diviſions*, & comment le parti des *Nobles* & celui du *Peuple*, avec la *tyrannie* du *Duc d'Athe-*

nes,

nes, prirent fin par la ruine de la *Nobleſſe*, il ne nous reſte plus qu'à faire voir les *brouilleries* qui ſurvinrent entre la *Bourgeoiſie* & la *Populace*, & les différens *évènemens* que cela produiſit.

APRE'S donc que l'autorité des *Grands* fut détruite, & que la guerre avec l'*Archevêque de Milan* fut terminée, il ne ſembloit plus qu'il reſtât aucune cauſe de deſordre à Florence: mais, ſur-tout, la mauvaiſe deſtinée de nôtre Ville & ſon mauvais gouvernement donnérent la naiſſance à la diviſion qui ſurvint entre la famille des *Albizi* & celle des *Ricci*, qui partagea *Florence* juſtement comme avoit fait celle d'entre les *Uberti* & les *Buondelmonti*, & enſuite celle d'entre les *Donati* & les *Cerqui*. Les Papes, qui pour lors étoient en France, & les Empereurs, qui étoient en Allemagne, afin de maintenir leur autorité en Italie, y avoient envoyé à divers tems des Troupes de différentes Nations; deſorte qu'alors on y voyoit des *Allemans*, des *Anglois*, & des *Bretons*. Ces gens-là, quand les guerres étoient terminées, ſe voyant ſans paye, arboroient l'Etendart de la *bonne-avanture*, & rançonnoient, tantôt un Etat, & tan-

tantôt l'autre. Il vint donc en *Toscane*, en l'an mille trois cens cinquante-trois, une de ces *Compagnies*, commandée par *Monseigneur de la Reale*, Provençal. Cette venue donna l'épouvante à toutes les Villes de ces Provinces; &, après que les *Florentins* eurent fait des levées pour l'Etat, plusieurs Particuliers d'entre eux en firent aussi pour leur propre défense: du nombre de ceux-là se trouvérent les *Albizi* & les *Ricci*; & comme ils étoient remplis d'aversion les uns pour les autres, ils cherchoient les moyens de s'entredétruire, afin de pouvoir s'emparer de la *Souveraineté*. Ils n'en étoient cependant pas encore venus aux armes; mais, dans les *Conseils*, & dans la *Magistrature*, ils se traversoient autant qu'ils pouvoient. La Ville étant donc toute sous les armes, il se fit par hazard une quérelle dans le *Marché Vieux*, où bien du Peuple s'assembla, comme il arrive en semblables rencontres. Le bruit de ce démêlé se répandant, on vint dire aux *Ricci*, que les *Albizi* venoient pour les attaquer: on dit aussi, d'autre côté, aux *Albizi*, que les *Ricci* les cherchoient pour les charger. Ce bruit fit soûlever toute

la

la Ville; & le *Magiſtrat* eut aſſez de peine à empêcher que l'une & l'autre famille n'entrât effectivement dans un combat, dont le bruit avoit été répandu ſans la participation, ni des uns, ni des autres. Ce léger accident ne laiſſa pas de les animer encore davantage les uns contre les autres, & leur fit rechercher avec ſoin les moyens d'augmenter & de fortifier chacun ſon parti. Et parceque l'extinction des Grands avoit rendu les Magiſtrats plus abſolus qu'ils ne l'étoient auparavant, ils réſolurent de l'emporter les uns ſur les autres par les voies de la Juſtice, & ſans violence.

Nous avons fait voir comment, après la victoire de *Charles I.*, tous les *Magiſtrats* qu'on fit furent pris du parti des Guelfes, & on leur donna beaucoup d'autorité ſur les Gibelins. Mais, le tems, différens accidens, & les dernieres diviſions, avoient tellement effraïé, & fait oublier ce reglement, que pluſieurs des Prémiers *Magiſtrats* ſe trouvoient être deſcendus des *Gibelins*. *Uguccione de Ricci*, Chef de ſa famille, fit donc renouveller cette loi contre les *Gibelins*, parceque l'on croyoit communément que les *Albizi* en

en étoient; & depuis longtems ils s'étoient venus habituer à *Florence*, étant originaires d'*Arezzo*. Cela fit croire à *Ricci*, qu'en renouvellant cette loi, il dépouilleroit les *Albizi* de la *Magistrature*, parce qu'il étoit ordonné, que tous les *Magistrats*, qui se trouveroient être descendus des Gibelins, seroient punis. Ce dessein étant pénétré par *Pierre*, fils de *Philippe d'Albizi*, il résolut de l'appuyer, parceque, ne le faisant pas, ce seroit se déclarer Gibelin. Cette loi donc, rétablie par l'ambition des autres, bien loin d'abbaisser les *Albizi*, augmenta leur crédit, & fut la cause de bien des troubles: car, il est certain qu'on ne peut pas établir de loix plus dangereuses dans une République, que celles qui regardent des tems fort éloignez.

ALBIZI donc ayant appuyé cette loi, il se trouva que ce que ses ennemis avoient prétendu devoir être un obstacle à sa grandeur en fut l'ouverture & le chemin; car, s'étant rendu Chef de cet Ordre nouveau, il fut favorisé par le parti des Guelfes plus que tous les autres. Or, parce qu'on n'avoit point établi de Juges pour faire recherche des *Gibelins*, ce qui rendoit cette nou-

nouvelle loi de peu d'effet, *Albizi* fit donner l'ordre aux *Capitaines* d'en faire la découverte; &, après l'avoir faite, de la leur ſignifier, en les *avertiſſant* de n'entrer dans aucune charge; &, s'ils n'obéïſſoient pas à cet ordre, ils devoient être condamnez aux peines portées par la loi. C'eſt de-là qu'à Florence tous ceux qui ſont exclus des charges s'appellent des *Avertis*.

LES *Capitaines* étant donc devenus plus entreprenans par cette nouvelle commiſſion, ils ne laiſſoient pas, par avarice, ou par ambition, d'*avertir*, non ſeulement ceux qui le devoient être, mais même ceux qu'il leur plaiſoit. Et, depuis l'an mille trois cens cinquante-ſept, que cet ordre fut établi, juſqu'en mille trois cens ſoixante-ſix, il ſe trouvoit déjà plus de deux cens Citoyens au nombre des *Avertis*: deſorte que les *Capitaines* & le parti des Guelfes étoient devenus puiſſans; car, chacun, craignant de devenir un *Averti*, reſpectoit les *Capitaines*; & ſur-tout les Chefs des Guelfes, qui étoient *Pierre d'Albizi*, *Lapo de Caſtiglionquio*, & *Charles Strozzi*. Et bien que ce procédé inſolent déplût à bien des gens, il n'y en avoit point qui en

fuſſent ſi mal-contens, que les *Ricci*, pouvant s'accuſer d'être la cauſe de l'introduction d'un ordre, qui ruinoit l'Etat, & qui, à leur grand regret, donnoit une grande autorité aux *Albizi* leurs ennemis. *Uguccione de Ricci*, ſe trouvant donc du nombre des *Seigneurs*, voulut mettre fin à un deſordre, que lui & les ſiens avoient introduit. Il fit faire, pour cet effet, une loi, qui joignoit trois *nouveaux Capitaines*, dont deux devoient être du nombre des *Petits Artiſans*, aux *ſix Capitaines des Quartiers*; & il fit ordonner, que ceux qu'on auroit découverts être Gibelins fuſſent confirmez tels par *vingt-quatre Citoyens* commis à cette affaire. Cette précaution modéra pour-lors la puiſſance des *Capitaines*, deſorte que l'*avertiſſement* tomba preſque entièrement; &, s'il s'en faiſoit, c'étoit rarement. Cependant, le parti des *Albizi* & celui des *Ricci* avoient toûjours les yeux ouverts les uns ſur les autres, & rompoient des loix, des ligues, des deſſeins, & des déliberations, les uns en haine des autres.

ON vécut dans toutes ces diſſenſions depuis l'année mille trois cens ſoixante-&-ſix juſqu'en ſoixante-&-onze, dans

dans lequel tems le parti des Guelfes reprit des forces. Il y avoit dans la Maiſon de *Buondelmonte* un Gentilhomme, appellé *Benqui*; & on lui avoit fait la grace de le dégrader de *Nobleſſe*, à cauſe qu'il avoit rendu de bons ſervices dans la guerre contre les *Piſantins*; déſorte que, par cette dégradation, il pouvoit eſpérer de devenir un des *Seigneurs*: mais, comme il étoit ſur le point d'y parvenir, il fut fait une loi, par laquelle il étoit défendu à tout Bourgeois deſcendu de famille noble d'entrer dans ces charges-là. Ceci piqua Benqui; &, s'étant joint à *Pierre d'Albizi*, ils réſolurent, par le moyen des *avertiſſemens*, d'abbattre entièrement le Menu-Peuple, & par-là de demeurer ſeuls maitres des charges. Ainſi, par le crédit que Benqui avoit dans l'ancienne Nobleſſe, & celui qu'Albizi avoit chez la plûpart des bonnes familles de la Bourgeoiſie, ils remirent ſur pied le parti des Guelfes; &, par de certaines réformes faites à l'égard de ce parti, ils firent enſorte de pouvoir diſpoſer, & des *Capitaines*, & des *vingt-quatre Citoyens*, commiſſaires dans l'affaire des Gibelins. Ainſi, l'on recommença les avertiſſemens avec

plus d'audace que jamais, & la Maison d'Albizi, comme Chef du parti, augmentoit toûjours en autorité.

D'AUTRE CÔTÉ, les Ricci prévenoient, tant qu'ils pouvoient, les desseins des autres, en employant le crédit de leurs amis; ce qui faisoit vivre tout le monde dans de grandes jalousies, & chacun craignoit une ruine totale: ce qui fit que plusieurs Citoyens, affectionnez au bien de la Patrie, s'assemblérent dans *Saint Pierre de Squerage*; &, après avoir longtems parlé de ces desordres, ils allérent trouver les *Seigneurs*. Celui donc d'entre eux, qui avoit le plus d'autorité, leur parla en ces termes:

MAGNIFIQUES SEIGNEURS,

„ PLUSIEURS d'entre nous faisoient difficulté de s'assembler par „ nôtre seule autorité particuliere, „ quoique ce fût pour ce qui regarde „ le bien public, craignant que ce procédé ne nous fit passer pour des présomptueux, ou condamner comme „ des ambitieux. Mais, après avoir „ vû, que, sans aucun égard, plusieurs Citoyens s'assemblent dans des

„ mai-

„ maiſons particulieres par un pur mo-
„ tif d'ambition, ſans penſer à l'utili-
„ lité publique; nous croyons que,
„ puiſque des gens qui font des Aſ-
„ ſemblées au préjudice de l'Etat, le
„ font ſans crainte, ceux auſſi qui en
„ font pour ſa conſervation & ſon
„ bien, ne doivent pas à plus forte
„ raiſon être dans l'appréhenſion. Nous
„ devons, d'ailleurs, faire peu de cas
„ des jugemens que les autres peuvent
„ faire de nous, puiſqu'ils ſe mettent
„ fort peu en peine de ceux que nous
„ pouvons faire d'eux. L'attachement,
„ que nous avons pour le bien de nô-
„ tre Patrie, *Magnifiques Seigneurs*,
„ nous a d'abord fait réſoudre à nous
„ aſſembler, & enſuite à nous addreſ-
„ ſer à vous, afin de conſulter enſem-
„ ble ſur les maux de l'Etat, qui ſont
„ déjà *grands*, & qui croiſſent encore
„ tous les jours, & afin de vous offrir
„ nos ſervices pour nous en délivrer.
„ Vous pourrez y réüſſir, quoique cela
„ paroiſſe difficile, pourvû que vous
„ vouliez employer vôtre autorité avec
„ les forces de la République, ſans avoir
„ aucun égard pour les Particuliers. „

„ LA corruption générale de tous
„ les Etats d'Italie gagne auſſi vôtre

„ République, *Magnifiques Seigneurs*, „ parceque, depuis que toute cette „ Province de l'Empire s'en eſt déta- „ chée, les Villes qui la compoſent, „ n'étant pas retenues par un frain „ aſſez puiſſant, ont diſpoſé leur Gou- „ vernement & leurs Etats, plûtôt „ comme eſclaves des différens partis, „ que comme des Peuples véritable- „ ment libres. C'eſt-là l'origine de „ tous les deſordres qui regnent au „ milieu d'eux. Prémierement, on „ ne voit, ni amitié, ni union, entre „ les Citoyens, ſi ce n'eſt entre ceux „ qui ſont complices de quelque atten- „ tat contre l'Etat, ou contre des Par- „ culiers. Et parceque les ſentimens „ de la Religion & de la crainte de „ Dieu ſont entièrement éteints chez „ eux, ils tiennent leurs ſermens & „ leur parole autant qu'ils y trouvent „ leur intérêt; & les hommes ſe ſer- „ vent encore de ces liens ſacrez de „ la bonne-foi, non pour s'y aſſujet- „ tir, mais pour pouvoir abuſer plus „ aiſément de la ſimplicité des crédu- „ les: & plus la fourberie a des ſuc- „ cès faciles & aſſeurez, plus elle don- „ ne de gloire à celui qui l'a miſe en „ uſage. Cela fait auſſi que les ſcélé-

„ rats

„ rats ſont en eſtime comme d'habiles
„ gens, & que les gens de bien ſont
„ traitez comme des ſtupides. Car,
„ véritablement, dans toutes les Vil-
„ les d'Italie on étudie tout ce qu'il y
„ a de corrompu & qui peut corrom-
„ pre les autres. Les jeunes gens ſont
„ fort pareſſeux; les viellards ſont fort
„ débauchez; tout ſexe & tout âge ſe
„ plonge dans toutes ſortes de deſor-
„ dres; & les bonnes loix étant deve-
„ nues entièrement inutiles par de ſi
„ générales & de ſi mauvaiſes habitu-
„ des, elles n'y apportent plus de re-
„ mede. „

„ DE-LA' vient encore cette gran-
„ & horrible avarice, qui regne par-
„ mi les Citoyens, & ce deſir inſa-
„ tiable, non de la véritable gloire,
„ mais d'une autorité honteuſe. Ces
„ paſſions ne manquent pas de faire
„ naitre les haines, les diſſentions,
„ les différens avis, & les partis op-
„ poſez; & tout cela vient enfin à
„ cauſer la mort, le banniſſement, &
„ tous les mauvais traitemens des gens
„ de bien & la grandeur des ſcélé-
„ rats; car, les honnêtes gens, ſe
„ confiant dans leur probité, périſſent
„ ſans protection & ſans honneur,

„ parcequ'ils ne recherchent pas, comme les méchans, des gens qui les „ maintiennent & qui les élevent, à „ quelque prix que ce ſoit. „

„ CE mauvais exemple produira enfin l'attachement pour les différens „ partis & leur grandeur, parceque „ les malhonnêtes gens les embraſſent „ par ambition & par avance, & les „ gens de bien s'y jetteront par néceſſité. Mais, ce qu'il a de plus „ pernicieux, c'eſt de voir comment „ les Chefs de ces différens partis les „ couvrent toûjours du beau nom de „ la liberté, & pendant qu'ils en ſont „ tous les ennemis jurez, ils l'oppriment enfin, ſous prétexte de la conſerver, ou par un gouvernement „ populaire, ou par celui des Grands; „ car, la récompenſe qu'ils cherchent „ par la défaite des ennemis, ce n'eſt „ pas la gloire de délivrer l'Etat, mais „ le plaiſir de la vengeance & l'ambition d'aſſujettir leur propre Patrie, „ dont ils n'ont pas plûtôt uſurpé l'autorité, qu'ils s'abandonnent avec „ un débordement furieux à toute ſorte d'injuſtices, de cruautez, & de „ rapines. „

„ DE-LA' viennent des loix & des „ re-

„ reglemens, qui, ſans égard au bien
„ public, n'ont pour objet que celui
„ des Particuliers. De-là viennent
„ des Guerres, des Traitez, & des
„ Alliances, qui ſe font pour ſatisfaire
„ quelques ambitieux, mais non pas
„ pour la gloire de l'Etat. Or, ſi ces
„ deſordres regnent ailleurs, on peut
„ dire que vôtre République en eſt
„ encore plus défigurée qu'aucune au-
„ tre; car, les loix & les reglemens
„ ne ſe ſont jamais établis comme ils
„ le doivent être dans un Etat libre;
„ mais, ſelon le bon plaiſir de ceux
„ qui ont débuſqué les autres. C'eſt
„ ce qui fait toûjours ſuccéder une di-
„ viſion à une autre, parce qu'une Ré-
„ publique, qui ſe laiſſe gouverner par
„ le parti le plus puiſſant plûtôt que
„ par les loix, ſi-tôt qu'une faction eſt
„ devenue la maitreſſe, il faut auſſi
„ qu'elle vienne à ſe diviſer elle-mê-
„ me, parce qu'elle ne ſe peut pas
„ maintenir par les mêmes moyens
„ particuliers qu'elle avoit établis d'a-
„ bord pour ſe défendre contre les au-
„ tres. C'eſt ce qui ne paroit que trop
„ véritable par l'hiſtoire de toutes les
„ factions qui ont autrefois troublé
„ nôtre République. Chacun croyoit

„ qu'après la destruction des *Gibelins* „ les *Guelfes* devoient fleurir dans une „ longue tranquillité, comblez de „ biens & d'honneur; cependant, „ peu de tems après, ils se divisérent „ dans les *factions des Blancs* & des „ *Noirs*. Les *Blancs* ont-ils été détruits? Jamais la Ville ne s'est vûë „ sans divisions. Nous avons toûjours „ combattu, tantôt pour rétablir les „ Refugiez, & tantôt à cause des animositez qui regnoient entre le Peuple & la Noblesse. Et, afin de donner „ aux autres ce que nous ne pouvions „ ou ne voulions pas posséder nous-mêmes, nous avons soûmis nôtre „ liberté, tantôt au Roi de Naples, „ tantôt à son frere, tantôt à son fils, „ & enfin au Duc d'Athenes. Cependant, nous n'avons pû nous fixer „ sous aucune espece de gouvernement, parceque nous sommes des „ gens qui n'avons jamais été bien „ unis à la conservation de nôtre liberté, sans pourtant pouvoir supporter l'esclavage. Nous en sommes même venus jusqu'à ne pas faire difficulté de préférer, à la Majesté d'un Roi qui nous gouvernoit „ encore, la domination d'un misérable

„ fa-

„ faquin, né dans le Village d'Agob-
„ bio: tant il eſt vrai que nos mauvais
„ reglemens ſont capables de produi-
„ re parmi nous la diviſion & le deſ-
„ ordre! „

„ IL ne faudroit point parler du
„ Duc d'Athenes pour l'honneur de
„ cet Etat; car, ſa cruauté & ſa ty-
„ rannie nous devoient avoir rendus ſa-
„ ges pour nous mieux gouverner à
„ l'avenir. Cependant, dès que nous
„ en fûmes délivrez, n'avons-nous pas
„ pris les armes, & ne nous ſommes-
„ nous pas déchirez les uns les autres
„ avec plus d'animoſité & plus de ra-
„ ge que jamais; deſorte que nôtre
„ ancienne Nobleſſe étant tout-à-fait
„ abbatue, elle eſt demeurée à la diſ-
„ crétion du Peuple? Pluſieurs alors
„ crûrent qu'on ne verroit jamais plus
„ arriver de deſordres ni de diviſions
„ dans Florence, puiſqu'on avoit rui-
„ né ceux, qui, par leur ambition &
„ leur orgueil inſuportable, paroiſ-
„ ſoient en être la ſeule cauſe. Mais,
„ on voit à preſent combien aiſément
„ les hommes ſe trompent dans leurs
„ jugemens: car, au lieu d'étendre
„ l'orgueil & l'ambition des Grands,
„ l'un & l'autre de ces vices eſt paſſé

„ chez la Bourgeoiſie & la Petite Nobleſſe, qui, ſelon la coûtume de tous „ les ambitieux, veulent être les Maitres dans leurs Républiques. Et „ comme ils n'ont point d'autres „ moyens pour y parvenir, que la „ diviſion, ils l'ont encore introduite „ dans la Ville, en reſſuſcitant le nom „ de Guelfes & de Gibelins, qui étoit éteint, & qu'il eût été bon de „ n'introduire jamais dans l'Etat. Le „ Ciel a de tout tems prédeſtiné certaines familles fatales aux Etats où „ elles ſe trouvent, afin qu'il n'y ait „ rien de fixe & de tranquile ici bas. „ Or, nôtre Ville a été fertile pardeſſus toutes les autres en ſemblables productions; car, elle a été „ troublée par un grand nombre de „ ces ſortes de familles, témoin celles des *Buondelmonti* & des *Uberti* en „ prémier lieu; enſuite, celles des „ *Donati* & des *Crequi*; & enfin, ce „ qui n'eſt pas moins honteux que ridicule, ce ſont à préſent les Ricci „ & les Albizi qui la partagent en „ factions, & qui la tiennent en combuſtion. „

„ Nous ne vous avons point re„ préſenté la corruption des mœurs & nos

„ nos continuelles factions, pour vous
„ épouvanter, mais afin de vous en
„ faire voir la cauſe, & vous en re-
„ nouveller l'origine; pour vous mon-
„ trer, que, ſi vous ne les avez pas
„ pas oubliées, nous nous en ſouve-
„ nons auſſi; & pour vous faire voir
„ que les fâcheux exemples ne doi-
„ vent pas vous faire deſeſpérer de
„ pouvoir remédier à ceux-ci: car,
„ l'autorité de ces anciennes familles
„ étoit ſi grande, & l'appui que diffé-
„ rens Princes leur donnoient étoit
„ ſi puiſſant, que les loix d'une Répu-
„ blique n'avoient pas aſſez d'autorité
„ pour les tenir dans le devoir. Mais,
„ à preſent que l'Empire n'a plus de
„ forces, que le Pape n'eſt plus re-
„ doutable, & que toutes les Puiſſan-
„ ces d'Italie, auſſi bien que cette Ré-
„ publique, ſont ſur un pied d'égali-
„ té, & qu'elles ſe peuvent gouver-
„ ner par elles-mêmes, la difficulté
„ n'eſt pas bien grande: & même cet
„ Etat ſe peut, malgré les anciens
„ exemples du contraire, maintenir
„ dans l'union, & ſe réformer, tant
„ pour les mœurs, que pour le gou-
„ vernement, pourvû que *V. S.*

 „ vueil-

„ veuillent bien l'entreprendre. C'eſt
„ à quoi nous vous encourageons,
„ nous, qui, ſans aucun motif parti-
„ culier, n'avons d'autre vûë, que
„ l'utilité de nôtre chere Patrie. „

„ MAIS, quoique cette réformation
„ ſoit un grand ouvrage, vous devez
„ pourtant commencer dès à preſent
„ à arrêter cette gangrêne qui nous
„ ronge, & ce venin qui nous em-
„ poiſonne; ayant bien dans l'eſprit,
„ que tous les deſordres d'autrefois
„ n'étoient nullement des choſes atta-
„ chées à la conſtitution de l'homme,
„ mais à la conjoncture des tems, qui
„ étant changez, vous pouvez auſſi
„ vous promettre une meilleure for-
„ tune, dans le deſſein de conſerver
„ l'Etat par les bons ordres que vous
„ y établirez. Vous pourrez aiſément
„ reprimer l'ambition de ceux qui le
„ troublent, en abolifſant les loix qui
„ entretiennent les factions, & ne
„ laiſſant en vigueur que celles qui
„ ſont propres pour la conſervation
„ de l'union & de la liberté de nôtre
„ République. Sur-tout, entreprenez
„ cet ouvrage pendant qu'il eſt enco-
„ re tems de le faire par le ſeul ſe-

„ cours.

„ cours des loix, ſans différer juſqu'à
„ ce qu'il ſoit beſoin d'employer les
„ armes pour en venir à bout. „

LES *Seigneurs*, touchez de ce qu'ils n'avoient déjà que trop reſſenti d'eux-mêmes, & ſe voyant fortifiez par le conſeil & l'autorité de ces gens-ici, donnérent le pouvoir à *cinquante-ſix Citoyens* de travailler à la conſervation de la République. Pluſieurs perſonnes, dont le pouvoir eſt égal dans une affaire de cette nature, ſont plus propres à conſerver de bons ordres déjà établis, qu'à en trouver de nouveaux d'eux-mêmes. Ainſi, ces Citoyens s'attachérent davantage à diſſiper les partis qui regnoient alors, qu'à ôter la ſource & l'origine qui en pouvoient produire d'autres à l'avenir: ce qui fit que leurs ſoins ne furent d'aucune utilité; car, n'ôtant point la cauſe des factions préſentes, ils en rendirent ſeulement l'une d'elles plus puiſſante que l'autre, & mirent, par conſéquent, l'Etat en plus grand péril qu'il n'étoit.

ILS ôtérent donc des charges trois perſonnes de chacune des familles des *Albizi* & des *Ricci*, du nombre deſquelles étoient *Pierre d'Albizi* & *Uguccione*

cione de Ricci; mais, ils ne les dépouillérent que pour trois ans, & encore leur laiſſérent-ils les charges qu'on avoit établies pour le parti des *Guelfes* contre les *Gibelins*. Ils défendirent à tous Citoyens d'entrer au Palais, ſi ce n'eſt aux heures que les Magiſtrats y étoient. Ils ordonnérent, que tous ceux qui ſeroient maltraitez, ou dans leurs perſonnes, ou dans leurs biens, pûſſent par une requête, préſentée aux Conſeils établis pour cela, accuſer leur partie, faire informer l'affaire par les Grands, &, l'accuſé étant convaincu, ſe ſoûmettre à leur jugement. Ces nouveaux reglemens abbaiſſérent la faction des *Ricci*, & élevérent celle des *Albizi*: car, quoique l'une & l'autre fût également notée par-là, cependant, les *Ricci* en ſouffrirent davantage; car, ſi *Albizi* fut exclus du Palais des *Seigneurs*, celui des *Guelfes*, où il avoit tout pouvoir, lui fut toûjours ouvert; & ſi, avant cela, lui & ſes adhérents étoient ardens à *avertir*, ils le furent encore bien plus dans la ſuite. Cette mauvaiſe intention fut même encore augmentée par de nouvelles conjonctures.

GRÉGOIRE XI, qui étoit à *Avignon*,

gnon, gouvernoit ſes Etats d'Italie par des Légats, comme l'avoient pratiqué ſes prédéceſſeurs; & comme ces Légats étoient remplis d'avarice & d'orgueil, ils avoient déſolé beaucoup de Villes. L'un d'eux, étant alors à *Boulogne*, & voyant la cherté de bled qui étoit cette année à *Florence*, voulut tirer avantage de la conjoncture, & forma le deſſein de ſe rendre maître de toute la *Toſcane*: deſorte que, bien loin de leur fournir des vivres, il voulut même leur en ôter l'eſpérance pour l'avenir; car, dès que le Printems fut venu, il attaqua la République avec une puiſſante Armée, eſpérant avoir bon marché de gens affamez, & qui n'avoient pas eu le tems de ſe mettre ſur leurs gardes. Et peut-être auroit-il réüſſi dans ſon deſſein, ſi les Troupes, qu'il employoit, n'avoient pas été des gens mercénaires & infidèles; car, les *Florentins* n'ayant pas d'autres remedes en main, ils leur donnérent cent trente mille Florins, & leur firent abandonner ce deſſein. On commence les guerres quand on veut, mais on ne les finit pas de même. Le Légat l'ayant donc commencée de gayeté de cœur, les *Florentins* la continuérent

rent par pique & par animosité, s'étant liguez avec *Barnabo* & toutes les Villes ennemies des *Ecclésiastiques*. Ils établirent donc huit personnes pour la conduite de cette guerre, avec pleinpouvoir d'agir sans *appel*, & de faire la dépense sans rendre compte. Cette guerre, entreprise contre le Pape, fit ressusciter le parti des *Ricci*, quoiqu'*Uguccione* fût mort; car, ces gens-là avoient toûjours épousé les intérêts des *Barnabo* contre ceux des *Ecclésiastiques*; & ils pouvoient le faire d'autant plus aisément, que les *huit* étoient tous ennemis du parti des *Guelfes*. Cela fit donc que *Pierre d'Albizi*, *Lapo de Castiglionquio*, *Charles Strozzi*, & les autres, s'unirent encore plus étroitement, pour être plus en état de nuire à leurs ennemis. Et pendant que les *huit* faisoient leur charge, & que les autres *avertissoient*, la guerre dura trois ans, & ne se termina que par la mort du Pape; mais, elle fut conduite avec tant de prudence & de valeur, & avec une approbation si générale, que tous les ans on confirmoit les *huit* dans les commissions, & on les traitoit de *Saints*, quoiqu'ils eussent mépriſé les excommunications, pillé

les

les Egliſes, & obligé les Prêtres à coups de bâton de faire le Service: tant il eſt vrai que les Citoyens avoient bien plus de ſoin de leur Patrie, que du ſalut de leurs ames! Ils firent donc voir par-là, qu'ils n'étoient pas moins dangereux ennemis des Papes, alors qu'ils y étoient obligez, qu'ils en avoient été des amis d'un grand ſecours dans les tems qu'ils devoient l'être: car, dans cette guerre, ils firent ſoûlever contre l'*Egliſe* toute la *Romagne*, toute la *Marche d'Ancone*, & *Perouſe*. Néanmoins, pendant qu'ils faiſoient une ſi rude guerre au Pape, ils ne pouvoient pas ſe défendre eux-mêmes contre les *Capitaines des Quartiers* & leur *faction*, parceque l'envie, que les *Guelfes* avoient contre les *huit*, les rendoit encore bien plus entreprenans; &, ſans ſe contenter d'inſulter les plus conſidérables Citoyens, ils entreprirent quelques-uns des *huit* mêmes. Cela donna tant d'orgueil aux *Capitaines des Quartiers*, qu'ils étoient beaucoup plus redoutez, que les *Seigneurs*, à qui l'on rendoit bien moins d'honneur qu'à ces gens-là, & l'on faiſoit plus de cas du Palais des *Quartiers*, que de celui des *Seigneurs*; enſorte qu'il ne venoit point d'Am-

d'Ambaſſadeur à *Florence* qui n'eût ordre de s'addreſſer aux *Capitaines*.

GRÉGOIRE XI. étant mort, & la République n'ayant plus de guerre au dehors, on vivoit au dedans dans un grand deſordre; car, ſi tout le monde ſentoit bien l'exceſſive audace des *Guelfes*, on ne voyoit point de moyens de l'abbattre : deſorte que chacun jugeoit qu'on ne pouvoit pas éviter d'en venir aux armes, afin de décider qui des deux Palais devoit être le maître.

LE parti des *Guelfes* étoit compoſé de tous les *anciens Nobles*, avec la plus grande partie des plus puiſſans *Citoyens*, & *Albizi*, *Caſtiglionquio*, & *Strozzi*, en étoient les Chefs. L'autre parti étoit compoſé des médiocres *Bourgeois*, dont les Chefs étoient les *huit Commiſſaires de la guerre* & *George Scali*, *Thomas Strozzi* étant à leur tête. Les *Ricci*, les *Alberti*, & les *Medicis*, ſe joignirent auſſi à eux. Pour la Populace, elle ſuivit le parti des mécontens, comme cela arrive preſque toûjours. Les Chefs du parti des *Guelfes* trouvoient les forces de leurs ennemis grandes, &, par conſéquent, ils ſe croyoient en grand danger ſi-tôt qu'une

ne *Seigneurie*, qui ne ſeroit pas remplie de leurs amis, voudroit les entreprendre. Trouvant donc néceſſaire de les prévenir, ils firent une Aſſemblée, où, après avoir fait un éxamen de l'état de la République & de celui de leurs forces, ils trouvérent que le nombre des *Avertis* leur avoit attiré tant d'ennemis, que preſque toute la Ville pouvoit bien ſe compter pour telle; & à cela ils ne trouvoient point d'autre remede, que de les chaſſer de l'Etat, après les avoir exclus, comme ils avoient fait, de l'entrée des charges: & ainſi, s'emparant par force de la *Seigneurie*, il faloit mettre tout le Gouvernement entre les mains de leurs partiſans, comme avoient fait les anciens *Guelfes*, qui ne pûrent jamais vivre en repos, qu'après avoir chaſſé tous leurs ennemis. Chacun étoit de cet avis; mais, ils diſconvenoient ſur le tems de le mettre en éxécution.

On étoit alors au mois d'Avril de l'an mille trois cens ſoixante & dix-huit, & *Caſtiglionquio* ſoûtenoit qu'il ne faloit pas différer davantage; diſant, *qu'il n'y avoit rien de ſi contraire au tems, que le tems même, & ſur-tout à eux*, parceque dans la *Seigneurie* ſuivante

vante il pouvoit aiſément arriver qu'on feroit *Gonfalonier Salveſtre de Medicis*, qui leur étoit fort oppoſé. *Pierre d'Albizi* jugeoit, au contraire, qu'il faloit différer, parce qu'il ſoûtenoit qu'on avoit beſoin de forces pour une telle entrepriſe, & qu'il n'étoit pas poſſible de les aſſembler ſans éclat; qu'en tel cas ils s'expoſoient à un danger manifeſte. Il étoit donc d'avis qu'on attendît juſqu'à la *Saint Jean*, parceque dans cette fête, qui eſt ſi ſolemnelle à *Florence*, il entre beaucoup de gens en Ville; ce qui leur fourniroit un moyen honnête de faire entrer tout ce qu'il leur plairoit: &, pour empêcher que *Medicis* ne devint *Gonfalonier*, qu'il n'y avoit qu'à lui donner l'*avertiſſement*; & ſi cela ne ſe pouvoit faire à ſon égard, qu'il n'y avoit qu'à le donner à un de ceux du *College* de ſon *Quartier*, lequel ſortant de ce poſte, il pouvoit y en rentrer un autre, (les bourſes étant vuides) ſur qui le ſort tomberoit peut-être, ou ſur un autre prétendant, auſſi-bien que que ſur lui. Voilà donc quelle fut la concluſion qu'on prit, quoique *Caſtiglionquio* eût peine à y conſentir, parce qu'il croyoit que le délai étoit préjudi-

judiciable, & qu'il n'y avoit jamais de conjoncture entièrement favorable dans toutes les affaires qu'on entreprenoit: deſorte que qui attend juſqu'à ce qu'il rencontre une occaſion parfaite, jamais il n'entreprendra une choſe; ou, s'il l'entreprend, il en ſortira ſouvent mal. Ils donnérent donc l'*avertiſſement* à ce *College*-là; mais, ils ne pûrent pas venir à bout d'exclure *Medicis*, parceque le deſſein étant éventé par les *huit*, ils firent enſorte que l'on ne remplît point la place vuide. Ainſi, il échût à *Salveſtre*, fils d'*Alaman de Medicis*, d'être *Gonfalonier*, qui, étant iſſu d'une très illuſtre famille de la *Bourgeoiſie*, il ne pouvoit ſouffrir que le Peuple fût opprimé par un petit nombre de Gens de Qualité. Il forme donc le deſſein de mettre fin à de telles inſolences; &, étant aimé du Peuple & de pluſieurs *Gentilshommes* de ſa ſorte, il communique ſon deſſein à *Benoit Alberti*, *Thomas Strozzi*, & *George Scali*, qui lui promirent de l'aſſiſter dans ce projet de tout leur pouvoir.

Ils firent donc en ſecret une loi, qui renouvelloit les ordres de la Juſtice contre les Grands, diminuoit l'autorité

torité des *Capitaines* des *Quartiers*, & rétabliſſoit les *Avertis* dans toutes leurs dignitez. Et, afin de la demander & de l'obtenir tout à la fois, quoiqu'on dût délibérer dans les *Colleges*, & enſuite dans les Conſeils, *Salveſtre de Medicis* étant *Gonfalonier*, qui eſt une charge qui ne donne guéres moins d'autorité à un homme, pendant qu'il en eſt revétu, que s'il étoit Souverain dans la Ville, il fit aſſembler en un même matin, & le *College*, & le Conſeil; & d'abord, s'addreſſant au *College* ſeparé du *Conſeil*, il leur propoſa la loi réſoluë, qui, dans un ſi petit nombre, rencontra tant d'obſtacles, à cauſe de ſa nouveauté, qu'elle ne paſſa point. Ainſi, *Medicis*, ſe voyant déchû de ſon eſpérance dès ſa prémiere démarche, feignit d'être obligé de ſortir de-là pour quelques affaires; &, ſans que perſonne s'en apperçût, il alla au *Conſeil*, où, s'étant mis dans une place élevée, d'où chacun pouvoit le voir & l'entendre, il dit, *qu'il croyoit avoir été fait* Gonfalonier, *non pas pour juger quelques procès entre des Particuliers, qui ont des Juges établis pour cela, mais pour veiller à la conſervation de l'Etat, en reprimant l'inſolence des* Grands,

&

& en modérant les loix, dont l'abus peut ruiner la République : qu'il avoit mûrement délibéré ſur l'une & ſur l'autre de ces affaires, & qu'il avoit voulu y donner ordre de tout ſon pouvoir ; mais, que la malice des hommes mettoit tant d'obſtacles à ſes juſtes deſſeins, que cela lui ôtoit les moyens de rien faire de bon, & que, pour eux, on leur ôtoit, non ſeulement le pouvoir d'en délibérer, mais même d'en entendre parler : que, voyant donc qu'il n'était plus en état de ſervir la République, ni de procurer le bien du Peuple, il n'avoit plus rien qui l'obligeât à garder cette charge, dont auſſi-bien il n'étoit pas digne, ou, au moins, croyoit-on qu'il ne la méritoit pas : que, pour cet effet, il vouloit ſe retirer chez lui, afin que le Peuple pût en mettre un autre en ſa place, qui eût plus de mérite, ou plus de bonheur. En finiſſant ce diſcours, il ſortit du Conſeil pour ſe retirer chez lui.

CEUX qui dans le Conſeil avoient connoiſſance de la choſe, & ceux auſſi d'entre eux qui ſouhaittoient du changement dans les affaires, firent un grand bruit ; & à ce bruit les *Seigneurs* & les *Colleges* accoururent. Tous voyant que leur *Gonfalonier* s'en alloit, ils le prièrent, & employérent même

leur autorité, pour le retenir, le faisant rentrer dans le *Conseil*, qui étoit dans un grand tumulte: desorte que plusieurs des Nobles de la Ville furent menacez par des discours fort outrageans; & *Charles Strozzi*, l'un d'entre eux, fut pris au corps par un *Artisan*, qui le vouloit tuer, ce que ceux qui étoient présens eurent beaucoup de peine à pouvoir empécher. Mais, *Benoit Alberti* fut celui qui fit la plus grande émûte, & qui fit mettre toute la Ville en armes; car, s'étant mis aux fenêtres du Palais, il cria au Peuple de prendre les armes, & incontinent la Place fut remplie de gens armés: desorte que les *Colleges* firent, par force & par crainte, ce qu'ils n'avoient pas voulu accorder aux prieres qu'on leur avoit faites. Les *Capitaines* des *Quartiers* avoient aussi assemblé beaucoup de Citoyens dans leur Palais, pour consulter & aviser aux moyens de se défendre contre l'ordre des *Seigneurs*. Mais, si-tôt qu'on eut entendu le bruit & la résolution des Conseils, chacun se retira chez soi. Il ne faut pas qu'on s'imagine, après avoir fait une émûte dans une Ville, de pouvoir l'appaiser, ou la conduire, com-

comme on voudra. L'intention de *Medicis* étoit d'établir cette loi, & enſuite de faire ceſſer le tumulte. Mais, la choſe alla autrement, parceque les humeurs étoient émûës, que les boutiques ne s'ouvroient plus, & que les Citoyens ſe fortifioient chez eux. Pluſieurs portoient leurs meubles dans les Couvens & dans les Egliſes, pour les mettre à couvert du pillage; en un mot, il ſembloit que chacun prévît quelque malheur fort proche. Les *Corps de Métiers* s'aſſemblérent, & chacun fit un *Sindic*: deſorte que les *Prieurs* aſſemblérent leurs *Colleges* avec ces *Sindics*, & conſultérent enſemble un jour tout entier comment on pourroit remettre la tranquillité dans la Ville, au contentement de tout le monde; mais, les avis étant partagez, on ne pût pas s'accorder. Le jour d'après, les *Corps de Métiers* mirent dehors leurs Etendarts; ce que les *Sindics* ayant appris, & craignant ce qui arriva, ils aſſemblérent le *Conſeil* pour y donner ordre. Mais, dès qu'il fut aſſemblé, il ſe fit un grand bruit, & auſſi-tôt l'on vit paroître les Drapeaux des *Métiers*, ſuivis d'un grand nombre de gens ſous les armes. Ainſi, le *Conſeil*,

pour leur ôter toute occaſion de faire du mal, leur donna à tous l'eſpérance de les ſatisfaire, en donnant plein-pouvoir aux *Seigneurs*, aux *Colleges*, aux *huit*, aux *Capitaines des Quartiers*, & aux *Sindics des Métiers*, de réformer l'Etat à l'avantage & au contentement de tout le monde.

MAIS, pendant qu'on traitoit de cette affaire, quelques Enſeignes des *Corps de Métiers* les plus abjects, étant excitez par des gens qui avoient reçû depuis peu quelques mauvais traitemens de la part des *Guelfes*, ſe détachérent des autres, & allérent ſaccager & bruler la maiſon de *Lapo de Caſtiglionquio*. Mais lui, voyant que la *Seigneurie* avoit caſſé les loix des Guelfes, & que le Peuple étoit en armes, ne trouva point d'autre remede, que de ſe cacher, ou de fuir. Il ſe retira d'abord dans l'Egliſe de *Sainte Croix*, puis, s'étant déguiſé en Moine, il s'enfuit dans le *Caſentin*, où on l'entendit par pluſieurs fois ſe plaindre & ſe blâmer ſoi-même d'avoir ſuivi l'avis de *Pierre d'Albizi*, en blâmant auſſi *Albizi* d'avoir voulu attendre juſqu'à la *Saint Jean* à ſe rendre maîtres de l'Etat. Mais, *Pierre* & *Charles*

les Strozzi ſe cachérent au prémier bruit, eſpérant pouvoir demeurer après cela en ſeureté dans la Ville, parcequ'ils y avoient aſſez de parens & d'amis.

APRE'S que la maiſon de *Caſtiglionquio* fut brulée, pluſieurs autres eurent le même ſort, ou par la haine générale, ou par le reſſentiment de quelques Particuliers; car, les deſordres ont autant de difficulté à commencer, comme ils ont de facilité à augmenter. Cette Populace voulant avoir des compagnons plus altérez du bien d'autrui qu'elle n'étoit elle-même, elle rompit les priſons publiques, & tous enſemble ſaccagérent les Couvens de *Saint Agneli* & du *Saint Eſprit*, parceque pluſieurs Citoyens y avoient caché leurs meubles; & la Chambre même du Tréſor n'eût pas été épargnée par ces voleurs, s'ils n'euſſent été retenus par le reſpect qu'ils eurent pour un des *Seigneurs*, qui, étant à cheval & ſuivi d'un grand nombre de gens armés, s'oppoſoit, le mieux qu'il pouvoit, à la rage de cette Canaille.

APRE'S que l'autorité des *Seigneurs* & l'arrivée de la nuit eurent un peu appaiſé cette mutinerie populaire, les

Députez à la réformation de l'Etat firent grace aux *Avertis*; mais, aux conditions qu'ils seroient trois ans sans entrer en aucune *Magistrature*. Ils cassérent les loix faites contre les Citoyens par les *Guelfes*. Ils déclarérent Rebelles *Lapo Castiglionquio*, ses adhérents, & d'autres qui étoient généralement haïs. Après toutes ces ordonnances, on fit les *nouveaux Seigneurs*, du nombre desquels étoit *Louïs Guichardin*; & comme tout le monde les croyoit gens paisibles & affectionnez au bien public, on eut espérance de voir finir les troubles. Cependant, les boutiques demeuroient fermées, les habitans ne quittoient point les armes, & il se faisoit de grandes Gardes par toute la Ville. C'est pour cela que les *Seigneurs* ne prirent point possession de leurs charges hors du Palais avec la pompe ordinaire, mais ils le firent au dedans sans aucune cérémonie. Ces *nouveaux Seigneurs* crûrent qu'ils ne pouvoient faire rien de plus nécessaire au commencement de leur *Magistrature*, que de pacifier le tumulte de la Ville. Ils firent donc mettre bas les armes, r'ouvrir les boutiques, & renvoyer à la Campagne plusieurs Païsans, que

que des Citoyens avoient fait venir à leur ſecours. Ils poſérent des Corps de Garde en pluſieurs endroits de la Ville. Enfin, ſi les *Avertis* avoient pû s'appaiſer, la tranquillité ſeroit revenue; mais, ils ne pouvoient pas ſe réſoudre à paſſer trois ans ſans entrer dans les charges: c'eſt ce qui fit que *les Corps de Métiers* s'aſſemblérent encore en leur faveur, & demandérent aux *Seigneurs*, qu'en quelque tems que ce ſoit, & quelque Citoyen que ce puiſſe être, ſoit du nombre des *Seigneurs*, des *Colleges*, des *Capitaines de Quartier*, ou du *Conſeil* de quelque *Corps de Métier* ne puiſſe être *averti* comme *Gibelin*; &, de plus, *que dans le parti des Guelfes on remit de nouveaux noms dans les bourſes, & que l'on brulât ceux qui y étoient auparavant.*

CES demandes furent auſſi-tôt accordées par les *Seigneurs* & par tous les Conſeils, parcequ'on jugea qu'il faloit abſolument étouffer ces émûtes, qui commençoient à renaitre. Mais, parceque le genre humain eſt d'une telle nature, qu'il ne peut ſe contenter de rentrer dans ce qui lui appartient, s'il n'envahit auſſi ce qui appartient aux autres, & s'il ne ſe venge, ceux

qui ſe promettoient de grands avantages dans les brouilleries faiſoient entendre aux Artiſans, que jamais ils ne ſeroient en repos ſi l'on ne détruiſoit, & ſi l'on ne banniſſoit, un grand nombre de gens qui étoient leurs ennemis. Mais, les *Seigneurs*, ayant prévû tout ceci, firent comparoître devant eux les Magiſtrats des Corps de Métiers avec leurs *Sindics*, & *Louïs Guichardin* leur parla en ces termes:

„ SI LES SEIGNEURS & moi „ avec eux n'avions pas connu, il y a „ longtems, la deſtinée de cet Etat, „ qui eſt d'entrer dans des guerres ci„ viles dès que les étrangeres ſont ter„ minées, nous aurions été plus ſur„ pris, que nous ne l'avons été, des trou„ bles d'où nous ne faiſons que de ſor„ tir, & ils nous auroient cauſé bien „ plus de douleur. Mais, parceque „ les choſes où nous ſommes accoû„ tumez ne nous touchent pas ſi fort „ que les autres, nous avons ſupporté „ avec patience les brouilleries précé„ dentes, ayant ſur-tout été excitées „ ſans que nous y euſſions eu aucune „ part, & nous flattant qu'elles finiroient comme les précédentes, „ puiſque nous vous avons accordé

„ tant

„ tant & de ſi grandes choſes. Mais,
„ prévoyant que vous ne voulez pas
„ vivre en paix, que voulez qu'on
„ maltraite encore de nouveau vos
„ Compatriotes, en faiſant des proſcrip-
„ tions nouvelles, véritablement nô-
„ tre douleur croit autant que vôtre
„ infamie; car, ſi nous euſſions crû
„ que pendant nôtre Magiſtrature la
„ République eût dû ſe mettre en riſ-
„ que de périr, en s'oppoſant à vos
„ violences, ou en vous ſatisfaiſant,
„ nous aurions bien évité d'entrer dans
„ ces charges par un refus abſolu, ou
„ par un éxil volontaire. Cependant,
„ comme nous eſpérions avoir affaire
„ avec des gens qui auroient quelque
„ reſte d'humanité & quelque amour
„ pour leur Patrie, nous avons bien
„ voulu accepter ces emplois-ici, nous
„ flattant de pouvoir ſurmonter vôtre
„ impétuoſité par nôtre douceur.
„ Mais, nous voyons bien à preſent,
„ que plus nous nous abbaiſſons, &
„ plus nous vous faiſons de graces,
„ plus vous vous énorgueilliſſez, & plus
„ vous faites des demandes inſolentes. „
„ AU-RESTE, ſi nous vous parlons
„ en ces termes, c'eſt ſans deſſein de
„ vous choquer, mais afin de vous

„ remettre dans le bon chemin; car,
„ nous laiſſons aux autres de vous di-
„ re des choſes qui vous flattent:
„ pour nous, nous ne voulons vous
„ dire que ce qui regarde vôtre bien
„ & vôtre avantage. Dites un peu
„ en bonne foi, quelle choſe eſt-ce
„ que vous pouvez à preſent éxiger de
„ nous? Vous avez voulu ôter l'auto-
„ rité aux *Capitaines des Quartiers*; on
„ l'a fait. Vous avez voulu qu'on
„ brulât leurs *bourſes*, & qu'on fit de
„ nouvelles réformes; nous y avons
„ conſenti. Vous avez voulu que les
„ *Avertis* rentraſſent dans les charges;
„ on l'a bien voulu auſſi. Nous avons
„ pardonné par vos prieres à ceux qui
„ avoient brulé les maiſons & pillé les
„ Egliſes; &, d'autre côté, nous a-
„ vons banni beaucoup d'illuſtres &
„ de puiſſans Citoyens pour vous ſa-
„ tisfaire. C'eſt auſſi par les égards
„ que nous avons eu pour vous que
„ nous avons fait de nouveaux Ordres
„ pour tenir en bride les *Grands*.
„ Quand mettrez-vous une fin à vos
„ demandes? Ou combien de tems
„ voulez-vous encore abuſer de vôtre
„ liberté? Ne voyez-vous pas bien
„ que nous ſupportons avec beaucoup

„ plus

„ plus de patience la honte de vous
„ céder en tout ce qu'il vous plaît,
„ que vous ne ſupportez les avantages
„ que vous remportez ſur nous? A
„ quoi penſez-vous que tous vos fré-
„ quens tumultes doivent enfin redui-
„ re cette République? Ne vous ſou-
„ vient-il plus, que, lorſque la diviſion y
„ a regné, un *Caſtruccio*, né dans la lie
„ du Peuple de *Luques*, l'a vaincue?
„ Et un *Duc d'Athenes*, pris à vos ga-
„ ges, l'a ſoûmiſe à ſa tyrannie.
„ Mais que, lorſqu'elle a été bien
„ unie chez elle, ni un *Archevêque*,
„ *Souverain du Milanois*, ni même un
„ *Pape*, n'ont pû la dompter? Qu'au
„ contraire, après pluſieurs années de
„ guerre, ils n'en ont, pour toute récom-
„ penſe, remporté que de la honte &
„ de la confuſion? Pourquoi voulez-
„ vous donc qu'en pleine paix vos
„ diſcordes & vos brouilleries rendent
„ eſclave une Ville, à qui tant de puiſ-
„ ſans ennemis n'ont pû faire perdre
„ la liberté par de fortes guerres?
„ Que penſez-vous gagner par vos di-
„ viſions, ſi ce n'eſt l'eſclavage? Ou
„ que penſez-vous tirer du pillage que
„ vous faites de nos biens, ou de ce-
„ lui des autres, ſi-non la pauvreté?

„ Car, nôtre addreſſe & nôtre induſ-
„ trie, appuyées de ce ſecours, ſont
„ ſubſiſter l'Etat; ce que nous ne
„ pourrons plus faire quand nous ſe-
„ rons dépouillez; & ceux qui ſe les
„ ſont appropriez ne les conſerveront
„ pas, puiſqu'ils ſont ſi mal acquis;
„ ainſi, la Ville tombera par-là dans
„ la miſere & dans la pauvreté. *Ces*
„ *Seigneurs* & moi vous commandons,
„ &, ſi la bienſéance le permet, nous
„ vous prions, que vous fixiez une fois
„ vos deſirs, & que vous vous con-
„ tentiez de tout ce que nous vous
„ avons accordé; & ſi vous en ſou-
„ haittez encore davantage, au moins
„ demandez-le nous honnêtement, &
„ non pas en vous mutinant, & en
„ prenant les armes; parceque quand
„ vos demandes ſeront raiſonnables,
„ on vous les accordera toûjours, &
„ vous ne donnerez jamais l'occaſion
„ à des gens mal-intentionnez de trou-
„ bler le repos public aux dépens de
„ vôtre réputation, & même de
„ tout ce qui vous eſt le plus pré-
„ cieux. „

Ce diſcours toucha fort l'eſprit de ces Citoyens, parcequ'il n'étoit que trop véritable; deſorte qu'ils remercié-

ciérent avec beaucoup de douceur le *Gonfalonier* de les avoir traitez comme un bon *Seigneur*, en agiſſant pour les intérêts de l'Etat comme un bon Citoyen, offrant d'éxécuter promptement tout ce qu'on éxigeoit d'eux. Et les *Seigneurs*, pour les y encourager, députérent deux Citoyens avec chacun des Prémiers Magiſtrats, afin d'éxaminer enſemble avec les *Sindics* des *Métiers*, s'il y avoit quelque choſe à réformer pour le repos public; & ils leur ordonnérent de leur en venir faire raport.

PENDANT que toutes choſes ſe régloient ainſi, il ſurvint un autre tumulte, qui fut bien plus préjudiciable à l'Etat, que le prémier. La plus grande partie des incendies & des vols arrivez depuis peu avoient été commis par la Populace, & les plus entreprenans d'entre eux craignoient fort les recherches de la Juſtice, auſſi-tôt que les choſes ſeroient établies dans leur prémiere tranquillité; & ce qui arrive d'ordinaire, ils appréhendoient encore d'être abandonnez de ceux qui les avoient excitez à le faire: à quoi il faut ajoûter la haine que le Menu-Peuple a d'ordinaire pour les Citoyens

riches, & pour les Chefs des *Métiers*, s'imaginant n'être pas récompenſez de ſes peines comme il le mérite.

DU TEMS de *Charles I*, la Ville ayant été partagée en *Corps de Métiers*, on leur donna un Chef & un Gouvernement à chacun; & l'on ordonna que dans chaque *Corps de Métier* les procès, qui regardent le *Civil*, ſeroient jugez par leurs *Supérieurs*. Nous avons dit, que dans le commencement ces *Corps* ſe trouvérent au nombre de *douze*. Enſuite, ils vinrent à s'augmenter tellement avec le tems, que le nombre en alla juſques à *vingt-&-un*. Ils devinrent auſſi ſi puiſſans, qu'en fort peu d'années ils s'emparérent du Gouvernement. Et parcequ'il y en avoit de plus & de moins honorables, on les partagea en *Grands* & en *Petits*; il y en avoit donc *ſept* du prémier rang, & *quatorze* de l'autre. Ce fut ce partage & les autres cauſes, dont nous avons déjà parlé, qui firent devenir les *Capitaines des Quartiers* ſi arrogans, parceque les Citoyens, qui avoient été Guelfes au tems paſſé, & à qui ces *Capitaines* prétoient le ſerment, favoriſoient les Corps des Prémiers *Métiers*, & perſécutoient les autres avec leurs Chefs.

Chefs. C'eſt ce qui excita contre eux tous les troubles dont nous avons parlé. Mais, parceque, lorſqu'on mit ſur pied les *Corps de Métiers*, pluſieurs de ces baſſes & viles occupations, où le Menu-Peuple gagne ſa vie, ne ſe trouvérent point reduites en Corps, mais ſe rangérent ſous ceux qui avoient le plus de raport à leurs différens éxercices, il faloit que dans leurs procès ils euſſent recours au Magiſtrat de ces mêmes Corps, ſous leſquels ils s'étoient rangez, dont il leur ſembloit qu'ils ne recevoient pas la juſtice qu'ils en pouvoient attendre. Or, de tous les *Métiers*, celui qui a le plus de ces Petites Gens ſous lui, c'eſt la manufacture de la laine, qui, étant très puiſſante & la prémiere pour l'autorité, a toûjours fait ſubſiſter la plus grande partie de la Populace. Cette ſorte de gens donc, tant ceux qui dépendoient du Corps des Artiſans de la laine, que ceux qui dépendoient des autres Corps, étoient tous fort mécontens, pour les raiſons que nous venons de dire, auxquelles il faut joindre l'appréhenſion qu'ils avoient d'être recherchés pour le pillage & les incendies dont ils étoient coupables: ce qui fut cau-

cauſe qu'ils s'aſſemblérent pluſieurs fois la nuit, & réfléchiſſant ſur tout ce qui s'étoit paſſé, ils ſe faiſoient remarquer les uns aux autres le péril auquel ils étoient expoſez; deſorte qu'un des plus hardis & des plus expérimentez harangua les autres en ces termes:

„ S'IL s'agiſſoit à preſent d'éxa-
„ miner s'il faudroit prendre les ar-
„ mes, pour voler & bruler les mai-
„ ſons des Citoyens, & pour piller
„ les Egliſes, mon avis ſeroit, que la
„ choſe mériteroit bien qu'on y pen-
„ ſât mûrement, & peut-être ſerois-
„ je dû ſentiment de préférer une pau-
„ vreté tranquile à un gain périlleux.
„ Mais, puiſque nous avons une fois
„ les armes à la main, & qu'il y a
„ déjà bien de l'ouvrage fait, il me
„ ſemble qu'il faut aviſer aux moyens
„ de ne les pas quitter, & de nous
„ mettre à couvert des recherches
„ qu'on pourroit faire contre nous de
„ tout ce qui s'eſt paſſé. Je ſuis per-
„ ſuadé, que quand perſonne ne vous
„ donneroit aucun avis, la néceſſité
„ ſeule ſeroit une aſſez puiſſante con-
„ ſeillere. „

„ VOUS voyez toute cette Ville
„ remplie d'animoſité contre nous; les

„ Ci-

„ Citoyens s'uniſſent enſemble; la *Sei-*
„ *gneurie* eſt toûjours avec les Magiſ-
„ trats: ne doutez point qu'on ne file
„ nôtre corde, & qu'on faſſe des pré-
„ paratifs pour nous perdre. Nous
„ avons donc deux choſes à faire, &
„ deux fins dans nos délibérations:
„ la prémiere eſt, de nous mettre à
„ couvert des peines qu'on nous pré-
„ pare; l'autre, de nous procurer les
„ moyens de vivre avec moins de dé-
„ pendance & plus de commodité,
„ que nous n'avons fait juſqu'ici. Il
„ faut donc, ſelon mon ſentiment,
„ pour obtenir l'abolition des maux
„ déjà faits, en recommencer de nou-
„ veaux, redoubler les vols, les in-
„ cendies, & les ſacrileges, & faire
„ enſorte de nous fortifier d'un grand
„ nombre de camarades; car, on ne
„ punit perſonne quand le nombre des
„ délinquants eſt trop grand, & il
„ n'y a que les petits crimes qu'on
„ châtie, les grands ſont toûjours ré-
„ compenſez: lors auſſi que pluſieurs
„ ſouffrent, il y en a peu qui cher-
„ chent à ſe venger; car, on ſuppor-
„ te avec plus de patience les pertes
„ qui ſont communes à tous, que cel-
„ les qui tombent ſur un petit nom-

„ bre

„ bre de Particuliers. C'eſt donc une
„ choſe certaine que la quantité des
„ crimes nous en facilitera l'amniſtie,
„ & nous ouvrira le chemin à obtenir
„ ce que nous demandons pour nôtre
„ liberté. „

„ IL me paroit auſſi que nous allons
„ à une conquête aſſeurée ; car, ceux
„ qui pourroient s'y oppoſer ſont di-
„ viſez & riches : leur diviſion nous
„ donnera la victoire, & nous nous y
„ y maintiendrons par leurs richeſſes.
„ Mais, ſur-tout, ne vous en laiſſez
„ point impoſer par cette antiquité du
„ Sang ; car, tous les hommes, ayant
„ un même principe, ſont d'une auſſi
„ ancienne origine les uns que les au-
„ tres, & la Nature les a tous faits
„ égaux. Mettez-vous tous nuds les
„ uns & les autres, vous ne nous re-
„ connoitrez pas ; habillez-nous des
„ habits de ces prétendus Nobles, &
„ qu'eux s'habillent des nôtres, nous
„ paroitrons des Gens de Qualité, &
„ eux de la Canaille : car, il n'y a que
„ la pauvreté & la richeſſe qui mettent
„ de la différence dans le genre hu-
„ main. „

„ MON chagrin eſt, que je vois
„ que pluſieurs ont de la douleur de

„ ce

„ ce qui s'eſt paſſé, & n'ont pas la
„ réſolution de recommencer. Et ſi
„ cela eſt, vous n'êtes pas des gens
„ tels que je vous avois crû. Car,
„ enfin, ni les remords de la con-
„ ſcience, ni l'infamie, ne doivent
„ point faire d'impreſſion ſur vous;
„ & ſouvenez-vous que, de quelque
„ maniere qu'on remporte une vic-
„ toire, elle comble toûjours de glo-
„ re les vainqueurs. Pour la con-
„ ſcience, il ne faut pas s'en faire une
„ affaire; car, la crainte de l'enfer ne
„ doit point entrer dans un cœur qui
„ eſt preſſé par l'indigence & menacé
„ des cachots, comme nous le ſom-
„ mes. Mais, ſi vous faites réfléxion
„ ſur la conduite des hommes, vous
„ verrez que tous ceux qui ſe ſont éle-
„ vez à la grandeur des richeſſes n'y
„ ſont jamais parvenus, que par la vio-
„ lence & par les fourberies. Après
„ cela, ils pallient de l'honnête nom
„ de conquête l'infamie de leurs rapi-
„ nes & de leurs violences. Il n'y a
„ que ceux qui, par manque d'addreſ-
„ ſe, ou bien par ſcrupule, ne pren-
„ nent pas cette route, qui croupiſſent
„ dans une lâche & une honteuſe ſoû-
„ miſſion aux autres, & dans une mal-

„ heu-

„ heureuſe indigence: car, les ſervi-
„ teurs fidèles ne ſortent jamais de
„ ſervitude, & les gens de bien de-
„ meurent toûjours pauvres; il n'y a
„ donc que les perfides & les gens en-
„ treprenans qui ſe délivrent de l'eſ-
„ clavage, & l'on ne ſort jamais de
„ la pauvreté, que par la perfidie, &
„ par le vol. On ſait bien que Dieu
„ & la Nature ont abandonné aux
„ hommes en général tous les biens
„ de ce Monde; mais, ils ſont bien
„ plûtôt la proye de la rapine & de la
„ méchanceté, que la récompenſe
„ d'un travail légitime & d'une véri-
„ table probité. C'eſt pour cela que
„ les hommes ſe mangent les uns les
„ autres; & ceux qui ont le moins de
„ pouvoir paſſent toûjours mal leur
„ tems.„

„ SERVEZ-VOUS de la force quand
„ vous l'avez en main: & quelle plus
„ belle occaſion attendez-vous de la
„ fortune? Les Citoyens ſont encore
„ en diviſion, la *Seigneurie* n'eſt pas
„ encore bien aſſeurée, les *Magiſtrats*
„ ſont étonnez; il eſt, par conſéquent,
„ aiſé de les opprimer devant qu'ils ſe
„ réüniſſent & qu'ils ayent pris leur
„ parti. Ainſi, nous pouvons deve-

„ nir

„ nir Maitres de l'Etat, ou, du moins,
„ nous nous y rendrons ſi puiſſans,
„ que nous leur ferons bien oublier le
„ Paſſé, & nous les mettrons bien à
„ la raiſon, en les menaçant d'ache-
„ ver ce que nous avons déjà ſi bien
„ commencé. J'avoue que cette ré-
„ ſolution eſt hardie, & peut-être dan-
„ gereuſe; mais, dans la néceſſité, la
„ hardieſſe tient lieu de prudence, &
„ dans les grandes entrepriſes les gens
„ de courage ont toûjours compté les
„ périls pour rien. Si on entre dans un
„ grand deſſein avec riſque, on en ſort
„ avec gloire, & jamais on ne ſe tire
„ d'un péril ſans péril. De plus, je ſuis
„ perſuadé qu'il eſt bien plus hazar-
„ deux, lorſqu'on voit préparer les
„ priſons, les tortures, & la mort
„ même, de demeurer les bras croi-
„ ſez, que de chercher à s'en mettre
„ à couvert; car, le prémier mal
„ eſt aſſeuré, & l'autre eſt incer-
„ tain. „

„ COMBIEN de fois vous ai-je en-
„ tendu plaindre de l'avarice de vos
„ Maitres, & de l'injuſtice de vos
„ Magiſtrats? A preſent il eſt tems
„ de ſe délivrer d'eux, & de devenir
„ leurs Maitres; qu'à leur tour ils

„ ayent

„ ayent autant de lieu de craindre de
„ vôtre part, que vous avez eu juſ-
„ qu'ici ſujet de vous plaindre d'eux.
„ La conjoncture, que le tems nous
„ préſente, a des ailes, & c'eſt en vain
„ que vous la voudrez rappeller, ſi
„ vous avez l'imprudence de la laiſſer
„ échapper. Vous voyez les prépa-
„ ratifs de nos ennemis: prévenons
„ leurs deſſeins, aſſeurés que le parti
„ qui prendra le prémier les armes
„ l'emportera ſur l'autre, & s'élevera
„ ſur ſes ruines; ce qui comblera de
„ gloire la plûpart d'entre vous, &
„ procurera le repos à tous. „

CE diſcours échauffa fortement des eſprits qui étoient déjà aſſez portez au mal; ainſi, leur réſolution fut de prendre les armes, après qu'ils auroient engagé bien des gens dans leur parti. Ils s'obligérent auſſi par ſerment de s'entreprêter main forte, en cas que quelques-uns fuſſent opprimez par leurs Magiſtrats.

PENDANT que cette Canaille ſe diſpoſa à s'emparer du Gouvernement, les *Seigneurs* eurent le vent de leur deſſein; ce qui les obligea de faire arrêter un nommé *Simon*, qui leur découvrit toute la *conjuration*, ajoûtant, que le

le jour ſuivant ils devoient ſe donner le *ſignal* *. Voyant donc un danger manifeſte, ils aſſemblérent les *Colleges*, & ces Citoyens, qui, avec les *Sindics des Métiers*, cherchoient les moyens de remettre la paix & l'union dans la Ville. Mais, devant que tout fût aſſemblé, le ſoir étoit déja venu. On conſeilla d'abord aux *Seigneurs* de faire venir les *Conſuls des Métiers*, & tous unanimement furent d'avis qu'on fit venir ce qu'on avoit de Troupes à *Florence*, & que les *Gonfaloniers* du Peuple ſe trouvaſſent le lendemain matin dans la Place avec leurs *Compagnies* ſous les armes.

PENDANT qu'on donnoit la queſtion à ce *Simon*, dont nous venons de parler ci-deſſus, & que les Citoyens venoient à l'aſſignation qui leur avoit été donnée, un nommé *Nicolas de Saint Frian* montoit l'horloge du Palais, & ayant apperçû ce dont il s'agiſſoit, il retourna chez lui, & remplit d'épouvante tout ſon voiſinage; deſorte qu'en un clin d'œil on vit paroitre

* Il y a en Italien *levare el romore*, ce qui revient à mon intreprétation; car, cette acclamation étoit l'allarme qu'ils devoient donner pour s'avertir.

roitre dans la *Place du Saint Esprit* plus de mille hommes armés. Le bruit se répandit bien-tôt chez les autres *conjurez*; desorte que leurs Lieux de rendez-vous, qui étoient *Saint Pierre Majeur* & *Saint Laurent*, furent incontinent remplis de gens armés. Le jour avoit déjà paru, & c'étoit le vingt-&-unieme de Juillet. Cependant, il n'étoit pas encore venu plus de quatre-vingt Gendarmes sur la Place au secours des *Seigneurs*; & pour les *Gonfaloniers*, il n'en vint aucun, parceque, voyant toute la Ville en armes, ils n'avoient pas voulu abandonner leurs maisons.

Les prémiers de la Populace, qui parurent sur la Place, furent ceux qui s'étoient assemblez à *Saint Pierre Majeur*; & les Gendarmes ne firent aucun mouvement à leur venue. Une autre troupe suivit de près celle-ci; &, ne trouvant point d'obstacles, ils demandérent par des cris terribles leurs prisonniers à la *Seigneurie*: & comme les menaces ne les faisoient pas rendre, afin de les avoir par force, ils brulérent la maison de *Louïs Guichardin*. Les *Seigneurs* donc, crainte de pis, les leur remirent entre les mains. Quand ils

ils les tinrent, ils ôtérent l'Etendart de la Juſtice à celui qui en étoit le Chef; & l'ayant mis à leur tête, ils brulérent pluſieurs maiſons ſous cette Enſeigne, s'attachant, ſur-tout, à celles des Particuliers, qu'ils n'aimoient point, ou par une raiſon générale, ou par un reſſentiment particulier. Pluſieurs Citoyens mêmes, voulant ſe venger de leurs ennemis, les conduiſirent à leurs maiſons, pour y mettre le feu; car, il ne faloit pour cela que dire au milieu de cette troupe, *A la maiſon d'un tel*, ou bien celui qui portoit l'*Etendart* n'avoit qu'à tourner de ce côté-là. Ils brulérent encore tous les livres appartenans au Corps du Métier de la laine.

APRE'S que ces gens-là eurent bien fait du mal, afin de l'accompagner de quelques actions louables, ils firent rent Chevalier Salveſtre de Medicis, avec ſoixante-&-treize autres, entre leſquels ſe trouvérent *Benoit* & *Antoine Alberti*, *Thomas Strozzi*, & pluſieurs autres de leurs amis, quoiqu'ils conféraſſent cette dignité à bien des perſonnes qui euſſent bien ſouhaitté d'en être diſpenſez.

IL faut remarquer dans le procédé

de ces mutins une choſe aſſez ſinguliere ; c'eſt que dans un même jour ils bruloient la maiſon d'un homme, & puis ils le faiſoient Chevalier, ce qui arriva à *Louis Guichardin*, *Gonfalonier* de Juſtice : tant l'inſulte & la faveur ſe ſuivoient de près !

LES *Seigneurs*, au milieu de tant de deſordres, ſe voyant abandonnez des Gendarmes, des Chefs des *Métiers*, & de leurs *Gonfaloniers*, étoient dans une grande perplexité ; car, perſonne n'avoit éxécuté les ordres donnez pour venir au ſecours, puiſque des *ſeize Gonfaloniers* il ne parut que l'Enſeigne du *Lion d'or* & celle de la *Belette*, ſous la conduite de *Giovenco de la Stufa* & de *Jean de Cambi :* encore demeurérent-ils peu de tems dans la Place ; car, ne ſe voyant ſuivis de perſonne, ils s'en retournérent. Les Citoyens, d'autre côté, voyant la rage de cette Canaille échapée & le Palais abandonné, ſe tenoient, les uns dans leurs maiſons, les autres ſuivoient les mutinez, afin qu'étant parmi eux ils puſſent plus aiſément préſerver du feu leurs amis ; & par-là les forces des Rebelles croiſſoient, & celles des *Seigneurs* diminuoient.

CET-

CETTE fureur dura tout le jour, & la nuit étant ſurvenue, ils s'arrêtérent auprès du *Palais de Stefano*, derriere *Saint Barnabé*. Ils étoient au nombre de plus de ſix-mille, & avant que le jour fût venu ils ſe firent donner par mènaces les *Enſeignes des Corps de Métiers:* enſuite, dès le matin ſuivant, ils allérent avec l'*Etendart de la Juſtice* & ceux *des Métiers* devant le *Palais du Podeſta* *, qui refuſant de leur en donner la poſſeſſion, ils y entrérent par force. Les *Seigneurs* voulant eſſayer de traiter avec eux, puiſqu'ils ne pouvoient pas les reduire par la force, ils députérent quatre *Conſeillers des Colleges* au *Palais du Podeſta*, afin d'entendre de ces gens-là mêmes ce qu'ils demandoient: mais, les Envoyez trouvérent que les *Chefs de la Populace*, avec les *Sindics des Métiers*, avoient déjà conclu ce qu'ils vouloient demander à la *Seigneurie*. Ainſi, l'on retourna vers elle avec quatre *Députez de la Populace*, chargez des demandes ſuivantes: *Que le Corps de Métier*

* C'eſt un Officier de Juſtice & de Police en uſage dans les Républiques d'Italie & dans quelques Endroits de Provence.

tier de la Laine *ne pût pas desormais tenir un Juge étranger: Que l'on érigeât trois nouveaux Corps de Métiers; l'un pour les* Cardeurs *& les* Teinturiers; *l'autre pour les* Tondeurs, Tailleurs *, & autres* Métiers mécaniques; *& le troiſieme pour la* Lie du Peuple: *Que d'entre ces trois derniers* Corps de Métiers *il y auroit toûjours deux* Seigneurs, *& des quatorze petits* Métiers *il y en auroit toûjours trois: Que la* Seigneurie *donneroit à ces trois derniers* Corps *une maiſon pour s'y aſſembler: Que pas un du* Corps de ces Métiers *ne pût être contraint, avant deux ans, de payer aucune dette qui excéderoit la ſomme de cinquante Ducats: Que le* Mont de Piété *ne payât plus d'intérêt, & rembourſât le Principal ſeulement: Que tous les reléguez & comdamnez fuſſent remis dans leur prémier état: Que l'on rendît les charges à tous les Avertis.* Ils demandérent encore bien d'autres choſes en faveur de leurs protecteurs, & voulurent auſſi que pluſieurs de leurs ennemis fûſſent reléguez & mis au nombre des *Avertis.*

Tou-

* Il y a un troiſieme mot, qui ſignifie faiſeurs de pourpoints, *Forſetaio*, que je laiſſe ſous celui de Tailleur.

TOUTES ces demandes-là, quoiqu'elles fuſſent à charge à l'Etat, & indignes en elles-mêmes, ne laiſſérent pas d'être accordées, dans l'appréhenſion qu'on avoit d'un plus grand deſordre. Mais, afin qu'elles fuſſent aſſeurées, il faloit qu'elles paſſaſſent encore dans le Conſeil du *Commun*, ce qui ne pouvoit pas ſe faire alors, parce qu'on ne doit point aſſembler deux Conſeils en un même jour; il falut donc attendre au lendemain. Cependant, les *Métiers* & la Populace parûrent tous contens de ce qu'on venoit d'arrêter; ils promirent donc de finir tous leurs mouvemens dès que ce Traité auroit reçû la force de loi. Mais, le lendemain matin, pendant qu'on délibéroit ſur cette affaire dans le Conſeil du Commun, cette Populace, impatiente & légere, vint dans la Place ſous ſes Etendarts ordinaires, & fit des cris ſi grands & ſi épouvantables, que le Conſeil & les *Seigneurs* en furent effrayez. Cela fit que *Guerriante Marignoli*, un des *Seigneurs*, feignant d'aller défendre la porte d'enbas, ſortit du Conſeil, & par la ſeule terreur, ſans avoir aucune autre penſée particuliere, il ſe retira chez lui: &, en

ſortant, il ne put ſi bien ſe cacher, qu'il ne fût reconnu de ces gens-là, qui pourtant ne lui firent aucune inſulte; mais, ils s'écriérent tous, en le voyant, que tous les *Seigneurs* euſſent à ſortir du Palais, qu'autrement ils iroient tuer leurs enfans & bruler leurs maiſons.

PENDANT ces deſordres, la loi avoit été confirmée, & les *Seigneurs* s'étoient renfermez dans leurs chambres; le Conſeil auſſi étoit deſcendu en bas; mais, ſans ſortir par la cour & par la loge, il demeuroit-là, deſeſpérant de la conſervation de l'Etat, en voyant une Populace ſi inſolente & ſi remplie de malignité, & tant de lâcheté dans les gens qui auroient pû la mettre à la raiſon. Les *Seigneurs* auſſi étoient tout confus, & n'étoient pas moins en peine pour l'Etat, ſur-tout ſe voyant abandonnez d'un de leurs collegues, ſans être, ni ſecourus, ni même conſeillez, par aucun Citoyen. Ne ſachant donc que faire, *Thomas Strozzi* & *Benoit Alberti*, pouſſez par leur propre ambition, qui les portoit à ſe rendre maitres du Palais, ou parce qu'ils le croyoient néceſſaire, perſuadérent à la *Seigneurie* de céder à

cette

cette fureur populaire, &, en renonçant à leurs charges, de s'en retourner chez eux. Comme cet avis venoit de la part des Chefs de la ſédition, *Alamanno Acciaiuoli*, & *Nicolas del Bene*, deux des *Seigneurs*, quoiqu'ils viſſent leurs confreres céder, ils reçûrent le conſeil avec tant d'indignation, qu'ils dirent, *que ſi les autres vouloient s'en aller, ils ne pouvoient pas l'empêcher; mais que, pour eux, ils ne prétendoient pas ſortir de leurs charges avant le terme, s'ils ne perdoient la vie en même tems.* Cette diverſité de ſentimens augmenta la terreur dont les *Seigneurs* étoient déjà ſaiſis, auſſi-bien que la rage des mutins; deſorteque le *Gonfalonier*, aimant mieux ſortir de ſa charge honteuſement, que de la conſerver avec riſque, ſe remit entre les mains de *Strozzi*, qui, le tirant du Palais, l'accompagna dans ſa maiſon. Les autres *Seigneurs* s'en allérent de même l'un après l'autre, chacun chez ſoi. *Acciaiuoli* donc & *del Bene*, ne voulant pas paſſer pour plus opiniâtres que prudens, & ſe voyant ſeuls, prirent auſſi le parti de ſe retirer; ainſi, le Palais demeura entre les mains de la Populace & des *huit Di-*

recteurs de la Guerre, qui n'avoient pas encore quitté leurs charges.

QUAND cettte *Canaille* entra dans le Palais, c'étoit un nommé *Michel de Lando*, *Cardeur*, qui portoit l'*Etendart de la Juſtice*. Cet homme, ayant les jambes nues & le corps couvert ſeulement de quelques guenilles, *monta l'eſcalier* avec toute la troupe qui le ſuivoit; & étant entré dans la ſale des *Seigneurs*, il s'arrêta; puis, ſe tournant vers l'Aſſemblée, il leur dit: *Vous voyez ce Palais, qui eſt à vous, & cette Ville, dont vous êtes les Maitres; que trouvez vous à propos qu'on faſſe à preſent?* Tous répondirent, qu'ils entendoient *qu'il fût Gonfalonier & Seigneur, & qu'il les gouvernât eux & l'Etat, ſelon ſon bon plaiſir. Lando* accepta l'offre, étant homme intelligent & judicieux, & bien plus redevable aux dons de la Nature, qu'à ceux de la Fortune. Il réſolut donc de pacifier les troubles, & de rendre la tranquillité à la République: mais, afin d'occuper le Peuple, & d'avoir le tems de ſe reconnoitre, il commanda qu'on cherchât un nommé *Nuto*, que *Caſtiglionquio* avoit deſtiné à être *Bargelle*

*gelle**. La plûpart des gens qui étoient-là allérent éxécuter cet ordre. Mais, pour lui, afin de commencer par la juſtice une autorité qu'il n'avoit obtenue que par la faveur, il fit publier d'expreſſes défenſes de bruler ou de piller; &, afin de faire peur à ceux qui en auroient l'intention, il fit élever un gibet au milieu de la Place. Afin auſſi de commencer la réformation de la République, il caſſa les *Sindics des Métiers*, & en fit des nouveaux; il dépouilla les *Seigneurs* de la *Magiſtrature* auſſi-bien que les *Colleges*, & brula les *bourſes* où étoient renfermez les noms de ceux qui devoient entrer dans les charges de l'Etat.

PENDANT cela, *Nuto* fut apporté par la foule dans la Place, & tout auſſi-tôt il fut pendu par un pied au gibet: mais, chacun de ceux qui étoient le plus près de lui, ayant pris un morceau de ce miſérable, en un moment il

* C'eſt ce que nous appellons Prévôt des Maréchaux; mais, en Italie, cette charge eſt preſque auſſi infame, que celle d'Exécuteur. Voilà pourquoi j'en ai retenu le nom, pour ne pas avilir celui de Prévôt, qui ne donne pas une ſi baſſe idée dans nôtre langue.

il n'en reſta plus que le pied. D'autre côté, les *huit Directeurs de la Guerre*, ſe croyant Maitres de l'Etat par la déſertion des *Seigneurs*, en avoient déjà *déſigné* d'autres: ce que *Lando* ayant prévû, il leur envoya dire, *qu'il euſſent à ſortir inceſſamment du Palais, & qu'il vouloit faire voir à toute la Terre qu'il ſauroit bien gouverner la République ſans leurs avis.* Après cela, il aſſembla les *Sindics* des Métiers, & il fit des *Seigneurs*, dont quatre étoient de la Populace, deux des Prémiers *Corps de Métiers*, & deux des autres. Il fit, de plus, un nouveau *ſcruttin* *, & partagea l'Etat en *trois claſſes*, dont l'une fut des nouveaux *Corps de Métiers*, l'autre des *petits Corps*, & la troiſieme *des Métiers du prémier rang.* Il donna à *Salveſtre de Medicis* le revenu des boutiques du *pont vieux*; il garda pour ſoi le *Gouvernement* † *d'Emploi*; & il fit beaucoup d'autres avantages à pluſieurs.

* C'eſt une Aſſemblée de gens, qui ont le pouvoir d'élire les Magiſtrats.

† Il y a dans l'original la *Podeſtaria*, qui ſignifie proprement la Régence; car, les Podeſta ont plus d'inſpection ſur la Police & ſur la Juſtice, que ſur la Guerre.

ſieurs Citoyens qui étoient bien-intentionnez pour le Petit-Peuple. Au-reſte, ce qu'il en fit n'étoit pas tant pour les récompenſer de leurs ſervices, que pour s'en faire des créatures qui le défendiſſent au beſoin.

LA Populace trouva que *Lando* avoit un peu trop favoriſé les plus puiſſans Citoyens, & qu'il ne lui avoit pas laiſſé aſſez de pouvoir dans le gouvernement, pour qu'ils s'y puſſent maintenir, & ſe mettre à couvert de l'oppreſſion. Etant donc revenus à leur prémiere inſolence, ils reprirent les armes, & retournérent dans la Place ſous leurs Drapeaux, demandant, *que les Seigneurs deſcendiſſent dans la ſale d'audience, pour délibérer ſur de nouvelles affaires, qui regardoient le bien & la ſureté du Peuple.*

LANDO, voyant leur effronterie, afin de ne les pas irriter davantage, ne leur demanda point ce qu'ils vouloient; mais, il blâma la maniere dont ils faiſoient leurs demandes, les exhortant à mettre bas les armes, & qu'on leur accorderoit de bonne-grace ce qu'il ſeroit honteux à la *Seigneurie* de leur accorder par force. Cela piqua tellement ces gens, qu'ils allérent faire une

Assemblée dans *Sainte Marie Nouvelle*, où ils établirent entre eux huit Chefs; &, pour leur attirer du respect, ils leur donnérent des gens pour éxécuter leurs ordres. La Ville avoit donc deux sortes de Maitres & de Gouvernement. Ces Chefs ordonnérent ensemble, que huit personnes, qui seroient toûjours tirées des *Corps* de leurs *Métiers*, demeureroient au Palais avec les *Seigneurs*, & que rien ne pourroit se faire par la *Seigneurie*, qui ne fût confirmé par eux. Ils ôtérent à *Salveſtre de Medicis* & à *Michel de Lando* tout ce qu'on leur avoit accordé auparavant. Ils donnérent à plusieurs d'entre eux des charges & des pensions, pour pouvoir soûtenir leur rang avec honneur.

QUAND ils eurent arrêté cela, ils l'envoyérent à la *Seigneurie*, pour le faire ratifier dans tous les Conseils, en menaçant de le faire faire par force, si on ne le vouloit pas accorder de bonne-volonté. Ces Députez présentérent leur commission à la *Seigneurie* avec beaucoup d'asseurance ou plûtôt d'effronterie, & reprochérent au *Gonfalonier*, qu'après lui avoir fait l'honneur de l'élever dans la charge dont il étoit revétu, qu'il en avoit usé ensuite avec beaucoup d'ingratitude & de fier-

fierté à leur égard. Enfin, venant aux menaces, *Lando* ne put ſupporter une telle arrogance, & ſe ſouvenant plus de ſon poſte que de ſa naiſſance, il crut être obligé de reprimer d'une maniere extraordinaire une effronterie qui l'étoit tant: tirant donc l'épée qu'il avoit au côté, il les chargea d'abord rudement; puis, il les fit garotter & empriſonner. Si-tôt que cela fut ſçu, toute la Populace entra en furie, & croyant gagner, les armes à la main, ce qu'on leur refuſoit, elle alla pour forcer le Palais de la *Seigneurie*. *Lando*, d'ailleurs, craignant ce qui arriva, forma le deſſein de prévenir ces gens-là, trouvant qu'il étoit plus glorieux d'attaquer d'abord l'ennemi, que de l'attendre entre quatre murailles, & ſe laiſſer reduire à ſortir honteuſement du Palais, comme avoient fait les autres. Ayant donc raſſemblé grand nombre de Citoyens, qui commençoient à s'appercevoir de la faute qu'ils avoient faite, il monta à cheval, & étant bien accompagné de gens armés, il alla à *Sainte Marie Nouvelle* pour les combattre. La Populace, comme nous l'avons dit, ayant formé le même deſſein, ſe mit auſſi en marche

pour venir à la Place, dans le même tems que *Lando* en partit; mais, le hazard voulut, qu'ayant pris différentes routes, ils ne ſe rencontraſſent pas. *Lando* donc, retournant ſur ſes pas, trouva la Place priſe, & qu'on battoit le Palais; mais, ayant lié le combat avec ces gens-là, il les battit, & en chaſſa une partie hors de la Ville, l'autre étant contrainte de jetter les armes, & de ſe cacher. Après cet avantage remporté, tous les troubles ceſſérent dans Florence, par la valeur & la bonne conduite du *Gonfalonier*, qui ſurpaſſa dans ce tems-là tout ce qu'il y avoit d'habiles gens dans la République, ſoit qu'on le regardât du côté de ſon intrépidité, ou de ſa grande prudence, ou de ſon humanité; deſorte qu'il doit tenir rang dans le petit nombre de ceux qui ont rendu de grands ſervices à leur Patrie: car, s'il eût eu, ou de l'ambition, ou de la mauvaiſe volonté, cette République perdoit entièrement la liberté, & tomboit ſous une tyrannie pire que celle du *Duc d'Athenes*. Mais, ſa bonté naturelle ne lui permit jamais de concevoir aucune penſée contraire au bien public, & ſa prudence lui fit conduire les choſes

ſes d'une maniere, que pluſieurs gens de ſon parti eurent de la confiance en lui; & pour les autres, il ſçût bien les ſoûmettre à leur devoir par la voie des armes. Tout cela étourdit la Populace, & fit rentrer en eux-mêmes ceux qui étoient les plus conſidérables dans les Corps de *Métiers*, leur faiſant faire réfléxion, que c'étoit une grande folie, après avoir dompté l'orgueil des Grands, de ſe ſoûmettre à la baſſeſſe de la Canaille. Quand *Lando* remporta cette victoire ſur la Populace, on avoit déjà *tiré* * la nouvelle Seigneurie; & dans le nombre de ceux qui la compoſoient, il s'en trouva deux de ſi baſſe & de ſi infame condition, que cela augmenta encore la paſſion qu'on avoit déjà, de ſe délivrer d'une telle ignominie.

Le prémier de Septembre étant donc venu, qui eſt le jour que les nouveaux *Seigneurs* entrent en charge, toute la Place ſe trouva remplie de gens en armes,

* On a dit ci-devant, qu'on mettoit des noms d'habitans dans des bourſes, pour en faire les Magiſtrats dans le tems deſtiné pour cela; & alors on tiroit au hazard les noms hors de ces bourſes-là.

mes, qui, dès qu'ils virent les anciens *Seigneurs* ſortis du Palais, élevérent un grand cri, avec tumulte, par lequel ils déclaroient, *qu'ils ne vouloient plus qu'il entrât dans le Corps des* Seigneurs *aucun homme de la Lie du Peuple.* La *Seigneurie*, ſur cela, voulut les ſatisfaire ; ce qui fit qu'elle ôta les charges à ces deux miſérables, dont l'un s'appelloit *Le Tira*, & l'autre *Baroccio*; & dans leur place on élut *George Scali* & *François de Michel.* On caſſa auſſi les *Corps de Métiers* de la Populace, & l'on dépouilla de leurs charges tous ceux de ces gens-là qui en poſſédoient, excepté *Michel de Lando*, *Louïs de Puccio*, & quelques autres, dont on avoit reconnu le mérite. L'on partagea les charges en deux parties, que l'on diſtribua aux Grands & Petits *Métiers.* Pour les *Seigneurs*, il falut qu'il y en eût toûjours cinq des Corps des Petits *Métiers* & quatre des Grands, le *Gonfalonier* devant être, tantôt des uns, tantôt des autres.

LE gouvernement étant réglé de cette maniere, cela apporta pour l'heure la tranquillité dans l'Etat; & quoiqu'on l'eût arraché des mains de la Populace, cependant, les moindres

Ar-

Artiſans avoient toûjours plus d'autorité, que les bonnes familles de Bourgeois & de ſimples Gentilshommes, qui furent contraints de la leur céder, afin-qu'en les ſatisfaiſant de cette maniere, il les empéchaſſent de maintenir la Populace: & ce parti d'*Artiſans* fut encore appuyé de tous ceux qui vouloient détruire les gens, qui, ſous le nom de *Guelfes*, avoient tant fait de violences à un ſi grand nombre de Citoyens. Or, parcequ'entre tous ceux qui autoriſoient cette eſpece de gouvernement, *George Scali*, *Benoit Alberti*, *Salveſtre de Medicis*, & *Thomas Strozzi*, étoient des plus conſidérables, ils ſe trouvérent être preſque les Princes de la Ville.

TOUT étant ainſi réglé, les diviſions, que l'ambition des *Ricci* & des *Albizi* avoit déjà excitées entre les Artiſans & les principaux Citoyens, prirent de nouvelles forces. Mais, parceque cette meſintelligence entre ces deux partis eut des ſuites très fâcheuſes en divers tems, & que, par conſéquent, il faudra en parler ſouvent, nous comprendrons ſous le nom de *Notables* le prémier parti, & ſous le titre

tre de *Populaires*, la ſeconde faction, ſans y confondre la Populace.

LES choſes demeurérent dans cet état trois ans, pendant leſquels on vit quantité d'éxécutions & de banniſſemens, parceque ceux qui tenoient le timon des affaires étoient toûjours dans la défiance, le dehors & le dedans étant remplis de mécontens. Ceux du dedans entreprenoient, ou machinoient, tous les jours quelques nouveautez; ceux du dehors, n'étant pas retenus par une crainte aſſez forte, ſemoient le trouble en différens endroits, par le ſecours, & à l'inſtigation, tantôt d'un Prince, & quelquefois d'une République.

DANS ce tems-là il y avoit à *Boulogne* un nommé *Giannezzo de Salerne*, qui étoit Général pour *Charles de Duras*, Prince deſcendu de la Maiſon Royale de Naples, qui, ſouhaittant de dépoſſéder la *Reine Jeanne* de ſon Royaume, faiſoit demeurer ſon Général dans cette Ville-là à la faveur du *Pape Urbain*, ennemi de la *Reine*. Il y avoit auſſi à *Boulogne* beaucoup de *Florentins* refugiez, qui entretenoient des correſpondances ſecrettes avec

Char-

Charles de Duras, ou avec ſon Général. Cela étoit cauſe qu'à *Florence* ceux qui tenoient le gouvernement étoient dans de grandes défiances, & prétoient facilement foi aux calomnies qu'on ſemoit contre les Citoyens ſuſpects. Pendant que les eſprits étoient dans cette diſpoſition, on vint déclarer aux *Magiſtrats*, que *Gianozzo de Salerne* devoit ſe préſenter devant *Florence* avec tous les Refugiez, & que les Mécontens du dedans lui devoient livrer la Ville. Là-deſſus, pluſieurs furent accuſez; & *Pierre d'Albizi* & *Charles Strozzi* furent les prémiers. Après eux, on accuſa *Ciprien Mangioni*, *Jaques Sacchetti*, *Donato Barbadori*, *Philippe Strozzi*, & *Jean Anſelmi*. Tous ces gens-là furent pris, à la reſerve de *Charles Strozzi*, qui s'enfuit; & les *Seigneurs*, voulant empécher qu'aucun ne prît les armes en leur faveur, firent garder la Ville par bien du monde, commandé par *Thomas Strozzi* & *Benoit Alberti*. Les priſonniers furent donc éxaminez; mais, par l'accuſation & par la confrontation, ils furent trouvez innocens; deſorte que le *Capitaine* ne voulant pas les condamner, leurs ennemis ſoûlevérent

vérent contr'eux le Peuple avec tant de rage, qu'on fut contraint de les juger à mort. Il ne ſervit de rien à *Pierre d'Albizi* d'être d'une ſi grande Maiſon, ni d'avoir eu autrefois un ſi grand crédit; car, il avoit été longtems reſpecté & craint plus qu'aucune perſonne de l'Etat: deſorte qu'un jour, comme il régaloit bien des Citoyens, on lui envoya une coupe pleine de confitures ſeches, parmi leſquelles il ſe trouva un cloud, que tous les conviez expliquérent comme étant un avis qu'on lui donnoit, qu'il s'en ſervit à clouër la Roue de Fortune, parceque, comme elle l'avoit élevé juſqu'au haut, infailliblement elle l'entraineroit au bas, ſi elle continuoit à tourner. Ce préſent lui étoit fait, ou de la part d'un ami, qui vouloit le faire revenir à lui-même, ou par un ennemi, qui le vouloit menacer, que ſa proſpérité ne dureroit pas toûjours. Ce pronoſtic fut d'abord vérifié par ſa diſgrace, & enſuite par ſa mort.

APRÈS cette éxécution, la Ville demeura dans une grande confuſion; car, les vaincus & les vainqueurs étoient également dans l'appréhenſion: mais, celle de ceux qui avoient l'autorité

torité en main avoit de bien plus malignes influences, parceque le moindre accident leur donnoit lieu de maltraiter leurs ennemis, en les faiſant mourir, ou en les banniſſant, ou en les faiſant *avertir*. On ajoûtoit à cela de nouveaux ordres & de nouvelles loix, qui ne tendoient toutes qu'à affermir le gouvernement qui étoit ſur pied; & tout cela ne ſe faiſoit point ſans que le parti oppoſé en ſouffrit. Ils créérent, pour cet effet, un *Conſeil* de quarante-ſix perſonnes, qui devoient travailler avec les *Seigneurs* à nettoyer la République de tout ce qui pouvoit donner de l'ombrage à la *Régence*. Ceux-ci donc donnérent l'*avertiſſement* à trente-neuf Citoyens; ils mirent au nombre des *Grands* pluſieurs du parti des *Notables*, & reduiſirent à cette derniere condition pluſieurs des *Grands*. Afin auſſi de pouvoir réſiſter aux attaques du dehors, ils prirent à leurs gages *Jean Agut*, Anglois, très eſtimé pour la guerre, & qui l'avoit longtems faite en Italie pour le Pape & pour d'autres Princes.

LA défiance qu'on avoit du dehors venoit de ce que l'on diſoit que *Charles de Duras*, voulant conquêter le *Royau-*

Royaume de Naples, faiſoit pluſieurs Compagnies de Gendarmes, & qu'il avoit avec lui pluſieurs Refugiez de *Florence*. On ſe prépara contre ces dangers avec de l'argent, outre les forces ordinaires: car, *Duras* étant arrivé à *Arezzo*, les *Florentins* lui donnérent quarante-mille *Ducats*, & il promit de ne leur faire aucun mal. Enſuite, il continua ſon deſſein, conquit le Royaume de Naples, & envoya la *Reine Jeanne* priſonniere en Hongrie. Mais, cette conquête augmenta encore la défiance de ceux qui gouvernoient à *Florence*, parcequ'ils ne pouvoient ſe mettre dans l'eſprit que leur argent eût plus de pouvoir ſur le Roi, que la bonne & ancienne intelligence que ſa Maiſon avoit entretenue de tout tems avec les *Guelfes*, qu'ils outrageoient tous les jours par tant de mauvais traitemens. La défiance donc augmentant, les mauvais traitemens augmentoient auſſi, enſorte que la plûpart des gens étoient très mal-contens. Ajoûtez à cela l'inſolence de *George Scali* & de *Thomas Strozzi*, dont le crédit ſurpaſſoit le pouvoir des *Magiſtrats*, chacun appréhendant d'en être accablé, à cauſe qu'ils étoient preſque mai-

maitres de la Populace. Ce gouvernement ſembloit tyrannique, non ſeulement aux gens de bien, mais auſſi aux ſéditieux. Cependant, parceque l'inſolence de *Scali* devoit finir un jour, il arriva qu'un de ſes domeſtiques, nommé *Jean de Cambi*, l'accuſa d'avoir eu quelques intelligences contre les intérêts de l'Etat, dont le *Capitaine* le trouva innocent; enſorte que le Juge vouloit punir l'accuſateur de la même peine que devoit ſubir l'accuſé, s'il ſe fût trouvé coupable. Mais, Scali ne pouvant obtenir la grace de *Cambi*, ni par douceur, ni par le crédit qu'il avoit, il alla avec des gens armés, conjointement avec *Thomas Strozzi*, le délivrer par force; enſuite, ils ſaccagérent le Palais du *Capitaine*, & l'obligérent à ſe cacher, afin de ſauver ſa vie.

CETTE violence remplit la Ville d'une ſi forte averſion contre ſon auteur, que ſes ennemis formérent le deſſein de le perdre, & de délivrer l'Etat de ſa tyrannie & de celle de la Populace, qui l'avoit aſſujetti pendant trois ans. Le *Capitaine* donna bien le branle à cette entrepriſe; car, après que le tumulte fut ceſſé, il alla trouver

ver les *Seigneurs*, & leur dit, *qu'il étoit entré volontiers dans la charge dont la* Seigneurie *l'avoit honoré, eſpérant ſervir des gens équitables, & qui prendroient les armes pour favoriſer, & non pas pour empêcher, le cours de la Juſtice. Mais, qu'après avoir vû & ſenti le gouvernement de l'Etat & ſes procédures, il leur remettoit entre les mains un emploi, dans lequel il étoit entré avec plaiſir, eſpérant y acquérir de l'honneur & de l'avantage, & ne croyant pas être obligé de s'en défaire pour éviter ſa ruine & la mort.*

LES *Seigneurs* encouragérent le *Capitaine*, en lui promettant ſeûreté pour l'avenir, & le dédommagement de ſes pertes. Puis après, une partie d'entr'eux s'étant joints à quelques Citoyens, du nombre de ceux qu'ils croyoient affectionnez au bien public, & moins ſuſpects au gouvernement, ils jugérent qu'il ſe préſentoit une belle occaſion de délivrer l'Etat de *George Scali* & de la Populace, parceque par cette derniere inſolence il avoit aliéné de lui la plus grande partie des eſprits: ils trouvérent donc à propos de s'en prévaloir avant que l'indignation fût refroidie; car, ils n'ignoroient pas qu'on gagne & qu'on perd la faveur du

du Peuple au moindre incident. Ils crûrent auſſi, que, pour mieux faire réüſſir ce deſſein, il falloit engager dans leurs intérêts *Benoit Alberti*, parceque l'entrepriſe étoit hazardeuſe ſans ſon conſentement. *Alberti* étoit un homme fort opulent, d'une conduite ſévere, amateur de la liberté du Païs, & qui ne ſupportoit pas aiſément un gouvernement tyrannique. Il ne fut donc pas difficile de le faire condeſcendre à la perte de *Scali*; car, l'averſion qu'il avoit conçûë contre les *Citoyens du ſecond rang* * & contre le parti des *Guelfes*, c'étoit leur inſolence & leur tyrannie qui l'avoit fait naitre dans ſon eſprit, & qui lui fit prendre les intérêts de la Populace: puis, voyant que les Chefs de cette Populace étoient devenus auſſi inſolens que les autres, il y avoit du tems qu'il s'en étoit détaché, n'ayant jamais trempé dans tous les mauvais traitemens qu'on avoit faits à tant de Citoyens. Ainſi, les raiſons qui lui firent prendre le parti de

* Il y a dans le Texte *i Popolani nobili*, les Populaires nobles. Il faut entendre par-là les Simples Gentilshommes & la Bonne Bourgeoiſie, comme on l'a déjà dit.

de la Populace furent celles qui l'en détachérent enſuite.

APRÈS qu'*Alberti* & les Chefs des *Corps de Métiers* furent entrez dans le parti de la *Seigneurie*, & qu'on ſe fut muni des forces néceſſaires, on ſaiſit *Scali*, & *Strozzi* ſe ſauva. Le jour d'après, *Scali* fut décapité, & ſon parti fut ſi épouvanté, qu'aucun ne parut s'intéreſſer pour lui; au contraire, chacun concouroit à ſa perte. Etant donc amené, pour être éxécuté, devant un Peuple qui l'avoit adoré un peu auparavant, il ſe plaignoit de ſon malheur & de la méchanceté des Citoyens, qui, par leurs outrages, l'avoient reduit à favoriſer & à avoir de grands égards pour une Populace, qui n'avoit, ni foi, ni reconnoiſſance. Puis, appercevant *Benoit Alberti* parmi les gens armés, il lui dit: *Et vous*, Seigneur Alberti, *vous ſouffrez qu'on me faſſe une ſi cruelle injuſtice, vous, à qui je n'euſſe jamais permis qu'on l'eût faite ſi vous étiez en ma place! Mais, je vous déclare que ce jour-ici ſera la fin de mes malheurs & le commencement des vôtres.* Enſuite, il ſe fit des reproches à lui-même, de s'être confié à un Peuple, qui ſe laiſſe mener & corrompre par le moindre

diſ-

diſcours, la moindre action, & le prémier ſoupçon. Enfin, après ces doléances, il mourut au milieu de ſes ennemis armés & ravis de ſa mort. Après lui, on fit mourir quelques-uns de ſes plus particuliers amis, dont le Peuple traina & outragea les cadavres.

LA mort de ce Citoyen mit toute la Ville en émûte; car, pluſieurs, pendant l'éxécution, prirent les armes en faveur de la *Seigneurie* & du *Capitaine du Peuple*; d'autres encore les prirent, ou par vanité, ou par crainte: &, parceque la Ville étoit pleine de gens de différens intérêts, chacun avoit ſes fins, auxquelles on eût bien voulu parvenir devant que de quitter les armes. L'ancienne Nobleſſe, qu'on appelloit les Grands, ne pouvoit pas ſouffrir d'être dépouillée des charges. Ils ne négligeoient donc rien pour y rentrer, & ils prenoient les armes pour qu'on rétablit les *Capitaines* des *Quartiers* dans leur autorité. Les gens de la ſeconde condition, & les Prémiers Corps de *Métiers*, étoient mécontens de ce que les Corps des Petits *Métiers* & le Menu-Peuple partageoient les charges avec eux. D'autre côté, les Corps de *Métiers méchaniques* vouloient plûtôt aug-

menter, que diminuer, leur pouvoir ; & le Menu-Peuple appréhendoit de perdre les *Colleges* de leurs Corps de *Métiers*. Toutes les différentes dispositions du Peuple excitérent pendant un an bien des tumultes dans *Florence*. C'étoit tantôt les Grands qui prenoient les armes, tantôt c'étoit les *Métiers* du prémier & du second rang, & le Menu-Peuple avec eux ; & souvent tous se trouvoient en armes dans un même tems en plusieurs Quartiers de la Ville. Tout cela produisoit souvent des combats entre ces gens-là & ceux de la *Seigneurie*, parceque les *Seigneurs* remédioient le mieux qu'ils pouvoient à tous ces desordres, tantôt en cédant, tantôt en combattant. Enfin, après deux *Parlemens* * & plusieurs Conseils extraordinaires †, qu'on créa pour réformer l'Etat, & après avoir essuyé bien des traverses, des dangers, & des pertes, l'on fixa un gouvenement, par lequel tous ceux qui avoient été bannis

* Ce sont des Assemblées générales du Peuple qui font ces Conseils extraordinaires.

† Il y a dans l'Original *Balia*, qui est un nom affecté à ces sortes de Conseils en Toscane.

nis depuis que *Salveſtre de Medicis* avoit été *Gonfalonier* étoient rétablis dans la Patrie. L'on ôta toutes les charges & les penſions à ceux que le *Conſeil extraordinaire* de l'an ſoixante & dix-huit en avoit pourvûs; l'on rétablit le parti des *Guelfes* dans les charges; l'on ôta aux deux derniers *Métiers* le privilege de ſe mettre en Corps & d'avoir des Officiers à eux, & tous les Particuliers, qui les compoſoient, furent incorporez dans les autres *Métiers* ſous leſquels ils étoient autrefois. Les Corps de *Métiers* du ſecond rang furent privez du privilege de fournir à leur tour un *Gonfalonier* de leurs Corps; & de la moitié des charges qu'ils devoient poſſéder on les reduiſit au tiers, encore leur ôta-t-on de ce tiers-là les plus conſidérables.

TOUT cela remit le gouvernement entre les mains des Citoyens de la ſeconde condition & des *Guelfes*, & la Populace en fut dépouillée, l'ayant poſſédé depuis l'an mille trois cens ſoixante-&-dix-huit juſqu'en quatre-vingt-un, que tous ces changemens arrivérent. Cependant, ce dernier gouvernement ne fut pas moins ſévere envers les Citoyens, ni moins rude dans ſes com-

mencemens, que l'avoit été celui de la Populace, parceque pluſieurs des *Notables*, qu'on avoit remarquez en être les défenſeurs, furent bannis avec une grande quantité de ceux qui en avoient été les Chefs. *Michel de Lando* fut compris entre ces Chefs, & tous les ſervices qu'il avoit rendus, lorſque le débordement du Menu-Peuple alloit perdre l'Etat, ne furent point aſſez puiſſans pour le mettre à couvert de la rage du parti contraire. Sa Patrie donc lui marqua beaucoup d'ingratitude pour les grands biens qu'elle en avoit reçûs. Mais, parceque les Princes & les Républiques commettent ſouvent de ces ſortes de fautes, il en réſulte, que les hommes, étonnez de voir de tels éxemples, préviennent leurs Princes, & prennent ſouvent parti contr'eux avant que de s'expoſer à reſſentir leurs ingratitudes.

CES éxécutions & tous ces banniſſemens déplûrent autant que jamais; & *Benoit Alberti* les blâmoit, & en public, & en particulier. Ceux donc qui avoient le plus de pouvoir dans l'Etat le craignoient, parce qu'ils le croyoient être un des plus grands Protecteurs de de la Populace; & ils s'imaginoient qu'il

qu'il n'avoit consenti à la mort de *George Scali*, qu'afin de demeurer seul dans le pouvoir qu'il avoit sur le Menu-Peuple, & non parce qu'il desaprouvât sa conduite. Ses discours & ses manieres augmentoient ensuite le soupçon qu'on avoit déjà contre lui, desorte que tout le parti dominant l'épioit, afin de trouver l'occasion de le perdre.

PENDANT que les choses alloient ainsi au dedans, les affaires du dehors n'étoient pas de conséquence; car, il n'en arriva qu'une, qui fit plus de peur que de mal. *Louïs d'Anjou* vint dans ces tems-là, pour rétablir la *Reine Jeanne* dans le *Royaume de Naples*, & en chasser *Charles de Duras*. Le passage de ce Prince épouvanta les *Florentins*, parceque *Duras*, selon l'usage des *anciens Alliez*, leur demandoit du secours; & *Louïs d'Anjou* leur demandoit d'être *neutres*, comme font d'ordinaire ceux qui veulent se procurer de *nouveaux Alliez*. Les *Florentins*, voulant satisfaire le *Comte d'Anjou*, & secourir *Charles de Duras*, donnérent congé à *Jean Agut*, & le renvoyérent au *Pape Urbain*, qui étoit ami de *Charles*. Mais, le *Comte* sentit bien cette fourberie, &

s'en piqua contre les *Florentins*. Pendant donc que la guerre étoit allumée en *Pouille* entre *Charles* & le *Comte d'Anjou*, il vint à ce dernier de nouveaux ſecours de *France*, qui, étant conduits à *Arezzo* par les Réfugiez de cette Ville-là, en dépoſſédérent le parti qui commandoit pour *Charles*. Mais, lorſqu'ils ſe propoſoient de venir changer à *Florence* le gouvernement, comme ils venoient de faire à *Arezzo*, le *Comte d'Anjou* mourut ; ainſi, tout changea en *Pouille* & en *Toſcane* avec la fortune, comme il arrive ordinairement : car, *Charles* s'aſſeura d'un Royaume qu'il avoit preſque comme perdu, & les *Florentins*, qui craignoient de ne pouvoir défendre *Florence* même, conquirent *Arezzo*, l'ayant acheté des gens qui le tenoient pour le Comte.

CHARLES, étant aſſeuré de la *Pouille*, s'en alla en *Hongrie*, & laiſſa ſa femme en *Pouille* avec *Ladiſlas* & *Jeanne* ſes enfans, qui étoient encore petits, comme nous le dirons en ſon lieu. *Charles* entra en poſſeſſion du *Royaume de Hongrie* ; mais, fort peu de tems après, ce Prince mourut. On fit beaucoup plus de réjouïſſances à *Florence*

ce pour le bonheur qu'eût *Charles* de devenir *Roi de Hongrie*, qu'on n'en fit jamais en quelque Ville que ce fût au ſujet de ſes propres conquêtes. Ce fut-là qu'on reconnut la magnificence du Public & celle des Particuliers; car, pluſieurs familles firent des fêtes à l'envi de l'Etat même. Mais, il n'y en eut point qui approchât de celle que donna la Maiſon des *Alberti*; car, les préparatifs, le nombre, & la magnificence, des gens armés, parurent plus dignes de la grandeur d'un Prince, que proportionnées à l'état d'un Particulier. Tout cela augmenta l'envie qu'on avoit contr'eux, qui, jointe à l'ombrage que le gouvernement avoit pris contre *Benoit Alberti*, fut enfin cauſe de ſa perte; car, ceux qui gouvernoient ne pouvoient être en repos ſur ſon ſujet, s'imaginant qu'à tout moment il pouvoit rentrer en autorité, à la faveur de ſon parti, & les chaſſer de l'Etat.

COMME on étoit dans cette appréhenſion, il arriva que, pendant qu'il étoit *Gonfalonier des Compagnies*, *Philippe Magalotti*, ſon gendre, fut *tiré* * pour

* Il faut ſe ſouvenir toûjours qu'on mettoit

pour être *Gonfalonier de Juſtice.* Cet accident augmenta la crainte de ceux qui gouvernoient, ſe figurant que les forces d'*Alberti* augmentant, cela augmentoit auſſi le péril où ils étoient : &, afin d'y remédier ſans bruit, ils pouſſérent *Beze Magalotti*, ſon concurrent & ſon ennemi, à repréſenter aux *Seigneurs*, que *Philippe* n'avoit pas l'âge compétent pour éxercer cette charge. La cauſe fut éxaminée dans la *Seigneurie*, & les uns par haine contre les *Alberti*, les autres pour prévenir les deſordres, déclarérent *Philippe* inhabile à cette charge, & dans ſa place fut tiré *Mancini*, homme fort contraire à la Populace & grand ennemi de *Benoit Alberti.* Si-tôt que ce *Mancini* fut entré en charge, il fit faire un *Conſeil extraordinaire* †, qui, reformant l'Etat, relégua *Alberti*, & donna l'*Avertiſſement* à toute ſa Maiſon, excepté à *Antoine. Alberti*, devant que de s'en aller, appella tous ſes amis & les com-

dans des *bourſes* les noms de ceux qui pouvoient eſpérer d'entrer dans les charges ; & dans le tems qu'elles étoient à pourvoir, on en tiroit ces noms-là au hazard.

† En Italien *una Balia.*

compagnons de ſon infortune; &, les voyant affligez & fondant en larmes, il leur parla en ces termes:

„ VOUS voyez, mes chers parens, „ comment la fortune m'a accablé, „ & comment elle vous menace. Ce„ la ne me ſurprend point, & vous „ ne devez pas non plus être ſurpris; „ car, il n'en peut pas arriver autre„ment à ceux qui veulent être gens „ de bien au milieu d'une ſi grande „ quantité de malhonnêtes gens, & „ qui veulent ſoûtenir ce que pluſieurs „ veulent perdre. L'amour de la Pa„ trie me fit faire des liaiſons avec *Sal„veſtre de Medicis*, & enſuite le même „ motif me détache de *George Scali*. „ C'eſt auſſi ce qui m'a fait haïr les „ manieres de ceux qui gouvernent „ aujourd'hui, qui, ne voyant perſon„ne en état de les châtier, ne peu„vent pas même ſouffrir qu'on les re„prenne. Je veux bien les délivrer „ par mon éxil de la crainte qu'ils a„voient de moi & de tous ceux qui „ connoiſſent leur tyrannie & leur mé„chanceté; c'eſt donc en me mal„traitant qu'ils menacent les autres. „ Pour moi, je ne peux en être tou„ché; car, il eſt impoſſible que ma

„ Patrie eſclave me raviſſe les hon-
„ neurs dont ma Patrie libre m'a com-
„ blé, & je recevrai toûjours plus de
„ plaiſir par le ſouvenir de ma vie paſ-
„ ſée, que je ne reſſentirai de chagrin
„ par les miſeres dont le banniſſement
„ eſt ſuivi. J'ai bien du déplaiſir que
„ mon cher Païs demeure en proie à
„ l'orgueil & à l'avarice de ces ſcélé-
„ rats. Je ſuis auſſi touché de vôtre
„ deſtinée; car, je crains bien que
„ les maux, qui finiſſent aujourd'hui
„ chez moi, & qui ne font que com-
„ mencer chez vous, ne vous acca-
„ blent à l'avenir avec plus de ri-
„ gueur, que je n'en ai reſſenti moi-
„ même. Je vous exhorte donc à
„ prendre courage, & à vous fortifier
„ contre toutes ſortes de malheurs,
„ afin que s'il vous en arrive, comme
„ cela ne peut manquer, au moins,
„ qu'il ſoit clair à tout le monde que
„ c'eſt ſans vous les être attirez. „
Après cela, pour faire connoître ſa bonté dans les Païs les plus éloignez, comme il l'avoit fait voir dans ſa Patrie, il entreprit le voyage du *Saint Sépulcre*; & dans le tems qu'il en retournoit, il mourut à Rhodes. Ses os furent apportez à Florence, & ceux mê-

mêmes qui l'avoient calomnié & persécuté pendant sa vie, lui rendirent, après sa mort, tous les devoirs & tous les honneurs qui étoient dûs à son grand mérite.

DANS ces bouleversemens de l'Etat, ce ne fut pas la seule *Famille des Alberti* qui fut maltraitée; mais, outre celle-là, on en *bannit*, & on donna l'*Avertissement* à bien d'autres. *Pierre Benini*, *Matthieu Alderotti*, *Jean & François del Bene*, *Jean Benci*, *André Adimari*, furent de ce nombre, auxquels on joignit une grande quantité de Petits *Artisans*. Les *Couoni*, les *Benini*, les *Rinucci*, les *Formiconi*, les *Corbizi*, les *Mannelli*, & les *Alderotti*, furent de ceux à qui l'on donna l'*Avertissement*. C'étoit la coûtume de créer les *Conseils extraordinaires* pour un tems; mais, les Citoyens de celui-ci, après qu'ils eurent terminé les affaires pour lesquelles on les avoit députez, se séparérent par honnêteté, sans attendre le terme à échoir. S'imaginant donc avoir fait tout ce qu'il y avoit à faire, ils vouloient se retirer, dont bien des gens étant *avertis*, ils coururent en armes au Palais, leur demandant au *Conseil extraordinaire* de bannir & d'*a-*

vertir beaucoup d'autres perſonnes avant que de ſe ſéparer. Cela déplût beaucoup à la *Seigneurie*, qui amuſa de bonnes paroles les Mutinez, juſqu'à ce que, ſe ſentant en état de leur réſiſter, on leur fit quitter par la crainte les armes qu'ils avoient priſes par les mouvemens de leur rage. Cependant, pour contenter en quelque maniere une telle furie, & pour diminuer l'autorité des Petits Artiſans, on ordonna, qu'au lieu du tiers des charges où ils avoient droit d'entrer, ils n'en auroient plus que le quart. Afin auſſi qu'il y eût toûjours dans la *Seigneurie* deux perſonnes fort affectionnées au préſent gouvernement, ils donnérent pouvoir au *Gonfalonier de Juſtice*, & à quatre autres Citoyens, de faire une *bourſe* de gens choiſis, dont on en tireroit deux à tous les changemens de *Seigneurie*.

APRÈS que le gouvernement fut ainſi fixé dans l'eſpace de ſix ans, ce qui arriva en mille trois cens quatre-vingt-un, l'on vécut aſſez tranquilement juſqu'en quatre-vingt-treize. Mais, dans ce tems-là, *Jean Galeas Viſconti*, qu'on appelle le *Comte de Vertus*, prit priſonnier ſon oncle *Barnabé*, & par-là il devint Maitre de toute la *Lombardie*;

ce

ce qui lui fit croire qu'il deviendroit Roi d'Italie par la force, comme il étoit devenu *Duc de Milan* par la fourberie. Il fit donc une violente guerre aux *Florentins* en l'an quatre-vingt-dix, & les evènemens en furent ſi douteux, que le Duc ſe vit fort près de les ruiner; & il en ſeroit venu à bout, s'il ne fût point mort. Cependant, pour une République, Florence ſe défendit vigoureuſement, & avec un grand courage. Mais, la fin de cette guerre fut moins mauvaiſe que le commencement n'en avoit été terrible; car, après que le *Duc* eut pris *Boulogne*, *Piſe*, *Pérouſe*, & *Sienne*, & qu'il eût déjà fait faire une Couronne pour ſe faire couronner dans Florence *Roi d'Italie*, la mort le ſurprit. Cette mort l'empécha de goûter le fruit de ſes victoires, ce qui fut cauſe auſſi que les *Florentins* ne reçurent pas de préjudice des pertes qu'ils venoient de faire.

PENDANT que cette guerre alloit ſon train, *Mazo d'Albizi* fut fait *Gonfalonier de Juſtice*. La mort de *Pierre d'Albizi* l'avoit rendu ennemi des *Alberti*; & comme les reſſentimens durent toûjours, *Mazo*, quoiqu'il vit

Be-

Benoit Alberti mort, ne laiſſa pas de vouloir ſe venger du reſte de la *famille*, avant que de ſortir de la *Magiſtrature*. Cela lui fit embraſſer l'occaſion qui lui étoit préſentée par les dépoſitions d'un homme, qui, étant mis à la queſtion pour avoir eu intelligence avec les ennemis, accuſa *Albert* & *André Alberti*. Incontinent ils furent arrêtez, ce qui mit en émûte toute la Ville; mais, les *Seigneurs*, s'étant munis de gens armés, convoquérent tout le Peuple en *Parlement*, & firent un nouveau Conſeil extraordinaire, par le moyen duquel ils bannirent beaucoup de Citoyens, & remplirent de nouveau les *bourſes*, pour faire des *Magiſtrats*. Preſque tous les *Alberti* furent du nombre des éxilez, & pluſieurs des Corps de *Métiers* furent *avertis*, & même éxécutez. Tous ces mauvais traitemens firent prendre les armes aux *Métiers* & au Menu-Peuple, qui croyoient tous qu'on leur ôtoit l'honneur & la vie. Une partie d'entr'eux vint ſur la Place; l'autre partie courut à la maiſon de *Veri de Médicis*, qui étoit Chef de ſa famille depuis la mort de *Salveſtre*. Les *Seigneurs*, pour endormir ceux qui étoient venus dans la Place,

Place, leur donnérent pour Chefs *Renaud Gianfigliazzi*, & *Donato Acciaiuoli*, qu'on regardoit comme ceux d'entre tous les *Notables* qui étoient les plus affectionnez à la Populace. Ceux qui coururent à la maiſon de *Veri* le priérent qu'il voulût bien s'emparer du gouvernement, & les délivrer de la tyrannie de certains Citoyens, qui ne cherchoient que la deſtruction des gens de bien & de l'Etat. Tous les Hiſtoriens de ce tems-là demeurent d'accord, que ſi *Veri* eût eu moins de probité & plus d'ambition, il lui auroit été facile de ſe rendre *Souverain* de la République, ſans que perſonne s'y fût oppoſé; parceque les mauvais traitemens, qu'on avoit faits aux *Corps de Métiers* & à ceux qui les ſoûtenoient, avoient tellement animé les eſprits à la vengeance, que, pour ſatisfaire leur animoſité, il ne manquoit qu'un Chef pour les conduire. Il y eut même des gens qui repréſentérent à *Veri* ce qu'il étoit en ſon pouvoir de faire; car, *Antoine de Medicis*, qui avoit été longtems ſon ennemi particulier, lui conſeilloit de ſe rendre le Maitre de l'Etat. Mais, *Veri* lui répondit: *Vos menaces ne m'ont point fait de peur pendant*

dant que vous avez été mon ennemi; & à preſent que vous êtes mon ami, vos conſeils ne me gâteront pas: puis, ſe tournant vers le Peuple, il l'exhorta à prendre courage, & lui promit de le protéger, pourvû qu'il ſuivît ſes avis; enſuite, s'en allant au milieu de cette troupe dans la Place, & de-là montant au Palais devant les *Seigneurs*, il leur dit, *qu'il ne pouvoit pas ſe repentir d'avoir vécu d'une maniere qui le faiſoit aimer par le Peuple de* Florence; *mais, qu'il étoit fâché que ce même Peuple eût fait de lui un jugement, que ſa conduite paſſée ne pouvoit pas autoriſer, parceque n'ayant jamais donné de preuve d'avoir l'eſprit brouillon, ou ambitieux, il ne ſavoit pas qui eſt-ce qui avoit pû faire croire à ces gens-là, qu'il ſeroit homme à favoriſer les émotions populaires, comme un ennemi du repos public; ou à s'emparer de l'autorité ſouveraine, comme un ambitieux: qu'il ſupplioit donc la* Seigneurie *de ne point croire, à ſon préjudice, qu'il eût donné lieu à l'erreur du Peuple: que, pour lui, il s'étoit remis en leur pouvoir dès qu'il avoit été en état de le faire: que, cependant, il leur conſeilloit d'uſer modeſtement de leur bonheur, & de ſe contenter plûtôt d'une demie victoire avec*

la

la conſervation de l'Etat, que d'en vouloir une toute entiere en courant riſque de tout bouleverſer.

LES *Seigneurs* louérent la conduite de *Veri*, & l'exhortérent à faire mettre bas les armes; qu'enſuite ils ne manqueroient pas de faire ce que lui & d'autres Citoyens leur conſeilleroient. Après ce diſcours, *Veri* retourna dans la Place, & joignit ſes Troupes à celles que conduiſoient *Gianfigliazzi* & *Donato Acciaiuoli*. Enſuite, il leur dit à tous, *qu'il avoit trouvé la* Seigneurie *bien-intentionnée pour eux, & qu'on avoit mis bien des choſes ſur le tapis; mais, qu'on n'avoit pû rien conclure, à cauſe de la briéveté du tems & de l'abſence des* Magiſtrats: *que, cependant, il les prioit de mettre bas les armes & d'obéïr aux* Seigneurs, *les aſſeurant que la douceur & les prieres étoient plus propres à les toucher, que l'orgueil & les menaces, & qu'ils pouvoient vivre en repos à l'égard de la ſeureté de leurs perſonnes & des prétentions qu'ils pouvoient avoir aux charges de l'Etat, pourvû qu'ils ſe laiſſaſſent conduire par ſes avis.* Ainſi, ſur la parole qu'il leur donna, il les fit tous retourner dans leurs maiſons.

APRE'S qu'on eut mis bas les armes, les

les *Seigneurs* commencérent à mettre des Troupes sur la Place; ensuite, ils enrôlérent deux mille Citoyens, amis de ceux qui gouvernoient, & les partagérent également par les Compagnies, leur ordonnant d'être toûjours prêts au prémier commandement: en même tems, ils défendirent le port des armes à ceux qui ne seroient point enrôlez. Après ces préparatifs, ils firent mourir & bannirent beaucoup de gens des *Corps de Métiers*, particulièrement de ceux qui avoient paru les plus séditieux dans les tumultes passés: &, afin que le *Gonfalonier de Justice* fut plus considéré & plus respecté, ils ordonnérent qu'on ne pourroit éxercer cette charge avant l'âge de quarante-cinq ans. Ils firent beaucoup d'autres reglemens en vûë de maintenir l'autorité qu'ils avoient; mais, ils étoient insupportables à ceux contre qui on les faisoit, & paroissoient même odieux aux honnêtes gens du parti, parcequ'ils ne croyoient pas qu'un gouvernement fût bon & asseuré lorsqu'il falloit tant de violence pour le maintenir; & ces violences déplaisoient à beaucoup de gens, aussi-bien qu'à ceux des *Alberti* qui étoient demeurez dans

la

la Ville, & aux *Medicis*, qui ſe reprochoient d'avoir contribué, quoiqu'innocemment, à tromper le Peuple. Le prémier, qui voulut s'oppoſer à toutes ces violences, fut *Donato*, fils de *Jaques Acciaiuoli*, qui, bien qu'il fut puiſſant dans la Ville, & plûtôt le maitre que le compagnon de *Mazo d'Albizi*, qui s'étoit néanmoins rendu comme Chef de la République par les reglemens qui furent faits pendant qu'il étoit *Gonfalonier*; cependant, *Donato* ne pouvoit pas être ſatisfait au milieu de tant de mécontens, ni tirer ſon avantage particulier de la miſere publique, comme la plûpart des gens ont accoûtumé de faire. Il réſolut donc d'employer tout ſon crédit pour faire rappeller tous les éxilez, ou, du moins, pour faire rentrer dans les charges tous les *avertis*. Pour y parvenir avec plus de facilité, il faiſoit dire à l'oreille de chaque Particulier, qu'il avoit cette penſée, faiſant voir que c'étoit le ſeul moyen de pouvoir appaiſer le Peuple, & d'aſſoupir les reſſentimens qui fomentoient les factions; & il s'attendoit que les *Seigneurs* feroient éxécuter ce qu'il ſouhaittoit à cet égard. Or, parceque, dans tout ce que nous entrepre-

prenons, le retardement chagrine, & l'empreſſement met en riſque, il préféra le riſque du ſuccès au chagrin du délai.

ENTRE les *Seigneurs* ſe trouvoient alors *Michel Acciaiuoli* ſon *conſort*, & *Nicolas Ricoveri* ſon ami. *Donato Acciaiouli* crut que la fortune lui préſentoit une occaſion qu'il ne devoit pas laiſſer échaper: il pria donc ces *Seigneurs*-là de propoſer une loi aux *Conſeils* pour rétablir les Citoyens. Ils ne manquérent pas de le faire; mais, on leur répondit, qu'on ne vouloit point entreprendre des nouveautez, dont le ſuccès étoit incertain, & le péril aſſeuré. *Donato Acciaiuoli*, piqué de ce que rien ne lui réüſſiſſoit de tout ce qu'il avoit tenté pour cela, leur fit entendre, *que, puiſqu'ils ne vouloient point admettre d'expédiens pour rétablir les choſes, on en viendroit à bout par la voie des armes.* Ce diſcours déplût ſi fort, qu'après que ceux qui avoient les prémieres charges de l'Etat en eurent délibéré enſemble, on fit citer le *Seigneur Donato*, qui ayant comparu, il fut convaincu par celui-là même à qui il avoit donné la commiſſion de parler: deſorte qu'on le relégua à *Barlette*. On relé-

relégua encore *Alaman* & *Antoine de Medicis*, avec tous ceux qui étoient iſſus de cet *Alaman*. Outre ceux-là, on relégua auſſi pluſieurs perſonnes des *Corps de Métiers*, qui, quoique de baſſe naiſſance, avoient beaucoup de crédit chez le Menu-Peuple. Tout cela arriva deux ans après que *Mazo d'Albizi* avoit donné une nouvelle forme à l'Etat.

LA République avoit alors un grand nombre de mécontens au dedans, & beaucoup d'éxilez au dehors. Entre ceux qui étoient à *Boulogne*, il y avoit *Piquio Cavicciulli*, *Thomas de Ricci*, *Antoine de Medicis*, *Benoit de Spini*, *Antoine Girolamini*, *Chriſtofle de Carlone*, avec deux autres perſonnes de baſſe condition, tous jeunes gens, pleins de force & de courage, & en état de tout entreprendre pour retourner chez eux. *Piggiello* & *Barroccio Cavicciulli*, qui étoient dans *Florence* au nombre des *avertis*, firent entendre à ces éxilez, que, s'ils vouloient venir ſecrettement dans la Ville, ils les recevroient dans leurs maiſons, dont ils pouvoient après cela ſortir pour tuer *Mazo d'Albizi*, & inviter le Peuple à prendre les armes, qui, les voyant ſuivis des *Ricci*, des *Adi-*

Adimari, des *Medecis*, des *Mannelli*, & de beaucoup d'autres familles, n'auroit pas de peine à prendre parti avec eux, parcequ'il étoit auſſi mécontent qu'il avoit ſujet de l'être.

LES exilez, étant donc perſuadez & pouſſez par cette eſpérance, vinrent ſecrettement dans la Ville le quatrieme d'Août de l'an mille trois-cens quatre-vingt & dix-ſept; & s'étant cachez dans les maiſons qu'on leur avoit indiquées, ils envoyérent épier *Mazo d'Albizi*, voulant commencer par ſa mort à exciter le tumulte. *Albizi* ſortit de ſa maiſon; & s'arrêta chez un Epicier proche de *Saint Pierre Majeur*. Celui qui avoit eu charge de l'épier vint promptement en avertir les *conjurez*, qui, prenant les armes, & venant au lieu marqué, trouvérent qu'il en étoit parti. Mais, ne perdant point la tramontane pour avoir manqué leur coup, ils tournérent leur marche du côté du *Marché Vieux*, où ils tuérent un homme du parti de leurs ennemis: puis, élevant un grand cri, ils exhortérent le Peuple à prendre les armes, s'écriant, *Vive la Liberté & périſſent les Tyrans.* Enſuite de cela, ils tuérent encore un de leurs ennemis dans

dans un autre endroit ; & pourſuivant leur chemin en criant toûjours de la même maniere, ſans qu'aucun prît les armes, ils ſe retirérent ſous le porche de *Niguitoſe*. Là ils ſe placérent ſur un Lieu élevé, étant entourez d'une grande foule de gens, qui les ſuivoit plus par curioſité, qu'à deſſein de les ſecourir ; & ils continuérent à encourager les habitans à prendre les armes & à ſortir d'un eſclavage, pour lequel ils avoient tant d'averſion, les aſſeurant, *que c'étoit moins leurs reſſentimens particuliers, que l'oppreſſion publique, qui les avoit portez à la délivrance de la Patrie.* Et comme ils entendirent que pluſieurs prioient Dieu, *qu'il leur donnât un heureux ſuccès, & qu'il les mît en état de ſe venger, ce qu'ils feroïent auſſi volontiers quant à eux, pourvû qu'ils euſſent un Chef pour les mettre en mouvement* ; les conjurez leur répondirent, *que l'occaſion étoit venue : qu'ils avoient des Chefs pour les conduire : que, cependant, ils s'entreregardoient comme des hébétez, & attendoient apparemment que les moteurs de leur liberté fuſſent tuez, afin de voir appéſantir leurs chaines après un tel coup : qu'ils s'étonnoient donc de voir, que des gens, ſi remuans autre-*

fois pour la moindre insulte qu'ils avoient reçûe, demeurassent cependant immobiles pour tous les outrages dont on les accabloit à present, & qu'ils voulussent bien souffrir qu'une si grande quantité de leurs bons Citoyens périssent dans l'exil, pendant que beaucoup d'autres étoient dépouillez de leurs charges.

CE discours, quoique véritable, ne fit aucune impression sur la multitude, soit par la crainte, soit parceque la mort de ces deux Citoyens, que les *conjurez* venoient de tuer, les eût rendu odieux. Comme donc ils virent, que, ni leurs actions, ni leurs discours, ne faisoient impression sur personne; & s'étant apperçus trop tard quel danger il y a de vouloir procurer la liberté à un Peuple, qui veut à quelque prix que ce soit vivre dans l'esclavage; ils se retirérent, après avoir perdu toute espérance de succès, dans l'Eglise de *Sainte Reparata*, où ils s'enfermérent, non pour éviter la mort, mais pour la différer.

LES *Seigneurs*, étonnez au prémier bruit, avoient armé & fermé le Palais. Mais, quand ils sçûrent qui étoient les auteurs de cette émûte, & le Lieu où ils s'étoient renfermez, ils

se

ſe raſſeurérent, & commandérent au *Capitaine* d'aller avec bien des gens armés ſe ſaiſir d'eux. Ainſi, les portes de l'Egliſe furent très aiſément forcées, pluſieurs des *conjurez* furent tuez en ſe défendant, & les autres pris. Après qu'on les eut éxaminez, on ne trouva point de *complices* de leur crime, que *Barroccio* & *Piggiello Cavicciulli*, qui furent éxécutez avec eux.

APRÈS cet évènement il en ſurvint un autre, de bien plus grande conſéquence. Dans ce tems-là, l'Etat étoit en guerre avec le *Duc de Milan*, comme nous l'avons déjà rapporté cidevant. Ce Prince, voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de ſon deſſein par la force ouverte, prit le parti de la ruſe. Par le moyen donc des Refugiez de *Florence*, dont la *Lombardie* étoit pleine, le *Duc* fit un Traité, dont pluſieurs mécontens du dedans eurent part, par lequel on étoit convenu, qu'à certain jour marqué pluſieurs des Refugiez, capables de porter les armes, ſeroient poſtez dans les endroits proches de la Ville; qu'ils y entreroient par la Riviere d'*Arne*; & que d'abord, courant chez ceux qui gouvernoient l'Etat, ils commenceroient

par leur ôter la vie: enſuite, ils reformeroient tous les abus, ſelon qu'ils le jugeroient à propos.

ENTRE les *conjurez* du dedans, il y en avoit un, nommé *Samminiato de Ricci*; & comme il arrive ſouvent dans les conjurations, que le petit nombre n'eſt pas ſuffiſant, & que la quantité de gens les fait découvrir, pendant que *Ricci* cherche des *complices*, il rencontre un délateur, qui étoit *Salveſtre Cavicciulli*, que le mauvais traitement fait à ſes parens & à lui-même devoit rendre ſecret: cependant, l'appréhenſion du danger prochain fit plus d'impreſſion ſur lui, qu'une eſpérance éloignée; deſorte qu'il découvrit le tout à la *Seigneurie*, qui, s'étant ſaiſie de *Ricci*, lui fit découvrir tout le détail de la *conjuration*. Pour les *complices*, il n'en fut pris aucun, que *Thomas Davizi*, qui, venant de *Boulogne*, ſans ſavoir ce qui ſe paſſoit à *Florence*, fut à peine arrivé, qu'il fut mis en arrêt. Tous les autres, épouvantez par la priſe de *Ricci*, s'enfuirent. Les deux priſonniers étant punis ſelon leurs crimes, on fit le *Conſeil extraordinaire* de pluſieurs Citoyens, avec le pouvoir de faire recherche des *coupables* & d'aſſeurer l'*E*-

tat.

tat. Ils déclarérent criminels ſix perſonnes de la *Maiſon de Ricci*, ſix de celle d'*Alberti*, d'eux de celle de *Medicis*, trois de *Scali*, deux des *Strozzi*, avec *Binlo Altoviti*, *Bernard Adimari*, & beaucoup de gens du Peuple. Ils donnérent auſſi l'*avertiſſement* pour dix ans à toute la *Maiſon des Alberti*, auſſi-bien qu'à celles des *Ricci* & des *Medicis*, excepté à quelques Particuliers d'entr'eux.

ENTRE ceux de la *Maiſon des Alberti*, qui ne reçûrent pas l'*avertiſſement*, il s'en trouva un, nommé *Antoine*, qui fut excepté, parce qu'on le croyoit un homme fort doux & très paiſible. Or, il arriva que le ſoupçon n'étant pas encore aſſoupi, on ſe ſaiſit d'un *Moine*, qu'on avoit vû pluſieurs fois fréquenter les Egliſes où les *conjurez* alloient. Outre cela, l'on avoit encore remarqué qu'il faiſoit de fréquens voyages de *Boulogne* à *Florence*. Cet homme, étant éxaminé, confeſſa d'abord, qu'il avoit ſouvent apporté des lettres à *Antoine Ricci*, qui, étant ſaiſi ſur cette accuſation, fut auſſi-tôt convaincu par le *Moine*, & condamné à une amande pécuniaire, puis relégué

à trois cens *Milles* * loin de *Florence* : &, afin que tous les jours on n'eût pas de nouvelles entrepriſes à craindre de la part des *Alberti*, ils reléguérent auſſi tous ceux de leur nom qui paſſoient quinze ans.

TOUT ceci ſurvint en l'année mille quatre-cens; &, deux ans après, *Jean Galeas*, *Duc de Milan*, mourut. Sa mort mit fin à une guerre qui avoit duré pendant douze ans. Dans ce tems-là, le Gouvernement ayant confirmé ſon autorité, & n'ayant plus d'ennemis, ni dehors, ni dedans, on fit l'entrepriſe de *Piſe*, dont le ſuccès fut tout-à-fait glorieux, & l'Etat fut en paix juſqu'en l'an mille quatre-cens trente-trois. Seulement, dans l'an mille quatre-cens-douze, les *Alberti* ne s'étant pas tenus dans les termes de leur éxil, on créa un *Conſeil extraordinaire* contre eux, qui fit de nouveaux reglemens pour affermir le Gouvernement, & mit la tête des *Alberti* à prix. Dans le même tems, les Florentins eurent encore la guerre avec *Ladiſlas*, *Roi*

* Ce ſont environ cent lieuës ordinaires, ou cent-cinquante de celles de Paris.

Roi de Naples; mais, elle finit deux ans après, par la mort de ce Prince, qui, s'étant trouvé le plus foible, céda à la République la Ville de *Cortone*, dont il étoit Souverain; mais, peu de tems après, il reprit vigueur, & recommençant une guerre beaucoup plus dangereuse que la prémiere, il mettoit *Florence* en grand péril de perdre sa liberté sans cette mort, qui l'en délivra, comme avoit déjà fait celle du *Duc de Milan*. La fin de cette guerre de *Naples* ne fut pas moins heureuse aux *Florentins*, que celle de *Jean Galeas*. Le Roi mourut après avoir conquis *Rome*, *Sienne*, toute la *Marche d'Ancone*, & la *Romagne*, & il ne lui manquoit plus que *Florence* pour porter ses armes victorieuses en Lombardie. Ce fut donc la mort qui délivra *Florence* plus que tous ses Alliez, & qui lui fut de plus grand secours, que sa propre valeur.

APRE'S la mort de ce Roi, l'Etat demeura tranquile dehors & dedans pendant huit ans, au bout desquels, outre la guerre que lui fit *Philippe*, *Duc de Milan*, les factions se réveillérent, & ne finirent qu'avec la ruine du gouvernement d'alors, qui avoit subsisté

depuis mille trois cens ſoixante-&-onze juſqu'en mille quatre cens trente-quatre, ayant ſoûtenu glorieuſement tant de guerres, & ſoûmis à ſon empire *Arezzo*, *Piſe*, *Cortone*, *Livourne*, & *Monte Pulciano*. Elle en auroit même bien fait davantage, ſi elle eût été bien unie chez elle, & que les anciennes diſcordes ne s'y fuſſent point réveillées, comme nous l'allons voir dans le Livre ſuivant.

Fin du troiſieme Livre.

HISTOIRE
DE
FLORENCE.

LIVRE QUATRIEME.

LES Républiques, dont les reglemens ne ſont pas bons, ſont ſujettes à changer ſouvent de gouvernement & d'état, paſſant de l'eſclavage à la licence, ou de la licence à l'eſclavage, & non pas, comme l'on penſe, de la ſervitude ou de la liberté à l'état oppoſé; parceque les auteurs de la *Licence* ou de l'*Anarchie*, qui ſont les gens du Menu-Peuple, & ceux de la *Tyrannie*, qui ſont les Gens de Qualité, n'employent d'ordinaire que le

nom de la liberté, ſans jamais la faire regner, les uns & les autres ne ſouhaittant pas de ſe ſoûmettre aux loix, ni de s'aſſujettir à quelqu'un. Il eſt vrai, que quand, par un bonheur très rare, dans un Etat, un homme ſage, honnête, puiſſant, & bien-intentionné, entreprend de faire de bons reglemens, qui aſſoupiſſent les diſſentions du Peuple & de la *Nobleſſe*, ou, du moins, qui brident ſi bien l'un & l'autre, qu'il n'y ait rien à craindre de leur part; alors on peut dire qu'une telle République eſt *libre*, & en état de ſubſiſter en paix & en repos, parce qu'étant fondée ſur de bons *ordres* & de bonnes *loix*, elle n'a pas beſoin, comme les autres, du mérite extraordinaire d'un homme pour la maintenir. C'eſt par de ſemblables ordonnances que les Républiques anciennes ſe ſont conſervées ſi longtems. Mais, celles qui ſont ſouvent paſſées de la *tyrannie* à la *licence*, ou de la *licence* à la *tyrannie*, n'ont jamais été gouvernées par des loix de cette nature, parceque, dans ces malheureux Etats, il ne peut y avoir rien de fixe, vû les puiſſans ennemis que chacun de ces partis ne manquent jamais d'avoir: car, l'un dé-

déplaît toûjours aux gens de bien, & l'autre à ceux qui ont de la prudence; l'un peut faire du mal aisément; l'autre ne peut faire du bien qu'à peine. Dans un de ces partis, les gens insolens & fiers ont trop d'autorité; & dans l'autre, les bêtes sont trop déchaînées: & l'un & l'autre ne dépend souvent que de la valeur & de la fortune d'une seule tête, qui peut manquer par la mort, ou devenir inutile par le trop de fatigues.

Je dis donc, que le gouvernement établi à *Florence* dans l'année mille trois-cens quatre-vingt-un, depuis la mort de *George Scali*, commença par la conduite de *Maze d'Albizi*, & fut ensuite soûtenu par celle de *Nicolas d'Uzano*. La République fut tranquile depuis mille quatre-cens quatorze jusqu'en mille quatre-cens vingt-deux, parceque le *Roi de Naples* étoit mort, & la *Lombardie* divisée en plusieurs partis; desorte que *Florence* n'avoit rien à craindre, ni du dehors, ni du dedans. Après *Nicolas d'Uzano*, *Barthelemi Valori*, *Niron de Nigi*, *Renaud d'Albizi*, *Neri de Gino*, & *Lapo Nicolini*, étoient les Citoyens qui avoient le plus de pouvoir. Les factions, qui se formérent

par les diférens des *Albizi* & des *Ricci*, & que *Salveſtre de Medicis* reſſuſcita avec tant d'éclat, n'ont jamais été entièrement éteintes ; & quoique celle qui étoit ſoûtenue par la plus forte partie de l'Etat ne ſubſiſtât que trois ans, ayant ſuccombé en mille trois-cens quatre-vingt-un, néanmoins, comme elle demeuroit dans l'eſprit de la plûpart des habitans, on ne pût jamais la diſſiper totalement. Il eſt vrai, que les fréquentes Aſſemblées de *Parlemens*, & les perſécutions qu'on fit ſouffrir à cette faction dans la perſonne de ſes Chefs, depuis mille trois-cens quatre-vingt-&-un, juſqu'en mille quatre-cens, l'avoient reduite preſque à rien. Les familles les plus conſidérables de ce parti-là, qui furent perſécutées, étoient les *Alberti*, les *Ricci*, & les *Medicis*, & ſouvent on les ruina d'hommes & d'argent ; &, s'il en reſta quelques-uns dans la Ville, on les dépouilla de leurs charges. Toutes ces diſgraces humiliérent beaucoup leur parti, & le reduiſirent preſque à rien. Il reſtoit pourtant dans l'eſprit des gens le reſſentiment des inſultes qu'on avoit reçûës & le deſir de s'en venger, qui, ne trouvant point d'objet ſur quoi

ſe

ſe décharger, demeuroit renfermé dans le cœur.

LES *Notables*, qui gouvernoient paiſiblement l'Etat, firent deux fautes, qui furent cauſe de leur perte. L'une fut, que l'autorité, dont ils ſe voyoient revêtus, les rendit fiers & inſolens: l'autre, que la jalouſie qu'ils ſe portoient les uns aux autres, & la longue poſſeſſion où ils ſe voyoient du Gouvernement, les empêchérent de ſe précautionner, comme ils devoient, contre ceux qui leur pouvoient nuire. Comme donc leur conduite réveilloit tous les jours la haine qu'on avoit contr'eux en général, & que d'ailleurs ils n'avoient pas les yeux aſſez ouverts ſur les choſes qui leur pouvoient nuire, parce qu'ils ne les craignoient pas, ou parce qu'ils étoient bien aiſes de les fomenter, à cauſe de la jalouſie qu'ils avoient les uns contre les autres, ils firent tant, qu'enfin la *Maiſon de Medicis* reprit le deſſus. Le prémier de cette Maiſon, qui commença a revenir de leur abbaiſſement, fut *Jean, fils de Bicci*, qui, étant devenu très opulent, & ſe trouvant d'un naturel doux & bien-faiſant, fut élevé à la prémiere *Magiſtrature* par le conſente-

ment de ceux qui dominoient alors. Cela fit naitre dans la Ville une joie générale, le Peuple s'imaginant avoir trouvé un Protecteur dans sa personne: & véritablement cela parut suspect aux plus prudens, parceque c'étoit remettre en émotion toutes les humeurs qu'on avoit tant eu de peine à appaiser. *Nicolas d'Uzano* même ne manqua pas d'en avertir les autres Citoyens, faisant voir qu'il étoit dangereux de laisser vivre un Particulier qui avoit une estime si générale, & qu'il étoit très facile d'arrêter les troubles dans leur naissance; mais, qu'ils devenoient irremédiables quand on les laissoit prendre force: qu'enfin il connoissoit dans *Jean de Medicis* des qualitez encore plus considérables, que celles par lesquelles *Salveſtre de Medicis* s'étoit fait admirer.

Ce discours ne fit aucune impression sur l'esprit de ces Citoyens, parcequ'ils portoient envie à *Nicolas d'Uzano*, & qu'ils souhaittoient de trouver des gens propres pour leur aider à l'humilier. Comme donc *Florence* étoit remplie de ces sortes d'humeurs, qui commençoient sourdement à s'émouvoir, *Philippe Viſconti*, second fils de

Jean

Jean Galeas, qui étoit devenu Souverain de toute la *Lombardie* par la mort de son frere, souhaittoit fortement de redevenir Maitre de *Gennes*, qui venoit alors en liberté, ayant pour *Doge Thomas de Campo Fregoso*. Mais, ce Prince doutoit du succès de cette entreprise & de toute autre, si prémierement il ne faisoit pas quelque nouveau Traité public avec les *Florentins*, qui, selon sa pensée, le mettroit assez en estime, pour pouvoir dans la suite entreprendre tout ce qu'il voudroit. Pour cet effet, il envoya le demander à *Florence* par ses Ambassadeurs. Plusieurs Citoyens étoient d'avis qu'on n'innovât rien, mais qu'on s'en tint seulement au Traité de Paix qui duroit depuis tant d'années, parce qu'ils jugeoient bien, avec raison, que le *Duc* tireroit infailliblement son avantage du dernier qu'il vouloit faire, sans que la République y en pût trouver jamais aucun. D'autres étoient d'avis qu'on fit ce nouveau Traité, en éxigeant des conditions de lui, qu'il ne pourroit enfraindre, sans découvrir ses mauvaises intentions, & sans donner lieu à lui faire une juste guerre. Après que cette affaire eut été bien balotée, l'on con-

confirma le Traité de Paix, dans lequel *Philippe* s'engagea de ne point ſe mêler de tout ce qui ſeroit au-deça des Rivieres de la *Magre* & du *Panare*.

DE'S que le Traité fut conclu, *Philippe* prit *Breſce*, &, peu de tems après, *Genes*, contre la penſée de ceux, qui à *Florence* avoient conſeillé de renouveller cette Alliance, s'étant mis dans l'eſprit que les *Vénitiens* protégeroient la Ville de *Breſce*, & que celle de *Genes* ſe défendroit bien d'elle-même. Or, parceque, dans l'accord que le *Duc* avoit fait avec le *Doge de Genes*, il avoit laiſſé ſous ſon pouvoir *Serezana* & d'autres Places ſituées au-deça de la *Magre*, aux conditions, que, s'il les vouloit aliéner, il ne le pourroit faire qu'en faveur des *Génois*. *Philippe* devenoit par cette clauſe infracteur de la paix qu'il avoit confirmée avec la République; de plus, il avoit fait un Traité avec le *Légat de Boulogne*. Tout cela altéra aſſez les eſprits des *Florentins*, & les fit penſer à courir promptement aux remedes, dans l'appréhenſion qu'ils avoient de plus grands maux. Ces reſſentimens étant venus à *Philippe*, il envoya des Ambaſſadeurs à *Florence*, pour ſe juſtifier, ou pour preſ-

ſen-

ſentir la diſpoſition des eſprits, ou pour les endormir, en leur marquant qu'il s'étonnoit de l'ombrage qu'on avoit pris contre lui, & en offrant de renoncer à tout ce qu'il pourroit avoir fait, qui pût faire naitre quelque ſoupçon de ſa bonne-foi.

CES Ambaſſadeurs ne ſervirent qu'à mettre la diviſion dans *Florence*, parceque la partie, qui avoit le plus de réputation dans le Gouvernement, jugeoit qu'il étoit à propos de prendre les armes, & de ſe mettre en état de rompre les meſures de l'ennemi; & quand les préparatifs ſeroient faits, & que *Philippe* demeureroit dans les termes du Traité, on ne pouvoit pas dire qu'on eût fait la guerre, mais qu'on auroit donné lieu à conſerver la paix. Pluſieurs autres, ou par envie contre ceux qui gouvernoient, ou par la crainte de la guerre, jugeoient qu'il ne faloit pas prendre légerement de l'ombrage contre un Allié, & que ce qu'il avoit fait ne donnoit pas tant de lieu de le ſoupçonner: qu'au-reſte l'on ſavoit bien que la levée des Troupes & les autres préparatifs ne pouvoient ſignifier autre choſe, que la guerre; & ſi on l'entreprenoit contre un ſi grand

Prin-

Prince, on mettoit l'Etat en un danger éminent, sans espérance d'aucune utilité d'ailleurs; *parceque*, disoient-ils, *nous ne pouvons pas devenir paisibles Seigneurs des conquêtes que nous pourrons faire, ayant la* Romagne *entre deux; & nous ne pouvons rien entreprendre sur la* Romagne, *étant si voisins de l'Etat de l'Eglise.*

CEPENDANT, l'avis de ceux qui vouloient la guerre prévalut; & l'on fit des Troupes, l'on imposa de nouveaux droits, & l'on fit tous les préparatifs. Mais, comme les pauvres étoient bien plus chargez que les riches, cela fit naitre beaucoup de mécontentemens, chacun taxant l'ambition & l'autorité des plus puissans, les accusant de vouloir faire la guerre de gayeté de cœur, pour opprimer le Peuple, afin d'affermir leur domination, & pour satisfaire leur passion particuliere.

ON n'étoit pourtant point encore venu à une rupture publique avec le *Duc*; mais, on étoit en défiance de part & d'autre, parceque *Philippe* avoit envoyé des Troupes dans *Boulogne* à la priere du Légat, qui appréhendoit Bentivoglio, Chef des éxilez de cette Ville-

Ville-là ; & comme elle étoit proche de l'Etat de *Florence*, ces Troupes la tenoient en allarme : mais, ce qui donna encore bien plus l'épouvante, & ce qui découvrit le deſſein de *Philippe* de faire la guerre, fut l'entrepriſe qu'il fit ſur *Fourli*. *George Ordelaſſi* étoit Souverain de la Place, qui, venant à mourir, laiſſa ſon fils *Tibaut* ſous la tutele du *Duc Philippe*, & quoique la mere du pupille, qui ſe défioit de la probité d'un tel Curateur, l'envoyât à ſon pere *Louis Alidoſſi*, *Seigneur d'Imola*, cependant le Peuple de *Fourli* obligea cette Princeſſe de remettre ce cher dépôt entre les mains du *Duc*, afin de ſatisfaire aux clauſes du teſtament du défunt Prince. *Philippe* donc, ne voulant pas qu'on le ſoupçonnât, & voulant cacher ſon deſſein, fit enſorte que le Marquis de *Ferrare* envoyât *Gui Torello* avec des Troupes, pour prendre le Gouvernement de *Fourli* comme ſon Procureur. Ainſi, la Place tomba entre les mains de *Philippe*, & ſi-tôt qu'on en eut la nouvelle à *Florence*, auſſi-bien que celle de la venue des Troupes à *Boulogne*, cela hâta la réſolution de faire la guerre, quoique ce deſſein fût traverſé par une

une forte oppoſition, & que *Jean de Medicis* dit hautement, qu'elle ſe faiſoit contre ſon avis; & déclarant, que quand il ſeroit vrai que le *Duc* auroit mauvaiſe intention, il valoit mieux l'attendre, que de le prévenir à force ouverte, parce qu'autrement la guerre paroiſſoient auſſi juſte de la part de ce Prince, que de la nôtre, à tous les Princes d'Italie: & on n'étoit plus en droit de demander avec empreſſement du ſecours, comme on auroit pû faire, ſi le Duc avoit fait voir qu'il n'agit que par ambition; d'ailleurs, on défend avec bien plus de chaleur ſon propre bien, que celui des autres. Les autres diſoient, qu'il valoit mieux aller au devant de l'ennemi, que de l'attendre chez ſoi, & que la fortune favoriſe d'ordinaire davantage ceux qui attaquent, que ceux qui ſe défendent; & quand on fait la guerre chez les autres, elle n'eſt pas ſi dommageable, que quand on la fait chez ſoi, quoiqu'il faille plus de dépenſe pour la faire au loin.

ENFIN, cet avis l'emporta, & l'on réſolut, que les *Dix*, qu'on avoit établis pour être les Directeurs de cette guerre, employeroient tout ce qu'ils ju-

jugeroient propre à tirer Fourli des mains du *Duc*, qui, voyant que les *Florentins* vouloient s'emparer des Lieux qu'il avoit entrepris de défendre, leva maſque, & envoya *Agnolo de la Pergola* avec une groſſe troupe à *Imola*, afin que ce Prince, étant obligé de défendre ſon Etat, ne penſât pas à ſe rendre Curateur de ſon petit-fils. *Agnolo* donc arriva proche d'*Imola*, pendant que les Troupes des *Florentins* étoient encore à *Modigliane*; & comme il faiſoit grand froid, & que les foſſez de la Ville étoient glacés, il la prit dans une nuit, & envoya *Louïs Alidoſſi* priſonnier à *Milan*. Les *Florentins*, voyant *Imola* priſe & la guerre déclarée, envoyérent leurs gens à *Fourli*, & l'aſſiégérent de près; &, afin que les gens du *Duc* ne puſſent pas venir en gros ſecourir la Place, ils prirent à leur ſolde le *Comte Alberigo*, qui, de ſon Fort qu'on appelle *Zagonara*, envoyoit des partis juſques aux portes d'*Imola*. *Agnolo de la Pergola* voyoit bien le danger qu'il y avoit à ſecourir *Fourli*, à cauſe que les nôtres s'étoient fortifiés dans un poſte avantageux. Il forma donc le deſſein d'aller prendre *Zagonara*, ſe perſuadant que les *Flo-*

ren-

rentins s'y oppoſeroient, ce qu'ils ne pouvoient faire ſans abandonner *Fourli*, & ſans s'expoſer à un combat deſavantageux.

ON obligea donc *Alberigo* à capituler, & les articles furent en général, qu'il rendroit la Place, s'il n'étoit ſecouru des *Florentins*, dans l'eſpace de quinze jours. Lorſqu'on eut appris cette méchante nouvelle dans le camp devant *Fourli*, la réſolution fut priſe de ne pas laiſſer cet avantage à l'ennemi; ce qui fut cauſe qu'il en remporta un plus conſidérable: car, l'Armée ayant levé le ſiege, pour ſecourir *Zagonara*, elle vint à la rencontre d'*Agnolo*, qui la défit, non pas tant par ſa valeur, que par le mauvais tems; parceque nos gens ayant, pendant pluſieurs heures, eſſuyé la pluie, & marché dans une fange très profonde, ils trouvérent des ennemis tout frais, qui n'eurent pas de peine à les vaincre. Cependant, dans une ſi grande défaite, & dont on fit tant de bruit dans toute l'*Italie*, il ne mourût que *Louïs d'Obizi*, avec deux de ſes gens, qui, étant tombez de cheval, furent ſuffoquez dans la boue.

CETTE nouvelle affligea toute la Ville

Ville de *Florence*, mais sur-tout ceux qui avoient le plus de part au gouvernement, & qui avoient conseillé la guerre; car, ils voyoient leur ennemi fort, & eux desarmés & sans Alliez, &, de plus, le Peuple déchaîné contre eux, qui publiquement vomissoit des injures sur leur conduite, en se plaignant fort des impôts dont on l'avoit chargé, & de la guerre qu'on avoit allumée sans aucune nécessité. Ces gens-là alloient donc disant: „ Vous voyez comment ils ont fait „ dix Députez pour les affaires de la „ guerre, afin d'épouvanter nos en„ nemis, & comment ils ont secouru „ Fourli, & tiré des mains du Duc „ cette Place. Ils ont enfin découvert „ leurs intentions & quelle est la fin „ de leurs allûres, qui ne tendent „ point du tout à maintenir la liberté, „ dont ils sont ennemis, mais plûtôt à „ augmenter leur puissance, laquelle „ Dieu a diminuée par sa justice. Ce „ n'est pas seulement dans cette der„ nière entreprise qu'ils ont voulu ac„ cabler la République, mais par beau„ coup d'autres. Celle contre Ladislas, „ Roi de Naples, n'étoit elle pas de „ même nature que celle-ci? A qui

„ au-

„ auront-ils recours à preſent pour ti-
„ rer du ſecours? Sera-ce au Pape
„ Martin, qu'ils ont inſulté pour fai-
„ re plaiſir à Braccio? Sera-ce à la
„ Reine Jeanne, qu'ils ont contrainte
„ de ſe jetter, malgré elle, entre les
„ bras du Roi d'Arragon, parcequ'ils
„ l'ont abandonnée? „ A tous ces diſcours ils ajoûtoient toutes les injures que la colere ſuggere à un Peuple animé.

Les *Seigneurs*, ſur cela, jugérent à propos d'aſſembler beaucoup de Citoyens, afin de les obliger à appaiſer tous ceux que la foule du Peuple auroit pû émouvoir. *Renaut d'Albizi*, fils ainé de feu *Mazo*, & qui aſpiroit par ſon mérite, & par la mémoire de ſon pere, au prémier poſte de l'Etat, fit en cette rencontre un long diſcours, où il fit voir, „ qu'il ne faut pas juger des
„ entrepriſes par les évènemens, puiſ-
„ que celles qui ſont formées avec le
„ plus de jugement ont bien ſouvent
„ un mauvais ſuccès, pendant que les
„ téméraires en ont quelquefois de fa-
„ vorables: & ſi l'on donnoit des louan-
„ ges à des conſeils imprudens, à cau-
„ ſe qu'ils auroient réüſſi, ce ſeroit le
„ moyen d'encourager les hommes à

„ n'a-

„ n'avoir point de conduite, ce qui „ enfin ſeroit préjudiciable à l'Etat; „ car, tous les mauvais conſeils ne ſont „ pas toûjours ſuivis de ſuccès avan- „ tageux. C'eſt donc auſſi une erreur „ de blâmer un parti qu'on a embraſſé „ avec prudence, parce qu'il aura eu „ le malheur de ne pas bien réüſſir; „ car, par ce moyen, on intimideroit „ les gens de bon-ſens, & on leur ôte- „ roit le courage de donner leurs „ avis à la République, & de dire les „ choſes comme ils les penſent. „

ENSUITE, il fit voir la néceſſité où l'on étoit d'entrer dans cette guerre, dont la *Toſcane* auroit été le théatre, ſi l'on ne l'eût faite dans la *Romagne*. „ Mais, „ puiſqu'il a plû à Dieu que nos Trou- „ pes fuſſent battues, nôtre perte ſera „ encore plus grande, ſi nous nous „ abandonnons nous-mêmes; mais, ſi „ nous montrons les dents à la for- „ tune, ou ſi nous employons tous les „ remedes qui ſont en nôtre pouvoir, „ je ſuis ſeur que nous ne nous apper- „ cevrons pas de nôtre perte, ni le „ *Duc* de ſa victoire: qu'au-reſte il ne „ faloit point perdre courage, à cauſe „ des dépenſes qu'il faudra faire, & „ des impôts qu'il faudra mettre; car,

„ pour ceux-ci, il eſt juſte de les chan-
„ ger; & pour les frais, ils ſeront
„ bien moindres que par le paſſé, puiſ-
„ qu'il s'en fait beaucoup moins pour
„ ſe tenir ſur la défenſive, que lorſ-
„ qu'on ſe diſpoſe à attaquer. „ Enfin, il les exhorta à imiter leurs Ancêtres, qui s'étoient toûjours bien défendus contre de très grands Princes, parce-qu'ils n'avoient jamais perdu courage.

LES Citoyens étant un peu revenus à eux-mêmes par ce diſcours, & par l'autorité de celui qui le faiſoit, ils prirent à leurs gages le *Comte Oddo*, fils de *Braccio*, & lui donnérent pour Gouverneur *Nicolas Piccinino*, éleve de *Braccio* lui-même, & le plus eſtimé de tous ceux qui avoient fait la guerre ſous lui. Ils mirent avec lui encore d'autres Chefs, & remontérent quelques-uns de leurs Cavaliers qui avoient perdu leur équipage. Ils établirent vingt Citoyens pour faire de nouvelles levées de déniers. Ces gens-ici voyant les Principaux de la République un peu abbattus de la derniere déroute, les chargérent ſans aucuns égards. Cela piqua aſſez ces Prémieres Têtes, qui, au commencement, voulant paroitre plus honnêtes, ne ſe plaignoient pas

pas de leurs taxes en particulier, mais ils en blâmoient l'excès en général, & disoient, qu'il faloit faire une remise : ce que plusieurs ayant apperçu, l'on empécha dans les Conseils que cela n'arrivât. Eux donc voulant qu'on en ressentît la rigueur, afin de rendre ces taxes odieuses à bien des gens, ils firent ensorte que les Commis les levassent avec toute la dureté possible, leur donnant pouvoir de tuer tous ceux qui feroient résistance à leurs Sergens. Cela fit naître assez d'inconvéniens facheux, plusieurs Citoyens ayant été blessez; desorte qu'on trouvoit que les différentes factions en venoient jusqu'au sang, & les plus prudens en appréhendoient quelque dangereuse suite, parceque les Grands, accoûtumez à être respectez, ne pouvoient souffrir d'être exposez aux insultes de ces gens-là, & les autres vouloient que chacun fût chargé également.

PLUSIEURS donc des plus considérables de l'Etat s'assembloient, & concluoient, qu'il étoit nécessaire de reprendre leur autorité, parceque leur négligence avoit donné courage aux Petites Gens de censurer la conduite

de la *Régence*, & aux Chefs de la Populace de relever la tête. Après avoir réfléchi là-deſſus bien des fois, ils convinrent de ſe revoir tous enſemble & tout à la fois ; deſorte qu'ils s'aſſemblérent dans l'Egliſe de *Saint Eſtienne* au nombre de plus de ſoixante-&-dix Citoyens, par la permiſſion de Laurent Ridolfi & de *François Gianfigliazzi*, qui étoient alors du nombre des *Seigneurs*. *Jean de Medicis* ne fut point de cette Aſſemblée, ſoit qu'on ne l'y eût point appellé comme ſuſpect, ſoit qu'il ne voulût pas s'y trouver, comme n'approuvant pas leurs ſentimens.

RENAUD D'ALBIZI parla à toute l'Aſſemblée. Il fit voir l'état de la Ville, & comment, par leur négligence, la Populace en avoit repris le gouvernement, après que leurs Peres l'en avoient dépouillée en mille trois-cens quatre-vingt-un. Il leur repréſenta l'injuſtice du gouvernement, qui avoit duré depuis l'an ſoixante-&-dix-ſept juſqu'en quatre-vingt-un, & qu'il n'y en avoit pas un d'eux là preſens, qui n'y eût perdu un *Pere* ou un *Grand-Pere* : que, cependant, l'on retournoit inſenſiblement dans ces prémiers

miers desordres, puisque le Peuple avoit déjà disposé des taxes, selon son caprice, & qu'il ne manqueroit pas de disposer, peu après, des charges, si l'on ne s'y opposoit, ou par la force, ou par une meilleure conduite; & quand la Populace en seroit venue où elle aspire, elle s'empareroit de leurs postes, & détruiroit ce gouvernement, par lequel ils avoient conduit l'Etat avec tant de gloire pendant quarante-&-deux ans: qu'après cela *Florence* seroit gouvernée par caprice sous l'autorité d'une foule aveugle: qu'alors l'un des partis vivroit dans la derniere licence, & l'autre au milieu de mille dangers; ou bien, l'Etat tomberoit sous la puissance d'un seul, qui s'en rendroit le Souverain. C'est-pourquoi il leur protestoit, que chacun, qui aimoit sa Patrie & son honneur, étoit obligé de se souvenir & de suivre l'exemple de *Bardo Mancini*, qui eut le courage de tirer l'Etat de la ruine où il étoit, en faisant périr les *Alberti*, les asseurant, que l'audace de ces innovateurs-ici, qui s'appuyent sur le grand nombre, n'a pris sa naissance que des *scrutins* trop nombreux, qui se sont rendus tels par nôtre négligence,

& qui, par conſéquent, ont rempli le Palais de gens bas & de néant. Enfin, il conclut, que le ſeul remede à ce mal étoit, de rendre l'autorité aux Grands, & de diminuer celle des Petits *Corps de Métiers*, en les reduiſant à ſept au lieu de quatorze. Cela diminueroit le pouvoir que la Populace a dans les Conſeils, tant parceque leur nombre ſeroit diminué, que parcequ'il ſeroit plus aiſé aux Grands d'acquérir de l'autorité parmi ces Corps-là, qu'ils abbaiſſeroient tant qu'ils pourroient, à cauſe de la vieille antipathie qui eſt entr'eux. Il ajoûtoit, qu'il étoit de la prudence de ſavoir ſe prévaloir des gens, ſelon les tems; car, ſi leurs Peres s'étoient ſervi de la Populace pour rabbattre l'inſolence des Grands, à preſent que les Grands ſont *humiliez* & la Populace inſolente, il faut reprimer cette inſolence par le ſecours des autres: qu'au-reſte, pour venir à bout de ce deſſein, il faloit ſe ſervir, ou de la ruſe, ou de la force: que, pour cette derniere, il étoit facile de la mettre en uſage, puiſque quelques-uns d'entr'eux ſe trouvant être du Conſeil des *Dix*, il étoit facile de faire entrer en ſecret des Troupes dans la Ville.

ALBIZI fut applaudi de tous les auditeurs, & chacun fut de ſon avis; entr'autres *Nicolas d'Uzano* dit, *que tout ce que le* Seigneur d'Albizi *leur venoit de dire étoit véritable, & les remedes qu'il propoſoit étoient bons & aſſeurez, pourvû qu'on plût les employer, ſans mettre la diviſion dans la Ville; & il ſeroit facile de l'éviter, en tirant* Jean de Medicis *dans leur parti, parceque, cela étant, une Populace, qui n'a, ni Chef, ni forces, ne peut faire de mal. Mais, s'il refuſoit d'accepter cet offre, on ne pourroit pas venir à bout de ce deſſein ſans tirer l'épée, ce qui n'arriveroit pas ſans ſe mettre en riſque, ou de perdre, ou de n'être pas en état de jouir des fruits de la victoire.* Enſuite, il leur repréſenta modeſtement les *avertiſſemens* qu'il leur avoit donnez autrefois, & comment ils n'avoient pas voulu remédier à ces inconvéniens ici dans le tems qu'on le pouvoit faire ſans peine, au lieu qu'à preſent on n'en viendroit point à bout, ſans s'expoſer à de grands riſques, à moins qu'on ne gagnât *Jean de Medicis.*

L'ON donna donc la commiſſion à *Rinaldo* d'aller trouver *Medicis*, & de tâcher à le faire tomber dans leur ſen-

timent. Ce Chevalier éxécuta les ordres, & dit tout ce qu'il pût de plus preſſant à *Medicis*, pour l'engager à concourir avec eux dans leur deſſein, & de ne vouloir pas, en protégeant une Populace, la rendre inſolente, aux périls de la République. *Medicis* lui répondit, „ que le devoir d'un bon & „ d'un ſage Citoyen étoit, de ne point „ changer les ordres reçûs dans la Ré„ publique, parcequ'il n'y a rien qui „ chagrine tant les gens, que ces ſor„ tes de changemens, puiſque vous „ ne les pouvez faire ſans offenſer „ bien du monde; & quand on a fait „ beaucoup de mécontens, on eſt en „ riſque de voir à toute heure quelque „ accident fâcheux. Il dit auſſi, qu'il „ trouvoit deux choſes fort pernicieu„ ſes dans leur réſolution: la prémie„ re, de donner les charges à des „ gens, qui, ne les ayant jamais poſ„ ſédées, en font peu de cas, & ne „ trouvent pas étrange d'en être pri„ vez; l'autre, c'eſt de les ôter à des „ gens, qui, étant accoûtumez à les „ poſſéder, n'auront jamais de repos „ qu'ils n'y ſoyent rentrez. Par-là vous „ faites plus de tort à une des parties, „ que de grace à l'autre. Ainſi, ce-

„ lui

„ lui qui aura donné ce conſeil ſe fera
„ peu d'amis & beaucoup d'ennemis,
„ qui auront bien plus d'animoſité à
„ ſe venger, que les prémiers à défen-
„ dre leur bienfaiteur; car, les hommes
„ ſont bien plus vindicatifs que recon-
„ noiſſans. La vengeance les dédomma-
„ ge, à leur avis, & leur donne du plai-
„ ſir; & la reconnoiſſance leur coûte. „

ENSUITE, adreſſant ſon diſcours à Renaud d'Albizi, il dit: „ Et vous, „ ſi vous faiſiez réfléxion ſur le „ Paſſé, & combien cette Ville eſt „ remplie de fourberies, vous ne ſe- „ riez pas ſi ardent à pourſuivre l'éxé- „ cution de ce deſſein; car, les au- „ teurs, après s'être ſervi de vôtre „ puiſſance pour en venir à bout, vous „ en dépouilleroient enſuite vous-mê- „ me, avec l'aide du Peuple, dont „ vous vous feriez attiré la haine par „ cette conduite. Souvenez-vous ſeu- „ lement de ce qui arriva à *Benoit* „ *Alberti*, qui ſe laiſſa perſuader par „ ſes ennemis à conſentir à la perte „ de *George Scali* & de *Thomas Stroz-* „ *zi*; &, peu de tems après, il fut „ relégué par ceux-là même qui lui „ avoient conſeillé la choſe. Enfin, „ il l'exhorta à penſer aux choſes avec

„ plus de prudence, & à imiter ſon
„ pere, qui, pour s'attirer l'affection
„ du Peuple, diminua le prix du Sel,
„ fit établir, que ceux qui payeroient
„ moins d'un demi florin d'impôt
„ pûſſent ne le pas payer s'ils vou-
„ loient. Il fit auſſi ordonner, que, le
„ jour que les Conſeils s'aſſemblent,
„ chacun fût à couvert de ſes créan-
„ ciers; & il conclut, que, pour lui,
„ il vouloit laiſſer la République dans
„ l'état où elle ſe trouvoit. „

QUAND toutes ces menées furent connues, cela augmenta le crédit de *Medicis* & la haine qu'on avoit contre les autres. Mais, il ne fomentoit pas le Peuple dans cette diſpoſition-là à ſon égard, afin de ne pas faire naitre la hardieſſe aux gens d'entreprendre des nouveautez ſous ſa protection; &, dans tous ſes diſcours, il marquoit, qu'il n'étoit pas homme à entretenir des brigues, mais plûtôt à les étouffer; que, pour lui, il ne cherchoit que l'union dans la Ville: & cela fâchoit bien des gens, qui étoient dans ſes intérêts; car, ils auroient bien voulu qu'il eût marqué plus d'ardeur & plus d'ambition. *Alaman de Medicis*, homme d'un naturel fier & emporté, s'efforçoit,

plus

plus que pas un autre, de l'animer à la vengeance contre ſes ennemis & à la protection de ceux qui lui vouloient du bien, blâmant ſa froideur & ſa lenteur, ce qu'il diſoit donner lieu aux menées ſourdes qu'on tramoit contre lui, qui viendroient un jour à éclater par la ruine de ſa Maiſon & de ſes amis, comme ſon fils l'excitoit encore à cela. Mais, *Jean de Medicis* ne changeoit point d'allûre, quelque choſe qu'on lui découvrit, ou que l'on lui pronoſticât. Cependant, la partie étoit déjà découverte, & la Ville étoit dans le trouble & dans la diviſion.

Il y avoit au Palais deux Chanceliers au ſervice de la *Seigneurie*, dont l'un s'appelloit le Seigneur *Martin*, & l'autre le Seigneur *Pagolo*. Le dernier favoriſoit le parti d'*Uzano*, & l'autre celui de *Medicis*: & *Renaud d'Albizi*, voyant que *Jean de Medicis* n'avoit pas voulu prendre parti avec eux, crût qu'il ſeroit à propos de dépouiller *Martin* de ſa charge, parce qu'il eſpéroit que cela lui rendroit la *Seigneurie* plus favorable. Mais, le parti contraire, ayant éventé ce deſſein, protégea *Martin*, & dépoſſéda même *Pagolo*, au grand regret & au grand préjudice

de ceux de ſon parti. Cet évènement auroit d'abord produit de méchans effets, ſans la guerre que la République avoit ſur les bras, & ſans l'épouvante où l'avoit jettée l'échec reçû à Zagonara.

PENDANT que la diviſion travailloit ainſi le dedans de l'Etat, *Agnolo della Pergola*, avec l'Armée du *Duc*, s'étoit emparé de toutes les Places de la Romagne que les *Florentins* tenoient, à la réſerve de *Caſtracaro* & de *Modigliane*. La foibleſſe de ces Places, & le peu de conduite de ceux qui les défendoient, en avoient rendu la conquête aiſée à ce Général. Il arriva deux choſes pendant qu'on faiſoit ces ſieges, qui firent voir combien la valeur d'un homme plait juſques dans la perſonne des ennemis mêmes, & combien l'on hait la lâcheté & la malice. *Biagio de Milano* étoit Gouverneur de la Forteresſe de *Monte Petroſo*; & comme il ſe voyoit preſſé par le feu que les ennemis avoient mis, ſans voir aucune eſpérance de pouvoir garder la Place, il jetta de la paille & des habits du côté où le feu n'avoit pas encore pris, & par-deſſus il jetta deux petits enfans qu'il avoit, diſant aux enne-

ennemis : *Prenez les biens que la fortune m'a donnez, & que vous pouvez me ravir ; mais, pour les autres, qui ſont mon honneur & ma gloire, je ne vous les abandonnerai point, & vous ne me les ravirez jamais.* Les ennemis coururent pour ſauver les enfans, & ils préſentérent au pere de la corde & des échelles pour le tirer de l'embraſement ; mais, il les refuſa généreuſement, aimant mieux mourir au milieu des flammes, que de tenir la vie des ennemis de ſa Patrie : exemple véritablement digne de l'ancienne généroſité, & d'autant plus beau, qu'il eſt plus rare ! Les ennemis rendirent à ſes enfans ce qu'ils pûrent ſauver d'entier, & eurent grand ſoin de les renvoyer ſeurement à leurs parens. La République voulut auſſi s'en charger ; car, elle les entretint à ſes dépens tant qu'ils vécurent.

Il arriva tout le contraire de cet évènement à *Galeata*, où *Zanobi del Pino* étoit *Podeſta* ; car, ſans faire la moindre réſiſtance, il rendit la Place à l'ennemi. Il exhorta, outre cela, *Agnolo della Pergola* à laiſſer les *Alpes* de la Romagne, & à venir dans les Collines de la *Toſcane*, où il feroit la

guerre avec moins de risque & plus de profit. *Agnolo* ne put supporter la trahison de cet homme, & il l'abandonna à la discrétion de ses valets, qui, après plusieurs moqueries, lui donnoient seulement à manger du papier peint, en disant, *que, par ce moyen, de Guelfe ils vouloient le faire devenir Gibelin.* Après donc avoir souffert quelque tems tous ces mauvais traitemens, il mourut.

DANS ce tems-là, le Comte *Oddo* & *Nicolas Piccinino* entrérent dans le Val de *Lamona*, pour faire ensorte que le *Seigneur* de *Faiance* s'unit avec les *Florentins*, ou, du moins, pour empêcher, autant qu'on pourroit, *Agnolo della Pergola* de faire des courses dans la Romagne. Mais, comme cette Vallée est très forte, & les habitans aguerris, le Comte *Oddo* y fut tué, & *Nicolas Piccinino* mené prisonnier à *Faience*. D'autre côté, la *fortune* voulut que les *Florentins* obtinssent, par l'occasion de leur perte, ce qu'ils n'auroient peut-être jamais obtenu par leur victoire, parceque *Nicolas Piccinino* négocia si adroitement avec le Seigneur de *Faience*, & sa mere, qu'il les fit entrer dans l'Alliance de la République.

Mais,

Mais, ce Général ne fit pas pour lui-même ce qu'il avoit conſeillé aux autres; car, comme il traitoit avec l'Etat touchant ſa paye, ſoit que les conditions lui parûſſent peu avantageuſes, ſoit qu'il les trouvât milleures ailleurs, il partit d'*Arezzo*, où il étoit dans ſa maiſon, & s'en alla avec précipitation en *Lombardie*, où il ſe mit au ſervice du *Duc de Milan*.

LES *Florentins*, intimidez par cet accident, & épouvantez par tant de dépenſes perdues, jugérent qu'ils ne pouvoient plus ſoûtenir cette guerre eux ſeuls. Ils envoyérent donc des *Ambaſſadeurs* aux *Vénitiens*, les prier de s'oppoſer aux progrès d'un Prince, dont la grandeur & l'accroiſſement leur ſeroit auſſi pernicieux qu'à eux-mêmes, s'ils n'y remédoient pendant qu'il leur étoit encore facile. *François Carmignole*, qui paſſoit en ces tems-là pour très Grand Capitaine, & qui, ayant été au ſervice du *Duc*, s'en étoit détaché, conſeilloit auſſi la même choſe à la *Seigneurie* de *Veniſe*. Mais, elle étoit en ſuſpens ſur le parti qu'elle devoit prendre, parce qu'elle appréhendoit que la meſintelligence entre le *Duc* & *Carmignole* ne fût une feinte:

&

& comme elle étoit dans ce doute, le *Duc*, ayant débauché un domeſtique de *Carmignole*, le fit empoiſonner; mais, le poiſon ne fut pas aſſez violent pour le tuer, l'ayant ſeulement mis à l'extrémité. Si-tôt que les *Vénitiens* eurent découvert l'origine de ce mal, cela leur ôta tout ſoupçon, & les *Florentins* continuant à les ſolliciter, ils firent ligue enſemble, dans laquelle les deux Etats s'obligérent à faire la guerre à frais communs, & aux conditions, que les conquêtes qu'on feroit en *Lombardie* ſeroient au profit des *Vénitiens*; que celles qu'on feroit dans la Romagne, & dans la *Toſcane*, appartiendroient aux *Florentins*; & que *Carmignole* ſeroit le Capitaine-Général de la ligue.

MOYENNANT ce Traité, la *Lombardie* devint le théatre de la guerre, que *Carmignole* fit avec beaucoup de conduite & de valeur, ayant en fort peu de tems emporté pluſieurs Places au *Duc*, avec la Ville de *Breſce*, dont la conquête fut eſtimée miraculeuſe dans ces tems-là, vû la maniere de faire la guerre alors. Cette guerre avoit duré depuis l'an mille quatre-cens vingt-&-deux juſqu'en vingt-&-ſept,

&

& les Citoyens de *Florence* étoient las des impôts qu'on avoit payez juſqu'alors ; deſorte qu'il falut les changer : &, afin qu'ils fuſſent proportionnez aux facultez de chacun, on ordonna, que ceux qui auroient vaillant cent *Florins*, en payeroient un demi à l'Etat. Cette impoſition étant réglée par la loi, & non par la diſcrétion des gens, les Citoyens riches s'en trouvérent fort chargez, & ils s'y oppoſérent devant qu'elle fût réſolue : il n'y avoit que *Jean de Medicis* qui l'approuvoit publiquement ; deſorte qu'elle paſſa *. Cette nouvelle maniere de lever les déniers publics mit un frein à la tyrannie des plus puiſſans, parce qu'ils ne pouvoient plus maltraiter les autres par la voie des impôts, ni leur impoſer ſilence dans les Conſeils par des menaces, comme ils faiſoient auparavant. Cette taxe étoit donc approuvée du gros des habitans ; il n'y avoit que les riches qui s'en plaignoient fortement.

MAIS, comme il arrive que les hom-

* J'omets ici une période de l'Original, où l'Auteur donne l'origine & l'étimologie du nom *Toſcan* qu'on donne à cet Impôt.

hommes ne ſont jamais contens, & que, quand ils ont obtenu une choſe, ils en veulent une autre, le Peuple, ne ſe contentant pas de l'égalité que la loi mettoit par cette maniere d'impoſer, vouloit, outre cela, qu'on remontât aux années paſſées, & qu'on éxaminât, ſur le pied de cette nouvelle loi, ce que les riches avoient payé de moins par les précédens reglemens, & qu'on les fit payer juſqu'à la concurence d'une parfaite égalité avec ceux, qui, n'ayant pas eu le moyen de payer ce qu'ils ne devoient point, avoient été contraints de vendre leurs héritages, pour en venir à bout. Cette nouvelle demande épouvanta les Grands encore plus que n'avoit fait la derniere loi; &, afin de s'en mettre à couvert, ils ne ceſſoient point de blâmer cette loi, qu'ils diſoient être très injuſte, parce qu'elle s'étendoit juſques ſur les biens mobiliaires, qu'on poſſede aujourd'hui, & qui demain ſe perdent: qu'outre cela, pluſieurs perſonnes avoient de l'argent caché, que le nouvel impôt ne pouvoit découvrir. Ils ajoûtoient encore, que, laiſſant leurs propres affaires pour vaquer à celles du Public, ils ne devoient pas être ſi chargez

gez que les autres, puiſqu'on devroit être content des peines qu'ils ſe donnoient, & qu'il n'étoit pas juſte que l'Etat profitât tout à la fois, & de leurs travaux, & de leurs biens, pendant que les autres ne contribuoient que de leur bourſe au ſervice de la République.

CEUX, d'autre côté, qui étoient pour le nouvel impôt, diſoient, *que ſi les biens mobiliaires changent de main, la taxe change de même; & pour ceux qui ont de l'argent dans leurs coffres, il n'eſt pas juſte, que, ne rendant point de revenu, on en paye la taxe; & ſi l'on la met en valeur, il eſt aiſé de le découvrir: qu'au-reſte, s'il eſt à charge à ceux qui ſe plaignent de cette loi de rendre leurs ſervices à l'Etat, ils n'ont qu'à y renoncer, & à ſe décharger de cette fatigue, parcequ'ils ſe trouvera des Citoyens ſi affectionnez au bien public, qu'ils voudront bien rendre leurs ſervices à la République, en payant les impôts: que, d'ailleurs, l'on tire tant d'avantage & d'honneur d'avoir part au gouvernement, qu'ils en devroient être contens, ſans vouloir encore être exempts des charges publiques.*

MAIS, ces gens-là n'avoient pas l'in-

l'intention de couvrir l'endroit qui les bleſſoit; car, le plus grand mal qu'ils trouvoient dans cette affaire, c'étoit de ce qu'ils ne pouvoient plus entreprendre de guerres, ſans y contribuer comme les autres: & ſi l'on ſe fut aviſé de cette loi dès le commencement, d'abord on n'auroit point eu autrefois de guerre avec le Roi de *Naples*, ni aujourd'hui avec le *Duc de Milan*; car, on les avoit entrepriſes ſans néceſſité, & à deſſein ſeulement d'enrichir quelques Citoyens.

JEAN DE MEDICIS tâchoit d'appaiſer l'émotion de ces humeurs, faiſant voir, *qu'il n'étoit pas à propos de remonter au tems paſſé, mais ſeulement de pourvoir à l'Avenir, & que, ſi les impôts avoient été autrefois injuſtes, il faloit remercier Dieu de ce qu'on avoit trouvé remede à cette inégalité: qu'au-reſte, il faloit ſe prévaloir d'un ſi grand avantage à réünir les eſprits, & non pas à mettre la diviſion dans l'Etat, ce qui arriveroit infailliblement ſi l'on vouloit rechercher le Paſſé, & reduire les impôts d'alors à la proportion de ceux d'aujourd'hui: qu'enfin ceux qui ſe contentent d'une demie victoire ſont plus prudens, que les autres, parceque, quand on veut pouſſer les cho-*

choſes juſqu'à l'extrémité, ſouvent on vient à tout perdre. Avec ces raiſons, *Medicis* vint à bout d'appaiſer ces émotions, & d'empêcher qu'on parlât encore d'égaler les impôts payés autrefois.

LA guerre ayant cependant continué avec le *Duc*, l'on fit enfin un Traité de Paix à Ferrare, par la médiation d'un Légat du Pape; mais, le *Duc* n'en obſervant point d'abord les conditions, la ligue reprit les armes, & le défit à *Maclovio.* Quand le *Duc* ſe vit *battu*; il renoua de nouveaux pourparlers de paix; & les uns & les autres y donnérent les mains. Les *Florentins* le firent, parce qu'ils étoient devenus jaloux des Vénitiens, trouvant qu'ils dépenſoient beaucoup pour rendre puiſſans les autres. Les Vénitiens furent auſſi portez à la paix, parce qu'ils s'apperçurent que depuis que Carmignole eut battu le *Duc*, il portoit les choſes en longueur; deſorte qu'ils ne crûrent pas pouvoir ſe fier à lui davantage.

LA paix fut donc conclue en mille quatre cens vingt-&-huit; &, par le Traité, les *Florentins* rentrérent dans leurs Places de la Romagne, & *Breſce* demeura aux *Vénitiens*, à qui le *Duc* céda

céda encore *Bergame* & ſon Territoire. Cette guerre coûta aux *Florentins* trois millions cinq cens mille *Ducats*, & avec cette dépenſe ils rendirent les *Vénitiens* puiſſans, n'ayant attiré chez eux-mêmes que la pauvreté & la diviſion.

LA paix faite au dehors réveilla la diſcorde au dedans; car, les Grands ne pouvant ſouffrir le nouvel impôt, & ne voyant point le moyen de l'abolir, ils tâchérent de le faire deſaprouver, afin d'avoir plus de camarades pour le faire changer. Pour cet effet, ils firent entendre aux Commiſſaires députez à la taxe, que la loi les obligeoit auſſi à rechercher les biens de ceux qui en avoient dans le Territoire, afin de voir s'il n'y en avoit point qui appartinſſent aux habitans. Ils citérent donc tous ceux qui y tenoient des poſſeſſions, afin d'apporter tous les titres de leurs héritages dans un tems marqué; ce qui fit que les habitans de Volterre envoyérent des Députez à la *Seigneurie*, pour y porter leurs plaintes: ce qui ayant piqué les Commiſſaires de la taxe, ils mirent en priſon dix-huit de ces habitans-là. Cette action les mit tous fort en colere: cependant, ils n'en-

n'entreprirent rien, depeur de nuire à leurs Compatriotes priſonniers.

DANS ce tems-là, *Jean de Medicis* tomba malade, & ayant connu que ſa maladie étoit mortelle, fit venir Coſme & Laurent ſes enfans, & leur dit, *qu'il croyoit avoir atteint le terme que Dieu avoit marqué à ſes jours : qu'il mouroit content, puis qu'il les laiſſoit pleins de ſanté & de richeſſes, & en état de vivre en honneur, & avec l'approbation générale, s'ils vouloient ſuivre ſes traces : que rien ne lui donnoit tant de ſatisfaction en mourant, que le ſouvenir qu'il avoit, de n'avoir jamais offenſé perſonne ; au contraire, qu'il ſe rendoit ce témoignage, d'avoir fait du bien à tous, autant qu'il avoit pû : qu'il les exhortoit à l'imiter en cela. Pour ce qui eſt du Gouvernement, il leur ordonnoit de n'y prendre que la part que les loix & les Citoyens leur en donneroient, afin qu'ils pûſſent vivre en ſeureté : que ce n'étoit pas ce qu'on donnoit aux hommes qui les faiſoit haïr, mais ce qu'ils uſurpoient : qu'ils en auroient, par ces voies-là, beaucoup plus, que ceux, qui, voulant anticiper ſur les autres, perdent le leur propre, &, devant que de le perdre, vivent dans des peines continuelles : que c'étoit avec la conduite qu'il leur or-*

don-

donnoit qu'il avoit conſervé & augmenté ſon crédit dans la République, au milieu de beaucoup d'ennemis & de beaucoup de contradictions: qu'en marchant dans la même route, ils ſe maintiendroient, & monteroient peut-être encore plus haut; mais, s'ils s'en éloignoient, qu'ils penſaſſent bien qu'ils n'auroient pas un ſuccès plus heureux, que ceux, qui, dans les tems paſſez, étoient miſérablement péris, & avoient ruiné leurs Maiſons. Il mourut peu de tems après, & il laiſſa preſque toute la Ville dans une grande affliction de ſa mort, ce qui étoit extrêmement dû à ſon mérite.

JEAN DE MEDICIS fut très charitable, &, ſans attendre qu'on lui demandât, il ſecouroit les pauvres, & les prévenoit dans leur néceſſité. Il aimoit tout le monde, louant les honnêtes gens, & ayant compaſſion des méchans. Il ne brigua jamais les charges, & il les eut toutes. Il n'alla jamais au Palais ſans y être appellé. Il aimoit la paix, & évitoit la guerre. Dans la mauvaiſe fortune, il ſoûtenoit les gens, & dans la bonne, il leur aidoit. Bien loin de tâcher à s'enrichir du bien du Public, il cherchoit à l'augmenter. Dans la Magiſtrature il étoit agréa-

agréable, d'une éloquence médiocre, mais d'une très grande prudence. Il avoit l'air mélancolique; mais, dans la converſation, il étoit gai & railleur. Il mourut très opulent; mais, les grandes richeſſes qu'il avoit étoient moindres, que l'honneur dont il fut comblé, que la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & que la tendreſſe que le Peuple avoit pour lui. *Coſme* ſon fils augmenta encore les richeſſes qu'il lui avoit laiſſées; &, ne ſe contentant pas d'augmenter les biens de la *fortune*, il porta encore plus loin, que ſon pere, tous les autres.

LES habitans de *Volterre*, las de leur priſon, promirent, pour en ſortir, de faire ce qu'on éxigeoit d'eux. Etant donc libres & de retour à *Volterre*, le tems vint qu'on y devoit faire de nouveaux *Prieurs*. Entre ceux qui furent *tirez*, il y en eut un, nommé *Juſte*, qui, quoique de baſſe condition, avoit du crédit parmi le Peuple, & étoit un de ceux qui avoient été empriſonnez à *Florence*. Cet homme, déjà piqué en ſon particulier contre les *Florentins*, & animé par l'injuſtice qu'ils faiſoient à ſa Patrie, fut encore excité par un Hom-

me de Qualité, nommé *Jean de* **, qui étoit ſon collegue dans la *Magiſtrature*, & qui le porta à émouvoir le Peuple, ſous le bon plaiſir des *Prieurs*, & par ſon crédit, afin de tirer *Volterre* de la domination des *Florentins*, & de s'en faire *Souverain*. Ce fut donc à ſa perſuaſion que *Juſte* prit les armes, courut tous les Quartiers de la Ville, prit priſonnier le Gouverneur qui y étoit de la part des *Florentins*, & ſe fit *Souverain* par le conſentement du Peuple. Ce nouvel accident déplût beaucoup à la République ; néanmoins, ayant fait tout nouvellement la paix avec le Duc, ils crûrent qu'ils auroient bien le tems de rentrer en poſſeſſion de ce Lieu-là ; &, ſans différer davantage, ils envoyérent *Renaud d'Albizi* & *Palla Strozzi* pour faire cette expédition. *Juſte*, cependant, qui jugeoit bien que les *Florentins* ne le laiſſeroient pas en repos, demanda du ſecours à *Sienne* & à *Luques*. La République de *Sienne* ne voulut pas lui en donner, diſant qu'elle étoit en Alliance avec *Florence* ; & *Pagolo Guinigi*, *Seigneur de Luques*, voulant regagner les bonnes graces des *Florentins*, qu'il craignoit d'a-

d'avoir perdues dans la guerre du *Duc de Milan*, dont il avoit paru ami, non ſeulement refuſa le ſecours que *Juſte* lui demandoit, mais même il envoya priſonnier à *Florence* le Député qui étoit venu de ſa part.

CEPENDANT, les Chefs des Troupes *Florentines*, voulant ſurprendre *Volterre* au dépourvû, raſſemblérent tout ce qu'ils avoient de Gendarmes, & levérent aſſez d'Infanterie dans le *Val d'Arne* & le plat Païs de *Piſe*; puis, ils marchérent du côté de *Volterre*. *Juſte*, de ſon côté, ſans s'étonner de ce que ſes Voiſins l'abandonnoient, & de ce que les *Florentins* faiſoient de grands préparatifs contre lui, ne s'oublioit point: mais, ſe confiant dans la bonne ſituation & la force de ſa Place, il ſe diſpoſoit à ſe bien défendre.

IL y avoit dans *Volterre* un nommé *Arcolano*, frere de ce *Jean*, qui avoit conſeillé à *Juſte* de ſe faire *Souverain*, qui avoit du crédit parmi la *Nobleſſe*. Cet homme aſſembla ſes meilleurs amis, & leur fit voir comment Dieu pourvoyoit aux beſoins de leur Ville: *Car*, diſoit-il, *ſi vous voulez bien prendre les armes, ôter la Souveraineté à Juſte*,

& rendre la Ville aux Florentins, il en réſultera que nous deviendrons les Prémiers du Païs, & que nous en conſerverons les anciens privileges. Etant donc demeurez d'accord de la choſe, ils allérent au Palais où le Souverain repoſoit; & pendant qu'une partie d'entr'eux demeura en bas, *Arcolano*, avec trois autres, monta en haut dans la Sale, où l'ayant trouvé avec quelques Citoyens, il le tira à part, comme s'il avoit à l'entretenir de quelque choſe de conſéquence, & d'un diſcours paſſant à l'autre, il le mena dans une chambre, où lui & ceux qui étoient avec lui l'attaquérent l'épée à la main; ce qu'ils ne pûrent pourtant pas faire ſans que *Juſte* n'eût auſſi le tems de tirer l'épée, & de bleſſer dangereuſement deux des *aſſaſſins*. Mais, ne pouvant réſiſter à tant de gens, il fut couché ſur le carreau; après quoi, les partiſans d'*Arcolano*, prenant les armes, livrérent la Ville aux Chefs des *Florentins*, qui en étoient proche avec leurs Troupes, & qui y entrérent ſans faire aucune capitulation, ce qui empira la condition de *Volterre*: car, entr'autres innovations, ils en démembrérent une par-

partie du Territoire, & en firent un *Baillage* *.

VOLTERRE ayant donc été perdue & regagnée preſque en même tems, on ne voyoit pas de nouveaux ſujets de guerre, ſi l'ambition de certaines gens n'en avoit point fait naître. *Fortebraccio*, fils d'une ſœur de *Braccio de Peroufe*, avoit longtems fait la guerre au ſervice des *Florentins* contre le *Duc de Milan*. Quand la paix fut faite, la République lui donna ſon congé; & quand l'accident de *Volterre* arriva, il étoit encore logé dans *Fucecquio*; ce qui donna lieu à ceux qui avoient la charge de reduire les Rebelles, de ſe prévaloir de lui & de ſon monde. L'on ſoupçonne, que, dans le tems que *Renaud d'Albizi* conduiſoit cette expédition avec lui, il lui mit dans l'eſprit d'attaquer l'*Etat de Luques*, ſous quelque prétexte recherché, lui faiſant entendre, que, s'il y conſentoit, il feroit enſorte que ce deſſein ſeroit approuvé à *Florence*, & qu'on l'en rendroit le Chef. Ainſi, *Volterre* étant reduite, *Fontebraccio* retourna à *Fucecquio*;

* Il y a dans l'Original un *Vicariat*, qui revient à la ſignification de *Baillage* à peu près.

quio, & ce fut-là que, par ſon propre mouvement, ou à la perſuaſion d'*Albizi*, il prit trois cens Chevaux & trois cens Fantaſſins, & s'empara de *Ruoti* & de *Campito*, deux Châteaux appartenans à l'*Etat de Luques*. Cette expédition ſe fit en Novembre mille quatre-cens vingt-neuf. Enſuite, deſcendant dans la Plaine, il fit un gros butin.

CETTE nouvelle étant venue à *Florence*, il ſe fit par la Ville pluſieurs pelottons de toutes ſortes de gens, & la plûpart vouloient qu'on fit une entrepriſe ſur la Ville de *Luques*. Les *Grands*, qui y étoient portez, étoient tous ceux du parti des *Medicis*, auxquels *Albizi* s'étoit joint, ſoit qu'il jugeât la choſe avantageuſe à l'Etat, ſoit qu'il crût de pouvoir devenir le Chef de cette guerre. Tous ceux qui la deſaprouvoient étoient tous les partiſans de *Nicolas d'Uzano*. Et c'eſt une choſe difficile à croire, que dans une même Ville il y eût une ſi grande contrariété de penſées au ſujet d'un projet de guerre; car, il eſt étonnant, que ceux-là mêmes, qui, après dix ans de paix, deſaprouvoient une guerre contre le *Duc de Milan*, où il s'agiſſoit

giſſoit de conſerver leur liberté, demandaſſent avec tant d'inſtance qu'on la déclarât à *Luques*, après tant de dépenſes faites, & dans le mauvais état où étoit la Ville, le tout dans le deſſein d'opprimer la liberté des autres. D'autre côté, n'eſt-il pas ſurprenant, que ceux qui avoient été ſi fort portez à la prémiere de ces guerres, deſaprouvaſſent celle-ci? Cela fait bien voir que les ſentimens changent avec les tems, & que le général des hommes eſt plus porté à s'emparer du bien d'autrui, qu'à conſerver le ſien propre, parcequ'on eſt plus pouſſé par l'eſpérance d'acquérir, que retenu par la crainte de perdre, n'étant pas poſſible qu'on ſe perſuade la perte, que lors qu'on la voit de près: & pour l'eſpérance, elle flatte toûjours, quoiqu'éloignée. D'ailleurs, le Peuple de *Florence* ſe repaiſſoit d'eſpérance à la vuë des conquêtes de *Fortebraccio*, & à cauſe des lettres & des avis que donnoient les Miniſtres de la République qui étoient dans le Voiſinage de *Luques*; car, les *Recteurs* de *Peſcia* & de *Vico* faiſoient entendre, que ſi on leur donnoit pouvoir de recevoir les Châteaux qu'on venoit leur offrir, dans peu

l'on ſe rendroit maître de tout le *Territoire de Luques*. Ajoûtez à cela, que le *Seigneur de Luques* avoit envoyé un Ambaſſadeur à *Florence*, pour y porter des plaintes des attentats de *Fortebraccio*, & pour prier les *Seigneurs* de ne pas troubler un bon voiſin, & une Ville avec qui ils avoient toûjours vécu en bonne intelligence. Cet Ambaſſadeur avoit nom *Jaques Viviani*, qui, peu auparavant, avoit été mis en priſon par *Pagolo Guinigi*, *Seigneur de Luques*, parcequ'il étoit entré dans une conſpiration contre lui: & bien qu'il fût convaincu du crime, néanmoins ce Prince lui fit grace; & enſuite, croyant ſe l'être acquis par une ſi grande faveur, il ſe fioit en lui. Mais, *Viviani*, ſe ſouvenant bien plus du riſque où il avoit été, que de la grace qu'il avoit reçûë étant à *Florence*, pouſſoit ſous mains les Citoyens à entreprendre cette guerre; ce qui, joint à l'eſpérance qu'on avoit déjà, détermina les *Seigneurs* à aſſembler le *Grand Conſeil*, où il ſe trouva *quatre cens quatre-vingt-&-dix-huit Citoyens*, en préſence deſquels la queſtion fut agitée par les Principaux de la Ville.

RENAUD D'ALBIZI étoit un des pré-

prémiers qui vouloit la choſe, ainſi que nous venons de le remarquer. Il faiſoit donc entendre tous les avantages qui reviendroient de cette conquête. Il faiſoit voir, *que la conjoncture étoit favorable, puiſque les Vénitiens & le Duc de Milan n'avoient point compris cette Ville-là dans le Traité, & que le Pape ne pouvoit point les traverſer dans leur deſſein, puiſqu'il étoit aſſez occupé par les affaires du Royaume de Naples. Il ajoûtoit à cela la facilité du ſuccès, puiſque cet Etat étoit tyranniſé par un de ſes Citoyens, n'ayant, par conſéquent, ni le moyen, ni la volonté, de ſe défendre, comme lorſqu'il s'agiſſoit de conſerver ſa liberté: deſorte que le Peuple livreroit volontiers la Ville pour ſe délivrer du Tyran; ou même le Tyran la céderoit par la crainte qu'il auroit ſes Sujets.* Il repréſentoit auſſi les inſultes qu'il avoit faites à nôtre Etat, & ſa mauvaiſe volonté pour nous, ajoûtant, *que cet homme-là ſeroit à craindre, ſi l'on venoit à avoir la guerre, ou avec le Pape, ou avec le Duc de Milan.* Enfin, ſa concluſion étoit, *que jamais la République n'avoit rien entrepris, ni de plus aiſé, ni de plus avantageux, ni de plus juſte.*

NICOLAS D'UZANO diſoit, au con-

contraire, „ que *Florence* n'avoit ja-
„ mais rien entrepris de plus injuſte,
„ ni de plus dangereux, & dont les
„ ſuites pûſſent apporter plus de pré-
„ judice. Prémierement, qu'on alloit
„ faire la guerre à une Ville du parti
„ des *Guelfes*, amie de tout tems de
„ nôtre Etat, & qui s'étoit expoſée
„ bien des fois à beaucoup de dangers,
„ pour recevoir dans ſon ſein nos Re-
„ fugiez *Guelfes*, qui n'avoient pas la
„ liberté de vivre dans leur Patrie:
„ qu'on ne voyoit pas dans les Anna-
„ les de la République que *Luques* eût
„ jamais offenſé *Florence*: que ſi cela
„ étoit arrivé autrefois ſous *Caſtruccio*,
„ & depuis peu ſous *Guinigi*, qu'il
„ n'en faloit pas imputer la faute à l'E-
„ tat, mais à ſes Tyrans: que ſi l'on
„ pouvoit faire la guerre à celui d'au-
„ jourd'huì, ſans endommager les Ci-
„ toyens, qu'il n'y ſeroit pas ſi con-
„ traire; mais que, puiſque cela é-
„ toit impoſſible, il ne pouvoit pas
„ conſentir qu'on ruinât une Vil-
„ le, qui avoit toûjours été leur a-
„ mie. „

„ CEPENDANT, puiſque l'on vivoit à-
„ preſent dans une ſiecle, où l'on ne
„ diſtingue pas entre ce qui eſt juſte

„ &

„ & ce qui ne l'eſt pas, il ne vouloit
„ point inſiſter ſur ces raiſons, mais
„ regarder ſeulement à l'utilité de la
„ République: qu'ainſi il croyoit qu'on
„ pouvoit dire une choſe avantageuſe,
„ lorſqu'il étoit difficile qu'elle appor-
„ tât du préjudice: que, par conſé-
„ quent, il ne ſavoit pas comment l'on
„ pouvoit appeller utile une entrepri-
„ ſe, où les pertes ſont certaines,
„ & le profit douteux. Les pertes
„ certaines ſont les frais qu'elle ti-
„ re après ſoi, & qui doivent être ſi
„ grands, qu'ils ſeroient capables d'é-
„ pouvanter une Ville enrichie par
„ une longue paix; & combien plus
„ un Etat épuiſé par une rude & lon-
„ gue guerre, comme eſt celui de *Flo-*
„ *rence.* L'utilité qui en pourroit re-
„ venir ſeroit la conquête de *Luques*,
„ qu'il avouoit être conſidérable;
„ mais, qu'il faloit faire réfléxion ſur
„ l'incertitude de cette conquête, qui
„ lui paroiſſoit ſi grande, qu'il jugeoit
„ la choſe impoſſible: & qu'ils ne s'i-
„ maginaſſent pas que le *Duc de Milan*
„ & les *Vénitiens* fuſſent contens de
„ cette révolution; car, ces derniers
„ ne paroiſſoient y conſentir, que
„ pour ne paroitre pas ingrats envers

„ les *Florentins*, qui leur avoient fait
„ faire de ſi belles conquêtes, en leur
„ fourniſſant tant d'argent. Pour le
„ *Duc*, que c'étoit ſon intérêt de voir
„ la République rentrer dans une nou-
„ velle guerre & dans de nouvelles
„ dépenſes, afin de donner deſſus
„ quand elle ſeroit abbatue par la fa-
„ tigue, & épuiſée de finances: que
„ même, au milieu de l'entrepriſe, &
„ lorſqu'on auroit les plus belles eſpé-
„ rances de la victoire, il ne man-
„ queroit pas de moyens de ſecourir
„ *Luques*, ou en lui envoyant de l'ar-
„ gent ſous main, ou en caſſant ſes
„ Troupes, & les faiſant paſſer à ſon
„ ſervice comme des avanturiers:
„ qu'il conſeilloit donc de ne point
„ penſer à cette affaire, mais de fai-
„ re tout ce qu'on pourroit pour ſuſci-
„ ter au Tyran des ennemis chez lui-
„ même, parceque le moyen le plus
„ aſſeuré pour venir à bout de con-
„ quérir la Ville, c'étoit de la laiſſer
„ ſous ſon Tyran, qui l'affligeroit &
„ l'affoibliroit aſſez; enſorte que la
„ choſe étant conduite avec pruden-
„ ce, elle ſeroit enfin reduite aux ter-
„ mes, que le Tyran ne pourroit plus
„ la conſerver, & qu'elle ſeroit obli-
„ gée

„ gée de ſe jetter entre nos bras, n'é-
„ tant pas en état de ſe gouverner el-
„ le-même : que, cependant, il voyoit
„ bien qu'on étoit animé à la choſe,
„ & que ſes raiſons ne faiſoient pas
„ d'impreſſion ; mais, qu'il vouloit
„ leur pronoſtiquer, qu'ils alloient
„ faire une guerre qui leur coûteroit
„ beaucoup, & où ils rencontreroient
„ bien des obſtacles : qu'au lieu de
„ conquérir *Luques*, ils la délivreroient
„ du *Tyran*, & qu'au lieu d'une Ville
„ amie, ſoûmiſe, & foible, ils en fe-
„ roient un Etat libre & ennemi, qui,
„ avec le tems, ſeroit un obſtacle
„ à la grandeur de leur Républi-
„ que. „

APRES qu'on eut parlé pour & contre ſur cette matiere, on vint, ſelon la coûtume, à recueillir ſecrettement les voix, & de tous ceux qui étoient preſens, il n'y en eut que quatre-vingt dix-huit qui ne fuſſent pas d'avis de la choſe. La réſolution ayant donc été formée, & le Conſeil des *Dix* établi pour la direction de cette guerre, l'on fit des levées d'Infanterie & de Cavalerie, & l'on en commit toute la conduite à *Aſtorre Gianni*, & à *Renaud d'Albizi*. L'on traita auſſi avec

Fortebraccio pour les Châteaux qu'il avoit pris, & pour l'engager au ſervice de la République. Les Chefs étant arrivez avec les Troupes dans le Territoire de *Luques*, ils ſe partagérent; & *Aſtorre Gianni* s'étendit dans la Plaine du côté de *Camaggiore* & de *Pietra Santa*, & *Albizi* tira vers les Montagnes, jugeant qu'on viendroit aiſément à bout de la Ville, lorſqu'on l'auroit dépouillée de ſon Territoire.

CES gens-ici ne furent pas heureux dans leurs entrepriſes. Ce n'eſt pas qu'ils ne priſſent aſſez de Châteaux, mais c'eſt qu'on blâme beaucoup leur conduite. Il eſt vrai que *Gianni* fut convaincu entièrement des accuſations qu'on faiſoit contre lui. Il y a une Vallée auprès de *Pietra Santa*, riche & pleine d'habitans, qui, voyant la venue du *Commandant*, allérent au devant de lui, le ſuppliant de les recevoir comme *fidèles Sujets du Peuple Florentin*. *Gianni* parut accepter leur offre; enſuite, il fit prendre par ſes Gens tous les Paſſages & tous les Endroits forts de la Vallée: après quoi, il fit aſſembler tous les hommes dans une de leurs principales Egliſes, & les fit tous priſonniers de guerre; puis, il fac-

ſaccagea & détruiſit le Païs avec une barbarie & une avarice exceſſives, ſans épargner, ni les lieux ſaints, ni les femmes, ni les filles. On ſçut à *Florence* la maniere dont tout ſe paſſa, ce qui déplut beaucoup aux *Magiſtrats* & à toute la Ville. Quelques-uns de ces pauvres gens-là, étant échappez des mains du *Commandant*, s'en étoient fuis à *Florence*, & dans toutes les rues ils récitoient leurs malheurs à tout le monde; deſorte qu'étant pouſſez par bien des gens, qui ſouhaittoient qu'on punit le *Commandant*, ou parcequ'il étoit criminel, ou parcequ'il étoit contraire à leur faction, ces malheureux s'addreſſérent au *Conſeil des Dix*, & demandérent d'être entendus. Quand ils furent admis à l'audience, l'un d'eux parla en ces termes:

„ Nous ſommes perſuadez, *Ma-*
„ *gnifiques Seigneurs*, que vous ajoû-
„ terez foi à ce que nous vous dirons,
„ & que vous ſerez touchés de nos
„ malheurs, quand vous ſaurez de
„ quelle maniere le Commandant de
„ vos Troupes eſt entré dans nôtre
„ Païs, & les traitemens qu'il nous a
„ faits enſuite. Nôtre Vallée a toû-
„ jours été dans le parti des *Guelfes*.

„ Elle

» Elle a bien des fois donné une re-
» traite asſeurée à vos Citoyens refu-
» giez, lorſqu'ils étoient perſécutez
» par les *Gibelins*, & vos Archives
» doivent être remplies des hiſtoires
» de ce que j'avance ici. Nos Ancê-
» tres ont, de plus, toûjours eu une
» ſinguliere vénération pour cette il-
» luſtre République, qu'ils ont regar-
» dée comme le Chef de ce parti; &
» pendant que *Luques* a tenu pour les
» *Guelfes*, nous nous ſommes volon-
» tiers ſoûmis à elle: mais, depuis
» qu'elle eſt tombée entre les mains du
» Tyran, qui abandonnoit les anciens
» amis, en ſe rangeant du côté des
» *Gibelins*, c'eſt par force, & non de
» nôtre conſentement, que nous ſom-
» mes demeurez dans cette dépendan-
» ce. Dieu ſait combien de fois nous
» l'avons ſupplié de nous faire naître
» l'occaſion de marquer nôtre inclina-
» tion pour nôtre ancien parti. Mais,
» que les hommes ſont aveugles dans
» les vœux qu'ils font! Ce que nous
» demandions à Dieu comme vôtre
» délivrance eſt aujourd'hui la cauſe
» de nôtre déſolation. Car, dès que
» nous avons ſçû qu'on venoit à nous
» ſous vos Etendarts, nous ſommes

» allez

„ allez au devant, non comme à des
„ ennemis, mais comme à nos anciens
„ Maitres, & nous avons remis en-
„ tre les mains de vôtre Comman-
„ dant nôtre Vallée, nos biens,
„ nous-mêmes, & nous nous ſommes
„ confiez entièrement à lui, penſant
„ qu'au moins il auroit les ſentimens
„ d'un homme, s'il n'avoit pas le cœur
„ florentin. „

„ Nous vous demandons pardon,
„ ſi nous parlons comme nous fai-
„ ſons; mais, les excès de nos ſouf-
„ frances, qui paſſent toute imagina-
„ tion, nous obligent à parler de la
„ ſorte: car, il eſt vrai que le Com-
„ mandant, à qui vous avez donné la
„ conduite de vos Troupes, n'a rien
„ conſervé de l'homme, que la figu-
„ re; & de Florentin, que le nom.
„ Du-reſte, c'eſt une peſte, qui por-
„ te la mort par-tout où elle paſſe;
„ c'eſt une bête féroce & un monſtre
„ affreux, qu'aucun Auteur ne pour-
„ roit dépeindre; car, après nous
„ avoir fait aſſembler dans une de nos
„ *Egliſes*, ſous prétexte de vouloir
„ nous dire quelque choſe, il nous y
„ a fait tous priſonniers. Enſuite, il
„ a ravagé & mis en feu toute nôtre

„ Val-

„ Vallée, après en avoir enlevé les
„ habitans & les biens. Il nous a dé-
„ pouillés, saccagés, outragés de coups,
„ & assassinés. Il a violé nos femmes
„ & nos filles, & après les avoir ar-
„ rachées du sein de leurs meres, il les
„ a exposées à la brutalité du soldat.
„ Si nous avions fait quelque insulte à
„ la République, ou à lui-même, & que
„ nous nous fussions attiré ces déso-
„ tions, étant pris les armes à la main,
„ nous n'aurions pas tant de lieu de
„ nous plaindre; au contraire, nous
„ aurions lieu de nous accuser nous-
„ mêmes de nous être précipités vo-
„ lontairement, & par nôtre témérité,
„ dans ces malheurs. Mais, qu'il ait
„ traité si barbarement & si honteuse-
„ ment des amis, qui se sont rendus
„ à lui volontairement, c'est ce qui
„ nous arrache tous nos cris & tous
„ nos sanglots: & quoique nous eus-
„ sions pû remplir toute la *Lombardie*
„ de nos plaintes, & répandre par
„ toute l'Italie le récit de ces outra-
„ ges, nous ne l'avons pourtant pas
„ voulu faire, pour ne pas attirer sur
„ cette illustre République une infa-
„ mie, qui ne regarde qu'un de ces
„ indignes Citoyens. Car, si, avant

„ nos

„ nos malheurs, nous euſſions connu
„ ſon avarice, nous aurions fait en-
„ ſorte de combler cet abime par une
„ partie de nos biens, afin de ſauver
„ l'autre. „

„ MAIS, puiſqu'il n'eſt plus tems,
„ nous avons voulu recourir à vous,
„ pour vous ſupplier d'adoucir les mi-
„ ſeres de nos pauvres habitans, afin
„ de ne pas détourner, par nôtre fu-
„ neſte exemple, les autres Peuples
„ de ſe ranger ſous vôtre empire. Et
„ ſi nos malheurs ne vous touchent
„ pas, au moins redoutez la colere de
„ Dieu, qui a vû ſaccager & bruler
„ ſes Temples & trahir ſon Peuple,
„ juſques dans ſon ſein. „

APRE'S avoir prononcé ce diſcours, ils ſe jettérent en terre, criant & ſuppliant qu'on leur reſtituât, & leurs biens, & leur Païs, & que, puiſqu'il étoit impoſſible de leur rendre l'honneur qu'on leur avoit ravi, au moins on rendit les femmes à leurs maris & les filles à leurs peres.

L'ATROCITÉ de cette *barbarie* ayant été repréſentée par le récit de ces malheureux, le Magiſtrat en fut touché, & ſans délai on commanda à *Gianni* de revenir; enſuite, il fut condamné

damné & *averti*. On fit recherche de tout ce qui pouvoit appartenir à ces habitans-là ; on leur reſtitua tout ce qu'on en pût recouvrer ; & l'Etat les dédommagea du reſte dans la ſuite.

D'AUTRE CÔTÉ, *Renaud d'Albizi* étoit accuſé de faire la guerre pour ſon profit, & non pour celui de la République. On ajoûtoit, que, depuis qu'on lui avoit donné le commandement des Troupes, il n'avoit plus envie de prendre *Luques*, parcequ'il lui ſuffiſoit de piller la Campagne, & de remplir ſes Terres de beſtiaux & ſes Maiſons de butin ; que, de plus, non content du pillage qu'il faiſoit faire par ſes *ſatellites* pour ſon compte, il achetoit encore celui que les ſoldats faiſoient : deſorte que de *Général* il étoit devenu *Marchand*. Ces calomnies, étant venues à ſes oreilles, firent plus d'impreſſion ſur ſa fierté & ſur ſa bonne conſcience, qu'il n'étoit bienſéant pour ſa gravité. Il en fut donc ſi touché, que, piqué contre le Magiſtrat & les Citoyens, ſans attendre ou demander aucun congé, il s'en vint à *Florence*, & s'étant préſenté au *Conſeil des Dix*, il leur dit, „ qu'il n'ignoroit pas les peines & les dangers où

„ l'on

„ l'on s'expoſe, en ſervant un Peuple
„ maitre de ſoi, & une République
„ en diviſion ; car, l'un augmente
„ tous les bruits qui courent ; l'autre
„ punit toutes les mauvaiſes actions ;
„ ne récompenſe point les bonnes, &
„ interprête mal les douteuſes : ainſi ;
„ lorſque vous remportez la victoire,
„ perſonne ne vous loue ; & ſi vous
„ faites quelque faute, chacun vous
„ calomnie, parceque le parti dont
„ vous êtes vous porte envie, & ce-
„ lui qui eſt oppoſé vous perſécute :
„ que, néanmoins, il n'avoit jamais
„ manqué aucune occaſion dont il pût
„ venir un avantage aſſeuré à l'Etat,
„ pour ſe mettre à couvert d'un blâme
„ mal fondé : qu'il étoit pourtant
„ vrai, que l'infamie des calomnies,
„ dont on le noirciſſoit, avoit pouſſé
„ ſa patience à bout, & l'avoit fait
„ agir contre ſon propre penchant :
„ que, par conſéquent, il ſupplioit
„ Meſſieurs du Conſeil d'être à l'ave-
„ nir plus prompts à défendre leurs
„ Citoyens, pour les encourager da-
„ vantage à bien ſervir leur Patrie ; &
„ puiſque ce n'étoit pas l'uſage à *Flo-*
„ *rence* de leur accorder l'honneur du
„ triomphe, qu'au moins on les mit

„ à

„ à couvert des fauſſes accuſations ;
„ qu'ils ſe ſouvinſſent qu'ils étoient
„ eux-mêmes du nombre des Citoyens,
„ & qu'à tout moment on pourroit
„ leur impoſer des choſes, qui leur
„ feroient reſſentir combien les ca-
„ lomnies outrent les gens d'hon-
„ neur, & qui ſont ſans reproches.„

LES *Dix* firent tout ce qu'ils pûrent pour le tems, afin d'adoucir le chagrin d'*Albizi*, & ils donnérent la conduite de cette guerre à *Neri de Gino* & à *Alaman Salviati*. Ces nouveaux Commandans, ſans s'amuſer à faire des courſes par le Territoire de *Luques*, allérent mettre le ſiege devant la Ville. Mais, parcequ'il faiſoit encore froid, ils ſe poſtérent d'abord à *Campanole*, où ils virent bien-tôt qu'on y perdroit le tems ; &, comme ils vouloient approcher plus près de la Ville, les ſoldats y répugnoient, à cauſe de la rigueur de la ſaiſon, quoique les *Dix* preſſaſſent pour qu'on commençât le ſiege, & ne vouluſſent recevoir aucune excuſe pour le contraire.

IL y avoit dans ce tems-là à *Florence* un excellent Architecte, nommé *Philippe*, fils du Sieur *Brunelleſco*. Nôtre Ville étoit remplie de ſes ouvrages, juſ-

juſque-là, qu'il mérita qu'après ſa mort on lui érigeât une ſtatue de marbre dans la principale Egliſe de *Florence*, avec une inſcription au bas, qui rend témoignage de ſes belles qualitez. Cet habile homme ſoûtenoit, qu'on pouvoit inonder *Luques*, vû la ſituation & le lit de la Riviere de *Serquio*; enfin, il le perſuada ſi bien, que les *Dix* donnérent ordre d'en faire l'expérience. Mais, cela ne produiſit que l'endommagement de nôtre Campagne & une meilleure défenſe à l'ennemi; car, les habitans de *Luques* firent une *digue* du côté qu'on faiſoit venir le *Serquio*; & une nuit, ils firent une ouverture à la levée du Canal qui conduiſoit l'eau: deſorte que cette eau rencontrant la digue qu'on avoit élevée du côté de la Ville, qui s'oppoſoit à ſon paſſage, & trouvant une ſortie par l'ouverture qu'on avoit faite à la levée du Canal, elle ſe répandit tellement dans la Plaine, que, bien loin de pouvoir s'approcher de la Place pour l'aſſiéger, il falut s'éloigner du Poſte où l'on avoit campé auparavant.

Ce deſſein n'ayant pas réüſſi, le nouveau Magiſtrat des *Dix* envoya

Jean

Jean Guichardin commander l'Armée. Il fit toute la diligence qu'il pût pour assiéger la Ville, dont le Prince se sentant pressé, à la persuasion d'*Antoine de Rosse*, Sienois, que sa République avoit député à *Luques*, il envoya au *Duc de Milan Salvestre Trenta* & *Louis Bonvisi*, qui demandérent du secours de la part de leur Maitre; mais, comme ce Prince leur parut froid, ils le priérent en particulier de ne pas refuser ce qu'on lui demandoit, lui promettant, de la part du Peuple, de se saisir de leur *Tyran*, & de le lui remettre entre les mains, & ensuite la Ville; l'avertissant que, s'il ne prenoit pas ce parti, leur Maitre donneroit la Place aux *Florentins*, qui l'en sollicitoient par de grandes promesses.

LE Duc, dans l'appréhension qu'il avoit de la chose, ne garda plus de mesures, & fit enforte que le *Comte François Sforce* lui demandât congé en public d'aller à *Naples*; & l'ayant obtenu, il vint à *Luques* avec ses Gens, quoique les *Florentins*, connoissant ces intrigues, & appréhendant ce qui en arriva, employassent le *Comte Boccacino Alamanni*, ami de *Sforce*, pour le détourner de cette pensée. Etant donc venu

venu à *Luques*, les *Florentins* ſe retirérent avec leur Armée à *Librafatta*, & le Comte alla auſſi-tôt aſſiéger *Peſcia*, dont *Pagolo de Diaccetto* étoit Gouverneur. Cet homme, ſans chercher d'autre expédient, s'abandonna à la peur, & ſe retira à *Piſtoïe*; & ſi la Place n'eût point été défendue par *Jean Malavolti*, qui étoit dans la Garniſon, elle eût été priſe. Le Comte, ayant manqué ſon coup dans le prémier aſſaut, alla au Bourg de *Buggiane*, & le prit: puis, il brûla un Château qui en étoit proche.

Les *Florentins*, voyant ces deſordres, eurent recours aux moyens qui les avoient délivrez tant de fois, ſachant que quand la force ne peut rien contre des Troupes mercénaires, l'argent en vient à bout. Ils offrirent donc de l'argent au Comte, qui non ſeulement ſe retira, mais même il leur abandonna la Ville; car, voyant qu'il ne pouvoit plus rien tirer de *Luques*, il n'eut pas de peine à la rendre à ceux qui avoient dequoi l'acheter; ainſi, il convint avec les *Florentins*, non pas de leur donner la Place, trouvant qu'il y alloit de ſa gloire d'y conſentir, mais de la laiſſer prendre, moyennant cin-

quante mille *Ducats*; & quand le Traité fut fait, afin que les habitans le déchargeaſſent auprès du Duc ſon Maître, il leur aida à chaſſer leur *Tyran*.

IL y avoit à *Luques*, comme nous venons de dire, un Ambaſſadeur de *Sienne*, nommé *Antoine de Roſſo*, qui convint avec le Comte de perdre *Pagolo Guinigi*. Les Chefs de la conjuration étoient *Pierre Cennami* & *Jean de Chivizano*. Le Comte étoit alors hors de la Ville, campé ſur le *Serquio*, & il avoit avec lui le fils du *Tyran*. Les conjurez, étant au nombre de quarante, s'en allérent en armes trouver dans la nuit *Guinigi*, qui, au bruit qu'ils firent, étant allé au devant d'eux tout étonné, leur demanda le ſujet de leur venue. *Pierre Cennami* lui répondit, *qu'il y avoit aſſez longtems qu'il les gouvernoit, & qu'il leur avoit attiré des ennemis pour les faire périr par la famine & par l'épée: qu'ainſi ils étoient réſolus à l'avenir de gouverner eux-mêmes, & lui demandérent les clefs de la Ville & ſon tréſor.* Guinigi leur dit, *que le tréſor étoit conſumé; que, pour les clefs, & ſa Perſonne même, étoient en leur pouvoir; les ſuppliant ſeulement d'une choſe, qui eſt de laiſſer finir ſon autorité, ſans répan-*

pandre de ſang, ainſi qu'elle avoit commencé & continué.

LE *Comte Sforce* mena au Duc de Milan *Guinigi* & ſon fils, qui moururent depuis en priſon. Le départ de ce Comte avoit laiſſé *Luques* délivrée du *Tyran* & les *Florentins* hors de la crainte de ſes Troupes. Les uns donc ſe diſpoſérent à ſe bien défendre, & les autres à recommencer leurs attaques. Ils avoient, pour cet effet, pris pour leur Général le *Comte d'Urbin*, qui, preſſant fortement la Ville de Luques, l'obligea d'avoir encore recours au Duc de Milan. Ce Prince envoya à leur ſecours *Nicolas Piccinino*, ſous le même prétexte qu'il avoit déjà envoyé le *Comte Sforce*. Comme donc il venoit pour entrer dans Luques, nos gens allérent au devant de lui, & on en vint aux mains au paſſage de la Riviere de *Serquio*, où les nôtres furent battus, enſorte qu'il n'y en eut qu'un petit nombre qui ſe ſauva dans *Piſe* avec le Commandant.

CETTE déroute affligea toute nôtre Ville, & comme la guerre avoit été entrepriſe du conſentement de tout le Peuple, il ne ſavoit à qui s'en prendre: ainſi, il calomnioit ceux qui la

conduiſoient, & il renouvella les accuſations qu'on avoit faites contre *Renaud d'Albizi*. Mais, *Guichardin* étoit celui qu'on déchiroit le plus cruellement; car, on l'accuſoit d'avoir pû finir la guerre après le départ de *Sforce*, mais qu'il s'étoit laiſſé corrompre pour de l'argent, diſant qu'on en avoit porté une grande ſomme chez lui, juſqu'à nommer ceux qui l'avoient porté & ceux qui l'avoient reçû. Ces bruits & ces accuſations allérent ſi loin, que le *Capitaine* du Peuple, émû lui-même par une voix ſi générale, & pouſſé par ſes ennemis, le cita. *Guichardin* comparut rempli de reſſentiment; mais, les parens firent tant pour l'honneur de la famille, que le *Capitaine* abandonna cette pourſuite.

LA Ville de *Luques*, après cette victoire, non ſeulement reconquit ſes Places, mais elle s'empara du Territoire de *Piſe*, excepté de *Bientina*, *Calcinaia*, *Livourne*, & *Librafatta*. On eût perdu *Piſe* elle-même, ſi on n'eût pas découvert une trahiſon qu'on y tramoit.

LES *Florentins* remirent leurs Troupes ſur pied, & prirent pour Général *Michelet*, éleve de *Sforce*. D'autre côté,

té, le *Duc de Milan* pouſſoit ſes avantages ; &, afin de mortifier encore plus les *Florentins*, il fit faire une ligue par les *Génois*, la Ville de *Siene*, & le *Prince de Piombino*, pour défendre *Luques*, & leur fit prendre pour Général *Nicolas Piccinino*. Ce procédé découvrit entièrement ſes intentions ; deſorte que les *Florentins* & les *Véniziens* renouvellérent leur ligue, qui ralluma non ſeulement la guerre en *Lombardie*, mais auſſi en *Toſcane* ; & dans l'un & dans l'autre Païs il ſe donna pluſieurs combats avec différens ſuccès. Enfin, chacun étant las de ſe battre, il ſe fit une paix entre eux tous. Par ce dernier Traité les *Florentins* & les *Luquois* devoient ſe reſtituer reſpectivement toutes les Places qu'ils avoient conquiſes les uns ſur les autres ; ainſi, chacun rentra dans ſon bien.

PENDANT le cours de cette guerre l'eſprit de faction ne laiſſoit pas de regner au dedans de l'Etat ; & *Coſme de Medicis*, après la mort de *Jean* ſon pere, agiſſoit avec plus de chaleur, que lui, dans le gouvernement, & traitoit ſes amis avec plus d'affection & plus de franchiſe, que lui. Ceux donc

qui s'étoient réjouïs de la mort du pere, voyant ce qu'étoit le fils, étoient fort affligez. *Cosme de Medicis* étoit un homme d'une prudence consommée, dont l'air étoit grave & agréable. C'étoit la libéralité & la douceur même, & jamais il n'entreprit rien contre le parti contraire, ni contre le gouvernement; mais, toute sa passion étoit de faire du bien à tout le monde, & de se rendre amis ses compatriotes par sa libéralité. Un si grand exemple faisoit blâmer davantage ceux qui gouvernoient, dont la conduite étoit fort différente de celle de *Medicis*; mais, pour lui, il croyoit, suivant cette route, vivre autant seurement, que nul autre, dans Florence; & quand même l'ambition de ses ennemis feroit naitre quelque chose d'extraordinaire, il espéroit surmonter tous les accidens par la force des armes, & par l'appui de ses amis. *Averardo de Medicis* & *Puccio Pucci* furent de puissans moyens pour établir sa grandeur. *Averardo*, par son courage, & *Pucci*, par sa pénétration, lui attiroient de l'autorité & du crédit; car, la conduite de *Pucci* & la force de son jugement étoient si estimées, & si connues de tout le mon-

monde, que le parti de *Medicis* n'étoit pas apellé de ſon nom, mais de celui de *Pucci*.

LA Ville, diviſée de cette maniere, entreprit la guerre de *Luques*, & l'animoſité des factions y augmenta bien plus qu'elle ne diminua; & quoique le parti de *Coſme* fût celui qui eût fait entreprendre cette guerre, on ne laiſſoit pas d'en faire ſouvent *Directeurs* des gens du parti oppoſé, à cauſe du rang qu'ils tenoient dans le Gouvernement; ce que *Averardo de Medicis* ne pouvant empêcher, ſes amis & lui employoient toute leur addreſſe à les décrier & à les calomnier: deſorte que, quand on avoit quelque mauvais ſuccès, ce qui arrivoit ſouvent, ce n'étoit jamais, ni la fortune, ni la valeur des ennemis, qui en étoient cauſe, mais l'imprudence du Commandant. C'eſt cela qui aggrava les crimes d'*Aſtorre Gianni*; c'eſt cela auſſi qui rebuta *Renaud d'Albizi*, & le fit ſortir de ſa charge ſans congé. Ce même artifice fut l'origine de la citation de *Jean Guichardin* par le *Capitaine* du Peuple. Enfin, de cette ſource venoient toutes les accuſations qu'on formoit contre les *Dix* & contre les Commandans, parce-

qu'on groſſiſſoit beaucoup les fautes véritables, auxquelles on en joignoit de fauſſes; & le Peuple, qui ordinairement haïſſoit ces gens-là, croyoit aiſément tout ce qu'on en diſoit de faux & de vrai.

CETTE conduite irréguliere étoit fort bien connue à *Nicolas d'Uzano*, & aux autres Chefs du parti contraire, & bien des fois ils y avoient cherché des remedes; mais, inutilement: car, ils jugeoient bien, que, le mal étant enraciné, il étoit dangereux & difficile de s'y oppoſer par la violence. *Uzano* lui-même n'approuvoit pas les moyens extraordinaires; deſorte que l'Etat étant rempli de ces brouilleries, & travaillé de la guerre au dehors, *Barbadori* tâcha de faire conſentir *Uzano* à la perte de *Medicis*; &, pour cet effet, il alla le trouver chez lui, où il étoit penſif & ſeul dans un cabinet. Là il lui conſeilla, par les plus fortes raiſons qu'il pût lui alléguer, de s'unir avec *Albizi* pour chaſſer *Medicis*. Mais, *Uzano* lui répondit, „qu'il ſeroit bien plus „ avantageux pour lui, pour ſa Maiſon, & pour nôtre Etat même, que „ lui & les autres, qui ſont dans cette „ penſée, euſſent plûtôt la *barbe d'argent* *,

„

„ *gent* *, que de l'avoir d'or, comme
„ ſon nom le portoit, parce que leurs
„ conſeils, ſortans d'une tête blanche
„ & pleine d'expérience, ſeroient bien
„ plus ſages & plus utiles à tout le
„ monde: qu'il lui ſembloit, que ceux
„ qui avoient en tête de chaſſer Medi-
„ cis devoient au moins éxaminer
„ leurs forces & les ſiennes. Vous
„ autres, *diſoit-il*, avez appellé nôtre
„ parti le parti de la Nobleſſe, &
„ celui qui lui eſt oppoſé, le parti de
„ la Populace. Quand la vérité ré-
„ pondroit aux noms, la victoire ne
„ laiſſeroit pas d'être douteuſe dans
„ l'occaſion; même nous aurions plus
„ à craindre qu'à eſpérer, en regar-
„ dant à cette ancienne Nobleſſe,
„ que le Peuple a entièrement détrui-
„ te. Mais, nous ſommes encore en
„ bien plus méchans termes, parceque
„ nôtre parti eſt diviſé, & celui des
„ ennemis eſt fort uni: prémierement,
„ parceque *Neri de Gino* & *Néron de*
„ *Nigi*, deux de nos prémiers Ci-
„ toyens,

* Il faut pardonner cette petite pointe italienne au climat & au goût qui regnoit alors, & qui avoit gâté juſques aux eſprits les plus ſolides du ſiecle.

„ toyens, ne ſe ſont jamais déclarez, „ enſorte qu'on pût dire, ils ſont plus „ de nos amis que des autres. Nous „ avons, en ſecond lieu, beaucoup „ plus de maiſons, & même pluſieurs „ familles, en diviſion; car, pluſieurs, „ en haine de leurs freres & de leurs „ parens, ſont animés contre nous, „ & portés pour les autres. Je veux „ vous en faire remarquer quelques-„ uns des plus conſidérables, vous „ laiſſant vous-même penſer aux au-„ tres. „

„ ENTRE les enfans de *Mazo d'Albizi*, *Luc*, en haine de ſon frere „ *Renaud*, s'eſt jetté dans l'autre par-„ ti. Dans la Maiſon des *Guichardins*, „ entre les enfans de *Louïs*, *Pierre* eſt „ ennemi de *Jean*, & a pris parti con-„ tre nous. *Thomas* & *Nicolas Soderi-„ ni* ſont apparemment nos ennemis, „ en haine de leur oncle. Enfin, ſi „ vous regardez bien quelles gens ſont „ nos ennemis, & ce que nous ſom-„ mes, je ne ſçai pourquoi on nous „ appelle le *parti de la Nobleſſe*, plû-„ tôt qu'eux: car, ſi c'eſt parceque „ le Menu-Peuple eſt pour eux, je „ trouve que cela augmente leurs for-„ ces, & diminue les nôtres, à tel

„ point,

„ point, que ſi l'on en prenoit les
„ armes, nous ſerions bien-tôt oppri-
„ més. Et ſi nous conſervons encore
„ nos dignitez, cela vient de l'ancien-
„ ne réputation de nôtre Gouverne-
„ ment, qui s'eſt conſervé depuis cin-
„ quante ans. Au fond, s'ils faloit
„ faire un éxamen, & qu'on vint à
„ s'appercevoir de nôtre foibleſſe, aſ-
„ ſeurement nous perdrions nôtre cau-
„ ſe. Que ſi vous alléguez, que la juſ-
„ tice, qui eſt de nôtre côté, nous at-
„ tireroit des partiſans, & diminueroit
„ le nombre des autres, je vous dirai,
„ qu'il faudroit qu'elle fût connue aux
„ autres auſſi-bien qu'à nous: & c'eſt
„ juſtement le contraire; car, tout ce
„ qui nous mene, ce n'eſt que l'ap-
„ préhenſion que *Medicis* ne ſe faſſe
„ Souverain de la République. Si nous
„ avons cette appréhenſion, les autres
„ ne l'ont pas; même, ce qu'il y a de pis,
„ c'eſt qu'ils nous impoſent ce dont
„ nous l'accuſons. Ce qui nous rend
„ *Medicis* ſuſpect, c'eſt parce qu'il
„ prête ſon argent à chacun, & non
„ ſeulement aux Particuliers, mais
„ même au Public, & aux Etrangers
„ auſſi-bien qu'aux Florentins; c'eſt
„ parce qu'il protege celui-ci & l'au-

„ tre, qui veulent entrer dans les char-
„ ges ; c'eſt parce qu'il avance, tan-
„ tôt l'un, tantôt l'autre, de ſes amis,
„ & les fait monter à des grades plus
„ élevez, par le moyen de la faveur
„ de tout le monde, qui l'aime. Sur
„ ce pied-là, il faudra donc que nous
„ diſions, que les raiſons que nous a-
„ vons de le chaſſer, c'eſt parce qu'il
„ eſt charitable, officieux, libéral, &
„ aimé de tout le monde. Dites-moi
„ en bonne foi, où eſt la loi qui faſſe
„ le procès à un homme pour être
„ charitable, libéral, & généralement
„ aimé ? Et quoique tous ces moyens
„ faſſent monter avec rapidité à la
„ *Souveraineté* ceux qui les mettent en
„ uſage, cependant, on n'en veut
„ rien croire ; & nous n'avons pas aſ-
„ ſez de crédit pour le perſuader, par-
„ ceque nôtre conduite nous a fait
„ perdre la confiance qu'on avoit en
„ nous, & que cette Ville, qui aime
„ les brigues, & qui eſt gâtée, en
„ ayant toûjours été remplie, ne peut
„ pas ouvrir les oreilles à de ſembla-
„ bles accuſations. „

„ MAIS, ſuppoſons qu'on vint à
„ bout de chaſſer *Medicis*, ce qui ne
„ ſeroit pas difficile par le moyen d'u-

„ ne

„ ne *Seigneurie* portée pour nous, com-
„ ment pourriez-vous empêcher ſon
„ retour, ayant tant de créatures à
„ lui, qui reſteroient dans la Ville, &
„ qui bruleroient de paſſion de le fai-
„ re rappeller? Ce ſeroit une choſe
„ impoſſible; car, le nombre en étant
„ ſi grand, & ces gens-là étant ſi bien
„ voulus de tout le Peuple, vous ne
„ pourriez jamais vous en aſſeurer,
„ & plus vous chaſſeriez de ſes amis
„ déclarés, plus vous augmenteriez
„ le nombre de nos ennemis; enſorte
„ qu'il rentreroit bien-tôt, & que
„ vous n'auriez gagné autre choſe,
„ que de le chaſſer bon, & de le voir
„ retourner méchant, parceque ſon
„ bon naturel ſeroit gâté par ceux qui
„ le rappelleroient, à qui il ne pour-
„ roit pas s'oppoſer, à cauſe des obli-
„ gations qu'il leur auroit. Si, d'au-
„ tre côté, vous aviez deſſein de le
„ faire mourir, vous n'en viendriez
„ jamais à bout par les voies de la
„ Juſtice, parceque ſon argent, & la
„ lâcheté avec laquelle vous vous laiſ-
„ ſez ordinairement corrompre, le ti-
„ reroient bien toûjours d'affaire.
„ Mais, ſuppoſons qu'on vienne à
„ bout de le faire mourir, ou qu'é-

„ tant banni, il ne retourne plus; quel
„ bien en revient-il à la République?
„ Car, ſi vous la délivrez de *Medicis*,
„ ne devient-elle pas eſclave d'*Al-*
„ *bizi*? „

„ POUR moi, je ſuis de ceux qui
„ ne ſouhaittent pas qu'un Citoyen
„ l'emporte ſur l'autre en puiſſance
„ & en autorité: mais, s'il faloit que
„ l'un des deux l'emportât, je ne ſçai
„ pas quelle raiſon m'obligeroit à ai-
„ mer mieux *Albizi* que *Medicis*. Je
„ n'ai point d'autre choſe à vous di-
„ re, ſi non que je prie Dieu que nô-
„ tre République ne tombe jamais ſous
„ le pouvoir d'aucun de ſes Citoyens.
„ Cependant, ſi nos péchez nous at-
„ tiroient ce malheur, je fais des vœux
„ pour que nous ne tombions pas ſous
„ l'autorité d'*Albizi*. Ne vous met-
„ tez donc point dans l'eſprit de pren-
„ dre un parti préjudiciable, de quel-
„ quelque ſens qu'on le regarde, & ne
„ vous figurez pas de pouvoir l'em-
„ porter ſur le grand nombre, lorſ-
„ que vous aurez peu de gens de vô-
„ tre côté; car, la plûpart des Ci-
„ toyens ſont diſpoſez à vendre l'E-
„ tat, ſoit par ignorance, ſoit par
„ malice, & ils ſont ſi heureux, qu'ils

„ ont

„ ont trouvé Marchand. Suivez donc
„ mon conſeil ; tâchez de vivre dans
„ la modération, & tenez toûjours
„ pour ſuſpects les gens de l'un & de
„ l'autre parti à l'égard de la liberté
„ de la République. Du-reſte, quand
„ il arrivera quelques malheurs, ſi
„ vous vivez dans la neutralité, vous
„ ſerez amis de tous ; & ainſi vous ne
„ ferez rien contre vos intérêts ni
„ contre ceux de la Patrie. „

Ce diſcours modéra un peu l'emportement de *Barbadori*, enſorte que les choſes furent aſſez tranquiles pendant la guerre de Luques, Mais, la paix étant faite, & Uzano étant mort, l'Etat demeura ſans guerre & ſans frein. Ainſi, les mauvaiſes humeurs vinrent à augmenter ſans meſure, & Albizi, ſe regardant comme le ſeul Chef de ſon parti, ne ceſſoit point de prier & de tourmenter ceux qu'il croyoit devoir être *Gonfaloniers* de prendre les armes, pour délivrer la Patrie d'un homme, qui indubitablement la reduiroit en ſervitude par la malice de quelques gens, & par l'ignorance de la foule. Cette maniere d'agir d'*Albizi*, & celle de ceux du parti contraire, rempliſſoient la Ville d'appréhenſion ;

&

& toutes les fois qu'on faiſoit des Magiſtrats, on diſoit tout haut combien il y en avoit d'un parti, & combien il y en avoit de l'autre; & lorſqu'on *tiroit* les *Seigneurs*, toute la Ville étoit en émotion. La moindre affaire qu'on portoit devant les Magiſtrats étoit entre eux un ſujet de guerre. On publioit les ſecrets; le bien & le mal étoit également entrepris & appuyé; les honnêtes gens & les fripons étoient également déchirez; & pas un Magiſtrat ne faiſoit ſa charge.

FLORENCE étant donc dans cette confuſion, & *Albizi* dans la réſolution d'abattre toûjours *Medicis*, comme il vit que *Bernard Guadagni* pouvoit devenir *Gonfalonier*, il alla payer les impôts qu'il devoit, afin que ſes dettes au Public ne l'empéchaſſent point d'entrer dans cette charge. Quand donc on fut venu au tems qu'on *tire* les *Seigneurs*, la mauvaiſe fortune, qui prend plaiſir d'entretenir nos diſſenſions, voulut que *Guadagni* fût *tiré Gonfalonier*, pour exercer cette charge en Septembre & en Octobre. Auſſi-tôt qu'il fut inſtallé, *Albizi* alla lui rendre viſite, & lui dit, „que le parti de la Nobleſſe & „ toutes les honnêtes gens avoient eu

„ beau-

„ beaucoup de joie de le voir élevé à
„ cette charge ; qu'il devoit donc faire enſorte que ce ne fût pas ſans
„ ſujet qu'on s'en fût réjouï. Il lui
„ fit voir enſuite le péril où la diviſion portoit l'Etat : que le ſeul
„ moyen d'en pouvoir prévenir la
„ ruine, c'étoit de détruire *Medicis*, parceque lui ſeul étoit capable de le perdre, par le crédit
„ que ſes richeſſes immenſes lui avoit
„ acquis, & qui l'avoit élevé ſi haut,
„ que ſi l'on n'y apportoit pas de remede, il ſe rendroit *Souverain* : qu'il
„ étoit donc du devoir d'un bon Citoyen de prévenir ce malheur, en
„ faiſant aſſembler le Peuple ſur la
„ Place, & lui faiſant reprendre toute l'*autorité*, afin de rendre à la Patrie ſa liberté. Il lui repréſenta,
„ que *Salveſtre de Medicis* pût bien abattre, quoiqu'injuſtement, la grandeur des Guelfes, qui devoient bien
„ être Maitres du Gouvernement,
„ leurs Ancêtres l'ayant ſi bien mérité par l'effuſion de leur ſang ; &
„ qu'il étoit aiſé de faire, avec juſtice, contre un ſeul homme, ce qu'un
„ ſeul autrefois a pû faire injuſtement,
„ contre un ſi grand nombre. Il l'ex-
„ hor-

„ horta, de plus, *à ne craindre rien*, „ *l'asseurant que tous ses amis seroient* „ *toûjours prêts à le secourir les armes à* „ *la main*: qu'il ne devoit pas, non „ plus, s'épouvanter pour le penchant „ que le Menu-Peuple avoit pour *Me-* „ *dicis*, parceque cela ne lui serviroit „ pas plus, qu'il avoit servi à *George* „ *Scali*: que ses richesses étoient en- „ core moins à redouter, puisque la „ *Seigneurie* les confisquant, elles ser- „ viroient contre lui-même. Enfin, „ il l'asseura que cette action le com- „ bleroit de gloire, & rendroit la li- „ berté & la paix à l'Etat. „

GUADAGNI, répondit à cela en peu de mots, disant, „ qu'il croyoit „ qu'on devoit entreprendre cette af- „ faire comme il le conseilloit; mais, „ parceque c'étoit à agir qu'on devoit „ employer le tems qu'on avoit, il lui „ dit, qu'il mit toutes ses forces en é- „ tat, afin de lui faire voir bien-tôt „ qu'il auroit beaucoup de compa- „ gnons dans cette entreprise. „

SI-TÔT que *Guadagni* fut entré dans sa charge, que les amis, & ceux qui avoient part dans ce dessein, furent préparés, & qu'il eut pris ses mesures avec *Albizi*, il cita *Medicis*, qui, se fiant

fiant plus en ſon intégrité, que dans la bonté des *Seigneurs*, comparut au jour aſſigné, quoique ſes amis l'en diſſuadaſſent. Si-tôt donc qu'il fut venu au Palais, & qu'on l'eut mis en arrêt, *Albizi* ſortit de chez lui avec beaucoup de gens armés, & ſuivi de tout le parti: puis, ils vinrent ſur la Place, où les *Seigneurs* firent convoquer le Peuple & établir un Conſeil extraordinaire de deux-cens hommes, pour réformer la Ville. Dans ce Conſeil on parla, ſi-tôt qu'on le put, de la réforme de l'Etat, & de la vie & de la mort de *Medicis*. Pluſieurs vouloient qu'on le bannît; beaucoup alloient à la mort; & un grand nombre ne diſoit rien, ou par compaſſion pour l'accuſé, ou par la crainte qu'ils avoient des autres. Tous ces différens ſentimens empêchoient de conclure quelque choſe.

Il y a dans la tour du Palais une chambre auſſi grande que le peut permettre la tour, qu'on appelle la petite auberge. C'eſt-là dedans qu'on avoit mis en arrêt *Medicis*, ſous la garde de *Frédéric Malavolti*, & qu'il entendoit les diſcours du Peuple, & le bruit des armes qui étoient dans la Place, & comment on crioit ſouvent, *Au Conſeil*

ſeil extraordinaire. Tout cela lui faiſoit croire que ſa vie étoit en riſque: mais, il craignoit encore plus que ſes ennemis ne la lui ôtaſſent par des voies indirectes. Cela lui fit prendre la réſolution de ne manger point ce qu'on lui donneroit; deſorte qu'à la réſerve d'un peu de pain, il ne mangea rien pendant quatre jours. Malavolti s'en étant apperçû, il lui dit: „Vous crai-„ nez d'être empoiſonné, & vous vou-„ lez mourir de faim, en me faiſant „ par-là un affront; car, me croyez-vous „ aſſez ſcélérat pour donner les mains „ à une ſi grande lâcheté? Ce n'eſt „ pas ma penſée que vôtre vie ſoit en „ riſque, puiſque vous avez trop d'a-„ mis dans la Régence & ailleurs. „ Mais, quand il ſeroit vrai qu'on au-„ roit mauvaiſe intention contre vous, „ ſoyez perſuadé qu'on l'éxécuteroit „ par toutes autres voies, que par „ mon miniſtère. Je n'ai nul penchant „ à me ſalir les mains du ſang de per-„ ſonne, & moins de vous que d'un „ autre, vous qui ne m'avez jamais „ fait de mal. Prenez donc courage; „ mangez, & conſervez vôtre vie „ pour vos amis & pour le bien de „ vôtre Patrie. Mais, afin que vous

„ le

„ le faſſiez avec plus d'aſſeurance, je „ veux manger avec vous de tout ce „ qu'on vous préſentera. „ Ce diſcours raſſeura *Medicis*, qui, les larmes aux yeux, embraſſa & baiſa *Malavolti*, & le remercia par des paroles pleines de tendreſſe & de force, l'aſſeurant, que ſi jamais la *fortune* le mettoit en état de le ſervir, il ſeroit très reconnoiſſant de tous les bons offices qu'il lui rendoit.

MEDICIS s'étant un peu remis, & les Citoyens s'entretenant diverſement de ſon affaire, *Malavolti*, pour lui donner quelque plaiſir, mena avec lui à ſouper un domeſtique du *Gonfalonier*, qui étoit un homme railleur & divertiſſant; & quand on fut ſur la fin du repas, *Medicis* fit ſigne à *Malavolti* de s'éloigner, parce qu'il vouloit tirer avantage de cette viſite, connoiſſant fort bien cet homme. *Malavolti*, comprenant le deſſein de *Medicis*, feignit d'être obligé d'aller querir ce qui manquoit pour achever le ſouper, & les laiſſa ſeuls. *Medicis* donc, après quelques diſcours obligeans, donna à *Farganaccio* (c'étoit le nom de ce domeſtique) une marque, avec ordre de la porter au Directeur de l'Hopital de *Sain-*

Sainte Marie Nouvelle, dont il recevroit quinze-cens *Ducats*; que de ces quinze-cens il en retiendroit cinq-cens pour lui, & donneroit les mille autres au *Gonfalonier*, en le priant de lui venir parler, sur quelque prétexte honnête. Ce domestique se chargea de la commission, & l'argent fut payé; desorte que, le *Gonfalonier* étant devenu plus traitable, *Medicis* fut seulement relégué à *Padouë*, malgré *Albizi*, qui vouloit qu'on le fit mourir. On relégua encore *Averard de Medicis* & plusieurs autres de la même *Maison*, avec *Puccio* & *Jean de Pucci*. Et, afin d'épouvanter encore davantage ceux qui n'étoient pas contens de l'éxil de *Medicis*, ils donnérent le droit de Conseil extraordinaire * aux *huit de la Garde* & au *Capitaine* du Peuple.

APRÈS tous ces reglemens, *Medicis* fut amené devant les *Seigneurs*, le troisieme jour d'Octobre de l'an mille quatre-cens trente-trois, & là on lui prononça la sentence de son banniſſement, en l'avertiſſant d'obéïr ponctuellement, sous peine de plus rigoureuses procédures contre sa personne & contre

* C'est toûjours la Balia des Toscans.

tre ſes biens. *Medicis* acquieſça à la ſentence avec un air gai, aſſeurant la Seigneurie qu'il demeureroit volontiers par-tout où elle l'envoyeroit; qu'il les ſupplioit de lui conſerver la vie, puiſqu'ils la lui avoient laiſſée, parce qu'il voyoit bien qu'il y avoit bien des gens dans la Place, qui lui en vouloient. Enſuite, il fit offre de ſa perſonne & de ſon bien au Peuple, à l'Etat, & à la Seigneurie, en quelque Lieu qu'il pût être. Il fut conſolé par le Gonfalonier, & retenu au Palais juſqu'à la nuit, d'où il le mena dans ſa maiſon, & lui donna à ſouper: après quoi, il le fit accompagner par bien des gens armés juſques ſur les frontieres.

PAR-TOUT où paſſa Medicis, il fut traité avec beaucoup d'honneur, & les Vénitiens le firent viſiter de la part du Sénat, & l'honorérent, non pas comme un homme éxilé, mais comme un Prince. Florence donc étant comme veuve par l'éloignement d'un ſi grand Citoyen, & ſi généralement aimé, chacun étoit étonné, & le parti vainqueur & celui qui avoit ſuccombé n'étoient pas moins allarmés l'un que l'autre.

ALBIZI, ſur cela, prévoyant qu'il pour-

pourroit lui arriver quelque malheur, & ne voulant rien négliger, ni pour lui, ni pour ſon parti, il fit aſſembler beaucoup de Citoyens de ſes amis, & leur dit, „qu'il prévoyoit leur perte „ à tous, parcequ'ils s'étoient laiſſé „ gagner par les prieres, par les larmes, & par l'argent, de leurs ennemis, ne prévoyant pas qu'à leur „ tour ils ſeront reduits à prier & à „ pleurer, ſans qu'on écoute leurs prieres, & ſans que l'on ſoit touché de „ leurs larmes; & qu'alors il faudra „ bien qu'ils rendent le Capital de l'argent qu'ils auroient reçu, & qu'ils „ en payent, outre cela, l'intérêt, par „ l'éxil, les tourmens, & la mort même: qu'il eût donc bien mieux valu ne rien entreprendre & demeurer en repos, que d'avoir *laiſſé la* „ vie à Medicis & ſes amis dans Florence, la maxime étant véritable, „ *Qu'il ne faut point toucher à un homme puiſſant, ou qu'il faut s'en défaire*: qu'il ne voyoit d'autre remede „ à ces maux, que de s'armer dans „ la Ville, afin que les ennemis, venant à faire éclater leur reſſentiment, (ce qu'ils feront ſans doute „ au prémier jour) on pût, au moins,

„ les

„ les chaſſer par la force, puiſqu'on „ ne l'avoit pû faire par les voies de „ la Juſtice: que le moyen de réüſſir „ dans ce projet, c'étoit de regagner „ les Grands, comme il en avoit déjà „ donné l'avis, & de leur donner part „ à toutes les charges de l'Etat; & „ qu'ainſi ils ſe rendroient puiſſans par „ cette réünion, puiſque leurs enne- „ mis s'étoient fortifiez en s'uniſſans „ avec le Menu-Peuple: que, par cette „ jonction avec les Grands, leur parti „ ſeroit le plus fort, parcequ'il ſeroit „ plus animé, plus courageux, & „ plus accrédité, que l'autre: que, ſi „ l'on ne prenoit pas ce ſeul bon ex- „ pédient, il aſſeuroit qu'il ne pouvoit „ deviner comment on pouroit con- „ ſerver l'autorité au milieu de tant „ d'ennemis, & empécher leur parti „ & l'Etat de périr. „

Mais, *Mariotto Boldouinetti*, qui étoit dans l'Aſſemblée, s'oppoſa à ce deſſein, faiſant voir l'orgueil des Grands & leurs manieres inſuportables: „ qu'ainſi ils ne devoient pas ſe „ ſoûmettre à une Tyrannie aſſeurée, „ pour ſe mettre à couvert des périls „ incertains dont ils étoient menacez

„ par le Menu-Peuple. „ *Albizi*, voyant donc que l'on ne ſuivoit point ſon avis, ſe plaignit de ſon infortune & de celle de ſon parti, attribuant cela plûtôt à la deſtinée, qui l'avoit ainſi déterminé, qu'à l'aveuglement ou à l'ignorance des hommes.

VOILA' comme la choſe ſe paſſa, ſans prendre aucune précaution néceſſaire. Cependant, l'on intercepta une lettre écrite par Agnolo Acciaiuoli à Medicis, par laquelle il lui découvroit comment la Ville étoit diſpoſée à ſon égard, & il lui conſeilloit de faire naître quelque guerre, & de ſe rendre ami Neri de Gino: car, il jugeoit que la Ville ayant beſoin d'argent, il n'y auroit perſonne qui lui en prêtât, ce qui feroit reſſouvenir les Citoyens de lui, & leur feroit naître l'envie de le rappeller. D'ailleurs, ſi l'on pouvoit détacher Neri de Gino du parti d'Albizi, cela l'affoibliroit tellement, qu'il ne pourroit plus ſe maintenir.

CETTE lettre étant tombée entre les mains du Magiſtrat, elle fut cauſe qu'on ſe ſaiſit d'Acciaiuoli, & qu'on le condamna au banniſſement. Cet exemple ne rabbattit rien de l'empreſſement

avec

avec lequel on s'intéreſſoit pour Medicis. Il y avoit déjà près d'un an qu'il avoit été relégué, & la fin d'Août de l'an mille-quatre-cens trente-quatre étant venue, l'on *tira* pour nouveau Gonfalonier des deux mois ſuivans *Nicolas de Cocco*, & avec lui on tira huit Seigneurs, tous partiſans de Medicis. Cette nouvelle Seigneurie jetta la terreur dans tout le parti d'Albizi. Et parceque, devant que les Seigneurs entrent dans leurs charges, ils ſont trois jours comme de ſimples Particuliers, Albizi aſſembla encore une fois les Chefs de ſon parti, auxquels il remontra la ruine prochaine où ils alloient tomber, & qu'il n'y avoit point d'autre remede, que de prendre les armes, & d'obliger Donato Velluti, qui étoit encore Gonfalonier, d'aſſembler le Peuple dans la Place; de faire faire un nouveau Conſeil extraordinaire; de caſſer, par ce moyen, les nouveaux Seigneurs; d'en faire d'autres, conformes au Gouvernement; de bruler les bourſes, &, par de nouveaux ſcruttins, d'en faire d'autres, où il n'y entrât que les noms de leurs partiſans.

Ce parti paroiſſoit à pluſieurs d'en-

tr'eux ſeur & néceſſaire; pluſieurs autres le jugeoient trop violent, & propre à leur attirer bien du blâme. *Palla Strozzi*, qui étoit un homme paiſible, généreux, & doux, & plus propre pour les belles-lettres, qu'à humilier un parti, & à s'oppoſer à des diſcordes qui ſurviennent dans un Etat, étoit un de ceux qui n'approuvoient pas cette violente réſolution. Il dit donc, „que les expédiens fins ou hardis donnent d'abord dans la vûe; „ mais, quand on vient à l'éxécution, „ il ſont remplis de difficultez, & ruineux dans la fin: qu'il croyoit que „ la guerre au dehors, qui étoit ſur le „ point d'éclater, puiſque les Troupes du *Duc de Milan* étoient déjà „ dans la *Romagne* ſur nos *frontieres*, „ occuperoit aſſez les *Seigneurs*, ſans „ qu'ils euſſent le tems de penſer aux „ diſſentions du dedans: qu'enfin, s'ils „ vouloient faire quelque innovation, „ ce qu'ils ne pouvoient faire ſans „ qu'on s'en apperçût, il ſeroit toûjours „ tems de prendre les armes, & de „ faire tout ce qu'il faudroit pour la „ ſeureté publique; & que, les prenant alors par néceſſité, cela ſur-

„ pren-

„ prendroit moins le Peuple, & leur „ attireroit moins de blâme. „ L'on conclut donc, que l'on laiſſeroit les nouveaux *Seigneurs* prendre poſſeſſion de leurs charges; que l'on veilleroit ſur leurs démarches; & qu'à la moindre innovation, au préjudice du parti, chacun prendroit les armes, & ſe rendroit à la Place de *Saint Pulinare*, Lieu proche du Palais, & que de-là ils ſe tranſporteroient où ils le jugeroient à propos.

S'ÉTANT donc ſéparés avec cette concluſion, les nouveaux *Seigneurs* entrérent en charge, & le *Gonfalonier*, voulant ſe mettre en crédit, condamna ſon prédéceſſeur *Donato Velluti* à la priſon, l'accuſant d'avoir profité des déniers publics. Après cela, il ſonda ſes collegues, pour tâcher de faire rappeller *Medicis*, & les y ayant trouvé diſpoſés, il en parla avec ceux qu'il croyoit être les Chefs du parti. Ces gens-ici l'ayant encouragé, il cita *Renaud d'Albizi*, *Ridolfe Peruzzi*, & *Nicolas Barbadori*, comme étant les Chefs du parti oppoſé. Après cette citation, *Albizi* jugea qu'il ne faloit plus différer, & ſortit de chez lui avec beau-

coup de gens armés. D'abord, *Peruzzi* & *Barbadori* ſe joignirent à lui. Il y avoit parmi eux beaucoup d'autres Citoyens & bien des ſoldats, qui étoient à Florence, & qui ne touchoient point de ſolde. Il s'arrêtérent tous dans la Place de *Saint Pulinaire*, qui étoit le Lieu du Rendez-vous. *Palla Strozzi*, quoiqu'il eût bien du monde, ne ſortit point de chez lui, non plus que *Jean Guichardin*. *Albizi*, ne les appercevant point, envoya leur faire des reproches de leur retardement, & les preſſer de ſe rendre avec les autres. *Guichardin* répondit, *qu'il agiſſoit aſſez contre le parti ennemi, ſi, en demeurant chez lui, il empêchoit que ſon frere n'allât au ſecours de la Seigneurie*. *Strozzi*, après bien des ſollicitations, vint à *Saint Pulinare* à cheval & ſans armes, avec deux hommes à pied. *Albizi* alla au devant de lui, le reprit de ſa négligence, lui diſant, „ que de ne vouloir pas s'aſſembler a-„ vec les autres, c'étoit marquer, ou „ peu de fidélité, ou peu de courage: „ que l'un & l'autre étoient des cho-„ ſes indignes d'un homme tel qu'il „ vouloit qu'on le crût; &, s'il s'i-

„ ma-

„ maginoit qu'à cauſe qu'il ne faiſoit
„ pas ſon devoir, les ennemis, ayant
„ le deſſus, ne lui feroient pas ſon
„ procès comme aux autres, qu'il ſe
„ trompoit: qu'à ſon égard, quelque
„ choſe qui arrivât, il auroit toûjours
„ la ſatisfaction de n'avoir rien négli-
„ gé, avant le péril, pour la conduite
„ & les bons avis, & dans le péril
„ il ne pourroit point, non plus, ſe
„ reprocher de n'avoir pas fait tout
„ ce qu'il faloit; mais que, pour
„ Strozzi & ſes ſemblables, leurs cha-
„ grins, en cas de revers, s'augmen-
„ teroient extrêmement quand ils
„ viendroient à faire réfléxion qu'ils
„ auroient trahi leur Patrie trois fois;
„ la prémiere, quand ils épargnérent
„ Medicis; la ſeconde, quand ils refu-
„ ſérent de ſuivre les conſeils qu'il
„ leur donnoit; & la troiſieme, quand
„ à l'heure qu'il eſt ils ne prennent
„ pas les armes. „ Strozzi répondit à ce diſcours, ſans que ceux qui étoient préſens le pûſſent entendre; &, ſe contentant de murmurer plûtôt que de parler, il tourna bride, & s'en retourna chez lui.

Les *Seigneurs* ayant appris qu'Albizi

& ſon parti avoient pris les armes, & qu'ils étoient abandonnés, ne ſachant quel conſeil prendre, ils firent fermer le Palais. Mais, Albizi tardant à venir ſur la Place, parce qu'il vouloit attendre un ſecours, qui ne lui vint pas, il perdit l'occaſion de vaincre, donna courage aux autres de pourvoir à leur ſeureté, & à pluſieurs Citoyens d'aller trouver les *Seigneurs*, pour leur conſeiller de faire tout ce qu'ils pourroient pour obliger tout le monde à mettre bas les armes. Quelques-uns donc des moins ſuſpects allérent de leur part trouver Albizi, & lui dirent, que la *Seigneurie* ne pouvoit deviner les raiſons de cet armement, puiſqu'elle n'avoit jamais eu deſſein de l'offenſer; que, ſi l'on avoit parlé de Medicis, c'étoit ſans penſer à le rappeller: mais, ſi c'étoit-là le ſujet de ſes allarmes & de ceux de ſon parti, que les *Seigneurs* leur promettoient là-deſſus toutes les aſſeurances qu'ils voudroient; qu'ils les prioient donc de venir au Palais, où ils ſeroient vûs de bon œil, & où l'on les ſatisferoit ſur leurs demandes.

Ce diſcours ne fit point revenir *Albizi*. Il diſoit donc, que les aſſeurances

ces qu'il vouloit, étoient, que les *Seigneurs* fuſſent dépoſés, & qu'enſuite l'on rétablit toutes choſes dans la Ville au contentement de tout le monde. Mais, comme il arrive entre des gens dont le pouvoir eſt égal, & dont les penſées ſont différentes, qu'il ne s'y prend jamais aucune réſolution avantageuſe, Ridolfe Peruzzi, ſur qui le diſcours de ces Citoyens avoit fait impreſſion, dit, que, pour lui, il ne demandoit autre choſe, ſi-non que Medicis ne retournât pas; qu'il trouvoit avoir aſſez gagné, ſi l'on lui accordoit ce point-là; qu'il ne vouloit point remplir la Ville de carnage pour obtenir quelque choſe de plus, & qu'il vouloit obéïr à la *Seigneurie*. Il alla donc au Palais avec ſon monde, & il y fut reçû avec bien de la joie.

ALBIZI donc perdit l'occaſion de réüſſir dans ſon deſſein, parcequ'il perdit du tems à Saint Pulinare, que Strozzi manqua de courage, & que Peruzzi ſe ſépara. Tout cela diminua bien l'ardeur de ceux qui le ſuivoient. Joignez à cela l'autorité du Pape *Eugene* *, qui

* C'étoit Eugene IV., Vénitien.

qui ſe trouvoit alors à Florence, ayant été chaſſé de Rome par le Peuple. Ce Pape, entendant tout ce tumulte, crût qu'il étoit de ſon devoir de l'appaiſer. Ce motif lui fit envoyer le Patriarche Jean Vitelleſqui, intime ami d'*Albizi*, le prier de venir le trouver, parceque Sa Sainteté auroit aſſez de crédit & d'autorité auprès de la *Seigneurie*, pour lui faire avoir ſatisfaction, avec ſes ſeuretez, ſans répandre le ſang, ni perdre le bien, des Citoyens. *Albizi*, & tous les gens armés qui le ſuivoient, ſe laiſſant perſuader par le *Patriarche*, allérent à *Sainte Marie Nouvelle*, où demeuroit le Pape, qui d'abord leur fit entendre, que les *Seigneurs* lui avoient donné tout pouvoir de terminer ce diférent, & que l'on regleroit toutes choſes, pourvû qu'ils miſſent bas les armes, comme il jugeoit qu'ils devoient faire.

ALBIZI qui avoit vû la froideur de *Strozzi* & la légéreté de *Peruzzi*, ne voyant point de meilleur parti à prendre, il ſe jetta entre les bras du Pape, croyant que ſon autorité le mettroit à couvert de tout. *Sa Sainteté* donc fit ſignifier à *Barbadori*, & aux autres qui é-

étoient hors de la Ville à attendre *Albizi*, de mettre bas les armes, parcequ'il étoit en traité pour faire leur accord avec les *Seigneurs*. Ainſi, chacun prit ſon parti, & voulut bien quitter les armes.

LES *Seigneurs*, voyant leurs ennemis deſarmés, continuérent à traiter avec le Pape; & cependant ils envoyérent à la ſourdine lever de l'Infanterie dans la *Montagne de Piſtoïe*, & ils la firent venir de nuit dans *Florence* avec tous leurs Gendarmes: puis, ils s'emparérent des Poſtes avantageux de la Ville, convoquérent le Peuple, & firent un nouveau *Conſeil extraordinaire*, qui commença les Aſſemblées par le rappel de *Medicis* & de tous les autres reléguez; puis, il rélegua *Albizi*, *Peruzzi*, *Barbadori*, *Strozzi*, avec pluſieurs autres Citoyens, en ſi grande quantité, qu'il n'y avoit point d'Endroits en Italie, où il n'en fût éxilé quelqu'un, & pluſieurs Villes même hors d'Italie en furent remplies. Cet accident dépeupla & appauvrit Florence, tranſportant ailleurs l'induſtrie & les richeſſes de la Ville.

LE Pape voyant une ſi grande déſola-

ſolation tombée ſur ceux qui avoient quitté les armes à ſa priere, en fut très offenſé, & fit de grandes condoléances à Albizi ſur les mauvais traitemens dont on l'accabloit, ſous ſa parole & la foi qu'il lui avoit donnée. Il l'exhorta enſuite à la patience, & à eſpérer ſur les retours de la fortune. Albizi lui répondit, „ que le peu de confiance „ que ſes amis avoient eu en lui, & „ la trop grande qu'il avoit euë en Sa „ Saintete, l'avoient également perdu, & lui, & ſon parti. Mais, „ *diſoit-il*, je dois bien plus me plaindre de moi-même, que de nul autre, d'avoir eu la foibleſſe de croire, qu'après avoir été chaſſé de „ vôtre Païs, vous pouviez me conſerver dans le mien. Pour les tours „ de la fortune, rien ne m'eſt plus „ connu; & comme je ne me ſuis jamais beaucoup fié à la proſpérité, je „ ſuis moins en état d'être ébranlé par „ l'adverſité, ſachant bien, que, quand „ il plaira au ſort, ma deſtinée deviendra meilleure. Mais, quand „ cela n'arrivera pas, je ne ferai jamais beaucoup de cas de vivre dans „ un Etat, où les loix ont moins de

„ pou-

„ pouvoir que les hommes, ne trou-
„ vant point de Païs agréables, que
„ ceux où l'on peut posséder son bien
„ & ses amis en asseurance, & non
„ pas ceux où l'on peut vous ravir
„ l'un aisément, & où les amis vous
„ abandonnent dans vos plus grands
„ besoins, par l'appréhension qu'ils ont
„ de perdre eux-mêmes ce qu'ils ont.
„ Car, les gens de bon-sens & de
„ probité aiment mieux entendre de
„ loin les desordres de leur Patrie, que
„ de les voir de près, & ils croyent
„ qu'il est plus glorieux d'être un Re-
„ belle honnête, qu'un Citoyen escla-
„ ve. „ Ayant, après cela, pris congé du Pape tout en colere, il partit pour son éxil, parlant souvent de ses conseils & de la froideur de ses amis.

D'AUTRE CÔTÉ, *Medicis*, ayant appris qu'il étoit rappellé, retourna à Florence; & peut-être n'a-t-on jamais vû qu'un Citoyen, retournant en triomphe d'une grande guerre, fût reçû par sa Patrie avec un si grand concours de gens, & des marques de tant de bienveuillance, que *Medicis* en re-

recût, ayant été salué, avec applaudissement, comme bienfaiteur du Peuple & pere de la Patrie.

Fin du quatrieme Livre, & du Tome quatrieme.